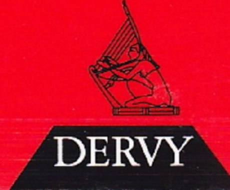
ÉCRITS ANTHROPOSOPHIQUES

RUDOLF STEINER

Les exigences sociales fondamentales de notre temps



DERVY

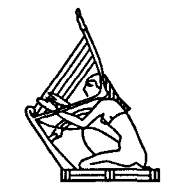
ISBN : 2-85076-898-7

RUDOLF STEINER

LES EXIGENCES SOCIALES FONDAMENTALES DE NOTRE TEMPS

Douze conférences faites à Dornach et Berne
du 29 novembre au 21 décembre 1918
à des membres de la Société anthroposophique

Traduction de l'allemand par
Marie-France Rouelle et Gudula Gombert



Éditions Dervy
34, boulevard Edgar-Quinet
75014 Paris

Titre original :

Die soziale Grundforderung unserer Zeit –
In geänderter Zeitlage

Volume n° 186 des œuvres complètes.
D'après les notes de Helene Finckh (1883-1960),
non revues par le conférencier.

3e édition, Rudolf Steiner Verlag, Dornach, 1990

1re édition française
(Études et documents anthroposophiques)
Traduction : Violette Riviérez,
tirage hors commerce,
Paris, 1977

2e édition française
Traduction : Marie-France Rouelle
sur l'édition définitive (GA 186)
Revue par Gudula Gombert
Éditions Dervy, 1997

À propos de la publication des conférences de Rudolf Steiner

Les œuvres écrites et publiées de Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Mais parallèlement, Rudolf Steiner tint aussi, de 1900 à 1924, de nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, plus tard Société anthroposophique. Lui-même ne voulait pas au départ que ses conférences, toujours faites sans notes, soient mises par écrit, étant donné qu'elles étaient conçues pour être «des communications orales, non destinées à être imprimées». Mais un nombre croissant de notes incomplètes et incorrectes prises par des auditeurs ayant été rédigées et répandues, il se vit contraint d'en réglementer la rédaction. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers, à qui il incomba de déterminer les sténographes, l'administration et le contrôle nécessaire des textes en vue de leur publication. Rudolf Steiner ne pouvant, par manque de temps, les corriger lui-même que très rarement, il y a lieu de tenir compte des réserves qu'il émit à ce sujet : «Il faudra seulement admettre le fait que les sténogrammes que je n'ai pas relus comportent des erreurs.»

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie* *Mein Lebensgang* (chapitre XXXV) au sujet du rapport entre les conférences destinées aux membres, uniquement accessibles au départ sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées : «On ne reconnaîtra *la capacité de porter un jugement sur le contenu de ces manuscrits privés* qu'à celui qui aura acquis les notions de base requises à cet effet. Pour la plupart des publications en question, cela concerne *au moins* la connaissance anthroposophique de l'homme et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que celle de l'histoire dans la perspective de l'anthroposophie, telle que la présentent les communications puisées à la source du monde de l'esprit.» Ceci est également valable pour les

* Parue en traduction française sous le titre «Autobiographie» aux Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, 1979.

cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner Gesamtausgabe*), dont le présent volume fait partie.

SOMMAIRE

Première conférence

Dornach, 29 novembre 1918

Nous avons vu la dernière fois [1], au cours des réflexions suscitées dans notre milieu par les événements actuels, la nécessité d'une organisation sociale engendrée par les impulsions de notre époque. Mon intention n'était pas de développer un programme, j'insiste particulièrement sur ce point; car vous savez que je ne fais absolument aucun cas des programmes, qui ne sont que des abstractions. Or ce dont je vous ai parlé n'est pas une abstraction, mais bien une réalité. Voici comment, au cours des dernières années, j'ai présenté la chose aux différentes personnes auxquelles j'ai parlé de ces impulsions sociales comme d'une nécessité. Je leur ai dit : Ce dont il s'agit ici, et qui n'est en rien un programme abstrait, cherchera à se réaliser dans le monde à travers des impulsions historiques au cours des vingt à trente années à venir. Et vous avez le choix – on pouvait à l'époque parler ainsi aux gens qui avaient effectivement encore le choix, aujourd'hui ils ne l'ont plus – : ou bien entendre raison et admettre ces choses, ou bien alors les voir se réaliser dans le plus grand chaos, à travers des cataclysmes et des révolutions. Il n'y a effectivement, dans le cours de l'histoire universelle, aucune autre alternative. Et aujourd'hui, nous sommes placés devant l'exigence de comprendre ces choses issues des impulsions véritablement agissantes dans le monde. En effet, comme je l'ai déjà répété avec insistance, nous ne vivons pas une époque où chacun peut dire : Je crois que c'est ceci ou cela qui se passe, ou qui va se passer. Non, aujourd'hui seul celui qui est capable d'observer ce qui cherche à se réaliser dans le temps est en mesure de s'exprimer utilement sur les nécessités de l'époque, dont naturellement je n'ai pu jusqu'à présent vous donner qu'un aperçu.

Et je veux aujourd'hui, disons juste en guise d'entrée en matière, revenir brièvement sur le fait que la confusion qui règne dans la structure sociale, et qui a progressivement conduit aux événements catastrophiques de ces dernières années dans le monde entier, doit être remplacée, tout simplement remplacée, par cette tripartition dont je vous ai parlé la dernière fois. Vous l'avez vu, celle-ci signifie que ce qui jusqu'à présent était confusément à la

base de l'organisation – apparemment – unitaire de l'État doit être dissocié en trois domaines distincts, dont j'ai caractérisé le premier comme étant celui de l'ordre politique ou ordre de la sécurité, le second étant le domaine de l'organisation sociale, économique, et le troisième celui de la libre production spirituelle. Ces trois domaines s'organiseront de façon autonome, chacun dans sa propre direction, et ceux-là même qui aujourd'hui refusent de comprendre ces choses les verront se réaliser sous leurs yeux dès les prochaines décennies. Le seul moyen d'échapper aux grands dangers au-devant desquels le monde sans cela continuera d'aller est de consentir à comprendre ces choses. Mais pour cela il faut vraiment leur prêter l'attention requise. Je voudrais souligner à nouveau, afin d'éviter tout malentendu sur ce que je vais dire à présent, que nous n'avons ni à créer la question sociale, ni à la discuter de quelque manière théorique que ce soit. Vous aurez vu au travers des dernières considérations (2) qu'elle existe, qu'elle doit être acceptée comme un fait, comme une réalité, et que, pour l'appréhender et la comprendre convenablement, il faut l'envisager comme un phénomène naturel.

Vous aurez donc compris que tout ce que j'ai exposé ici dimanche dernier (3) comme étant les impulsions nécessaires à l'avenir est propre à triompher, et cela de manière conforme au droit et aux lois, de ce que notre structure sociale conserve encore de vestiges d'époques révolues et dont nous sommes complètement imprégnés. Vous remarquerez surtout, si vous réfléchissez plus en profondeur aux résultats pratiques de l'organisation sociale dont j'ai parlé dimanche, qu'ils peuvent apporter des solutions appropriées aux problèmes que veulent résoudre, mais de manière inadéquate, ceux qui, se faisant appeler socialistes, vivent davantage d'illusions que de réalités. Car ce qui importe, c'est que la société soit affranchie d'une division en catégories sociales. Conformément à l'ère de conscience dans laquelle nous vivons, et qui correspond à la cinquième époque postatlantéenne, nous devons arriver à ce que l'être humain prenne la place de l'ancienne division en classes sociales. C'est pourquoi il serait tout à fait néfaste de confondre ce que j'ai développé ici dimanche dernier avec ce qui sous bien des aspects subsiste encore d'époques révolues dans l'organisation sociale actuelle. Ce que les lois inhérentes au devenir du monde cherchent à surmonter, c'est-à-dire l'articulation de l'humanité en classes productrice, militaire et intellectuelle (*Nährstand, Wehrstand, Lehrstand**), nous vient en effet de la civilisation grecque, et doit être remplacé par ce dont je vous ai parlé, car c'est justement cette séparation en classes qui introduit le chaos dans notre structure sociale actuelle. Elle n'existera plus,

car dans cette nouvelle structure les hommes ne seront plus divisés en classes sociales. Celles-ci disparaîtront tout naturellement. La nécessité historique veut que les rapports soient articulés et que l'être humain, précisément en qualité d'être humain, d'être vivant, et non pas en tant qu'idée abstraite, établisse le lien entre les trois parties. Lorsque je dis qu'il nous faut nous orienter vers une justice politique, une organisation économique et une libre production spirituelle, il ne s'agit pas d'une répartition en classes productrice, militaire et intellectuelle, mais de la nécessité d'organiser les rapports de cette manière, et lorsque cela se réalisera vraiment, l'être humain en tant que tel ne pourra plus appartenir à une seule classe. Car c'est en tant qu'être humain que l'homme se situera à l'intérieur de la structure sociale et qu'il sera le trait d'union entre ce qui est articulé dans les rapports d'ensemble. Nous n'aurons pas une classe économique particulière, ni une classe productrice à part, mais une structure de rapports économiques. De même, il n'y aura ni classe intellectuelle particulière, puisque les rapports existants feront que la production spirituelle en soi sera libre, ni état militaire spécifique, mais de plus en plus il faudra, de manière libérale et démocratique, rechercher pour le premier élément ce à quoi on aspire aujourd'hui confusément pour l'ensemble des trois parties.

L'évolution, depuis les temps anciens jusqu'à notre époque moderne, nécessite que l'homme soit placé dans le monde en tant qu'être humain. Nous donner les moyens d'acquérir une véritable compréhension de l'être humain en tant que tel est notre seule chance de saisir ce qu'exige notre époque. Naturellement nous ne pourrons y arriver qu'à partir des sentiments que procure la science de l'esprit.

Or ce que je viens de développer doit, comme je le disais récemment, être considéré en rapport avec le vaste panorama de l'histoire universelle dont je vous ai déjà décrit quelques éléments. Et afin que je puisse poursuivre à présent la description que j'ai commencée dimanche dernier, j'aimerais, disons en me plaçant davantage du côté occulte des choses, vous donner à nouveau une base qui vous montrera que lorsqu'on appréhende ces choses, il n'est pas possible que chacun imagine quelque chose sans tenir compte des rapports réels, mais qu'il faut les observer vraiment à partir du mouvement des phénomènes. Il me faut donc partir du fait que la structure sociale doit avant tout s'édifier sur la compréhension sociale, et c'est justement cela qui fait défaut depuis des décennies. Le terrain que nous touchons là est celui sur lequel le plus d'erreurs ont été commises. Chez la grande majorité des hommes des classes dirigeantes, la compréhension sociale n'existait pas le moins du monde. Rien d'étonnant donc

que des revirements, comme ceux qui ont lieu actuellement en Europe centrale, prennent les gens complètement au dépourvu, comme une chose à laquelle ils n'étaient pas du tout préparés. Quiconque avait déjà acquis une certaine compréhension des problèmes sociaux ne fut pas surpris par les événements. Mais je crains qu'à l'avenir les hommes ne continuent de vivre dans la même disposition d'esprit qui était la leur avant 1914. Ils auront, concernant une affaire encore plus importante, le même comportement que jadis, lorsque la guerre mondiale, qui pourtant menaçait de toute évidence au-dessus de leurs têtes, les prit tous au dépourvu. C'est en dormant, une fois encore, qu'ils laisseront éclater le mouvement social qui se propagera dans le monde. Étant donné la paresse d'esprit actuelle de l'humanité, on ne pourra sans doute pas plus l'empêcher qu'on n'a pu empêcher les hommes de laisser fondre sur eux la catastrophe actuelle sans y être préparés.

Ce qu'il est important de comprendre, c'est que les hommes, sur toute la terre, n'agissent pas dans telle ou telle direction à partir d'idées abstraites, mais que, dès l'instant où leur action a un impact social, celle-ci est déterminée par les impulsions qui résident dans le devenir universel dans lequel l'être humain est impliqué. Considérons par exemple un fait élémentaire qui, aujourd'hui encore, est complètement négligé par les hommes. Je parle par expérience, car j'ai dû, ces dernières années, parler de ces choses avec des gens exerçant les métiers les plus divers et appartenant à des professions et à des classes sociales très différentes, et je sais l'accueil qui vous était réservé lorsque vous vous exprimiez sur ces choses. Ce fait élémentaire est le suivant : les hommes de l'est et de l'ouest (tous participeront à l'organisation future des choses) sont tout à fait différents pour ce qui est de leurs impulsions, tout à fait différents pour ce qui est de ce qu'ils veulent. Il est certain que si l'on se limite à s'interroger sur le cercle social qui nous est le plus proche, on ne peut acquérir un jugement clair sur ce qui se passe nécessairement dans le monde. On n'y parvient qu'à la condition de vraiment juger les choses – je le répète – d'après les impulsions du devenir universel. Dans les deux à trois prochaines décennies, les habitants de l'Occident, c'est-à-dire des États européens de l'ouest, et de l'Amérique qui s'y rattache, ainsi que les hommes de l'est européen avec l'arrière-pays asiatique, feront entendre leurs voix. Ils parleront cependant d'une manière totalement différente, parce que les hommes, par toute la terre, se font nécessairement des représentations différentes sur ce que l'être humain ressent et doit ressentir ici-bas comme besoin de sa dignité et de sa nature humaines. On ne peut aborder ce sujet s'il l'on refuse de com-

prendre clairement qu'à l'avenir doivent se manifester certaines choses que les hommes préféreraient de beaucoup éviter.

J'ai déjà dit dimanche dernier [3] qu'il sera tout simplement impossible à l'avenir de trouver des idées sociales salutaires, fécondes, sur un autre chemin que celui qui conduit à chercher les vérités au-delà du seuil de la conscience physique ordinaire. Cette conscience ne renferme en effet aucune idée sociale valable. C'est ainsi que les idées sociales véritablement efficaces doivent approcher les humains de la manière que j'ai décrite dimanche dernier. Mais cela suppose en même temps qu'à l'avenir il ne faudra pas avoir peur de se familiariser, chacun selon ses possibilités, avec ce qu'est vraiment le seuil du monde spirituel [4]. Dans le domaine de la vie quotidienne, dans celui également de la science, les gens pourront encore longtemps aller leur petit train sans apprendre à le connaître. Dans ces domaines, on peut à la rigueur s'en passer. Mais en ce qui concerne la vie sociale, on ne pourra se passer de prêter attention à ce que nous avons toujours appelé ici le seuil du monde spirituel. L'homme moderne porte en lui, certes de manière encore inconsciente, mais cela gagnera progressivement sa conscience, la tendance à édifier une structure sociale qui permette à chaque individu d'être sur terre un être humain conformément à sa nature.

Partout, les hommes des territoires les plus différents de notre planète sentent, certes confusément, mais ils sentent tout de même instinctivement, ce qu'est la dignité humaine, une existence digne de l'humain, etc. Le social-démocrate d'aujourd'hui, avec ses idées abstraites, croit pouvoir exprimer d'emblée, à l'échelle internationale, ce que sont la dignité humaine, le droit de l'homme, etc. Mais cela est impossible, car lorsqu'on veut exprimer ces notions, il est nécessaire de savoir que la véritable représentation de l'homme se trouve derrière le seuil du monde spirituel, l'être humain appartenant bel et bien au monde psychospirituel. La représentation parfaitement exacte, intégrale, de ce qu'est l'être humain ne peut donc venir, et ne vient effectivement, que de l'autre côté du seuil du monde spirituel. Car même si l'Américain ou le Britannique, le Français, l'Allemand ou le Chinois, le Japonais, le Russe vous parlent de l'être humain, vous exposant des concepts peu satisfaisants, des représentations insuffisantes, chacun véhicule cependant dans son subconscient une image beaucoup plus complète, mais celle-ci demande à être saisie. Et cette image beaucoup plus exhaustive cherche à pénétrer la conscience. Nous pouvons donc dire que l'évolution de l'histoire universelle en est arrivée à un point où une certaine image de l'être humain vit dans le cœur des hommes. Et si l'on n'est

pas attentif à cette image, aucune compréhension sociale ne pourra se développer. Cette image vit, mais dans le subconscient. Et au moment où elle aspire à monter dans la conscience et où elle y entre véritablement, elle ne peut être saisie qu'au moyen des facultés, du moins si celles-ci ont été admises et comprises, que la saine raison humaine aura adoptées et qui appartiennent à cette conscience de nature suprasensible. Chez les personnes ayant une aspiration sur le plan social vit une image de l'homme qui peut rester inconsciente, instinctive, aussi longtemps que l'impulsion de voir clair dans ce domaine ne s'éveille pas. Si toutefois elle s'éveille, l'homme n'atteindra son but qu'à la condition de considérer les choses à la lumière de ce qui vient d'au-delà du seuil. Il apparaît alors à l'observateur spirituel impartial que l'image de l'être humain qui hante ainsi les âmes est totalement différente chez l'homme de l'ouest et chez celui de l'est. Ce problème sera d'une extrême importance à l'avenir, car il joue un rôle dans tous les rapports concrets. Il joue un rôle dans le chaos russe, dans la révolution d'Europe centrale, dans la confusion qui se prépare à l'ouest, et jusqu'en Amérique. En d'autres termes : pour comprendre ce qui se prépare, il faut l'envisager à la lumière de la conscience suprasensible et l'appréhender au moyen des facultés émanant de celle-ci. Car la conscience sensible n'offre aucune possibilité de comprendre l'image de l'être humain qui vit instinctivement aussi bien chez l'Occidental que chez l'Oriental.

Pour la comprendre, il est nécessaire que vous vous familiarisiez avec deux choses, deux aspects différents sous lesquels apparaît, devant le gardien du seuil, quelque chose de bien déterminé, en même temps qu'instinctif, qui vit en l'être humain, et dont ce dernier est donc véritablement possédé. Tous les hommes en sont possédés, aussi bien à l'ouest qu'à l'est, et cet état demeure tant qu'il est instinctif; il cesse en revanche dès que l'on en a une claire conscience. Il vous est donc nécessaire de connaître la manière singulière dont ce quelque chose s'élève jusqu'à la vraie conscience, la conscience suprasensible, et dont l'être humain est au fond possédé dans son subconscient. Il y a deux manières de faire l'expérience, devant le gardien du seuil, de la manifestation de cette chose qui s'agite dans les instincts de l'homme et qui donc n'est pas lui-même, car on n'est soi-même que ce qu'on saisit consciemment. Cette chose, qui par les instincts fait de l'être humain un possédé, peut revêtir deux formes différentes, devant le gardien du seuil. Lorsqu'on arrive donc au seuil, c'est l'une ou l'autre qui apparaît. On peut qualifier l'une d'elle de forme-fantôme. Elle ressemble à une perception extérieure, certes d'ordre hallucinatoire, mais c'est bien une perception extérieure, quelque chose qui effectivement

se présente et s'annonce à l'homme comme une perception extérieure. Elle a le caractère d'un spectre. Donc, ce qui vit instinctivement dans l'homme, qui se démène en lui, peut – s'il apprend à le connaître consciemment auprès du gardien du seuil, là où les instincts cessent, où les choses commencent à être pleinement conscientes et à s'intégrer dans la vie libre de l'esprit –, ce qui vit là à l'état d'instinct peut prendre la forme d'un spectre, devant le gardien du seuil. Et c'est alors qu'on en est délivré. C'est pourquoi il ne faut donc pas avoir peur de cette apparition fantomatique, puisque le seul moyen de s'en libérer est de voir cela objectivement en dehors de soi, de voir vraiment se manifester devant soi, sous la forme d'un spectre, ce qui va et vient au fond de soi. C'est la première forme. La seconde forme que peut revêtir cette vie instinctive est celle du cauchemar. Ce n'est pas une perception extérieure, mais cette fois un sentiment oppressant ou bien encore la répercussion sous forme de vision de cette oppression, une expérience imaginative, mais que l'on ressent en même temps comme un cauchemar.

Si l'homme veut faire monter dans la conscience ce qui vit instinctivement en lui-même, cela lui apparaît donc nécessairement ou sous la forme d'un cauchemar, ou bien sous celle d'un spectre. Autant chaque instinct vivant en l'être humain doit s'élever peu à peu et devenir spectre ou cauchemar pour que l'homme atteigne sa pleine dimension d'être humain, car c'est la seule façon de s'en libérer, autant l'idée que l'on se fait – inconsciemment, instinctivement – à l'ouest comme à l'est de la dignité humaine, de l'individu, doit apparaître sous l'une ou l'autre forme devant les hommes, et surtout être comprise par la saine raison humaine. Il se pourra ainsi que l'investigateur spirituel sérieux, celui qui pratique la science de l'esprit, parvienne à expliquer que ceci revêt la forme d'un cauchemar, et cela celle d'un spectre. Mais pour exprimer ce qu'il a vécu, il emploiera des mots liés à des représentations historiques ou autres, de sorte que son expérience pourra être comprise par la saine raison humaine de ceux qui n'ont pas encore les facultés occultes permettant de voir ces choses.

Prétexter qu'on ne les voit pas soi-même est une excuse irrecevable. Car tout ce que l'investigateur voit peut être décrit avec des représentations accessibles à tout homme doué de sa raison. Il suffit d'accorder un minimum de confiance à celui qui voit, pour se dire qu'il peut vous apporter des impulsions. Mais il n'est pas du tout nécessaire de le croire. Car, pourvu qu'on s'abstienne de toute prévention, ce qui est dit peut toujours être compris par une personne douée de toutes ses facultés de compréhension.

Les instincts qui, en Occident, forment l'image de l'homme et tendent à une structure sociale apparaissent devant le gardien du seuil sous la forme de spectres. L'image de l'être humain qui vit chez les hommes de l'est européen et ceux de l'arrière-pays asiatique se manifeste en cauchemar. Le fait occulte est tout simplement le suivant : si vous vous faites décrire par un Américain – c'est alors que la chose sera la plus nette – l'image qu'il porte en lui de la véritable dignité humaine, si, après avoir élaboré cette image de façon occulte, vous la portez jusqu'au gardien du seuil et que, devant lui, vous faites vos expériences au sujet de cette image, alors elle apparaîtra devant vous tel un spectre. Que maintenant un Asiatique, ou un Russe éclairé, vous décrive ce qu'il se représente comme image de l'être humain, alors, si vous pouvez porter celle-ci jusqu'au gardien du seuil, vous aurez l'impression d'un cauchemar.

Mais ce que je vous dis là n'est que la caractérisation d'une expérience occulte, qui trouve son fondement dans des impulsions et des événements historiques. Car ce qui se développe instinctivement dans les cœurs et les âmes des hommes s'élabore aussi à partir de données historiques. Au cours de leur évolution, depuis des époques très reculées jusqu'à nos jours, les peuples occidentaux, britannique, français, italien, espagnol, américain, ont laissé s'enraciner dans leurs cœurs une pareille image de l'être humain, simplement à partir de certaines impulsions historiques, ceci toutefois non pas avec une conscience pleine et claire, mais de manière instinctive. Et l'étude des impulsions historiques permet vraiment de caractériser cette image de façon juste.

Celle-ci doit être remplacée, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, par celle que permettra de trouver la recherche de la science spirituelle et qui seule peut constituer le fondement d'une véritable organisation sociale, laquelle ne sera plus régie ni par des spectres ni par des cauchemars. Si l'on étudie de manière pertinente pourquoi l'image occidentale de l'être humain est un spectre, il apparaît, après examen de tous les fondements historiques, qu'à la base des instincts ayant contribué à la naissance de cette image chez les Occidentaux et conduit de nos jours à ce qu'on appelle le plan Wilson[(5)], qui est si adulé, qu'à la base de ces instincts se trouve le fantôme de l'ancien empire romain. Tout ce qui s'est progressivement développé sur le plan historique, ce qui en fait possède un caractère absolument désuet, c'est-à-dire un caractère luciférien-ahrimanien, tout ce qui n'est pas immédiatement adéquat au présent, mais qui est au contraire le spectre d'époques antérieures, tout cela est le spectre de la romanité. Certes, il y a dans les cultures occidentales beaucoup de choses n'ayant aucun lien avec la romanité. Vous

en trouverez naturellement dans les pays anglophones, mais aussi dans les pays latins proprement dits. Mais là n'est pas ce qui importe; ce qui est primordial, c'est l'image de l'être humain, dans la mesure où ce dernier doit s'intégrer dans la structure sociale. Or, dans ces territoires, cette image est aujourd'hui entièrement déterminée et influencée de manière instinctive par ce qui s'est développé au sein de la culture latine. Elle est encore un pur produit de la mentalité latine de la quatrième époque de culture postatlantéenne. Ce n'est donc plus quelque chose de vivant, c'est quelque chose qui erre comme le fantôme d'un défunt. Et ce spectre est justement ce qui apparaît à l'observateur occulte objectif lorsqu'il veut se faire une image de ce qui, à l'Occident, est prévu pour dominer le monde.

Il est inutile de parler de ces choses sans tenir compte de la science, car l'état actuel de l'humanité ne le permet plus. Ce qui compte, c'est la nécessité de regarder les choses en face, de voir que le spectre de la romanité rôde en Occident. Et si j'ai récemment [(6)] attiré l'attention sur ce que sera le destin de divers peuples occidentaux, notamment celui du peuple français, c'est que ce sont les Français précisément qui sont le plus fortement attachés à ce spectre latin, de sorte qu'en vertu des dispositions instinctives de leur tempérament et de leur caractère ils ne peuvent s'en libérer. Voyez-vous, ceci est l'aspect occidental de la question.

Voyons maintenant l'autre aspect, celui de l'est. Là aussi prévaut une certaine image de l'être humain, dans la mesure où celui-ci doit s'intégrer dans la structure sociale. Toutefois, cette image est conforme à ce dont j'ai toujours parlé, à savoir que, de par la nécessité des faits, c'est dans l'est européen en particulier que se préparera la sixième période de culture. Mais lorsqu'on observe la réalité du point de vue de l'époque actuelle, ce qui vit aujourd'hui encore dans l'est de l'Europe et l'arrière-pays asiatique n'est pas l'image de l'être humain qui se développera un jour de manière naturelle, et que l'homme aurait toutefois le devoir de concevoir dès aujourd'hui à partir de la connaissance; c'est au contraire une image qui, portée vers le gardien du seuil pour l'observer, se présente sous la forme d'un cauchemar.

Et si elle revêt cette forme de cauchemar, c'est que les instincts qui s'imposent à l'est pour la définir sont nourris d'une force encore imparfaite. En effet, celle-ci n'atteindra son apogée que dans l'avenir, au cours de la sixième période de culture postatlantéenne. Mais elle a besoin d'une impulsion qui la soutienne; elle a besoin, avant que la conscience ne s'éveille – et celle-ci doit justement s'éveiller à partir de l'est –, d'une base instinctive. Et ce fondement instinctif qui, de nos jours encore, vit dans les

hommes de l'est fait l'effet d'un cauchemar lorsque ces derniers se représentent l'être humain. Et de même que toutes les impulsions qui, sous des formes détournées, ont subsisté de la romanité, concourent à déterminer l'image occidentale, de même le cauchemar doit aider l'est pour l'amener de façon toute mystérieuse à se libérer de lui. Voyez, lorsque nous faisons un cauchemar, il agit sur nous et, au réveil, nous le dominons et le repoussons si bien qu'ensuite nous commençons à comprendre ce qui s'est passé. Mais cette force qui doit agir à l'est n'est pas une réminiscence du passé, c'est au contraire quelque chose qui plus que jamais agit dans le présent. Ce sont les forces qui viennent de l'empire britannique. De même qu'en Occident l'image de l'être humain est faite fantôme en raison des impulsions de la romanité, de même, à l'est, cette image est à tel point comprimée au-dedans de l'âme humaine, que ce qui agira encore longtemps dans les efforts de l'empire britannique devient cauchemar.

Ces deux choses ont pour effet que ce qui était conscient dans l'empire romain survit à l'ouest de manière inconsciente, sous une forme fantomatique, et que les impulsions de l'empire anglo-américain qui se préparent et agissent précisément de nos jours prennent la forme d'un cauchemar, d'un cauchemar ayant la fonction de résister aux hommes de l'est pour les amener à faire naître consciemment une image de l'être humain qui soit adéquate.

Exprimer ces choses aujourd'hui est très inconfortable, les écouter l'est tout autant. Mais nous voici parvenus à un moment de l'évolution de l'histoire universelle où l'on ne peut arriver à quelque chose qu'à condition que l'être humain considère le monde objectivement, par un acte de connaissance, en pleine conscience, qu'il acquière véritablement une connaissance objective des choses de ce monde. Il n'y a pas d'autre solution pour avancer. Et finalement, tout ce qui se passe actuellement a pour but de contraindre l'homme à inverser ces faits d'une certaine manière. Car, effectivement, il ne peut plus continuer ainsi. Il ne peut plus continuer à accepter une quelconque contrainte de la pensée, comme ce fut le cas pendant longtemps, et se laisser imposer d'autres idées parce que, dans certain endroit de la terre, les choses sont sens dessus-dessous. Il est possible aujourd'hui de rencontrer des gens qui, en l'espace de quelques semaines, de royalistes « vaillants » qu'ils étaient, entre guillemets bien entendu, se sont transformés en républicains extrémistes ou que sais-je encore. Il s'agit des mêmes personnes ! Or, de même que ces hommes, royalistes par obligation, n'ont pu apporter quoi que ce soit de bénéfique à l'humanité, il ne peut rien venir de salutaire de ceux qui aujourd'hui sont

socialistes par nécessité, ou qui par exemple, de vrais royalistes qu'ils étaient, sont devenus bolchevistes, car de tels individus existent. Ce qu'il faut n'est ni l'un ni l'autre. Ce qui est nécessaire, c'est que nous comprenions que seul ce qui vient de la libre résolution de l'âme humaine peut être salutaire. Ce que l'homme décide de son propre chef, ce à quoi il en arrive par l'activité de son penser et de son cœur, et surtout grâce à son discernement, voilà ce qui importe. Sans quoi nous assisterons toujours à nouveau au fait que, sous la contrainte des circonstances, les choses seront vues tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Celui qui par exemple traite aujourd'hui Ludendorff (7) de criminel, alors qu'il y a six semaines il le considérait comme un grand général en chef, celui-là n'est dans un cas comme dans l'autre d'aucune valeur pour l'évolution de l'humanité, s'il n'a aucune raison valable d'exprimer l'une ou l'autre opinion et s'il ne peut le faire à partir de la libre détermination d'un cœur libre. Car il ne s'agit pas seulement qu'une abstraction quelconque soit juste – en règle générale, elles sont aussi fausses les unes que les autres –, non, ce qui importe, c'est que nous devenions capables d'acquérir un jugement véritablement individuel. Pour y arriver, la science de l'esprit peut vraiment nous être de bon conseil. Je fais toujours à nouveau l'expérience suivante : ce que je dis ici ou là, dans le domaine de la science spirituelle, est ressenti comme difficile à comprendre. Cela provient uniquement de ce qu'on n'a pas vraiment la volonté d'y appliquer tout son bon sens. On éprouve des difficultés de compréhension, car on trouve qu'il n'est pas assez aisé d'appréhender ces choses.

Lors de ces considérations, j'ai également parlé à diverses reprises de cette guerre catastrophique et de son retentissement jusqu'à aujourd'hui. J'espère qu'on comprendra que ce qui s'est passé au cours des dernières semaines (8) confirme pleinement ce que je vous dis à ce sujet, à vous et à d'autres, depuis des années. Les choses n'ont pas pris un autre cours que celui dont je parlais. Même la carte (9) que j'ai dessinée au tableau, il y a des années de cela, se concrétise ces jours-ci sous vos yeux.

Seulement, les choses dont il est question ici ne doivent pas être considérées comme les sermons du dimanche après-midi; non, il faut les prendre telles qu'elles sont pensées, exprimées à partir des impulsions réelles qui sont déjà devenues réalité, ou veulent le devenir. C'est aussi pourquoi je ne cesserai pas, au risque de me répéter, de rendre attentif à certains éléments de méthode. Car ces choses méthodiques sont ce qu'il y a de plus important dans le domaine de la connaissance en science spirituelle dont notre époque a tant besoin. Ce que cette science de l'esprit fait

de notre âme est bien plus nécessaire que l'acquisition abstraite de telle ou telle vérité, et l'on constate toujours et encore à quel point la structure donnée à l'âme par la science spirituelle est salutaire pour l'interprétation des événements extérieurs. Combien de fois, au cours des dernières années, n'ai-je pas insisté sur le fait qu'il est véritablement effrayant d'entendre les hommes soulever sans cesse cette question commode : Qui est responsable de cette épouvantable guerre mondiale ? (10) Les puissances d'Europe centrale, l'Entente (11) ou bien Dieu sait qui ? Alors qu'au fond on ne peut absolument pas répondre à cette question, qui demande à être posée d'une manière bien précise. Car c'est la manière juste de poser la question qui importe et qui permettra d'atteindre une compréhension satisfaisante, véritable, qui va au fond des choses. Malheureusement, pour beaucoup d'hommes de notre siècle, il n'y a aucun espoir d'en appeler à cette compréhension. Bien des choses dont Paris nous informe me rappellent par exemple quelque chose qui s'est produit jadis à Berlin et ailleurs, et qui n'est pas étranger à la calamité qui nous accable. Ce qui importe précisément, ce n'est pas d'arranger son jugement selon ce qui est autorisé ou non, surtout lorsqu'il s'agit de juger des réalités, mais que ce jugement se soit formé à partir de la libre appréciation, à partir de l'âme libre elle-même. C'est cela qui est important.

Si vous vous souvenez de ce que j'ai dit ici ces dernières semaines (12), vous constaterez que les événements qui se sont produits dans l'intervalle ont confirmé bien des choses. Je vous ai exposé par exemple qu'il n'est pas possible, comme il est si commode de le penser pour bien des gens, que ce qu'on appelle la responsabilité de la guerre mondiale puisse être attribuée aux puissances d'Europe centrale, mais qu'une des causes principales de cette guerre est que les gouvernements de ces puissances étaient idiots. Et ce que j'ai développé ici dans les dernières conférences (13) s'est trouvé depuis, cette semaine précisément, entièrement confirmé par certaines révélations concordant parfaitement avec mes explications. Ces révélations émanent du gouvernement bavarois et communiquent la correspondance (14) entre ce gouvernement et l'ambassadeur de Bavière à Berlin, le comte Lerchenfeld-Köfering (15). Ce sont des choses comme celles-ci qui font ressortir l'image de ce que je vous ai décrit des années durant, rappelant toutefois systématiquement qu'il est nécessaire de toujours poser les vraies questions. Reconnaissons qu'un homme comme ce Kurt Eisner (16), lequel fut conduit de manière si étrange de son cachot jusqu'au siège de premier ministre, a un certain mérite d'avoir entrepris la publication de cette correspondance (17). Il est permis à présent de mettre ces choses en

relief. À notre époque où l'on parle tant et tant des hommes qui se sont rendus indignes de leurs fonctions, on peut bien se permettre de parler d'un personnage du genre de l'actuel premier ministre bavarois, sans vouloir pour autant l'encenser. Il est évident que chacun, selon son karma et la place que celui-ci lui permet d'occuper dans le monde, pourra ou devra prononcer ici ou ailleurs tel ou tel jugement. Mais si l'on veut acquérir une compréhension sociale, je l'ai déjà dit dans des contextes différents, il s'agit avant tout d'avoir de la compréhension, de l'intérêt, pour les êtres humains, notamment un intérêt différencié pour chacun. Vouloir apprendre à connaître les hommes, voilà la tâche de l'avenir, celle qui est la plus importante. Mais il faut pour cela acquérir, je dirais, un certain instinct permettant de juger à partir des symptômes. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu ces conférences [18] sur l'histoire en tant que symptomatologie. Un homme comme ce premier ministre Kurt Eisner se révèle en effet intégralement à nous si l'on examine par exemple le fait suivant. Je ne vous dis pas cela pour rapporter une quelconque actualité, mais pour illustrer un aspect psychologique.

Alors qu'encore aucune déclaration de guerre n'avait été faite, ni à gauche, ni à droite, puisque nous n'étions alors qu'aux tout derniers jours de juillet 1914, Kurt Eisner dit à Munich [19] : Si vraiment la guerre mondiale éclate, non seulement les peuples se déchireront, mais tous les trônes d'Europe centrale s'effondreront. C'est la conséquence nécessaire. – Il est resté fidèle à lui-même. Il avait, au cours de toutes ces années, rassemblé à Munich un petit groupe de gens auquel il s'était adressé et qui était toujours poursuivi par la police. Il fut mis en prison lorsqu'à un moment particulièrement important de l'évolution de ces dernières années une grève se déclara en Allemagne, et le voici à présent sorti tout droit de sa cellule pour aller s'installer dans le fauteuil du premier ministre bavarois. C'est un être entier. Je ne veux pas faire son éloge, car les circonstances actuelles font que même un homme de ce type peut faire erreur sur erreur. Mais j'aimerais caractériser ce qui importe. Il s'agit toujours de regarder comme des symptômes les événements auxquels nous sommes confrontés dans le monde, et de déduire de ces symptômes ce qui se dissimule derrière. Car même si l'on ne possède pas les facultés permettant de voir derrière eux le monde spirituel en action, il faut au moins s'y efforcer. Et il sera notamment nécessaire à l'avenir que naisse la compréhension d'être humain à être humain. Car on ne résoudra pas la question sociale avec des phrases, ni des programmes, ou bien encore avec le léninisme [20], mais au contraire grâce à une compréhension d'homme à homme, telle qu'on ne

peut toutefois l'acquérir que lorsqu'on est capable de reconnaître en l'être humain la manifestation extérieure d'un élément éternel.

Voyez-vous, si vous vous souvenez de mes propos, à savoir que l'homme, en Occident, apparaît comme un spectre devant le gardien du seuil, et comme un cauchemar à l'est, vous recevrez en quelque sorte l'impulsion vous permettant de porter un regard juste sur la situation actuelle. Nous avons donc, à l'ouest, une image décadente de l'être humain qui pour cette raison apparaît sous les traits d'un spectre, et à l'est, une image naissante, mais que nous ne pouvons pas prendre sous sa forme actuelle parce qu'elle n'est encore qu'une Imagination de cauchemar et qu'elle ne pourra émerger sous sa forme véritable qu'une fois ce cauchemar surmonté. C'est pourquoi, si l'on veut aujourd'hui ne serait-ce que participer au débat sur la question sociale, il faut regarder les choses plus en profondeur, surtout celles se rapportant au mode de penser, à la manière dont ce penser jaillit de l'être humain tout entier, différencié chez chaque personnalité vivant sur la terre.

Que le fantôme de la romanité ait pu exercer une influence si profonde résulte justement du fait que, pour l'essentiel, le penser de la conception du monde de l'Ancien Testament n'est pas encore surmonté dans la pensée des hommes. Le christianisme n'en est vraiment qu'à ses débuts. Il n'est pas encore parvenu à véritablement pénétrer les cœurs humains. L'Église romaine a fait le nécessaire à cet effet, elle-même étant entièrement sous l'emprise du spectre de la romanité en ce qui concerne la théologie. Elle a, comme je l'ai souvent mentionné, davantage contribué à faire passer au second plan l'image du Christ, plutôt qu'à la porter au plus profond des cœurs et des âmes humains. En effet, les représentations utilisées au sein de l'Église romaine pour saisir le Christ sont tout à fait celles de la structure sociale et politique de l'ancien empire romain. Bien que les hommes ne le sachent pas, cela agit dans leurs instincts.

Les représentations de l'Ancien Testament, qu'il nous faut plutôt caractériser comme étant celles du judaïsme de l'Ancien Testament, laïcisées dans la romanité (car même si celle-ci est opposée au judaïsme, elle n'est sur le plan terrestre que ce que le judaïsme est sur le plan spirituel), ces représentations ont pénétré par le détour de la civilisation romaine dans le monde moderne qu'elles hantent comme des spectres. Ce penser de l'Ancien Testament, ce penser non encore christifié, trouve sa véritable origine dans l'être humain. Il faut répondre à cette question : De quelles forces un penser comme celui-ci dépend-il précisément ?

Il dépend de ce qui peut se transmettre par voie héréditaire, par le sang, de génération en génération. La faculté de penser à la manière de l'Ancien

Testament se transmet par le sang au cours des générations de l'humanité. Les facultés que nous héritons de nos pères par le simple fait que nous naissons et que nous avons été des êtres embryonnaires avant notre naissance, la force de pensée dont nous héritons donc et qui vit dans le sang, c'est le penser de l'Ancien Testament. Car nous possédons deux formes bien distinctes de penser. La première est celle que nous acquérons au cours de notre développement jusqu'à la naissance, celle donc que nous héritons de nos pères et de nos mères. Nous pouvons penser comme on a pensé à l'époque de l'Ancien Testament parce que nous avons été un jour des embryons. C'est aussi la caractéristique essentielle de l'ancien peuple juif qui, dans le monde que nous traversons ici entre la naissance et la mort, ne voulut rien apprendre de plus que les facultés acquises au cours de la vie embryonnaire. Vous ne pouvez comprendre le penser de l'Ancien Testament que si la conception que vous en avez vous conduit à dire qu'il s'agit du penser que nous possédons en vertu du fait que nous avons été des embryons.

Le penser qui s'ajoute à celui-ci est celui que nous acquérons de surcroît après la période embryonnaire, au cours de notre évolution humaine. Certes, l'homme fait toutes sortes d'expériences qu'il utilise de manière extérieure, mais il ne les élabore pas jusqu'à atteindre une véritable transformation de son penser, si bien qu'aujourd'hui encore, et bien plus qu'on ne le croit, le penser de l'Ancien Testament continue d'agir. Entre la naissance et la mort, l'être humain est contraint de vivre ici-bas sur la terre physique. Mais les expériences qu'il y fait, il ne les imprègne pas du penser qui résulte de ces expériences mêmes. Il ne le fait que de la manière la plus insignifiante qui soit, tout au plus instinctivement. Il ne va pas, grâce à ces expériences, jusqu'à faire naître en lui une manière de penser particulière. Seul le fait le véritable occultiste, l'occultiste évolué au sens actuel du terme. Il emploie l'existence qu'il lui est donné de vivre ici-bas à s'éveiller de nouveau, comme l'enfant qui s'éveille à sa naissance. Celui qui se comporte dans le sens de ce que j'ai exprimé dans mon ouvrage *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?* (21), celui-là passe à nouveau par ce stade, il se comporte comme le fait l'homme ordinaire par rapport à l'embryon. Or, dans la vie ordinaire on est bien évidemment contraint de faire des expériences, mais on n'utilise que le penser acquis grâce à la vie embryonnaire. C'est ainsi que les hommes déambulent de-ci de-là, se contentant de faire leurs expériences sans vouloir aller plus loin. Mais ils appliquent à celles-ci le contenu, la direction et la forme de penser qui correspondent à ce que la vie leur a

donné lorsqu'ils étaient embryons, donc ce qui se transmet par le sang, de génération en génération.

Or il est un fait d'une importance fondamentale, c'est que jamais le Mystère du Golgotha ne pourra être saisi dans son caractère spécifique par le penser acquis uniquement en vertu du développement embryonnaire. C'est pourquoi, dans ces conférences [22], je vous ai expliqué que le Mystère du Golgotha est quelque chose qu'on ne peut appréhender avec la pensée physique ordinaire, quelque chose que l'on niera toujours si l'on est sincère, aussi longtemps qu'on en restera au penser physique. Le Mystère du Golgotha, tout ce qui est christifié en général, doit être saisi non à partir du point de vue lunaire, mais du point de vue solaire, donc celui que l'on acquiert pendant la vie sur terre, après la naissance. C'est la grande différence qui existe entre ce qui est christifié et ce qui ne l'est pas. Ce qui n'est pas christifié est gouverné par un penser qui se transmet dans la continuité sanguine. L'appréhension christifiée du monde est gouvernée, elle, par un penser que l'on doit acquérir individuellement, en tant que personnalité vivant dans le monde, à travers les expériences de la vie, tout en spiritualisant celles-ci comme je l'ai décrit dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?*.

Le point essentiel est que ce penser procuré par le développement embryonnaire ne conduit à reconnaître que le Père dans la divinité. Le penser acquis dans le monde grâce à la vie personnelle durant la période postembryonnaire conduit à reconnaître la divinité également sous la forme du Fils.

La tendance à n'employer que le penser de Iahvé continue d'agir, et cela encore au XIXᵉ siècle. Ce penser ne peut cependant saisir en l'être humain que ce qui s'insère dans le règne de la nature. Et s'il en est ainsi, c'est parce que cette divinité, Iahvé, qui comme vous le savez est un des sept Élohim [23], s'est emparée prématurément [24] de la domination sur la conscience humaine et a repoussé les autres Élohim. C'est alors que ces derniers furent dans un premier temps repoussés dans la sphère de ce que l'on appelle illusion, c'est-à-dire qu'ils furent considérés comme des êtres fantastiques. Cela vient du fait que Iahvé, ayant provisoirement repoussé ces esprits, imprégna la conscience humaine uniquement des forces pouvant être recueillies pendant la période embryonnaire [25].

Cela dura jusqu'au XIXᵉ siècle. Car Iahvé ayant pour ainsi dire détrôné les autres Élohim, et ceux-ci n'ayant recommencé à s'affirmer qu'à travers la personnalité du Christ, et ils s'affirmeront à tour de rôle de manière très diverse, de ce fait la nature humaine tomba sous l'empire d'entités spiri-

tuelles élémentaires inférieures, lesquelles contrecarrèrent les aspirations des Élohim. La conscience humaine évolua donc conformément au fait que la divinité Iahvé s'était installée comme unique souverain et avait détrôné les autres. C'est ainsi que la nature humaine tomba sous l'influence d'êtres inférieurs aux Élohim. Ce n'est donc pas uniquement Iahvé qui continue d'agir jusqu'au cœur du XIX[e] siècle, mais avec lui les dieux inférieurs à la place des Élohim. Et bien que le christianisme se soit répandu (j'ai en effet toujours dit qu'il n'en est en réalité qu'à ses débuts), l'humanité ne l'a pas encore compris, et cela parce que les hommes justement n'ont pas reçu tout de suite la force des Élohim, mais qu'ils sont restés attachés au penser relevant de Iahvé, à ce penser né de la force embryonnaire, restant ainsi sous l'ascendant des adversaires des Élohim.

Or, au XIX[e] siècle, et très exactement dans les années quarante que j'ai souvent caractérisées devant vous comme étant un tournant particulier, Iahvé lui-même fut, pour ce qui est de son emprise sur la conscience humaine, progressivement vaincu par la puissance des esprits qu'il avait appelés. Et parce qu'avec la force de Iahvé on ne peut saisir que ce qui dans l'homme est lié au règne de la nature, c'est-à-dire au sang, il s'ensuivit que l'ancienne recherche du Dieu unique dans la nature se transforma, en raison de l'influence des forces qui s'opposèrent, en sciences de la nature purement athées, en un penser uniquement athée, se conformant aux sciences de la nature, et, dans le domaine pratique, en un penser purement utilitaire. Voilà ce qu'il faut bien retenir pour les années quarante du XIX[e] siècle, que je vous ai indiquées. Ainsi, Iahvé n'ayant pu se délivrer des esprits qu'il avait appelés à ses côtés, la pensée de l'Ancien Testament se mua en cette science athée des temps modernes, laquelle dans le domaine de la pensée sociale est devenue marxisme ou autre chose similaire, si bien que dans l'univers social règne une pensée influencée par les sciences de la nature.

Tout ceci est lié à bien des faits actuels. L'homme d'aujourd'hui possède en lui le penser de l'Ancien Testament transformé en naturalisme. Contre ce penser ni l'image de l'être humain venant de l'ouest, ni celle venant de l'est n'offrent une protection suffisante, car elles détournent l'homme d'un véritable, d'un juste discernement.

La façon dont les hommes se ferment au discernement saute aux yeux, de nos jours. Cela atteint même parfois la pathologie. La prétendue histoire militaire des deux dernières années, je vous l'ai dit récemment, sera une histoire de psychiatrie, de psychiatrie sociale. Pour celui qui les connaît, les choses telles qu'elles se sont passées, et à condition bien sûr

qu'elles soient convenablement assemblées, fournissent la meilleure symptomatologie qui soit pour étudier la psychiatrie sociale des dernières années et de celles qui suivront. Bien entendu, il s'agit d'aborder ce sujet quelque peu différemment, de manière plus subtile que ne le fait la médecine matérialiste, faute de quoi on ne pourra faire ressortir ce qui chez Ludendorff par exemple relève de la psychiatrie et qu'il faut étudier. C'est à cette lumière que l'être humain devra apprendre à regarder une bonne partie de l'histoire contemporaine la plus récente. Les amis pourront se souvenir que, depuis le début de cette catastrophe, chaque fois que telle ou telle chose était exprimée d'un cœur si léger, je répétais inlassablement ceci : La catastrophe qu'est cette guerre rendra impossible d'écrire l'histoire à partir de simples documents et rapports d'archives. Seul celui qui comprendra très clairement que les événements les plus décisifs de fin juillet, début août 1914 n'ont pu se produire que parce que les consciences étaient troublées saisira comment cette catastrophe est devenue possible. Sur toute la Terre, les hommes ont eu des consciences troublées, et c'est parce que les puissances ahrimaniennes sont intervenues dans ces consciences troublées que tout est arrivé. Ainsi c'est par la connaissance d'états de faits relevant de la science spirituelle que les choses devront être révélées. Ce qu'il faudra bien comprendre une bonne fois, c'est que nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait établir les faits à partir de simples documents comme par exemple l'historiographie de Ranke [(26)] ou bien, dans un autre domaine, celle de Buckle [(27)] ou d'autres encore. C'est important !

De simples sympathies ou antipathies ne servent à rien lorsqu'il s'agit d'orienter son jugement. Pourtant ce sont principalement les sympathies et les antipathies qui ont déterminé les jugements ces dernières années et qui les déterminent encore aujourd'hui. Certes, des jugements équitables peuvent aussi être prononcés sous l'empire de la sympathie et de l'antipathie; ils n'ont cependant aucune signification pour ce qui est de l'intervention de l'homme, grâce à son propre jugement, dans la réalité des faits. Comment un jugement orienté dans tel ou tel sens devient-il épidémique ? On pourra l'étudier notamment en suivant le développement du jugement au cours des dernières années. Qu'ont cru des millions d'êtres humains en Europe centrale ? Que croiront-ils ? Et que croit-on hors d'Europe centrale ? À l'intérieur des frontières de cette Europe du centre, cela dura aussi longtemps qu'il fut possible; hors d'elles, cela prendra plus de temps. Mais il importe vraiment que l'on s'habitue enfin à tirer les leçons des événements, que l'on observe les choses pour juger à partir des faits.

Voyez-vous, on aimerait que le poids des événements puisse être un peu déterminant, un peu décisif pour les hommes, et surtout la manière originale dont les événements se déroulent aujourd'hui et qui n'est pas celle de jadis. Les choses diamétralement opposées s'assemblent!

La dernière fois, j'ai attiré votre attention sur le fait que l'implantation du bolchevisme[28] en Russie fut essentiellement une impulsion de Ludendorff. Ces choses qu'il n'était naturellement pas nécessaire d'exprimer hors d'Europe centrale ont été assez souvent répétées, mais on ne voulait pas les entendre. J'ai fait à maintes et maintes reprises une expérience que j'ai déjà évoquée, mais qui n'en est pas moins significative : le document que j'élaborais [29] se composait de deux parties. Je l'ai déjà dit[30], mais je voudrais que l'on ne l'oublie pas; je raconterai toutes ces choses progressivement, car le monde doit apprendre ce qui s'est passé. La seconde partie de ce document abordait pour l'époque, nuancés selon les circonstances, les rapports sociaux que je vous ai décrits dans les grands traits. Quant à la première partie, elle contenait ce que je jugeais nécessaire de traiter et de diffuser comme je l'ai montré.

J'ai rencontré des gens qui, après m'avoir lu, me tinrent en guise de réponse les propos suivants : Oui, si l'on veut réaliser le tout premier point de vos propositions, cela mènera nécessairement à l'abdication de l'empereur allemand [31]! Ce à quoi je ne pus que répondre : Si nous en arrivons là, c'est que cela sera nécessaire. L'histoire m'a donné raison. Cette abdication devait advenir, mais pas de la manière dont elle a eu lieu. Elle devait venir d'une libre décision intérieure. Bien entendu, la réalisation du premier point de mon exposé aurait entraîné cette abdication, mais ce premier point ne disait naturellement pas : L'empereur allemand doit abdiquer. Il posait simplement une certaine exigence, et si celle-ci avait été remplie, l'abdication aurait eu lieu depuis longtemps dans de tout autres circonstances.

Je n'ai jamais pu convaincre les gens que ce que j'avais écrit était puisé aux sources de la réalité. Pour ce qui est de ce point précis, les choses en restèrent donc là. Lorsque je rapportai le fait à un ministre des affaires étrangères [32], je lui dis également : Vous avez le choix, ou être raisonnable et agir dès à présent avec tout votre bons sens, ou bien assister à des révolutions qui interviendront au cours des prochaines décennies et se déclareront très bientôt.

Si ces paroles qui ne font que s'inscrire dans une perspective seulement un peu plus étendue correspondent à la vérité, il est vrai aussi qu'il était nécessaire d'amener l'empereur allemand à abdiquer et que c'est là où voulait en venir ma proposition. Mais lorsqu'on exprimait cette perspective

plus réduite, on sentait que c'était là une chose dont il n'était même pas permis de parler, dont il n'était même pas possible de parler sérieusement.

De même, on n'avait pas besoin d'attendre les tout derniers événements qui, j'aimerais dire, trahissent de façon évidente l'esprit malade de Ludendorff; on pouvait s'en rendre compte depuis longtemps. J'ai pu y attirer l'attention depuis bien longtemps. Mais, n'est-ce pas, il faut bien faire remarquer que de nos jours les gens reculent aussi d'effroi devant la science spirituelle elle-même, parce qu'ils en ont peur. Et l'angoisse de l'âme joue aujourd'hui un rôle très important dans les sentiments des êtres humains, un rôle énorme. Elle apparaît sous les masques les plus divers. Avoir la peur dans l'âme, ne pas vouloir s'approcher d'une chose, quelle qu'elle soit, voilà qui joue un rôle très particulier. C'est sous cet angle qu'il faut considérer les événements, pour ensuite reconnaître qu'ils sont les symptômes de choses plus profondes. Prenez par exemple un événement de ces derniers jours.

N'importe quel observateur critique de la situation et de l'armée allemandes pouvait prévoir depuis longtemps qu'il allait arriver ce qui est arrivé. Seul Ludendorff ne se rendit compte que le 8 août 1918 qu'il ne pouvait vaincre. Or il était le «praticien». Souvenez-vous de tout ce que j'ai dit au fil du temps sur les gens pratiques, sur le côté non pratique des gens pratiques! Eh bien, cet homme pratique se trompa sur toute la ligne, il ne se rendit compte que le 8 août, c'est-à-dire en tout dernier lieu, qu'avec l'armée dont il disposait il ne pouvait pas gagner, alors que les personnes avisées le savaient depuis le 16 septembre 1914. Et que fait Ludendorff ? Il fait venir Ballin [33] afin qu'il se rende auprès de l'empereur pour lui dire où en sont les choses, car Ballin était très ami avec l'empereur. Vous me direz : N'y avait-il pas de chancelier d'empire à l'époque ? Si, il y en avait un, mais il s'appelait Hertling [34]. N'y avait-il pas de ministre des affaires étrangères à l'époque ? Si, il y en avait bien un, mais c'était ce monsieur von Hintze [35], un courtisan terriblement borné parvenu à ce poste. Il y avait aussi une diète d'empire, etc., etc., mais de nos jours il ne vaut guère la peine de parler de ces appendices de la vie du peuple. Ludendorff fit donc venir Ballin et le chargea d'expliquer la situation au chef suprême des forces armées. Ballin se rendit là où résidait l'empereur, c'est-à-dire bien entendu toujours à l'écart des événements réels, sauf quand Ludendorff trouvait opportun d'annoncer que telle ou telle action avait été entreprise en présence de Sa Majesté, le chef militaire suprême. Naturellement quiconque connaissait la réalité savait à quoi s'en tenir sur cette «présence». Ballin, qui connaissait l'empereur depuis longtemps et

qui était un homme intelligent, se mit donc en route pour Wilhelmshöhe afin de l'instruire. Bien sûr, il n'aurait pu remplir sa mission qu'à la condition de pouvoir parler à l'empereur en tête à tête, ce qu'il aurait pu faire si l'empereur ne lui avait jadis appliqué – disons – un soufflet sur la joue avec un éventail de dame, alors que Ballin voulait lui donner des informations au début de la guerre. Pourtant, malgré cet éventail passé sur sa joue, il consentit à informer son vieil ami en raison de la gravité des événements. Mais celui-ci fit appeler Monsieur von Berg [(36)], qui s'y entendit à détourner la conversation. C'est ce que l'empereur souhaitait, bien entendu, car il ne voulait pas entendre la vérité; et c'est ainsi que la conversation n'en vint pas là où elle devait en venir.

Je ne raconte cela que pour l'intérêt psychologique de la chose. Vous avez là une personne qui se tient au cœur des événements les plus importants et qui, ayant peur de la vérité qu'on lui apporte, ne la laisse pas arriver jusqu'à lui. La chose est très nette, et ce genre de phénomène est très répandu aujourd'hui. Ainsi Ballin n'a pas pu convaincre le « chef militaire suprême » pour la simple raison qu'il n'a pas pu lui exposer l'affaire. Ludendorff fit venir Monsieur von Hintze et convint avec lui de demander l'armistice à l'Entente. C'était peu après le 8 août 1918. Monsieur von Hintze promit de contacter Wilson, mais rien ne se passa, rien jusque vers le mois d'octobre 1918, bien qu'il fût établi que ce qui arriva des semaines plus tard sous le malheureux ministère du prince Max de Bade [(37)] devait arriver. Le prince Max de Bade voulait aller à Berlin et faire tout autre chose. Mais Ludendorff lui déclara que la demande d'armistice devait être portée dans les vingt-quatre heures, sans quoi le plus grand des malheurs surviendrait. Renonçant à son projet, le prince s'exécuta. Cinq jours après, Ludendorff déclarait qu'il s'était trompé et que cela n'était pas du tout nécessaire!

Voilà un exemple qui nous montre comment des hommes de sens pratique, respectés, mais dont le respect dont ils sont l'objet est sans aucun fondement, interviennent dans les événements mondiaux, voilà à partir de quelle disposition d'esprit et avec quelles forces de pensée ils le font. Mais cela nous donne en même temps une piste pour étudier comment les jugements deviennent épidémiques. Car le jugement selon lequel Hindenburg [(38)] et Ludendorff étaient de « grands hommes » s'est en effet véritablement propagé avec la virulence d'une épidémie, alors qu'en réalité ils n'étaient pas du tout de grands hommes, même au regard du cadre restreint de leur profession. Ces événements catastrophiques sont justement tout particulièrement caractéristiques de la manière dont se forment les jugements erronés.

Seule la plaisanterie a parfois touché la vérité : si vous allez aujourd'hui à Berlin – bien sûr la plupart d'entre vous n'y sont pas allés au cours des dernières années –, vous trouverez près de la colonne de la Victoire, à proximité de ce grand « crachoir » qu'est le bâtiment du Reichstag (oui, on dirait vraiment la copie d'un grand crachoir), vous trouverez là-bas une œuvre étrange. C'est en effet l'abominable reproduction en bois d'un être humain, « Hindenburg », grand, gigantesque. Chaque patriote devait y enfoncer un clou, de sorte que peu à peu le bois fut entièrement hérissé de clous. On avait l'intention, par la suite, de conserver cette horrible chose garnie de clous au Musée du ministère de la guerre. En fait, seul le gag berlinois sut prononcer un jugement pertinent : quand il sera complètement cloué (*vernagelt*), il rentrera au ministère de la guerre ** !

Toutes ces choses devraient davantage être considérées à partir du point de vue dont j'ai parlé à plusieurs reprises, celui de la symptomatologie de l'histoire aussi bien que de la symptomatologie des événements en général qui concernent les hommes. Le monde extérieur ne nous offre en effet que des symptômes, et l'on n'atteint la vérité qu'en apprenant à les connaître dans leur nature de symptômes.

* Groupe social chargé de la subsistance du corps social,
groupe social chargé de la sécurité et de la défense du corps social,
groupe social chargé de l'enseignement et du développement culturel du corps social.

** Cloué : en allemand, *vernagelt* signifie aussi être fou, bouché à l'émeri. (Notes du traducteur.)

Deuxième conférence

Dornach, 30 novembre 1918

Si vous considérez le fondement de notre science spirituelle d'orientation anthroposophique en rapport avec d'autres prétendues philosophies fleurissant actuellement, et elles sont nombreuses, vous trouverez entre autres choses obligatoirement un trait caractéristique. C'est que cette science de l'esprit d'orientation anthroposophique s'efforce, en tant que conception de la vie et de l'univers, d'appliquer à la vie en général, à tout ce que l'être humain peut rencontrer au cours de son existence, ce qu'elle tente d'approfondir grâce à l'investigation des mondes spirituels. Et quiconque a le sens de ce qui est essentiel, de ce qui importe précisément dans les questions et impulsions pressantes, brûlantes de notre temps, parviendra peut-être à comprendre que c'est justement sur ce terrain du lien entre les grandes idées philosophiques et la vie immédiate que se trouve ce dont le présent et l'avenir proche ont si cruellement besoin. En effet, l'une des raisons les plus importantes ayant entraîné l'actuelle situation désastreuse de l'humanité est que les visions du monde, qu'elles aient leurs racines dans l'élément religieux, scientifique ou esthétique, que toutes au fil du temps ont perdu tout lien avec la vie. Il y avait en quelque sorte une tendance, je dirais volontiers une pulsion perverse, qui travaillait à dissocier ce qu'on appelle la vie quotidienne pratique au sens le plus large du terme de ce que les hommes recherchaient pour combler leurs besoins dans les domaines religieux et philosophique. Songez seulement combien, au cours des derniers siècles, la vie s'est peu à peu métamorphosée au point que les hommes se sont abandonnés à l'aspect extérieur des choses, qu'ils sont devenus en quelque sorte des hommes «pratiques», organisant leur vie selon des principes «pratiques» et consacrant ensuite chaque jour disons peut-être une demi-heure, un peu plus, un peu moins, certains uniquement la journée du dimanche (d'autres même pas un seul instant), à satisfaire les besoins de leur cœur, de leur âme, cherchant ainsi à se relier à l'élément spirituel divin qui pénètre l'univers. Il en sera tout autrement si la science spirituelle d'orientation anthroposophique parvient à prendre

possession des âmes, car elle fera jaillir des pensées qui seront applicables dans la vie la plus immédiate, qui nous permettront de juger la vie dans tous les domaines avec discernement. Le principe du sermon du dimanche après-midi ne doit en aucun cas être celui de notre philosophie d'orientation anthroposophique, mais c'est la vie dans son ensemble, chaque jour de la semaine, y compris le dimanche matin, qui doit être pénétrée de ce que la conception anthroposophique de l'univers peut apporter à l'être humain. C'est parce qu'il n'en fut pas ainsi jusqu'à nos jours que le monde, peu à peu, s'est acheminé vers le chaos. Les hommes ont négligé de porter le regard sur ce qui se passe réellement dans leur environnement immédiat, et ils s'étonnent aujourd'hui que les conséquences de cette négligence apparaissent clairement. L'avenir les surprendra encore bien davantage, car ces conséquences se manifesteront de manière encore plus éclatante.

De nos jours précisément, on ne devrait en aucun cas se désintéresser de ce qui se prépare actuellement sur la terre entière au sein de l'humanité. On devrait tenter, grâce aux jugements qui nous permettent de comprendre les grandes impulsions traversant le devenir universel, de pénétrer ce qui aujourd'hui se présente en partie comme une énigme devant les âmes humaines et menace de transformer la structure sociale en un chaos. Il ne faudrait pas continuer ainsi à laisser les choses venir comme elles veulent bien venir, sans essayer de les pénétrer grâce à un jugement sain.

Cessons de cultiver le principe qui nous fait dire : Ceci est quotidien, cela est profane, ces choses concernent la vie extérieure, détournons-nous d'elles et portons notre regard sur ce qui est spirituel-divin. Cet état d'esprit doit disparaître ! Les temps sont venus où ce qu'il y a de plus quotidien sera aussi mis en relation avec le spirituel-divin, et où les choses tirées de la vie spirituelle ne seront plus seulement envisagées du point de vue le plus abstrait qui soit. J'ai dit, tout au long de ces réflexions, que le mouvement social ne pourrait toutefois prendre une tournure favorable qu'à la condition que grandisse l'intérêt que l'individu porte à son prochain. Car la structure sociale est justement la structure qui relie socialement les hommes, et elle ne peut recouvrer la santé que si l'homme se rend vraiment compte qu'il vit à l'intérieur de cette structure, que s'il y vit avec toute sa conscience. Le fait que les hommes aient négligé de réfléchir le moins du monde à la question : Comment se situer à l'intérieur de la communauté sociale ?, voilà ce qu'il y a de malsain dans notre époque, voilà ce qui a provoqué la catastrophe. Bien que les gens s'illusionnent souvent à ce sujet, nous avons, en tant qu'êtres humains, perdu cet intérêt qui nous lie aux autres hommes. Le principe théosophique facile : «j'aime tous les

hommes, j'ai de l'intérêt pour tous les hommes», n'est d'aucune valeur, car il est abstrait et n'a aucune prise sur la vie réelle. Or c'est justement cette prise sur la vie réelle qui est importante et qu'il est nécessaire de comprendre en profondeur. L'absence de compréhension de la vie réelle a été en effet une caractéristique des siècles derniers. Or, sans que les hommes aient accompagné le processus, ces siècles passés ont provoqué la situation actuelle et provoqueront celle de demain. Il ne peut en être autrement dans l'histoire de l'humanité : les hommes doivent également accompagner de leurs pensées tout ce qui se produit entre eux dans la vie sociale. Mais cela n'est possible, en ce qui concerne les événements qui se jouent déjà depuis assez longtemps, qu'à la condition d'acquérir un sentiment sain pour certains phénomènes. L'observateur objectif ne fut en effet que trop clairement averti de ce que le monde entier, ou presque, était et continuera d'être administré et gouverné par des principes qui en réalité sont déjà désuets depuis des siècles, alors que la vie naturellement a progressé avec le temps. Or un élément essentiel est intervenu dans l'évolution de l'humanité. Il s'agit de l'industrialisme moderne, qui a engendré l'ensemble du prolétariat moderne. Mais cette naissance du prolétariat moderne ne fut pas accompagnée de pensées. Les classes dirigeantes ont continué de vivre comme auparavant, elles ont continué d'occuper leurs fonctions de dirigeants comme elles étaient habituées à le faire depuis des siècles. Et, sans qu'elles aient fait quoi que ce soit, sans qu'elles aient même accompagné de leurs pensées le processus de l'histoire universelle, le prolétariat moderne a grandi à partir de la réalité concrète de la naissance de l'industrialisation moderne qui, pour l'essentiel, commença au XVIII[e] siècle avec le métier à tisser mécanique et la machine à filer. Et le destin de l'histoire universelle, celui d'aujourd'hui comme celui de demain, dépend de ce qui, à travers le monde, disons si vous voulez «hante» les esprits des prolétaires. Car ce prolétariat aspire à la puissance, à la majorité, et il nous faut observer ses actes comme nous observons les effets de nécessités naturelles, comme nous observons l'action des forces élémentaires, et non pas comme quelque chose que l'on peut critiquer, qui plaît ou non, dont on discute selon que ceci ou cela fait telle ou telle impression; non, il faut considérer le prolétariat comme on le ferait par exemple d'un tremblement de terre ou d'un raz-de-marée, ou autre chose semblable. Ainsi, nous voyons tout d'abord se préparer ce qui naît du prolétariat moderne, ou peut-être, pour mieux dire, ce qui naît de ses tendances et de ses sentiments. Nous voyons, j'ai envie de dire, comme un combat d'avant-garde, ce à quoi nous sommes confrontés d'un certain côté dans le bolchevisme russe. Ce bolchevisme

russe, je l'ai dit bien souvent, ne s'accorde naturellement pas avec la spécificité originelle du peuple russe. Il a été introduit de l'extérieur. Mais ce n'est pas ce qui importe non plus, si l'on veut bien regarder les faits en face. Car enfin, il est bel et bien là, largement implanté sur ce territoire qui fut jadis l'empire des tsars, et nous devons le considérer comme un phénomène naturel portant en lui la tendance à s'étendre toujours davantage. Lorsqu'on examine une chose comme ce bolchevisme russe, il faut surtout faire abstraction des phénomènes concomitants et ne regarder que l'essentiel. Qu'il soit né précisément en 1917, qu'il présente telle ou telle apparence extérieure, peut-être y a-t-il eu à tout cela des raisons déterminantes qu'il est facile d'imaginer. Je vous ai dit que même l'état désemparé de Ludendorff et diverses choses encore n'étaient pas étrangers à l'apparition subite du bolchevisme. Cependant, si l'on veut considérer les choses de manière féconde, il faut ne plus penser à tout cela et regarder les impulsions qui vivent dans ce bolchevisme russe. Il faut se poser la question sans détour : Que veut ce bolchevisme russe et comment s'intègre-t-il dans l'ensemble de l'évolution de l'humanité ? Car il n'y a absolument aucun doute, il n'est pas un phénomène éphémère, provisoire, mais un phénomène profond de l'histoire universelle. Et il est extrêmement important de bien se représenter l'image que le bolchevisme russe se fait de la structure sociale fondamentale, afin de pouvoir étudier comment il est né des profondes impulsions universelles. Or, lorsqu'on regarde les caractères fondamentaux de ce bolchevisme russe, il faut bien dire que son inspiration première est d'anéantir, d'éliminer de la surface du globe ce que, dans le sens du marxisme, nous avons caractérisé comme étant la bourgeoisie. C'est pour ainsi dire la maxime fondamentale. Exterminer radicalement tout ce qui au cours de l'évolution historique s'est développé sous le nom de bourgeois, de bourgeoisie, et qui selon lui est nuisible à l'évolution de l'humanité. Divers chemins sont censés l'y mener, à commencer par l'abolition de toutes les différences de classes. Le bolchevisme n'admet pas une victoire objective sur les différences de classes et de catégories sociales comme celle que je vous ai exposée à nouveau hier. Il pense en effet lui-même de façon tout à fait bourgeoise. Or ce que je vous ai exposé hier ne résulte pas d'un mode de penser bourgeois, mais d'un mode de penser humain. Il veut à sa façon abolir les différences de classes et de catégories sociales et se dit à cet effet : les États d'aujourd'hui sont édifiés dans leur structure selon la conception bourgeoise de la vie. En conséquence, les formes de ces États doivent disparaître. Tout ce qui, dans les États actuels, se rattache à la bourgeoisie, comme par exemple l'ordre policier, militaire,

juridique, tout cela doit disparaître. Donc, ce que la bourgeoisie a créé pour sa sécurité, pour l'exercice de sa justice, doit disparaître en même temps que la bourgeoisie elle-même. L'ensemble de l'administration, de l'organisation de la structure sociale doit passer aux mains du prolétariat. Ainsi l'État, tel qu'il a existé jusqu'à présent, mourra, et le prolétariat administrera l'ensemble de la structure humaine et de la vie sociale commune. Cela ne peut être atteint avec les anciennes institutions que la bourgeoisie précisément a créées, en élisant par exemple des diètes d'empire ou autres représentations du peuple, en vertu de tel ou tel système électoral, comme cela a été le cas avec la conception bourgeoise de la vie. Car si l'on continuait à élire de tels organes de représentation, seule la bourgeoisie y continuerait de vivre. Ceux-ci ne peuvent donc mener, et cela quel que soit le système électoral en vigueur, aux buts dont il est question ici. C'est pourquoi il s'agit qu'en premier lieu seules les mesures émises par le prolétariat lui-même soient mises en place, telles qu'elles ne peuvent sortir que de la tête d'un prolétaire et jamais de celle d'un bourgeois, étant donné que l'esprit d'un bourgeois ne pourrait que prendre des mesures destinées à être abolies. En conséquence, rien ne peut être géré par une quelconque assemblée nationale ou d'État, tout doit être soumis purement et simplement à la dictature du prolétariat; c'est-à-dire que l'ensemble de la structure sociale doit passer sous le contrôle de cette dictature. Seul le prolétariat saura réellement éliminer la bourgeoisie de l'univers. Car celle-ci, si elle siégeait dans des organes de représentation, ne saurait se chasser elle-même du monde, alors que c'est justement ce qui importe : que cette classe bourgeoise soit privée de tous ses droits. Par conséquent, ne peuvent avoir un quelconque pouvoir sur la structure sociale que les prolétaires au sens propre du terme, c'est-à-dire ceux qui exécutent un travail et sont utiles à la communauté. Ce qui signifie que, selon cette conception prolétarienne, toute personne faisant appel aux services d'autrui contre rémunération n'a pas le droit de voter. Donc, quiconque prend à son service, pour son propre compte, des gens qu'il rémunère en contrepartie n'a pas le droit de participer de quelque manière que ce soit à la structure sociale. Il n'a donc pas le droit de voter, pas plus que celui qui par exemple vit des intérêts de sa fortune, c'est-à-dire le rentier, ni le commerçant, qui n'a pas une activité de production, ou bien un autre intermédiaire. Tous ces individus vivant d'intérêts, employant et rémunérant d'autres personnes, tous ces commerçants ou intermédiaires ne peuvent donc pas non plus faire partie du gouvernement sous le règne de la dictature prolétarienne. Celle-ci n'autorisera aucune liberté générale de parole, de réunion et d'organisation. Seuls ceux

qui accomplissent un travail productif peuvent tenir des assemblées et s'organiser. À tous les autres, la libre parole, le droit de réunion, celui de s'organiser en sociétés ou en associations sont interdits. De même, seuls les individus présents dans la vie active jouissent de la liberté de la presse. La presse bourgeoise est réprimée, elle n'est pas tolérée. Ce sont à peu près les principes qui doivent diriger, disons, la période de transition. Car lorsque ces principes auront régné un certain temps – c'est ce que la philosophie prolétarienne attend de sa manière d'agir –, il n'existera plus qu'une humanité active. Il n'y aura plus que le prolétariat. La bourgeoisie sera anéantie.

À ces choses qui ont surtout de l'importance pour la période de transition s'ajoutent celles qui sont faites pour durer. Parmi elles, par exemple, le travail obligatoire pour tous. Tout individu est obligé de réaliser un travail utile à la communauté. Autre principe radical à valeur également permanente, celui de l'abolition de la propriété foncière privée. Les grandes propriétés sont remises à des communes agricoles. Selon cette conception, la propriété foncière privée n'existera donc plus à l'avenir. Les entreprises industrielles, les exploitations des entrepreneurs sont expropriées, passent sous le contrôle de la société et sont gérées par l'administration ouvrière centralisée, à la tête de laquelle siège le conseil supérieur de l'économie politique nationale. Voilà bien exactement le bolchevisme russe. Les banques sont nationalisées, une comptabilité générale embrassant toutes les activités de la communauté est établie, dont la tâche est de contrôler toute la production. Tout commerce extérieur d'une communauté devient public; les entreprises sont donc nationalisées.

Voilà à peu près les principes constituant l'idéal de Trotski (1) et de Lénine (2) et dont vous voyez émerger, je dirais, les points d'appui de ce qui est voulu par le prolétariat moderne.

Il ne suffit naturellement pas de laisser les journaux nous donner chaque jour le nombre de crimes commis par le bolchevisme. Si on le compare au nombre de ceux perpétrés au cours de cette guerre, alors les crimes du bolchevisme sont évidemment insignifiants. Il importe de voir ce qui a été négligé, ce qu'on a raté, afin qu'à l'avenir l'évolution de l'humanité soit accompagnée par les pensées des hommes. Il s'agit d'envisager ces choses si intimement liées à toute la suite de l'évolution de l'humanité, d'abord sur le plan psychique, puis sur le plan de l'esprit. Et c'est là justement la tâche de la science spirituelle : porter le regard aussi vers ces choses-là, au niveau de l'âme et de l'esprit. Une époque doit à présent s'achever où, par leur activité décadente, pasteurs et curés tenaient aux gens, du haut de leur chaire, des discours théoriques n'ayant aucun rapport avec la vie, pour, en quelque

sorte, réchauffer les âmes chaque dimanche. Une autre doit en revanche débuter, où tout homme désireux de prendre part à la vie spirituelle aura l'obligation de porter également son regard sur la vie, d'entretenir avec elle une relation immédiate. Une grande part du drame de notre époque est que ceux qui géraient les sentiments religieux de l'humanité proclamaient depuis fort longtemps du haut de leur chaire des choses n'ayant en réalité absolument aucun lien avec la vie, ceci uniquement dans le but d'offrir aux cœurs et aux âmes une substance sans effet qui ne faisait que les toucher agréablement, mais ne pénétrait pas la vie. Voilà pourquoi la vie est sans Dieu, voilà pourquoi elle est restée privée de l'esprit et a finalement sombré dans le chaos. Si vous cherchez la cause de beaucoup de dettes qui aujourd'hui doivent être réglées, vous la trouverez dans le bavardage niais de ceux qui étaient par exemple en charge des sentiments religieux et qui n'avaient aucun lien avec la vie. Qu'ont-ils donc accompli de ce qui doit se réaliser à une époque où une toute nouvelle humanité s'est développée sous la forme du prolétariat ? Qu'ont-ils accompli, ces gens, en proclamant du haut de leur chaire des choses inutiles, des choses que les gens n'ont désiré entendre que parce qu'ils voulaient, par toutes sortes d'illusions, s'abuser sur les vraies réalités de la vie ? Les temps sont graves, et les choses doivent être examinées avec gravité. Quand on dit que les êtres humains doivent s'intéresser individuellement les uns aux autres, cela ne doit pas être compris uniquement dans le sens des principes énoncés au cours des sermons du dimanche après-midi, mais bien plutôt comme quelque chose qui nous renvoie en profondeur à la structure sociale actuelle. Prenez un cas concret. Combien de gens aujourd'hui ont une représentation complètement abstraite, confuse, de la vie, de leur propre vie ! Si par exemple ils se posent la question : comment est-ce que je vis ? – la plupart du temps ils ne se la posent pas, mais admettons qu'ils le fassent –, ils se disent alors : eh bien, je vis de mon argent. Parmi ceux qui donnent cette réponse, il s'en trouve beaucoup qui ont par exemple hérité cet argent de leurs parents et qui croient à présent vivre de cet héritage de leurs pères. Mais, mes chers amis, on ne peut pas vivre d'argent ! L'argent n'est pas quelque chose dont on puisse vivre. C'est là qu'il faut commencer à réfléchir. Et cette question est intimement liée au véritable intérêt que l'on se porte d'être humain à être humain. Quiconque croit vivre de l'argent dont il a hérité ou qu'il a reçu de n'importe quelle autre manière, hormis en travaillant, comme c'est aujourd'hui normalement le cas, quiconque vit avec cet état d'esprit ne possède aucun intérêt pour ses semblables, pour cette raison que personne ne peut vivre d'argent. L'être humain doit manger, et ce qu'il mange doit être

obtenu par le travail d'autres hommes. Il lui faut s'habiller, et ses vêtements, d'autres doivent les fournir par leur travail. Pour que je puisse enfiler une veste ou un pantalon, des hommes doivent employer leur force de travail pendant des heures afin de les réaliser. Ils travaillent pour moi. C'est de cela que je vis, pas de mon argent. Mon argent n'a d'autre valeur que de me donner le pouvoir de me servir du travail d'autrui. Et étant donné les rapports sociaux actuels, on ne commence à témoigner de l'intérêt pour ses semblables que lorsqu'on répond à cette question de façon adéquate, lorsqu'on se représente en pensée : Un certain nombre d'hommes doit travailler un certain nombre d'heures afin que je puisse vivre au sein de la structure sociale. Il ne s'agit pas de se flatter en se disant : J'aime le genre humain. On n'aime pas le genre humain lorsqu'on croit vivre de son argent et qu'on n'a pas la moindre idée de la manière dont les hommes travaillent pour nous, pour que l'on ait au moins le minimum vital. Mais cette idée : tel nombre de gens travaillent afin que nous ayons le minimum vital, est inséparable de la suivante : nous devons en revanche rendre à la société, non pas avec de l'argent, mais de nouveau par du travail, ce qui a été produit pour nous. Lorsque nous sentons l'obligation de travailler, sous quelque forme que ce soit, en compensation du travail d'autrui dont nous bénéficions, alors seulement nous avons de l'intérêt pour nos semblables. Donner son argent à autrui signifie seulement pouvoir le tenir en tutelle, en esclavage, pouvoir l'obliger à travailler pour vous. Ne pouvez-vous pas, à partir de votre vécu personnel, répondre vous-même à cette question : Combien d'hommes songent que l'argent n'est qu'une indication sur la force de travail humaine, qu'il n'est qu'un instrument de pouvoir ? Combien d'hommes imaginent qu'ils ne pourraient même pas être là, dans ce monde physique, s'ils n'étaient redevables au travail d'autrui de ce à quoi ils prétendent eux-mêmes pour leur existence ? Se sentir redevable envers la société dans laquelle on vit, c'est le début de cet intérêt qui est nécessaire pour une forme saine de la société. Il faut bien réfléchir à ces choses afin de ne pas s'élever de manière malsaine vers des abstractions spirituelles, mais de passer sainement de la réalité physique à la réalité spirituelle. Le manque d'intérêt pour la structure sociale caractérise justement les siècles passés au cours desquels les hommes ont progressivement contracté l'habitude, dans le domaine des impulsions sociales, de ne s'intéresser qu'à leur chère petite personne. De manière détournée, chacun n'agissait plus ou moins que pour lui-même. Une vie sociale saine n'est possible que si l'intérêt que nous portons à notre précieuse personne est élargi au véritable intérêt social. Et sous ce rapport, la bourgeoisie peut en effet se poser une question : Qu'avons-nous raté ?

Qu'on réfléchisse donc à la chose suivante : il existe une culture de l'esprit, il existe des œuvres de cette culture. Prenons une chose au hasard et demandons-nous : À combien d'êtres humains ces œuvres d'art sont-elles accessibles ? Ou mieux encore : À combien d'êtres humains ne sont-elles pas du tout accessibles ? Pour combien de gens n'existent-elles pas, ces œuvres d'art ? Mais calculez aussi combien d'hommes doivent travailler pour qu'elles puissent exister. Une œuvre d'art quelconque se trouve à Rome, par exemple. Un bourgeois quelconque peut aller à Rome. Additionnez simplement la quantité de travail devant être produite par ceux qui sont actifs, etc., etc. – le « etc. » n'a pas de fin –, afin que ce bourgeois puisse aller à Rome contempler quelque chose qui est là pour lui, parce qu'il est bourgeois, mais qui n'est pas là pour tous ces gens qui commencent aujourd'hui à faire valoir leur conception prolétarienne de la vie. C'est bien cet état d'esprit qui s'est développé au sein de la bourgeoisie, cette idée que la jouissance va de soi. Mais on ne devrait jamais considérer la jouissance comme quelque chose qui va de soi. On devrait littéralement regarder comme un péché social le fait de profiter de quelque chose sans en redonner l'équivalent à la communauté, sous la forme dont on est capable, mais sous une forme quelconque. Rien ne devrait rester inexploité pour la communauté. Il n'est pas dans l'ordre de la nature, ni dans celui de l'esprit, de priver la communauté de quoi que ce soit. Le temps et l'espace ne sont que des obstacles artificiels, ils ne sont pas des obstacles réels. Les choses dépendant du lieu où elles se trouvent peuvent être reproduites partout et ainsi être accessibles à tous. Et les choses pouvant être reproduites ne sont pas liées au lieu ; elles peuvent, c'est une loi générale, être transportées n'importe où. Le fait que la Madone de saint Sixte (3) se trouve en permanence à Dresde et ne puisse être vue que par les gens pouvant se rendre dans cette ville est donc bien une idée dérivée de la philosophie bourgeoise, car ce tableau est mobile et peut être emporté dans le monde entier. Et, je ne prends qu'un exemple au hasard, ce dont l'un profite doit pouvoir en profiter aussi à un autre, on peut très bien veiller à cela.

Je prends un exemple au hasard, mais je choisis toujours des exemples qui sont valables pour tout le reste, c'est-à-dire qui éclairent parfaitement les autres choses. Vous voyez, il suffit de donner à son discours un accent comme celui-ci pour toucher à une quantité de choses auxquelles les gens n'avaient pas réfléchi plus que cela, mais qu'ils considéraient comme allant de soi. Même dans notre milieu, où les choses se conçoivent aisément, on ne songe pas toujours qu'on ne doit pas faire que profiter, mais que, pour chaque chose reçue, nous devons un équivalent à la société.

De tout ce que j'ai mentionné à partir d'exemples isolés qui pourraient être non pas multipliés par cent, mais par mille, jaillit une question : Comment les choses peuvent-elles changer si l'argent n'est en réalité qu'un instrument de pouvoir? La réponse se trouve déjà dans le principe social fondamental [4] dont j'ai parlé ici la semaine dernière. Car le propre de cette sorte de science sociale qui est puisée dans le monde spirituel est d'être aussi sûre que les mathématiques. Dans ce domaine, on ne peut pas jeter un regard dans la vie pratique en disant : Bon, vérifions d'abord si ces choses sont exactes. Non, les choses qu'à partir de la science spirituelle je vous ai présentées comme une science sociale sont à peu près comme le théorème de Pythagore[5]. Aucune expérience ne pourra contredire que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. Il vous faudra appliquer ce principe partout. C'est la même chose avec le principe que je vous ai présenté comme étant celui de la science sociale et de la vie sociale. Tout ce que l'être humain acquiert par *son* travail dans le contexte social se transforme en calamité. Et le salut n'interviendra dans ce contexte que lorsque l'homme ne gagnera plus péniblement sa vie par son travail, mais que la société lui offrira d'autres sources de subsistance. Ceci contredit en apparence ce que je viens de dire, mais seulement en apparence. Car ce qui justement donnera un prix au travail, c'est qu'il ne sera plus rétribué. Séparer travail et procuration des moyens d'existence, voilà quel doit être notre but, voilà ce à quoi nous devons travailler, de manière raisonnable bien entendu, et non pas à la manière bolcheviste. Je l'ai expliqué récemment. Lorsque le travail n'est plus rémunéré, l'argent perd toute sa valeur en tant qu'instrument de pouvoir dans le travail. Il n'y a donc pas d'autre remède à l'usage abusif de l'argent que de créer une structure sociale où plus personne ne sera payé pour son travail, où l'obtention des moyens d'existence proviendra d'un tout autre côté. Il sera alors impossible de contraindre quiconque par l'argent dans le travail. La plupart des interrogations surgissent aujourd'hui dans la confusion, et seule la science de l'esprit peut leur rendre la clarté. À l'avenir, l'argent ne doit plus être un équivalent de la force de travail humaine, mais uniquement de la marchandise morte. À l'avenir, on n'obtiendra que de la marchandise morte, pour de l'argent, mais pas de la force de travail humaine! Cela est d'une importance énorme, mes chers amis. Et maintenant, songez que c'est justement de la conception prolétarienne que naît, sous les aspects les plus divers, cette idée que la force de travail est avant tout une marchandise dans l'industrialisme moderne. C'est en effet un des principes du marxisme, un de ceux qui lui ont fait le plus de prosélytes parmi les prolétaires. Nous avons

là une revendication qui, de façon confuse, embrouillée, naît du côté opposé à celui dont doit venir sa satisfaction. C'est ce qu'il y a de singulier dans les exigences sociales actuelles. Dans la mesure où elles apparaissent de manière instinctive, elles procèdent d'instincts parfaitement justes et sains, mais comme elles naissent d'une structure sociale chaotique, elles surgissent dans la confusion et mènent donc également à des confusions. Il en est ainsi dans de nombreux domaines. C'est pourquoi il est indispensable de vraiment comprendre une conception sociale telle que nous la propose la science spirituelle, car elle seule peut apporter le véritable salut.

Vous vous demanderez à présent : Oui, mais cela suscitera-t-il un changement ? Prenons par exemple une personne vivant de son héritage. Elle continuera à acheter de la marchandise contre cet argent, et celle-ci renferme déjà la force de travail d'autrui. Donc, cela ne change rien, me direz-vous. Vous avez raison. Si vous pensez de façon abstraite, cela ne change rien. Mais si votre regard pénétrait les effets de ce qui se produit lorsque l'obtention des moyens d'existence est séparée du travail, vous jugeriez différemment. Car, dans la réalité, il ne suffit pas de tirer simplement des conséquences abstraites, les choses ont aussi leurs effets réels. Lorsqu'à l'avenir l'obtention des moyens d'existence sera véritablement séparée de la prestation de travail, alors en effet il n'y aura plus d'héritages. Cela entraîne une telle modification de la structure que l'on n'aura pas d'argent pour autre chose que se procurer des marchandises. Car, lorsqu'une chose est réellement pensée, elle a toutes sortes d'effet. Et cette séparation a entre autres un effet très singulier. Lorsqu'on parle de réalités, on ne peut dire par exemple : Cela, je ne le comprends pas. Vous pourriez aussi bien dire : Je ne vois pas pourquoi la morphine est soporifique. Cela ne résulte pas non plus d'un simple rapport de concepts, cela ne vous apparaît que lorsque vous suivez les effets.

Il y a dans l'ordre social d'aujourd'hui quelque chose d'extrêmement contre nature ; c'est le fait que l'argent se multiplie quand on ne fait que le posséder. On le dépose dans une banque et on reçoit des intérêts. C'est ce qui peut exister de plus contre nature. C'est véritablement un parfait non-sens. On ne fait absolument rien, on dépose à la banque l'argent qu'on n'a peut-être pas acquis par son travail, mais grâce à un héritage, et des intérêts vous sont versés. Cela est un réel non-sens. Mais lorsque l'obtention des moyens d'existence sera séparée du travail, il sera nécessaire d'utiliser l'argent dans la mesure où il est là, où il est produit en équivalence des marchandises disponibles. Il devra circuler. Car l'effet réel sera que l'argent ne se multipliera pas, mais au contraire diminuera. Actuellement,

quelqu'un qui possède un certain capital l'aura quasiment doublé d'ici environ quatorze années, si l'on prend le taux d'intérêt normal, et il n'aura rien fait qu'attendre. Si vous considérez le changement de la structure sociale devant se produire sous l'influence du principe dont je vous ai parlé, la quantité d'argent n'augmentera pas, mais diminuera au bout d'un certain nombre d'années; le billet de banque que j'aurai acquis au départ n'aura plus aucune valeur. Il sera dévalué et ne vaudra plus rien. Le mouvement intervenant dans la structure sociale deviendra un mouvement naturel, quand les circonstances feront que le seul argent, qui n'est rien d'autre qu'un certificat attestant que l'on a un certain pouvoir sur les forces de travail des hommes, perdra sa valeur au bout d'un certain temps, s'il n'est pas mis en circulation. Il ne se multipliera donc pas, mais diminuera progressivement et ne vaudra absolument plus rien au bout de quatorze ans ou peut-être davantage. Si vous êtes millionnaire aujourd'hui, dans quatorze ans vous ne serez pas deux fois millionnaire, mais un pauvre diable si dans l'intervalle vous n'avez fait aucune acquisition nouvelle. Lorsqu'on dit ces choses aujourd'hui, cela fait aux gens le même effet que lorsque certaines petites bêtes leur causent des démangeaisons, si je peux me permettre l'expression. Je le sais, et je n'aurais pas fait cette comparaison si je n'avais pas perçu des mouvements curieux dans l'auditoire. Mais c'est bien parce qu'on réagit ainsi aujourd'hui que le bolchevisme existe. Cherchez les véritables causes, c'est là que vous les trouverez. Et vous ne chasserez pas de l'univers ce qui apparaît là, autrement qu'en acceptant de vraiment regarder la vérité en face. Que celle-ci soit désagréable ne change rien à l'affaire. Et un des points essentiels de l'éducation de l'humanité actuellement et dans un futur proche consistera à ne plus croire que les vérités peuvent bouger selon les jugements subjectifs, les sympathies et antipathies subjectives. La science de l'esprit, si elle est appréhendée par la saine raison humaine, peut cependant déjà y veiller. Car la chose se laisse aussi observer d'un point de vue spirituel. On n'arrive à rien en lançant cette nébuleuse expression que j'ai déjà entendue de la bouche même d'anthroposophes tenant de l'argent à la main : Voilà Ahriman ! L'argent équivaut aujourd'hui à de la marchandise et à de la force de travail. Il est une indication sur quelque chose qui se produit. Si l'on passe de la pure abstraction à la réalité, si l'on songe, lorsqu'on paie quelqu'un avec dix billets de 100 marks, qu'avec ces dix billets on fait passer de la main à la main l'équivalent du travail d'un certain nombre de personnes, que ces billets renferment le pouvoir d'obliger tel nombre de gens à travailler, alors on est déjà en plein cœur de la vie, avec toutes ses ramifications et toutes ses

impulsions. Alors, on ne s'arrêtera plus à la pure abstraction, à l'abstraction machinale que représente un paiement en argent. On se demandera au contraire : Qu'est-ce que cela veut dire quand je fais passer d'une main à une autre dix billets de 100 marks, lesquels supposent que tant d'êtres humains ayant une tête, un cœur et une raison sont contraints de travailler ? Que signifie cet acte ?

En fin de compte, seule une considération spirituelle de la chose répond à une telle question. Prenons un cas extrême. Supposons que quelqu'un, sans se donner lui-même aucun mal pour l'humanité, ait de l'argent. Ce cas existe sans aucun doute, et je veux m'y arrêter. Donc quelqu'un a de l'argent sans se donner aucun mal pour l'humanité. Pour cet argent, il achète quelque chose. Il est même en mesure de se construire une vie tout à fait agréable parce qu'il possède cet argent, lequel renvoie à une certaine force de travail humaine. Bien. Certes, cet individu n'est pas pour autant mauvais, il peut être quelqu'un de très bon et même de très zélé. Car souvent on n'a pas le discernement de la structure sociale. On ne s'intéresse pas à ses semblables, c'est-à-dire à la véritable structure sociale. On pense déjà aimer les gens en s'achetant quoi que ce soit pour l'argent dont on a hérité, ou bien même en l'offrant. Mais lorsqu'on l'offre, on ne fait rien d'autre que faire travailler un certain nombre de gens pour celui auquel on offre l'argent. Parce qu'il renvoie au travail, l'argent n'est qu'un instrument de pouvoir. Mais, chers amis, c'est ainsi que les choses ont évolué et cela est le reflet d'un autre phénomène que j'ai évoqué dans la conférence précédente. J'ai attiré votre attention sur le fait que Iahvé a dominé le monde un certain temps en évinçant les six autres Élohim, ses compagnons, et qu'à présent il ne peut plus se délivrer des esprits qu'il a ainsi appelés. Pour cette raison, seul ce que l'être humain vit à l'état embryonnaire est devenu dominant dans la conscience humaine. C'est pourquoi les six autres forces dont l'homme ne fait pas l'expérience lorsqu'il est embryon sont devenues inopérantes et sont tombées sous l'ascendant d'êtres spirituels inférieurs. Et dans les années quarante, comme je vous le disais, Iahvé ne parvint plus à s'en délivrer. C'est alors que fit irruption la science purement athée de la nature, parce que, avec la sagesse de Iahvé acquise pendant la période embryonnaire, seule la providence de la nature extérieure peut être comprise et que même cette compréhension disparut. Le reflet de cela est la circulation de l'argent sans la circulation de la marchandise, le fait que l'argent passe simplement d'un individu à un autre sans que la marchandise circule. Et l'être humain a beau s'appliquer tant et tant dans n'importe quel domaine : dans ce que l'argent produit

apparemment comme argent vit la force ahrimanienne. Vous ne pouvez pas faire d'héritage sans qu'une certaine quantité de force ahrimanienne soit transmise avec cet argent. Il n'y a pas d'autre possibilité de posséder de l'argent de manière salutaire au sein de la structure sociale que de le posséder de manière christique, c'est-à-dire de le gagner avec ce qu'on développe entre la naissance et la mort. Donc la manière dont on touche de l'argent ne doit pas être le reflet de ce qui est de l'ordre de Iahvé, comme par exemple le fait de naître, de passer de l'état d'embryon à la vie extérieure. Le reflet de cela est que nous héritions d'argent. Les qualités que nous transmet notre sang nous sont données par la nature. L'argent dont nous héritons et que nous ne gagnons pas en serait le reflet. C'est parce que la conscience chrétienne n'a pas encore pris sa place, parce qu'en réalité la structure sociale est toujours déterminée par l'ancienne sagesse de Iahvé ou par son fantôme, la conception latine de l'État, c'est à cause de cela que toutes ces choses se sont produites qui, par un côté, ont entraîné le désastre actuel. J'ai dit que le fait que l'argent engendre de l'argent ne doit pas être considéré de façon si abstraite, mais qu'il faut au contraire le voir dans sa réalité. Chaque fois que l'argent produit de l'argent, cela ne se passe qu'ici, sur le plan physique, tandis que ce qu'est l'être humain est toujours relié au monde spirituel. Que faites-vous donc lorsque, ne travaillant pas vous-même mais ayant de l'argent, vous le dépensez et que les autres doivent travailler pour cela ? Eh bien, l'autre doit mettre sur le marché ce qui est sa partie céleste, et vous, vous ne lui donnez que du terrestre, vous ne le payez qu'avec une monnaie terrestre, avec quelque chose de purement ahrimanien. Voyez-vous, c'est l'aspect spirituel de la chose. Or, là où Ahriman intervient ne peut naître que le déclin. Voilà encore une vérité désagréable. Et il ne sert à rien de se dire qu'on est dans l'ensemble un gars bien – un homme correct, une femme correcte –, qu'on ne fait rien de mal en payant telle ou telle chose avec ses rentes. Car en réalité vous donnez Ahriman pour Dieu. Dans la structure sociale actuelle, on y est certainement contraint bien des fois. Mais on ne doit pas jouer la politique de l'autruche et se voiler la face; il faut regarder la vérité droit dans les yeux. Car c'est de cela que dépend justement ce que doit nous apporter l'avenir. Bien des choses ayant accablé l'humanité de façon si désastreuse ont pu se produire parce que les gens ont fermé non seulement les yeux physiques, mais aussi ceux de l'âme, devant la vérité, qu'ils se sont construit des concepts abstraits de justice et d'injustice et n'ont pas voulu prêter attention à ce qui est réel, concret. C'est de cela que nous continuerons à parler demain en élevant le sujet vers les hauteurs spirituelles.

Troisième conférence

Dornach, 1er décembre 1918

J'ai tenu hier à jeter quelque peu la lumière sur la forme que le penser social devrait prendre à notre époque. J'aimerais aujourd'hui ajouter à ce que nous avons vu quelque chose qui peut nous permettre d'élever ces choses à un niveau supérieur, ce qui, étant donné les exigences particulières de l'esprit de notre siècle, est absolument nécessaire. Je vous prie de ne pas prendre comme une critique de notre époque ou de la situation actuelle tout ce que j'ai exposé et exposerai encore; j'insiste à nouveau sur ce point, puisqu'il s'agit uniquement pour moi de vous fournir des matériaux de base pour orienter votre jugement et comprendre intelligemment la situation dans toute son étendue. Le point de vue de la science spirituelle ne peut pas être de proposer par exemple une quelconque critique sociale, mais uniquement de montrer ce qui est, sans pessimisme ni optimisme. C'est pourquoi on est naturellement toujours contraint d'employer des mots qui risquent d'être interprétés comme une critique de telle ou telle classe de la société. Ce n'est pas le cas. Lorsque je parle ici de bourgeoisie, j'en parle précisément comme d'un phénomène historique nécessaire, et il n'est pas question d'émettre une quelconque critique contre ce qui, d'un certain point de vue de la science spirituelle, était précisément indispensable. C'est dans cet esprit que je vous prie de comprendre ce que j'exposerai aujourd'hui.

Nous prendrons comme point de départ l'impulsion globale qui est à la base de l'exigence sociale actuelle du prolétariat, ainsi d'ailleurs que de la grande majorité des mouvements humains, impulsion très puissante, même si elle est plus ou moins exprimée, plus ou moins instinctive et inconsciente, confuse et obscure. Cette impulsion est la suivante : il existe un certain idéal qui voudrait établir un ordre social satisfaisant en tout point. Si l'on veut en caractériser le fondement de manière radicale, donc justement en se trompant, on pourra dire qu'il y a là une tentative de penser et de réaliser un ordre social devant apporter à tous les hommes le paradis sur terre, ou du moins cet état bienheureux digne de l'être humain, que

justement la population prolétarienne considère aujourd'hui comme souhaitable. On appelle cela « la résolution de la question sociale », et derrière cette résolution se cache instinctivement ce dont je viens de parler.

Or il est nécessaire que l'investigateur spirituel, comme il se doit de le faire en toutes circonstances, ne s'abandonne à aucune illusion au sujet de cette question, mais regarde au contraire la réalité en face. Car le cœur du problème est justement que ceux qui aspirent à un tel idéal ne partent pas de points de vue exempts d'illusions, mais qui au contraire en véhiculent un grand nombre, notamment l'illusion fondamentale selon laquelle il est possible de « résoudre » la question sociale.

D'une certaine façon, cela est lié au fait que notre époque n'a pas conscience de la différence entre le plan physique et les mondes spirituels, que cette époque qui est la nôtre considère en quelque sorte instinctivement le plan physique comme le seul univers existant, et qu'elle souhaite y établir le paradis comme par enchantement. Cela l'oblige à croire que l'être humain est condamné ou bien à ne jamais trouver nulle part ni la justice, ni l'harmonisation de ses instincts et de ses besoins, ou bien à les trouver justement au sein de l'existence terrestre physique. Mais pour celui qui observe l'univers de manière imaginative, qui donc cherche la vraie réalité, sur le plan physique la perfection n'existe pas, il n'y a qu'imperfection. C'est pourquoi il est impossible de parler d'une résolution parfaite de la question sociale en général. Vous pouvez bien tenter de la résoudre à partir de toutes les profondeurs de la connaissance, elle ne sera jamais résolue comme le croient aujourd'hui énormément de gens. Mais on ne doit pas se dire pour autant : Bon, si la question sociale ne peut être résolue, eh bien, ne nous en occupons pas, laissons toutes ces sottises. La chose se compare en effet à un pendule : la force nécessaire à la montée est utilisée lors de la descente en tant que force de chute. Tout comme la force contraire est accumulée dans la descente et sera ensuite utilisée pour la montée, il en est de même pour l'histoire de l'humanité, soumise à une succession de rythmes. Vous pouvez, pour une période donnée, trouver l'ordre social le plus parfait, ou même n'importe quel ordre; une fois réalisé, il s'épuisera et conduira après quelque temps de nouveau à la confusion. La vie de l'évolution ne suit pas un cours ascendant régulier, elle est soumise à des flux et des reflux, à un mouvement ondulatoire. En réalisant sur le plan physique ce que vous pouvez élaborer de mieux, vous appelez les conditions qui au bout d'un certain temps entraîneront l'anéantissement de ce que vous avez organisé. L'humanité se porterait autrement si l'on reconnaissait comme il se doit la loi inexorable de cette nécessité dans le devenir

historique. On ne croirait pas pouvoir instaurer un paradis sur la terre au sens absolu du terme, mais on se verrait contraint d'envisager la loi cyclique qui régit l'évolution de l'humanité. Et tout en excluant une réponse absolue à la question : quelle forme donner à la vie sociale?, on fera ce qui est juste si l'on se demande ce qui doit être fait pour notre siècle. Qu'exigent précisément les impulsions de notre cinquième époque postatlantéenne? Qu'est-ce qui cherche à se réaliser? En étant conscient que ce qu'on réalise sera nécessairement détruit lors de la révolution cyclique, il faut bien savoir qu'on ne peut penser sur le plan social que de cette manière relative, c'est-à-dire en reconnaissant les impulsions d'évolution d'une période donnée. Il faut travailler avec la réalité, et c'est travailler contre elle que de croire qu'on peut réaliser quoi que ce soit avec des idéaux abstraits et absolus. Pour l'investigateur spirituel qui veut envisager la réalité, et non l'illusion, la question se réduit à ceci : Qu'est-ce qui cherche à se réaliser là, maintenant, dans la réalité présente?

C'est également à partir de ce point de vue que je me suis exprimé hier, et vous interprétez bien mal mes propos si vous croyez que je veux dire qu'un paradis absolu s'établira, sous prétexte par exemple que le produit du travail sera séparé du travail lui-même. Pour moi, il ne s'agit que d'une nécessité devant s'accomplir à présent et que j'examine en me basant sur les lois profondes de l'évolution de l'humanité. Car derrière ce que les hommes portent dans leur conscience et qui est le but poursuivi avec opiniâtreté par la conception de vie prolétarienne, même si elle agit parfois au travers de revendications aussi radicales que celles du bolchevisme, derrière cela se trouve ce que les hommes veulent réaliser instinctivement. Et qui cherche la réalité ne se laissera proposer aucun programme, fût-ce celui de la république soviétique de Russie, mais il lui importera de voir ce qui aujourd'hui se trouve instinctivement derrière ces choses qu'on exprime superficiellement en balbutiant. Voilà ce qui importe. Si on n'en tient pas compte, on ne viendra jamais à bout de ces choses. L'objet de cette aspiration instinctive est ancré dans le caractère fondamental de notre cinquième époque postatlantéenne, qui se distingue par exemple de manière essentielle de la précédente, c'est-à-dire la quatrième, l'époque gréco-latine, ou bien encore de la troisième, l'époque égypto-chaldéenne. Aujourd'hui, à partir du moment où ils sont en groupe, donc pas en tant qu'individu isolé mais dans le contexte social, les hommes veulent obligatoirement quelque chose de bien déterminé. Et ce quelque chose, ils le veulent effectivement de manière instinctive. Ils veulent ce qu'il n'était pas encore possible de vouloir pendant la quatrième époque postatlantéenne

et jusqu'au XVᵉ siècle de notre ère chrétienne, à savoir une existence digne de l'être humain, c'est-à-dire que se reflète dans l'ordre social la réalisation de l'idéal de l'humanité auquel rêve cette époque. Les hommes veulent aujourd'hui instinctivement que ce qu'est l'être humain se reflète dans la structure sociale.

Il en était autrement durant la troisième période postatlantéenne, l'époque égypto-chaldéenne. Et les choses étaient encore différentes avant celle-ci, au cours de la deuxième époque. Cette deuxième époque, c'est-à-dire celle de l'ancienne Perse, portait encore complètement l'être humain dans son intériorité; celui-ci était alors encore complètement tourné vers l'intérieur. Ses instincts ne lui demandaient pas de reconnaître à l'extérieur, dans le monde, ses besoins intérieurs. L'homme n'exigeait pas une structure sociale capable de refléter à l'extérieur ce qu'il portait intérieurement de pulsions, d'instincts, de besoins. Puis vint la troisième époque postatlantéenne, l'époque égypto-chaldéenne, au cours de laquelle l'être humain exigea de voir une partie de son être dans le miroir de la réalité sociale extérieure, notamment ce qui était lié à la tête. C'est pourquoi nous voyons que c'est à partir de cette troisième époque qu'est tentée une organisation sociale théocratique, pénétrée en quelque sorte par l'élément religieux. Le reste, ce qui se rapporte à l'homme médian, à l'homme-poitrine, à son système respiratoire, et ce qui se rapporte à l'homme métabolique, demeurait encore instinctif. Et l'homme d'alors ne pensait pas encore à voir cela se refléter dans une structure extérieure, de quelque manière que ce fût. Quant à l'époque de l'ancienne Perse, il n'existait qu'une religion instinctive dirigée par les initiés de Zarathoustra [(1)]. Mais tout ce que l'homme développait était encore instinctif dans son for intérieur. Il n'éprouvait pas encore le besoin de voir les choses à l'extérieur, d'en voir le reflet dans la structure sociale. C'est à l'époque qui s'acheva à peu près avec la fondation de l'ancien empire romain, (747 avant J.-C. est la date exacte), et dans la période qui précéda cette date, qu'il commença à exiger de pouvoir retrouver dans l'ordre social les pensées qui vivaient dans sa tête.

C'est l'époque gréco-latine, qui débute au VIIIᵉ siècle, dès l'année 747 de l'ère chrétienne, et s'achève avec le XVᵉ siècle. L'être humain réclame alors que deux parties de son être se reflètent extérieurement dans la structure sociale : l'homme-tête et l'homme rythmique, ou homme-respiration, homme-poitrine. L'ancien ordre théocratique devait s'y refléter encore, mais déjà comme un écho. Effectivement les institutions théocratiques proprement dites ont une très grande similitude avec celles de la troisième époque postatlantéenne, même les institutions de l'Église catholique. À cet

aspect, qui donc se perpétue, s'ajoutent les idées neuves propres à l'époque gréco-latine : les institutions extérieures de la *res publica* concernant l'administration de la vie extérieure, dans la mesure où il est question de justice et d'injustice, et autres choses de même nature. En ce qui concerne deux des parties de son être, l'homme réclame de ne pas seulement les porter en lui, mais de pouvoir les contempler dans ce que lui renvoie le monde extérieur. Par exemple, vous ne comprenez pas la civilisation grecque si vous ne savez pas qu'à cette époque la pure vie métabolique dont l'expression extérieure est la structure économique demeure encore instinctive et intérieure. L'homme n'en réclame encore aucun reflet extérieur, cette tendance n'apparaîtra qu'au XV[e] siècle après J.-C. Si vous étudiez l'histoire telle qu'elle est réellement, et non comme la racontent les légendes qui ont été fabriquées par notre soi-disant science historique, vous trouverez également confirmé extérieurement ce qu'à partir de données occultes je vous ai communiqué au sujet de l'esclavage en Grèce, sans lequel la civilisation grecque, que nous admirons tant, n'est pas concevable. On ne peut concevoir l'existence de l'esclavage dans la structure sociale qu'en sachant que toute cette quatrième époque postatlantéenne est dominée par le désir qu'existe au-dehors une organisation des domaines législatif et religieux, mais pas encore d'ordre économique autre qu'instinctif.

Ce n'est qu'à partir de notre époque, dont le début ne se situe pas avant le XV[e] siècle avant J.-C., qu'apparaît cette exigence de voir se refléter la totalité de l'homme tripartite dans la structure sociale extérieure au sein de laquelle il vit.

C'est pourquoi nous devons aujourd'hui étudier l'homme tripartite, parce qu'il porte en lui le triple instinct d'avoir dans l'ordre extérieur, dans la structure sociale, ce dont je vous ai parlé : tout d'abord un domaine spirituel ayant sa propre administration, sa propre structure, puis un domaine administratif, domaine de la sécurité et de l'ordre, c'est-à-dire un domaine politique qui, lui aussi, est autonome, et enfin un domaine économique. Et c'est ce domaine économique dont notre époque exige pour la première fois une organisation extérieure. L'instinct de voir l'homme concrétisé dans l'image de la structure sociale n'apparaît qu'à notre époque. C'est la raison profonde pour laquelle ce n'est plus un simple instinct économique qui agit, et qui explique pourquoi cette nouvelle classe économique, le prolétariat, aspire à organiser extérieurement la structure économique, aussi consciemment que le fit la quatrième époque postatlantéenne pour la structure régissant le domaine législatif, et la troisième, l'époque égypto-chaldéenne, pour la structure théocratique.

Ceci, mes chers amis, est la raison interne. Et vous ne pourrez juger justement de la conjoncture actuelle qu'en prêtant attention à cette raison interne. Vous comprendrez aussi pourquoi, il y a huit jours (2), il m'a fallu vous présenter cet ordre social ternaire. Il n'a vraiment pas été inventé, comme le sont justement aujourd'hui tous ces programmes établis par d'innombrables sociétés. Il résulte des forces que l'on peut observer lorsqu'on tient compte de la réalité de l'évolution. Il faut arriver à comprendre de manière véritablement concrète et objective les impulsions de l'évolution inhérentes au devenir de l'humanité. Notre époque nous y pousse, mais les hommes s'y refusent encore, comme on l'observe curieusement même chez ceux qui vont le plus loin dans leur vision des choses. Ainsi ont paru récemment les «Lettres d'une femme à Walther Rathenau; de la transcendance des choses à venir (3)». Dans ce livre il est déjà question de différentes choses. En voici par exemple : «Le but de cette brochure est de publier l'essentiel du contenu conceptuel d'écrits épistolaires. La communication personnelle était exclue dans la mesure où elle n'avait pas de rapport direct avec celui-ci. Il s'ensuit automatiquement une forme épistolaire fragmentaire dans laquelle la répétition des formules de politesse en début et en fin de lettre est évitée. Une femme ayant des dons de visionnaire y parle de son expérience et de sa connaissance inhabituelles de la nouvelle âme de l'époque et du nouveau devenir de l'univers, en contrant l'auteur du livre "Des choses à venir". Les forces d'avenir luttant aujourd'hui pour une forme de vie supérieure apparaissent ici, dans une destinée humaine individuelle, comme la réalité vécue des nouvelles forces de l'âme.»

Il est question d'énormément de choses dans cette brochure, et pourtant il y a quelque chose de curieux : cette femme en vient à dire que l'être humain peut développer des facultés spirituelles supérieures qui seules peuvent nous permettre de voir la vraie réalité. C'est au fond la conclusion de ce livre, dont le dernier chapitre s'intitule : «Conclusions cosmiques sur l'âme de l'univers et l'âme humaine». Mais il se limite à reconnaître que l'être humain peut avoir certaines facultés supérieures; bien entendu, il ne va pas jusqu'à dire ce que l'on voit avec ces facultés supérieures. C'est comme si on enseignait à l'homme qu'il a des yeux, sans lui permettre de voir quoi que ce soit de la réalité. Certaines personnes ont une attitude bien étrange à l'égard de la science spirituelle. Elles reculent tout simplement d'effroi lorsqu'on commence à parler de ce qu'il est possible de voir. On aimerait dire à un tel auteur : Tu reconnais que des facultés supérieures peuvent se développer en l'être humain. La science de l'esprit est là pour dire ce qu'on voit justement dans les choses importantes quand ces facul-

tés sont développées. Mais ces propos font tressaillir les gens, ils ne souhaitent pas encore les entendre.

Vous voyez combien notre époque nous presse d'en arriver là où veut précisément arriver la science spirituelle et comment en même temps les choses se bousculent en l'être humain, ces choses dont j'ai parlé dans le dernier numéro de la revue de Bernus, *Das Reich*, dans l'article intitulé «Lucifer et Ahriman dans leur rapport à l'être humain» [4]. Cela se bouscule dans l'âme humaine au point que même ceux qui admettent qu'on peut voir une réalité spirituelle considèrent aujourd'hui encore comme un fantasque celui qui parle de cette réalité supérieure dont ils admettent pourtant eux-mêmes qu'elle est la vraie réalité et qu'on peut la contempler.

J'ai évoqué cette dame parce qu'elle n'est pas un cas isolé, mais ce qui apparaît chez elle illustre un phénomène courant. En effet, ce qui est caractéristique précisément, c'est que les hommes sont poussés à regarder au-delà de la réalité extérieure habituelle, mais qu'ils ne le veulent pas, qu'ils ne le font pas. Dans ce livre, par exemple, on indique que l'être humain a une certaine parenté avec les forces cosmiques. Mais il ne s'agirait surtout pas de venir exposer aux gens le contenu de ma *Science de l'occulte* [5], dans laquelle ces rapports sont développés ! Ils feraient des bonds. Mais dans le domaine social précisément, qu'il faut envisager de la manière que j'ai décrite, on n'arrive pas à un véritable discernement si l'on admet uniquement qu'il est possible de voir quelque chose, sans admettre la chose qui peut être vue. Il est primordial de prendre cela en compte, sans quoi on donnera toujours dans le travers que j'ai déjà indiqué au tout début de cette conférence, c'est-à-dire qu'on donnera un caractère absolu à ce qui ne vaut concrètement que pour l'individu isolé, qu'on demandera par exemple concernant la question sociale : Quelles mesures faut-il prendre dans ce domaine sur la terre entière ? Mais cette question ne se pose absolument pas. Les hommes sont différents sur toute la planète. Et plus on ira vers l'avenir, plus cette diversité s'accentuera, cela en dépit de tout internationalisme. Il en résulte que quiconque croit qu'il est possible de développer les rapports sociaux de manière identique en Russie, en Chine, en Amérique du Sud, en Allemagne ou en France, énonçant ainsi des pensées absolues là où seules des pensées individuelles, relatives, correspondent à la réalité, émet une idée parfaitement chimérique. Il est extrêmement important que cela soit bien compris.

Ce qui me fut très douloureux ces dernières années, c'est que ces choses n'ont justement pas été comprises là où il aurait été si nécessaire qu'elles le fussent. Vous vous souvenez qu'il y a deux ans j'ai tracé ici une carte [6] qui

se concrétise à présent. Et cette carte, je ne l'ai pas seulement dessinée pour vous. J'ai voulu la présenter à l'époque pour bien montrer de quel côté venaient les impulsions, car il existe une loi qui fait que lorsqu'on connaît ces impulsions, qu'on les admet et les accueille dans sa conscience, elles peuvent être en quelque sorte corrigées et détournées vers autre chose. Ceci est très important. Mais il ne s'est trouvé personne pour accorder de la valeur à mes propos, pour y consentir, pour les prendre au sérieux au sens propre du terme. Les événements actuels montrent pourtant bien qu'il fallait les prendre au sérieux.

Ce qu'il faut savoir aussi, c'est qu'en fait certaines lois fondamentales de l'évolution du monde ne sont aujourd'hui connues, dans une large mesure, que de certaines sociétés occultes de la population anglophone, qui appliquent cette connaissance également dans le monde extérieur. C'est là quelque chose qu'il est important de prendre en compte. Les sociétés secrètes des autres populations ne sont au fond que des lieux où l'on fait résonner de belles phrases. Mais au sein des populations de langue anglaise, elles constituent des sources auxquelles peuvent être puisées des vérités d'après lesquelles on peut diriger les choses politiquement, cela grâce à certaines méthodes dont je parlerai peut-être une autre fois, car cela nous mènerait trop loin aujourd'hui. On peut donc dire que ces forces qui, par le canal de ces sociétés occultes, se répandent dans la politique de l'Occident vont tout à fait dans le sens de l'histoire. Elles tiennent compte des lois de l'évolution historique. Tout n'a pas toujours besoin d'être juste au détail près dans l'aspect extérieur des choses, il s'agit de savoir si l'on marche dans le même sens que ces lois, ou si l'on avance en dilettante, suivant uniquement des inspirations arbitraires.

La politique d'Europe centrale fut par exemple d'un dilettantisme majeur, et elle est réprouvée par toutes les lois historiques. Celle de la population anglophone, donc du royaume britannique et de l'Amérique qui s'y rattache, fut, elle, une politique non dilettante, une politique adéquate ou, s'il m'est permis d'employer cette expression bourgeoise, une politique professionnelle. Voilà la grande différence, voilà ce qui est significatif, parce que ce qui est su dans ces cercles s'infiltre à l'intérieur de la réalité. Cela pénètre aussi les instincts des hommes politiques représentatifs qui extérieurement sont bien à leur place, même s'ils n'agissent qu'à partir d'instincts politiques. Derrière eux se trouvent les forces auxquelles je viens précisément de faire allusion. Inutile donc de demander si Northcliffe (7) ou même Lloyd George (8) sont initiés à ces forces et à quel degré d'initiation ils en sont. Ce n'est pas ce qui importe, il s'agit plutôt

de savoir s'il y a une possibilité pour qu'ils se comportent dans le sens de ces forces. Il leur suffit d'accueillir dans leurs instincts ce qui va dans ce sens. Mais cela existe, cela arrive. Et ces forces agissent dans le sens de l'histoire universelle. Voilà l'essentiel. On ne peut œuvrer favorablement dans le contexte de l'histoire mondiale qu'à condition d'admettre délibérément ce qui se passe ainsi dans le monde. Faute de quoi l'autre, celui qui agit ou fait agir sciemment dans ce sens, aura toujours le pouvoir, et celui qui est dans l'ignorance sera toujours impuissant. De cette façon, la force peut toujours l'emporter sur la faiblesse. C'est un fait extérieur. Mais en fin de compte la victoire de la puissance sur l'impuissance revient dans ce domaine à celle de la connaissance sur l'ignorance. Voilà ce qu'il s'agit de comprendre.

Et ce qui est important, c'est que ce chaos qui se prépare actuellement à l'est, comme au centre de l'Europe, montre certes d'une part combien tout ce qui prétendait y apporter un ordre étatique et qui est maintenant balayé, combien tout cela était épouvantable, mais d'autre part, ce qui se passe dans ces régions montre que dans ce domaine, c'est bien le dilettantisme qui imprègne la vie publique. À l'ouest, dans la population anglophone de la planète, ne règne aucun dilettantisme, partout règne une conception professionnelle de ces choses, s'il m'est permis d'employer à nouveau cette expression bourgeoise.

Or c'est cela qui dessinera l'histoire des prochaines décennies. On peut bien dresser tous les idéaux sublimes imaginables en Europe centrale et en Europe de l'est, on peut bien avoir toute la bonne volonté du monde avec tel ou tel programme, tout cela ne sert à rien tant qu'on ne sera pas capable de considérer les choses à partir des impulsions puisées de l'autre côté du seuil de la conscience, comme le sont en fin de compte celles de l'Occident, de la population anglophone.

Les amis, ceux du moins qui ont écouté les choses telles que je les expose depuis des années, tout comme aujourd'hui devant vous, ont toujours fait à ce sujet une erreur dont en général même nos meilleurs amis ont du mal à se défaire. Cette erreur qui part à peu près de cette pensée : Oui, mais à quoi cela sert-il de dire aux gens que telles ou telles choses proviennent de certains centres occultes occidentaux ? Il faudrait tout d'abord pouvoir les convaincre que de telles sociétés secrètes existent! Le fait d'éveiller la foi en l'existence de ces sociétés fut bien souvent considéré comme quelque chose de fondamental. Pourtant ce n'est pas ce qu'on devrait viser en premier lieu. Vous trouverez peu de complaisance si, par exemple, vous voulez enseigner à un homme d'État du calibre de

Kühlmann [9] qu'il existe des sociétés secrètes portant de telles impulsions. Et ce n'est pas ce qui importe. On fait même une erreur en considérant cela comme la chose fondamentale. Cette erreur provient uniquement des cachotteries qu'affectionnent certains anthroposophes et qui ont été véhiculées par les mauvaises habitudes de l'ancienne Société Théosophique. On pense se revêtir d'un prestige particulier dès lors qu'on prononce le mot secret ou occulte, et qu'on peut attirer l'attention sur quoi que ce soit de ce genre. Mais ce n'est pas cela qui aura un quelconque effet favorable lorsqu'il s'agit de la réalité extérieure. Ce qu'il faut, c'est montrer comment les choses arrivent, attirer simplement l'attention sur ce que chacun peut comprendre avec sa saine raison humaine.

Au sein de ces sociétés qui ont cultivé de telles vérités occultes visant la réalité, on prononçait par exemple la phrase suivante : Nous devons suivre une politique qui permettra, une fois que pour le salut du peuple russe l'empire des tsars aura été renversé, d'entreprendre en Russie des expériences socialistes qu'il n'est pas question d'entreprendre dans les pays occidentaux parce qu'elles ne s'avéreraient ni avantageuses ni souhaitables. Tant que je ne fais qu'affirmer que cela a été dit dans des sociétés occultes, on peut en douter. Mais si je démontre que tout le cours de la direction politique s'étaie sur cette phrase, alors la saine raison humaine ordinaire se retrouve en plein cœur de la réalité, et c'est ce sens de la réalité qu'il s'agit d'éveiller.

Ce qui s'est développé en Russie n'est dans le fond que l'accomplissement de la volonté occidentale. Qu'aujourd'hui encore, des expériences socialistes maladroites soient faites par d'autres que des Anglais, que les choses se réalisent en suivant toutes sortes de détours, ces sociétés le savent si bien que cela ne les tracasse pas particulièrement. Elles savent justement qu'il s'agit tout d'abord d'amener ces pays au point où les expériences socialistes deviennent nécessaires. Et en maintenant ces pays dans l'ignorance d'un ordre social, on fait soi-même l'ordre social chez eux, on devient directeur des expériences socialistes.

Vous voyez, il y a dans la détention d'une certaine forme de savoir occulte, que ces centres cultivent d'ailleurs soigneusement, une puissance effrayante. La seule planche de salut contre cette puissance est que l'autre partie assimile ce savoir pour se défendre. Dans ce domaine, il n'est pas question de culpabilité ou d'innocence, mais simplement de nécessités, de choses qui arriveront nécessairement parce qu'elles sont d'ores et déjà agissantes dans les profondeurs, dans la région des forces qui ne sont pas encore phénomènes, mais qui le deviendront.

Je n'ai pas besoin de souligner que je maintiens ce que j'ai toujours dit, à savoir que la nature véritable du peuple allemand ne peut pas périr. Elle doit chercher sa voie, mais il s'agit justement qu'elle puisse la trouver, qu'elle ne s'égare pas dans sa recherche en prenant le chemin de l'ignorance. Notez bien ceci : ce que je vais exposer à présent ne contredit en aucun cas ce que j'affirme depuis des années. Car toute chose a deux faces, et ce à quoi j'ai fait allusion correspond sous bien des rapports à une volonté, et cette volonté peut être paralysée, si du côté opposé interviennent également des forces; celles-ci doivent cependant reposer sur un savoir et non pas sur une ignorance d'amateur.

Voyez-vous, ce qui importe, c'est la chose suivante : si aucune résistance ne s'élève depuis l'est, et par est j'entends tout ce qui s'étend à l'est du Rhin jusqu'en Asie, eh bien, avec le déclin de l'élément français latino-roman, la domination britannique mondiale se déploiera selon les intentions des forces dont j'ai dit à nouveau aujourd'hui qu'elles sont cachées derrière les instincts. C'est pourquoi il est important de ne pas aborder ce que propose Woodrow Wilson uniquement avec le penser actuel inculqué aux hommes de diverses manières, mais d'avoir conscience, grâce à une connaissance plus approfondie des choses, de ce qui n'est qu'instinct, même chez des hommes comme Woodrow Wilson, de ce qui, dissimulé sous toutes formes de principes, fascine les êtres humains, mais n'émane cependant de l'âme en question que parce que celle-ci est en quelque sorte possédée par des forces subconscientes.

Les cercles occidentaux qui gardent leur savoir secret tiennent donc particulièrement à ce que certaines choses évoluent de sorte que, quoi qu'il advienne, l'Occident acquière le pouvoir sur l'est. Les gens peuvent bien dire aujourd'hui ce qu'ils veulent en leur conscience, la volonté actuelle est de fonder à l'ouest une caste de « maîtres » et à l'est, une caste économique d'esclaves, sur les territoires s'étendant du Rhin jusqu'en Asie. Non pas une caste d'esclaves au sens grec antique, mais une caste économique d'esclaves qui est censée être organisée à la manière socialiste, censée assumer toutes les impossibilités d'une structure sociale, mais dont le modèle ne doit surtout pas être appliqué aux populations anglophones, qui doivent devenir les maîtres de la Terre.

Bien, cette pensée est entièrement juste de ce point de vue. Et j'en viens à expliquer maintenant quelque chose que je vous prie de vraiment admettre en étant conscients de ceci : lorsqu'on exprime aujourd'hui des choses comme celles-ci, c'est précisément sous la pression, sous l'impulsion des événements de l'époque, et il n'est véritablement pas permis de les

prendre à la légère. Elles sont soigneusement tenues secrètes par les centres occidentaux que j'ai souvent évoqués, lesquels trouvent naturel de dissimuler leur savoir aux populations de l'est, ce savoir qu'ils possèdent grâce à des méthodes, dont je parlerai peut-être, et qui leur permettra de fonder la suprématie mondiale de l'Occident, à la condition expresse que, bien entendu, les autres restent dans l'ignorance totale.

Voyez-vous, à partir de cette cinquième époque postatlantéenne, des forces bien déterminées apparaîtront dans l'évolution de l'humanité. Celle-ci va en effet de l'avant, et ce n'est pas en se basant sur la courte période que la science matérialiste envisage sur le plan anthropologique ou historique qu'on peut se faire une idée des forces à l'œuvre dans cette évolution. Car seulement très peu de choses se sont modifiées dans ce court laps de temps. Cette science ne permet pas de savoir par exemple combien les choses étaient différentes au cours de la deuxième époque postatlanténne et l'étaient encore davantage au cours de la première et ainsi de suite. Seule la science spirituelle peut nous renseigner à ce sujet et nous permettre de voir les forces qui se développeront à l'avenir de manière tout à fait élémentaire, naturelle, à partir de la nature humaine elle-même. Que de telles forces qui transformeront la vie de la Terre se développeront à partir de l'être humain, cela, les centres occultes le savent. C'est un savoir qu'ils veulent dissimuler aux hommes de l'est et garder pour eux-mêmes. Et l'on sait aussi dans ces centres que ces facultés dont l'être humain ne possède aujourd'hui que les tout premiers rudiments sont au nombre de trois. Elles se développeront à partir de la nature humaine tout comme au cours de l'évolution de l'humanité d'autres facultés nouvelles sont apparues.

Je dois à présent vous faire comprendre ces trois facultés, dont parlent, dans ces cercles occultes, tous ceux qui savent. La première est celle qu'on appelle l'occultisme matériel. Grâce à elle, et c'est là justement l'idéal des sociétés secrètes britanniques, certaines formes sociales qui sont aujourd'hui le fondement de l'industrialisation reposeront sur de tout autres bases. Dans ce milieu occulte, tout membre qui est au courant sait qu'il est possible, simplement grâce à certaines facultés qui aujourd'hui encore sont latentes, mais se développeront chez l'être humain, de mettre en mouvement, sur une vaste échelle, des machines, des installations mécaniques et d'autres choses, en vertu de la loi des oscillations consonantes [(10)]. Vous trouverez une petite allusion à cela dans le personnage de Strader de mes Drames-Mystères [(11)].

Ces choses se rapportant à l'occultisme matériel sont aujourd'hui en devenir, elles sont gardées comme un mystère dans ces cercles occultes. Il

existe des moteurs qui, parce qu'on connaît la courbe d'oscillation correspondante, peuvent être mis en activité, en marche, par une infime influence humaine. Il sera ainsi possible de remplacer bien des choses, pour lesquelles des forces humaines sont nécessaires aujourd'hui, par des forces purement mécaniques. On compte de nos jours déjà 1 400 millions d'êtres humains. Mais la quantité de travail fournie sur la Terre n'est pas uniquement produite par ces 1 400 millions d'hommes, je l'ai déjà expliqué une fois ici même [12]. Il y a tant de travail réalisé de façon purement mécanique qu'on peut dire qu'en réalité la Terre est aujourd'hui peuplée de 2 000 millions d'individus, les autres étant en fait tout simplement des machines. C'est-à-dire que si le travail accompli par les machines devait l'être uniquement par les hommes, ce sont 600 millions d'individus de plus qui devraient vivre sur la Terre. Mais si ce que j'appelle maintenant devant vous occultisme mécanique pénètre dans le domaine de l'efficacité pratique, ce qui représente l'idéal visé par les centres occultes, ce n'est pas seulement le travail de cinq ou six cents millions d'êtres humains qu'on pourra produire, mais celui de mille millions d'êtres humains et plus encore. Il en résultera que, dans les territoires de population anglophone, les neuf dixièmes du travail humain deviendront inutiles. Mais l'occultisme mécanique ne permet pas seulement de se passer des neuf dixièmes du travail qui aujourd'hui encore est accompli par les mains humaines, il permet aussi de paralyser tout mouvement rebelle de la masse humaine rendue ainsi insatisfaite. La faculté de mettre en marche des moteurs selon la loi des oscillations consonantes se développera abondamment chez la population britannique. Les sociétés occultes le savent et considèrent que c'est ce qui leur donnera la suprématie sur le reste de la population terrestre, encore à la cinquième époque postatlantéenne.

Mais on sait encore autre chose dans ces cercles. On sait que deux autres facultés se développeront aussi. J'appellerai l'une d'elles la faculté eugénique. Elle se développera plus particulièrement à l'est, chez les Russes et dans l'arrière-pays asiatique. Les cercles occultes occidentaux savent bien aussi que cet occultisme eugénique se développera à partir des dispositions innées de ces populations, et non à partir de celles des populations anglophones. Pour eux, il s'agit là de certaines impulsions qui doivent agir dans l'évolution future, sur lesquelles ils comptent. J'appelle faculté eugénique l'émancipation de la reproduction humaine du simple arbitraire et du hasard. En effet, au sein de la population de l'est se développera instinctivement une connaissance lucide qui saura comment les lois régissant les naissances, le peuplement, doivent s'accorder avec certains phénomènes

cosmiques, comment, en harmonisant la conception avec certaines constellations, on peut permettre l'accès de l'incarnation terrestre à des âmes de bonne ou de mauvaise nature. Seuls les individus qui, de par la race, le sang, perpétuent la descendance de la population asiatique, pourront acquérir la faculté de voir dans le détail comment ce qui se fait aujourd'hui sur la Terre d'une manière chaotique et arbitraire, la conception, la naissance, doit avoir lieu en harmonie avec les grandes lois du cosmos, et cela pour chaque cas particulier, concret. Les lois abstraites ne sont là d'aucune utilité, car ce qu'on aura acquis est une faculté concrète qui saura dire dans un cas particulier : Maintenant une conception peut avoir lieu ou non.

Cette connaissance, cette faculté particulière que j'appelle l'occultisme eugénique, qui sera en mesure de faire descendre du ciel les impulsions pour la moralisation ou la démoralisation de la Terre par l'intermédiaire de l'être humain lui-même, s'inscrira dans l'héritage sanguin des races orientales. C'est la seconde faculté, celle qui empêchera que l'évolution de l'humanité, en ce qui concerne la conception et les naissances, se poursuive uniquement selon l'arbitraire, plus ou moins selon le hasard. Et maintenant considérez l'énorme conséquence sociale, l'énorme impulsion sociale qui pénètre ainsi dans le monde! Ces facultés sont latentes. On sait bien dans les cercles occultes des populations anglophones qu'elles se développeront chez les peuples de l'est, qu'on ne les aura pas soi-même grâce aux dispositions données par la naissance. On sait que la Terre ne pourrait atteindre son but, ne pourrait passer de l'état de Terre à celui de Jupiter [13], qu'elle se détournerait même bientôt de son but si on n'agissait qu'avec les forces de l'Occident. Si on ne travaillait qu'avec les facultés occultes mécaniques de l'Occident, peu à peu celui-ci n'aurait bientôt plus qu'une population sans âme, une population qui deviendrait aussi dépourvue d'âme que possible. On sait cela. C'est pourquoi on aspire à développer dans son cercle à soi ce qu'on peut développer avec ses propres facultés : l'occultisme mécanique, et on cherche à dominer les peuples qui développent l'occultisme eugénique. Dans les cercles occidentaux, tous ceux qui savent affirment : Il est nécessaire que nous dominions par exemple les Indes, car c'est exclusivement dans la continuation de ce qui vient des corps indiens, si cela s'unit à ce qui à l'ouest prend une tout autre voie, celle de l'occultisme uniquement mécanique, que naîtront des corps dans lesquels des âmes pourront s'incarner à l'avenir, des âmes qui porteront la Terre jusqu'à ses stades futurs d'évolution. Les occultistes anglophones savent qu'ils doivent renoncer aux corps qui viennent de leur propre base de population, et ils cherchent à dominer une population qui fournira des

corps à l'aide desquels l'évolution de la Terre pourra être portée vers son avenir.

Les occultistes américains savent qu'ils ne pourront porter dans l'avenir ce qu'ils veulent y porter que si d'eux-mêmes ils prennent soin des corps de l'avenir qui, grâce à la disposition occulte eugénique, se développent au sein de la population russe, que s'ils les dominent de sorte que progressivement s'accomplisse une union sociale entre leurs caractéristiques raciales dépérissantes et les caractéristiques raciales psychiques qui sont en germe dans la Russie européenne.

Il me faut parler à présent d'une troisième faculté qui est aujourd'hui latente, mais qui, elle aussi, se développera. C'est celle que j'appellerai la faculté occulte hygiénique. À présent nous avons les trois : la faculté occulte matérielle, la faculté occulte eugénique et la faculté occulte hygiénique. Cette dernière est en bonne voie et ne se fera pas attendre bien longtemps. Elle mûrira simplement parce qu'on découvrira que la vie humaine, qui s'écoule entre la naissance et la mort, se déroule selon un processus parfaitement identique à celui d'une maladie. Les processus pathologiques ne sont en effet que des transformations particulières et radicales du processus de vie normal, tout à fait habituel. Or nous ne portons pas en nous que des forces de maladie, mais également des forces de guérison. Et ces forces de guérison, tout occultiste le sait, sont exactement les mêmes que celles dont on se sert lorsqu'on acquiert des facultés occultes et qu'on les transforme en connaissances. Lorsqu'elle est transformée en connaissance, la force de guérison inhérente à l'organisme humain donne précisément les connaissances occultes.

Dans les cercles occidentaux, tous ceux qui sont au courant savent qu'à l'avenir la médecine matérialiste n'aura plus de raison d'être. Car dès l'instant où les facultés occultes hygiéniques se développeront, on n'aura nul besoin d'une médecine matérielle, extérieure, mais il sera possible de traiter par voie psychique, de manière préventive, les maladies qui ne sont pas dues à des causes karmiques et sur lesquelles on ne peut donc pas avoir d'influence. Sous ce rapport, tout changera. Cela semble aujourd'hui encore complètement fantaisiste, c'est pourtant ce qui arrivera très prochainement.

Or ces trois facultés ne sont pas réparties également sur la Terre. En effet, vous avez déjà vu les différences existant entre les populations. Celles-ci naturellement ne concernent que les corps, pas les âmes qui, elles, passent toujours de race en race et de peuple en peuple. Les corps des populations de langue anglaise ne pourront jamais développer à l'avenir ces facultés occultes eugéniques que l'on a de naissance. Certes, elles

seront employées en Occident, mais parce qu'on dominera les pays de l'est et qu'on provoquera des mariages avec leurs ressortissants, qu'on utilisera ce qu'on ne peut apprendre que des hommes de l'est.

Pour ce qui est des facultés occultes hygiéniques, ce sont les pays du centre qui ont la disposition adéquate. La population de langue anglaise ne peut les recevoir par ses dispositions de naissance, mais elle peut les acquérir au cours de sa vie entre la naissance et la mort. Ces facultés peuvent donc être acquises. Les peuples vivant à peu près à l'est du Rhin et jusqu'en Asie les posséderont dès la naissance. De même, la population des pays du centre n'aura pas la disposition occulte eugénique de naissance, mais elle pourra l'obtenir au cours de l'existence si elle en fait l'apprentissage chez les hommes de l'est. C'est ainsi que ces facultés seront réparties. Les habitants de l'est n'auront absolument aucune aptitude à l'occultisme matériel; ils ne pourront que le recevoir si on le leur donne, si on ne le leur dissimule pas. Et on peut toujours trouver les moyens de le garder secret, surtout si ceux à qui on essaie de le faire comprendre sont assez niais pour ne pas croire ceux qui sont capables de pénétrer ces choses. Les hommes de l'est et ceux des pays du centre devront donc recevoir l'occultisme matériel de l'Occident. Ils en recevront les bienfaits, les produits. L'occultisme hygiénique, lui, se développera de préférence dans les pays du centre, et l'occultisme eugénique dans les pays de l'est. Mais une communication devra s'établir entre les hommes. C'est une chose qui doit être admise dans les impulsions sociales de l'avenir, une chose qui nécessite que les êtres humains comprennent ceci : ils ne pourront plus vivre à l'avenir sur la Terre qu'en tant qu'humanité globale. Car si l'Américain ne voulait vivre qu'en tant qu'Américain, il pourrait certes atteindre la réalisation matérielle suprême, mais il se condamnerait à ne jamais pouvoir dépasser l'évolution terrestre. S'il ne recherchait pas les relations sociales avec l'est, il condamnerait son âme, après une quelconque incarnation, à être bannie dans la région de la Terre et à errer uniquement à l'intérieur de cette région. La Terre serait détachée de son contexte cosmique, et toutes ces âmes seraient contraintes d'errer. L'homme de l'est, en revanche, perdrait la Terre s'il n'assimilait pas avec ses facultés occultes eugéniques ce qui attire vers la Terre, c'est-à-dire le matérialisme occidental. Il serait purement entraîné dans une quelconque évolution psychospirituelle et il perdrait l'évolution terrestre; la Terre s'affaisserait pour ainsi dire sous lui et il ne pourrait avoir les fruits de l'évolution terrestre.

La confiance doit naître entre les hommes au sens le plus profond du terme. C'est ce que nous montre cette étrange évolution humaine de l'ave

nir. Il appartient entièrement au caractère raisonnable des centres occidentaux de ne s'occuper des choses que selon leurs capacités. L'Occidental n'a pas à veiller particulièrement sur ce qui se développe à l'est, du point de vue des gens de l'est; ce qui se développe chez les autres, il faut le laisser aux autres. Il faudrait graver très, très profondément dans les âmes qu'on touche ici un point où culpabilité et innocence, ou autres concepts du même genre, perdent toute signification, où il s'agit de vraiment prendre les choses au sérieux, au sens le plus profond du terme, parce qu'elles contiennent un savoir qui seul pourra guider l'humanité future.

Il est très important de considérer ces choses d'une manière particulière. Songez en effet que sur la Terre, différenciée entre les différents êtres humains, ceux de l'ouest, ceux du pays du centre et ceux de l'est, se développent trois sortes de facultés occultes qui s'entremêlent en quelque sorte. Ainsi l'Occidental possède de naissance une aptitude à l'occultisme matériel, mais il a la possibilité d'acquérir l'occultisme hygiénique; les peuples des pays du centre ont plutôt une aptitude innée à l'occultisme hygiénique, mais ils peuvent acquérir, si on le leur donne, de l'ouest l'occultisme matériel, et de l'est l'occultisme eugénique; enfin l'Oriental possède dès sa naissance l'aptitude à l'occultisme eugénique, mais il peut acquérir l'occultisme hygiénique des pays du centre. Ces facultés apparaissent de manière différenciée dans l'humanité, mais en même temps elles s'entremêlent, et c'est ce croisement qui conditionnera le lien social de la future communauté humaine.

Il y a toutefois des obstacles au développement de ces facultés. Ils sont variés, et leur action est en réalité très compliquée. Ainsi par exemple, pour l'homme du centre et celui de l'est, un obstacle majeur au développement délibéré des facultés qui doivent venir se présente lorsqu'une forte antipathie envers les Occidentaux, et donc un manque d'objectivité pour envisager ces choses, entrent en jeu. C'est un obstacle au développement de ces facultés. Par contre, la disposition à une faculté occulte future sera en quelque sorte même soutenue si elle se développe à partir de certains instincts de haine. C'est là un phénomène très singulier. On se demande en effet si souvent, et cela devrait être considéré en toute objectivité : Pourquoi les pays occidentaux ont-ils proféré autant d'insultes insensées ? C'est que déjà, à travers ces insultes, l'instinct vise les facultés en question. Car rien ne favorisera davantage les impulsions les plus profondes de l'occultisme occidental que le développement de sentiments contraires à la vérité, mais qui sont toutefois ressentis comme des sentiments sacrés et qui font passer les hommes de l'est, et surtout ceux du

centre, pour des «barbares». Les dispositions occultes matérielles sont favorisées par exemple par cet état d'esprit qui règne en Amérique avec le prétendu «esprit de croisade», qui consiste à croire que l'Amérique serait appelée à apporter à la Terre entière la liberté, la justice et je ne sais encore quelles autres belles choses. Les gens y croient naturellement. Il n'est pas question ici d'une quelconque accusation. Les gens croient vraiment faire une croisade. Et le fait même de croire à quelque chose de faux aide à aller dans une certaine direction. Si ces choses fausses étaient dites consciemment, on ne bénéficierait pas de ce soutien. Ainsi, ce qui se passe actuellement est donc d'un côté infiniment favorable et, de l'autre, contraire au progrès des facultés dont il faut dire qu'elles sont encore latentes chez la plupart de nos contemporains, mais qu'elles se développeront à l'avenir et qu'elles interviendront profondément dans la société de demain.

Voyez comment les événements actuels deviennent lumineux, comment on parvient à une parfaite compréhension, un parfait discernement, dès qu'on envisage ces arrière-plans, dès qu'on reconnaît que derrière tout ce qui se dit consciemment aujourd'hui, de multiples manières, se trouvent les instincts subconscients dont j'ai parlé. Mais le fait le plus important dans tout cela est que, par des processus d'évolution très particuliers, les centres occultes des pays anglophones connaissent ces choses, qu'ils savent quelles facultés ils auront à l'avenir en tant que ressortissants de cette population, et quelles facultés leur feront défaut. En conséquence, ils savent aussi de quelle manière ils doivent organiser la structure sociale pour mettre à leur service ce qui leur manque. Les instincts agissent dans ce sens, et ils ont d'ores et déjà œuvré de manière monstrueuse, de manière significative.

Une des méthodes les plus efficaces pour fausser ce qui peut être impulsé par les connaissances de l'occultisme occidental, consiste à modeler l'est de sorte qu'il conserve à l'avenir son ancienne disposition à cultiver uniquement la religion sans la science. Et les dirigeants des cercles occidentaux veilleront à ce que n'existe pas dans ces pays ce qui n'est ni religion pure ni science pure, mais la synthèse des deux, l'action commune de la connaissance et de la foi. Mais ils veilleront également à ce que cette science, qui normalement se transmet aussi au contenu de la religion, n'agisse qu'en secret, qu'elle ne pénètre que les affaires importantes de l'humanité, ainsi que la direction politique de la planète pour établir sur le monde la domination britannique. Moins les représentations religieuses des pays de l'est sont pénétrées par la science, plus cela favorise l'extension de cette domination.

Songez à présent combien tout ce qui est russe va justement au-devant de cette aspiration occidentale. En effet, aujourd'hui encore, il y a toujours

chez les Russes une tendance à la piété, mais il n'est pas question pour eux de pénétrer le contenu de cette piété par une science spirituelle; ils préfèrent pour ainsi dire rester dans un mysticisme obscur. Ce mysticisme servirait avantageusement la souveraineté que recherche l'Occident.

De l'autre côté, il s'agit si possible de rendre athée la science qui se rapporte à la terre. Et dans ce domaine, la culture de la population britannique a produit des choses extrêmement fécondes à l'époque moderne. Elle n'a vraiment pas à se plaindre. Elle a atteint des résultats grandioses en propageant au fond sur toute la planète son plan scientifique, la science sans religion, la science athée. Elle est devenue souveraine sur la terre entière. Le goethéanisme [(14)], qui en est consciemment tout à fait l'opposé, ne put même pas prospérer dans le pays de Goethe, il y est une chose relativement inconnue! L'intellect qui gouverne aujourd'hui la science est absolument conforme à ce qui doit se manifester en tant qu'expression extérieure de cette science que cultivent secrètement les cercles occultes, sachant qu'eux-mêmes la cultivent en tant que synthèse de la science et de la religion. Pour ces cercles qui doivent diriger la marche des événements mondiaux, la science est religion et la religion est science; mais pour le monde extérieur n'est censée exister que la science athée.

Le meilleur moyen d'avoir l'est sous sa coupe est d'entretenir chez lui une religion dépourvue de science. Pour dominer les pays du centre, il s'agit de leur inculquer une science dépourvue de religion, car ils ne se laisseront inculquer aucune religion. Ces choses sont encouragées en toute conscience par ceux qui savent, qui font partie des cercles mentionnés, et de façon instinctive par les autres. Et une fois que les puissances souveraines du centre, issues d'une époque révolue, seront balayées, il n'y aura dans un premier temps rien qui pourra être mis à la place dans ces pays. C'est ce qui rend si difficile de juger correctement l'ensemble de la situation actuelle de l'histoire universelle. Tout le monde s'est préoccupé de la question de la responsabilité, de la cause de cette guerre effroyable. Mais toutes ces choses ne s'éclairent qu'à la lumière des forces agissant à l'arrière-plan, qui n'apparaissent pas dans les phénomènes extérieurs. Et il n'est pas possible de juger selon les catégories de pensée habituelles, lorsqu'on lance la question de la responsabilité ou celle de l'innocence, – et cela, justement pas pour les raisons que je vous ai exposées aujourd'hui.

Je sais très bien que de nos jours, où l'on va jusqu'à appeler Wilson le pape du XXe siècle, pas dans le sens défavorable, mais dans le sens approbateur du terme, parce qu'il est légitimement le pape laïque du

XXe siècle, se répandra peu à peu, même dans les pays du centre, un jugement trouble sur le déroulement de cette guerre mondiale – comme on l'appelle –, cela parce qu'on ne tiendra pas compte des véritables interrogations. N'importe quel document prouvera ce que je dis. Mais il faut considérer ces documents selon l'exact arrière-plan. Il faut surtout avoir la possibilité de se faire un jugement. Et dans ce cas précis, seul pourra acquérir ce jugement celui qui apportera sur les événements un peu de la lumière qui vient d'au-delà du seuil. Car voyez-vous, je crains qu'à travers les choses qui, pourrait-on dire, apparaissent au jour le jour ne prévalent des façons de juger toujours plus fausses, qu'il y ait de moins en moins de gens enclins à aborder la question de manière féconde. Je crois que les gens auront des pensées singulières s'ils apprennent par exemple par les journaux – que ce soit vrai ou non, mais cela pourrait bien l'être – que l'empereur allemand qui a abdiqué (15) affirme ceci : Je n'étais pas là du tout lorsqu'on a fait la guerre, ce sont Bethmann (16) et Jagow (17) qui ont fait cela. Vous l'aurez certainement lu dans les derniers journaux.

Il est naturellement inouï d'entendre de tels propos de la bouche de l'empereur ! Mais il y a partout des jugements influencés en secret et qui suivent ensuite des voies erronées à cause de choses pareilles. Voyez-vous, pour poser les vraies questions, il faut vraiment envisager très exactement les faits. Alors on se rendra compte qu'il n'est vraiment pas permis d'appréhender la nécessité profonde, tragique, qui est à la base de cette catastrophe, aussi superficiellement qu'on le fait si souvent. Même les événements superficiels ne doivent pas être envisagés de manière superficielle.

Je veux attirer votre attention sur un cas; vous verrez ensuite pourquoi je l'ai choisi. J'ai déjà expliqué ici il y a quelque temps qu'en réalité, il y a sans doute eu en Allemagne de nombreuses séries d'événements, de faits, qui auraient pu mener à la guerre, mais qui, n'ayant pas eu de suite, n'y ont donc pas mené, tandis qu'effectivement ce qui a déclenché la guerre ne s'amorça que très tard en raison de certaines conditions et n'a absolument aucun rapport avec le reste. Je ne vais pas répéter aujourd'hui ce que je vous ai déjà dit dans ce sens, mais j'aimerais livrer quelque chose à votre réflexion, pour que vous voyiez combien au cours de l'histoire du monde les choses qui agissent en tant que symptômes extérieurs s'effondrent – dirais-je –, tandis que derrière elles se trouvent les grandes impulsions dont je vous ai parlé aujourd'hui.

Voyez-vous, on peut soulever la question : Est-ce que toute cette guerre catastrophique, telle qu'elle est arrivée dès juillet ou bien août 1914,

aurait le cas échéant pu prendre un autre cours ? Je n'ai pas l'intention d'examiner si on aurait pu éviter ou non la catastrophe en tant que telle, c'est un autre problème, mais je veux poser la question : Cette catastrophe aurait-elle pu prendre un autre cours ? Eh bien oui, elle aurait pu prendre un autre cours; cela est tout à fait pensable, même si dire ces choses après coup n'a, je dirais, qu'une valeur méthodique. Mais en envisageant les événements, ainsi que les arrière-plans occultes, on peut penser que toute la catastrophe aurait pu prendre un autre cours. Il faut juger selon plusieurs niveaux, et ce que je dis maintenant ne vaut naturellement que pour un certain niveau des faits. On peut penser ce qui suit : La guerre aurait très bien pu commencer en 1914 par la marche de l'armée allemande vers l'est. On aurait alors attendu de voir si la guerre déclenchée à l'est en provoquait une également à l'ouest. Le gros des troupes de l'armée allemande aurait pu se diriger vers la Russie, on aurait pu maintenir une simple défensive à l'ouest et attendre de voir si les Français, qui dans ce cas n'auraient pas eu de devoir d'alliance, attaquaient. Ils n'auraient eu aucun devoir d'alliance dès l'instant où l'on n'aurait pas déclaré la guerre à l'est, mais où on aurait attendu jusqu'à ce que les armées russes envahissent réellement. Elles auraient effectivement envahi, cela ne fait aucun doute. Je ne suis pas en train d'affirmer qu'une autre hypothèse n'aurait pas pu se présenter cinq ans auparavant, qui aurait pu évoluer dans une autre direction, mais en 1914 cela n'était plus possible. À ce niveau des faits, on peut imaginer que la guerre aurait pris un virage fondamental vers l'est. Cela aurait été possible. Et pourtant ce fut véritablement impossible, pour la raison qu'il n'existait en Allemagne aucun plan de campagne en direction de l'est. On n'a jamais pensé qu'à une seule possibilité, à savoir que l'Allemagne serait provoquée et attaquerait la Russie, que par conséquent la France se verrait contrainte d'honorer le traité d'alliance, et que l'Allemagne aurait alors à mener une guerre sur deux fronts.

On partit désormais du principe, qui se développa au sein de la stratégie allemande dès le début du XXe siècle, que cette guerre sur deux fronts ne pourrait être qu'offensive. Le seul plan de campagne existant était là pour contraindre la France à une paix séparée grâce à une invasion éclair par la Belgique – ce fut sans doute une illusion, mais de telles illusions existaient bel et bien – et pour envoyer ensuite le gros des troupes vers l'est. Je vous demande à présent de réfléchir à ce que signifie un tel plan stratégique. Il est établi pour chaque détail, pour chaque jour. Il calcule exactement combien de temps cela pourra prendre depuis le jour de la mobilisation générale en Russie jusqu'à ce que le premier ordre soit donné pour la

mobilisation allemande, laquelle ne peut alors plus attendre puisque le premier coup est donné par la mobilisation russe. Le jour suivant, le deuxième, le troisième, ceci et cela doit se produire. Si on attend ne serait-ce qu'un seul jour après la mobilisation russe, l'ensemble du plan est bouleversé et ne peut plus être exécuté. Et je vous demande de bien vouloir songer au fait qu'une chose pareille fut effectivement décisive à l'instant où absolument aucune politique d'Europe centrale n'existait. Car l'essentiel naturellement, c'est bien qu'il n'y avait aucune politique en Europe centrale. Bethmann continue aujourd'hui à dire des sornettes. On était désespéré lorsqu'il racontait au Reichstag ses histoires les plus incroyables, les plus impossibles; mais il les raconte encore aujourd'hui. Il n'y avait pas du tout de politique, seulement une stratégie, mais une stratégie édifiée sur un cas bien déterminé. On ne put alors rien changer, on ne put même pas changer quoi que ce soit dans l'heure.

Je vous prie donc de réfléchir à la chose : étant donné la cause extérieure, personne en Allemagne n'avait besoin de vouloir la guerre, il fallait qu'elle eût lieu. Point n'était besoin de la souhaiter. Elle devait éclater tout simplement parce que, dès l'instant où la Russie donne l'ordre de mobilisation générale, le chef de l'armée allemande décide automatiquement : Maintenant, je dois mobiliser, de la même façon que l'aiguille d'une horloge se déplace vers le douze. Et à partir de ce moment, tout se déroule automatiquement. Les événements n'adviennent pas par la volonté, mais parce qu'ils ont été préparés des années durant. De façon parfaitement automatique, l'invasion de la France, en passant par la Belgique, s'enchaîne sur la mobilisation générale en Russie, parce qu'on considère que c'est la seule chose raisonnable. On ne pouvait pas le dire à l'empereur, je vous l'ai déjà raconté, parce qu'on savait : il est si indiscret que si on le lui disait aujourd'hui, le monde entier le saurait demain. Il ne fut donc mis au courant que lorsqu'on mobilisa. Des choses de ce genre se sont produites en masse. Je vous prie de prêter attention à tout cela, vous vous direz ensuite qu'on n'avait effectivement nul besoin de vouloir la guerre en Allemagne. Elle devait éclater. Attention, je dis bien : si l'on en reste à l'intérieur de ce niveau des faits. Vous pouvez naturellement passer à un autre niveau, mais vous arriverez alors à des questions très complexes.

Ces événements si importants qui tournent à une catastrophe pour l'humanité nous rappellent l'histoire du brave recteur Kaltenbrunner [(18)] que je vous ai racontée au sujet d'Hamerling. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit [(19)] : si l'on place devant son âme la personnalité du

poète Robert Hamerling, on se dit après l'avoir comprise : Ce qui agit dans cette personnalité provient pour une bonne part de ce qu'à une certaine époque il fut professeur de lycée à Trieste et que, de là, il put passer ses vacances à Venise, donc se rendre sur les rives de l'Adriatique. Toute la structure interne de l'âme de Hamerling dépend du fait qu'il put pendant dix ans vivre à Trieste sur l'Adriatique en tant que professeur de lycée. Car c'est tout ce qu'il pouvait être, étant donné les antécédents de son évolution. Mais comment en est-il arrivé là ? Je vous l'ai raconté : Alors qu'il était suppléant à Graz, il postula pour un emploi vacant à Budapest. Maintenant, représentons-nous bien la chose : il écrivit une requête; si l'administration l'avait reçue et y avait donné une suite favorable, Hamerling aurait vécu à Budapest tout au long de ces dix années. Toute sa personnalité d'écrivain s'en serait trouvée annihilée, elle n'existerait pas. Qui la connaît, le sait bien. Qu'est-ce qui a fait qu'il ne fut pas nommé à Budapest, mais à Trieste? Le brave recteur Kaltenbrunner, auquel la requête devait être tout d'abord transmise, l'oublia et la laissa dans son tiroir jusqu'à ce que la place fût prise à Budapest. C'est alors qu'Hamerling s'exclama : Pour l'amour de Dieu, j'aurais tant aimé avoir cet emploi à Budapest! Le brave recteur Kaltenbrunner rougit et dit : Mon Dieu, voilà que j'ai complètement oublié ce courrier, il est encore dans mon tiroir! C'est ainsi qu'Hamerling fut sauvé, le voyage à Budapest lui fut épargné. La fois d'après, lorsqu'il présenta sa candidature pour Trieste, le brave recteur n'oublia pas, après cet incident, de transmettre la demande. Hamerling fut nommé à Trieste et c'est ainsi qu'il devint le fameux «Hamerling». Et maintenant, je vous pose la question : Le brave recteur Kaltenbrunner a-t-il permis la naissance de Hamerling, l'écrivain? Car il n'y a, parmi les phénomènes extérieurs, aucune autre raison permettant à Hamerling de devenir «l'Hamerling» que la négligence de Kaltenbrunner, recteur à Graz, en Styrie. Il n'est possible d'aller derrière les choses qu'en étudiant les symptômes. Car la symptomatologie nous montre le chemin pour évaluer les phénomènes extérieurs de la juste manière et pour voir ce qui se tient derrière les symptômes. C'est ce qui est important et c'est ce à quoi j'aimerais parvenir, toujours davantage.

Si l'on regarde la catastrophe actuelle, eh bien, on ne trouve pas la moindre facilité pour sortir du chaos. Considérez seulement la grande difficulté qui se présente. Supposons que Mr. Grey [(20)] ait eu l'intention de prouver, uniquement à partir de documents extérieurs, qu'il n'avait absolument aucune responsabilité dans le déclenchement de la guerre. On peut

naturellement le prouver, aussi facilement que possible. On peut, à partir des documents extérieurs, apporter de façon très rigoureuse la preuve que le gouvernement britannique n'a aucune culpabilité dans le déclenchement de la guerre. Mais ce qui est important, c'est le poids qu'ont les preuves. Vous ne pouvez percer le mystère que si vous posez la question telle que je l'ai posée devant vous tout au long de ces années : Le gouvernement britannique aurait-il par exemple été en mesure d'empêcher l'invasion en Belgique ? À cela, il vous faut répondre : Oui. Car c'est cela justement que je réclamais à nouveau dans mon mémoire [21], à savoir que les faits soient portés à la face du monde sans artifice. Naturellement, d'un côté ils auraient d'une façon ou d'une autre contraint ce monsieur qui a déserté vers la Hollande [22] à s'éclipser. Peut-être est-ce la raison pour laquelle mon mémoire trouva si peu d'écho, même chez ceux qui ont pu en juger, car j'ai réclamé que les événements soient racontés minute par minute, sans artifice, sans fard, tels qu'ils se sont déroulés au même moment à Berlin et à Londres, entre 4h30, le samedi (vous savez que la mobilisation fut signée le samedi à 4h30, à Berlin), et 22h30. Ces événements décisifs, dans lesquels rien n'intervient de tout ce dont le monde a parlé, racontés sans artifice, apportent la preuve que le gouvernement britannique aurait pu empêcher l'invasion en Belgique. Elle n'a pas été empêchée. C'est pourquoi, le samedi à 22h30, le seul ordre auquel Sa Majesté s'était vraiment décidée contre la volonté de la stratégie allemande, l'ordre de retenir l'armée, de ne pas la laisser marcher vers l'ouest où seule une action défensive devait être entreprise, cet ordre unique fut annulé et on en resta à l'ancienne stratégie. Mais il faut alors que les événements du samedi soient vraiment racontés minute par minute, dirais-je, entre 4h30 et 22h30, uniquement les faits sans artifice. On obtient alors naturellement un tout autre tableau, et notamment un tableau qui conduit à poser les questions correctement.

Or il y a à craindre que l'opinion publique mondiale se laisse influencer par ce qu'on trouve dans les archives. Mais les faits, ceux qui sont décisifs, qui se sont produits le samedi entre 4h30 et 22h30, ne seront probablement jamais révélés au monde par les archives, car ils n'ont sûrement pas été consignés, c'est-à-dire qu'ils l'ont été, mais pas de manière à ce qu'on en retrouve la trace dans ces archives.

Voyez-vous, la prudence dans les jugements, voilà aussi une chose qu'il nous faut acquérir. Car si l'on y parvient, elle sera une aide précieuse pour le développement des facultés latentes dont je vous ai parlé aujourd'hui et qui devront se développer dans l'humanité future sous trois aspects diffé-

rents. Vous en viendrez bien alors à reconnaître que ce que j'ai caractérisé, il y a huit jours [23], comme étant la seule solution justifiée de la question sociale, si tant est qu'on puisse parler aujourd'hui d'une telle solution dans le sens indiqué, ne procède nullement, comme les programmes abstraits, d'une quelconque pensée intellectuelle.

Quatrième conférence

Dornach, 6 décembre 1918

Récemment [1], j'ai particulièrement insisté sur l'impossibilité d'établir sur le plan physique un état paradisiaque, si nous prenons toujours le terme dans le sens évoqué la dernière fois, qu'en conséquence toutes les prétendues solutions à la question sociale, dont le but plus ou moins conscient est d'instaurer le paradis sur terre, qui de surcroît est censé durer, que toutes ces prétendues solutions reposent nécessairement sur des illusions. C'est à la lumière de cette donnée que je vous prie de bien vouloir accueillir tout ce que j'explique à propos des événements actuels. Car la réalité de notre époque présente indubitablement une exigence précise que l'on peut définir comme l'exigence de donner une forme sociale aux conditions humaines. Il ne faut surtout pas faire de cette question une question abstraite, ni la prendre au sens absolu, mais il s'agit, comme je le disais la dernière fois, de se rendre compte à partir des connaissances issues de la science spirituelle de ce qui précisément est nécessaire à notre époque. Nous allons étudier à présent quelques aspects de ce que la science spirituelle juge nécessaire pour notre temps.

Il y a aujourd'hui une chose qu'habituellement on néglige vraiment beaucoup. Lorsqu'on parle de social et des revendications qui s'y rattachent, on oublie trop souvent que, conformément aux exigences de notre temps, la question sociale ne peut en aucun cas être abordée sans une connaissance intime de l'être humain. On peut bien imaginer tous les programmes sociaux que l'on veut, vouloir réaliser les idéaux sociaux les plus beaux, tout cela demeure stérile si le but recherché n'est pas de comprendre l'être humain en tant que tel, si on n'aboutit pas à une connaissance plus intime de l'individu. J'ai fait remarquer que l'articulation de la vie sociale dont j'ai parlé, cette articulation sociale ternaire qu'il me fallait présenter comme une exigence de notre temps au sens le plus fort du terme, vaut justement pour l'époque actuelle, parce qu'elle prend en considération dans le moindre détail la connaissance de l'être humain, tel qu'il est maintenant, à ce moment donné de la cinquième époque postatlantéenne. Et c'est aussi à

partir de ce point de vue que je vous prie de considérer toutes les explications que je donnerai.

Comprenez bien qu'on ne peut pas établir un ordre social tel que l'exige la situation actuelle sans prendre conscience de la chose suivante : cet ordre social est lié au fait que l'homme lui-même se reconnaisse dans sa relation à l'élément social. On peut dire que, de toutes les connaissances, celle de l'être humain est la plus difficile, c'est pourquoi dans les anciens mystères le «connais-toi toi-même» fut fixé comme le but le plus élevé de la quête de la sagesse. La grande difficulté pour l'homme d'aujourd'hui est de comprendre tout ce que le cosmos anime en lui, tout ce qui agit en lui. Il préférerait s'imaginer lui-même de la manière la plus simple possible, parce que, aujourd'hui précisément, il est devenu très paresseux dans son penser, dans ses représentations. Mais l'être humain n'est justement pas un être simple, et surtout pas sur le plan social. Et ce n'est certes pas l'arbitraire dans les représentations qui peut faire quoi que ce soit contre cette réalité. Car dans ce domaine, l'homme est un être qu'il voudrait infiniment ne pas être, il préférerait de beaucoup être différent. On peut dire qu'en réalité l'être humain s'aime terriblement lui-même. Il s'aime vraiment beaucoup, c'est incontestable. Et c'est cet amour de lui-même qui fait que la connaissance de soi devient source d'illusions. Ainsi l'homme ne veut pas s'avouer qu'il n'est un être social que pour moitié, et que pour l'autre, il est un être antisocial.

Reconnaître froidement, énergiquement, que l'homme est un être à la fois social et antisocial, voilà une exigence fondamentale de la connaissance sociale de l'être humain. On a beau dire : Je m'efforce de devenir un être social (naturellement, il faut aussi le dire, car si on n'est pas un être social, on ne peut absolument pas vivre convenablement avec les hommes), le fait de lutter constamment contre le social, d'être continuellement un être antisocial est inhérent à la nature humaine.

Nous avons bien des fois considéré l'être humain, à propos des sujets les plus divers, selon la nature ternaire de son âme : penser ou faculté de représentation, ressentir et vouloir. Réexaminons-le à nouveau aujourd'hui sous ces trois aspects, mais cette fois sous le rapport social. Comprenez bien avant tout que la faculté de représentation, le penser humain, est une source infiniment importante de comportement antisocial. Dans la mesure où l'homme est tout simplement un être pensant, il est un être antisocial. Ici, seule la science de l'esprit peut atteindre la vérité, car elle seule peut répandre quelque lumière sur cette question : Quelle est notre attitude d'être humain dans nos relations aux autres ? Quand le rap-

port juste d'être humain à être humain est-il en quelque sorte établi pour la conscience ordinaire, quotidienne, disons dans la vie de tous les jours? Eh bien, voyez-vous, lorsque ce rapport juste d'homme à homme est établi, sans aucun doute l'ordre social l'est aussi. Or il est un fait curieux (on pourra dire que cela est malheureux, mais celui qui sait dira, lui, que c'est nécessaire) : nous ne développons un rapport correct d'être humain à être humain que lorsque nous dormons. Seul le sommeil nous permet de créer un rapport juste, sans fard, d'homme à homme. Dès l'instant où vous avez paralysé la conscience diurne habituelle, où vous vous trouvez donc entre le moment où vous vous endormez et celui où vous vous réveillez, dans le sommeil sans rêve, là, vous êtes un être social – je parle maintenant au niveau de la représentation, du penser. Dès votre réveil, vous commencez par vos représentations et vos pensées à développer des impulsions antisociales. Et le fait qu'en réalité l'homme ne se comporte convenablement envers son semblable que durant son sommeil complique énormément les rapports sociaux. J'y ai déjà fait allusion à diverses reprises, en partant de points de vue différents. J'ai par exemple indiqué qu'on a beau être chauvin, nationaliste à l'état de veille, dès qu'on est endormi, on se retrouve justement parmi ceux qu'on hait le plus lorsqu'on est éveillé, on est avec l'esprit de leur peuple. On ne peut rien y faire. Le sommeil est un régulateur social. Mais la science moderne ne voulant en somme rien savoir à ce sujet, il lui faudra encore beaucoup de temps pour admettre ce que je viens de dire dans ses réflexions sociales.

Or, lorsque nous sommes éveillés, le penser nous entraîne encore dans un autre courant antisocial. Supposez que vous soyez en face d'une autre personne. En effet, on ne peut être en face de tous les hommes qu'en étant en face de l'individu. Vous êtes un être pensant, naturellement, sans quoi vous ne seriez pas un être humain. Je parle à présent uniquement du penser; nous parlerons du ressentir et du vouloir par la suite, car de ces deux points de vue, on pourrait faire une objection, mais ce que j'énonce maintenant est exact du point de vue de la représentation. Tandis qu'en tant qu'être humain qui se fait des représentations, qui pense, vous faites face à un autre individu, il se passe cette chose singulière : par le simple rapport réciproque qui s'établit entre vous, il y a dans votre subconscient le désir d'être endormi par cette autre personne. Et vous êtes dans votre subconscient tout bonnement endormi par l'autre. Voyez-vous, c'est là le rapport normal d'être humain à être humain. C'est-à-dire que lorsque nous nous rencontrons, l'un s'applique toujours – le rapport naturellement est réciproque – à endormir le subconscient de l'autre. Par conséquent, que vous

faut-il faire en qualité d'homme pensant? Tout ce que je raconte en ce moment se produit bien entendu dans le subconscient, mais n'en est pas moins réel; c'est une réalité, même si celle-ci ne s'élève pas jusqu'à la conscience ordinaire. Donc, lorsque vous rencontrez quelqu'un, ce quelqu'un vous endort, du moins il endort votre penser, pas votre ressentir, ni votre vouloir. Il vous faut alors, si vous voulez rester un être pensant, vous protéger intérieurement en activant votre penser. Vous devez lutter pour ne pas vous endormir. Faire face à un autre être humain signifie toujours : s'efforcer de se réveiller, sortir du sommeil, se libérer de ce que l'autre veut faire de nous.

Voyez-vous, de tels faits existent dans la vie, et on ne peut comprendre cette dernière qu'en l'étudiant au moyen de la science spirituelle. Lorsque vous parlez à quelqu'un, que vous êtes même tout simplement ensemble, cela signifie que vous avez à vous maintenir continuellement en éveil contre son désir d'endormir votre penser. Ce phénomène ne monte certes pas jusqu'à la conscience ordinaire, mais il agit en nous en tant qu'impulsion antisociale. D'une certaine manière, tout être humain s'oppose à nous puisqu'il est ennemi de notre faculté de représentation, ennemi de notre penser, que nous devons donc protéger contre lui. Cela signifie que, en ce qui concerne la faculté de représentation, le penser, nous sommes des êtres parfaitement antisociaux, et qu'en général nous ne pouvons devenir sociaux qu'en nous éduquant par un travail sur nous-mêmes. Si nous n'étions pas contraints d'exercer en permanence cette défense contre les autres hommes, par l'éducation, par une autodiscipline, par la nécessité dans laquelle nous vivons, nous pourrions grâce à notre penser être des êtres sociaux. Mais comme ce n'est pas le cas d'emblée, il nous faut avant tout bien comprendre que nous ne pouvons que le devenir, grâce à un travail sur nous-mêmes, mais qu'au départ, en qualité d'hommes pensants, nous ne le sommes pas naturellement.

Vous comprendrez donc que si on ne pénètre pas le domaine de l'âme, la nature pensante de l'être humain, on ne peut tout simplement rien dire sur la question sociale, car celle-ci s'immisce jusque dans les profondeurs intimes de la vie humaine. Quiconque ne tient pas compte du fait que l'homme, tandis qu'il pense, développe tout simplement des impulsions antisociales n'arrivera jamais à élucider la question. Pendant le sommeil, c'est facile, puisque de toute façon nous sommes endormis. Le pont entre tous les hommes peut alors être édifié. Si, à l'état de veille, l'autre aspire à nous endormir lorsqu'il nous fait face, c'est bien pour permettre l'édification de ce pont jusqu'à lui, et nous faisons de même à son égard. Mais il

faut nous défendre contre cela, sans quoi nous perdrions tout simplement notre conscience pensante au contact d'autrui.

Il n'est donc pas si simple d'avancer des exigences sociales, car la plupart de ceux qui les profèrent n'ont pas du tout conscience à quel point l'antisocialisme est profondément ancré dans la nature humaine. Et surtout, l'être humain n'est pas disposé à reconnaître pareille chose sur lui-même. Cela lui serait plus facile s'il admettait tout bonnement qu'il n'est pas seul à être dans ce cas, mais que c'est quelque chose qu'il partage avec tous les hommes. Hélas, tout homme, même s'il admet qu'en général l'être humain en tant que penseur est un être antisocial, tout homme forme en secret un soupçon de réserve pour lui-même : Oui, mais moi, je suis une exception. Même s'il ne se l'avoue pas complètement, il a toujours dans la conscience un petit peu de ce : Je suis l'exception, ce sont les autres qui sont antisociaux en tant que penseurs. Les hommes ont beaucoup de mal à prendre au sérieux le fait que l'être humain ne peut pas simplement «être», mais qu'il lui faut continuellement «devenir». Cet aspect est pourtant profondément lié aux choses que nous pouvons apprendre à notre époque.

Aujourd'hui, il est bel et bien possible de montrer ce qu'on n'a pas voulu faire il y a encore cinq ou six ans, que certains maux et insuffisances de la nature humaine s'étendent sur la Terre entière, ceux-ci ne s'étant que trop manifestés. Les hommes cherchent à se leurrer sur cette nécessité de devenir quelque chose. Ils cherchent avant tout à ne pas attirer l'attention sur ce qu'ils veulent devenir, mais sur ce qu'ils sont. On constatera ainsi aujourd'hui qu'un grand nombre des membres de l'Entente et beaucoup d'Américains sont satisfaits de ce qu'ils sont, uniquement parce qu'ils sont justement membres de l'Entente ou Américains. Nul besoin pour eux de devenir quoi que ce soit, ils ont juste à montrer combien ils se différencient des méchants qui vivent dans les pays d'Europe centrale, combien ceux-ci sont noirs tandis qu'eux seuls sont blancs. Cet état d'esprit a propagé sur quasiment toute la planète une illusion humaine laquelle, naturellement, se vengera de façon terrible avec le temps. Ce vouloir-être et ne-pas-vouloir-devenir est à l'arrière-plan de l'hostilité développée à l'égard de la science spirituelle. Car celle-ci n'a pas le choix : elle doit montrer à l'homme qu'il lui faut constamment être en devenir, qu'on ne peut être quelqu'un d'achevé grâce à ceci ou cela. L'être humain se trompe effroyablement sur son propre compte s'il croit pouvoir montrer quelque chose d'absolu qui supposerait chez lui quelque perfection particulière. Car tout ce qui n'est pas en devenir en lui suppose une imperfection, et non une perfection de

sa part. Et ce que je vous ai dit à propos de l'homme, être pensant, et des impulsions antisociales qui découlent de cet état, revêt encore un autre aspect important.

Voyez-vous, l'être humain oscille en quelque sorte entre sa nature sociale et sa nature antisociale. De même qu'il va et vient entre la veille et le sommeil (on pourrait dire également que le sommeil est social et la veille antisociale), et de même que pour avoir une vie saine ce mouvement veille/sommeil lui est nécessaire, il lui faut balancer entre le social et l'antisocial. Et cela revêt justement une importance absolument primordiale pour la vie de l'homme. Car ainsi, celui-ci peut incliner plus ou moins vers l'un ou l'autre pôle, comme cela se passe d'ailleurs aussi pour le sommeil et la veille. Il y a des gens en effet qui dorment au-delà de la normale, qui donc, dans ce mouvement d'alternance qui doit être celui de l'homme entre veille et sommeil, penchent plus d'un côté de la balance. L'être humain peut donc cultiver davantage ou les impulsions sociales, ou les impulsions antisociales. C'est ce qui fait les différences individuelles entre les hommes, et pour qui connaît un tant soit peu la nature humaine, ce critère permet de les différencier aisément. Ils se divisent clairement en deux groupes : ceux qui penchent vers l'état social, et ceux qui inclinent plutôt vers l'état antisocial.

Je disais donc qu'il y avait encore un autre aspect, car cette nature antisociale est une conséquence de notre autodéfense contre l'endormissement. Mais il y a encore autre chose : c'est que cela nous rend malade. Même s'il ne s'agit pas là de maladies très perceptibles, quoique parfois elles le soient, la nature antisociale provoque des maladies. Vous pourrez donc aisément comprendre que la nature sociale possède, elle, des vertus curatives, vivifiantes. Voyez à quel point la nature humaine est étrange. L'être humain ne peut se guérir lui-même grâce à sa nature sociale sans s'endormir en quelque sorte. Or, en s'arrachant à cette nature, il fortifie sa conscience pensante et devient antisocial, mais ce faisant, il paralyse les forces curatives présentes dans son subconscient, dans son organisme. Ainsi les impulsions sociales et antisociales qui vivent en l'homme agissent dans la vie jusque sur le terrain de la santé et de la maladie. Quiconque oriente son étude de l'être humain dans cette voie pourra trouver l'origine d'un grand nombre de maladies plus ou moins authentiques dans la nature antisociale de l'homme, et cela bien plus souvent qu'on ne le pense. Je veux parler de ces maladies qui souvent sont bien réelles, mais qui vont plutôt s'extérioriser par exemple sous la forme de «lubies», de toutes sortes de persécutions de soi-même ou d'autrui, ou bien encore dans la manie d'être

drôle, de faire telle ou telle sottise... Tout cela est la conséquence d'une constitution organique malsaine et se développe progressivement lorsqu'on incline fortement vers les impulsions antisociales.

En somme, on devrait voir très clairement qu'il y a là un grand mystère touchant à la vie. Ce mystère est d'une importance extraordinaire, tant pour celui qui éduque les autres que pour celui qui veut s'éduquer lui-même. Le connaître de façon vivante, et non simplement en théorie, signifie recevoir l'impulsion de prendre énergiquement sa vie en main, de réfléchir à la façon de triompher de la nature antisociale, de la ressentir afin de la dépasser. Bien des gens se guériraient non seulement de leurs lubies, mais aussi de toutes sortes d'états maladifs, s'ils analysaient leurs impulsions antisociales. Mais il faut le faire sérieusement, sans amour-propre, car cela est d'une importance considérable pour la vie. Voilà pour les aspects social et antisocial de l'être humain, liés à ses représentations et à ses pensées.

L'homme est par ailleurs un être ressentant et, dans ce domaine également, les choses sont singulières. L'homme n'est là encore pas si simple qu'il se l'imagine volontiers. Le sentiment qui lie un être humain à un autre a en effet une particularité paradoxale. La première inclination est toujours de faire jaillir dans notre subconscient une perception faussée d'autrui, et dans la vie, il nous faut toujours commencer par lutter contre cette fausse impression. Quiconque connaît la vie remarquera très facilement que les gens non disposés à se mettre à la portée des autres avec intérêt pestent en réalité contre presque tout le monde, du moins au bout d'un certain temps; et cela caractérise bien un grand nombre de personnes. On aime un tel ou un tel pendant un certain temps; mais par la suite, quelque chose se met en mouvement dans la nature humaine et l'on commence à maugréer contre l'autre d'une manière ou d'une autre, on commence à avoir un grief quelconque contre lui. On ne sait d'ailleurs pas bien soi-même ce qu'on lui reproche, car ces choses se passent tout au fond du subconscient. Cela vient simplement du fait que celui-ci a tendance à véritablement falsifier l'image que nous nous faisons de l'autre. Il faut donc d'abord apprendre à mieux le connaître pour découvrir que l'image que nous avons eue de cette personne au premier abord comporte des erreurs que nous devons corriger. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il serait bon d'avoir pour principe de vie de prendre la résolution de rectifier systématiquement, et de quelque manière que ce soit, l'image de l'autre qui se fige en notre subconscient, même s'il existe des exceptions. Car celui-ci a tendance à juger les gens selon les sympathies et les antipathies.

La vie elle-même nous y incite. De même qu'elle nous invite à être tout simplement des individus pensants, ce qui nous rend antisociaux, la vie nous invite à juger selon nos sympathies et antipathies; les choses dont je vous parle sont tout bonnement des faits. Mais tout jugement basé sur la sympathie ou l'antipathie est faussé, il ne peut être ni vrai ni juste. Et c'est parce que, dans le sentiment, le subconscient fonctionne la sympathie et l'antipathie, qu'il projette toujours une image fausse de l'autre. Nous ne pouvons pas avoir une image juste de notre prochain dans notre subconscient. Certes, cette image est parfois trop belle, mais elle naît toujours de nos sympathies ou antipathies, et il ne reste plus qu'à reconnaître une telle réalité, qu'à s'avouer que là encore, en qualité d'être humain, nous ne pouvons pas nous borner à «être», mais que nous avons à «devenir». Il faut se dire, surtout sur le plan des relations où le sentiment entre en jeu, que nous devons vivre comme en attente. Nous ne devons pas rester sur l'image de l'autre qui surgit tout d'abord du subconscient dans le conscient, mais il nous faut essayer de vivre avec les hommes. Et si nous nous y efforçons, nous verrons que, de cette disposition antisociale, qui en réalité est toujours là au départ, se développera la disposition sociale.

Il est donc vraiment très important d'étudier la vie des sentiments de l'être humain, dans la mesure où elle est antisociale. Alors que la vie pensante est antisociale parce que l'être humain est contraint de se protéger contre l'assoupissement, la vie des sentiments, elle, est antisociale parce que l'homme inocule dès le départ des courants de sentiments faux à la société, par le fait qu'il établit ses rapports avec autrui sur la base de la sympathie et de l'antipathie. Tout ce qui vient de l'homme au travers de ces deux critères introduit à priori des courants de vie antisociaux dans la société humaine. Et même si cela semble paradoxal, on peut dire qu'en réalité une société sociale ne serait possible que si les hommes ne vivaient pas dans les sympathies et les antipathies. Mais alors, ils ne seraient pas des êtres humains. Il ressort à nouveau que l'homme est un être à la fois social et antisocial, et que donc ce qu'on nomme «la question sociale» doit tenir compte des profondeurs intimes de l'entité humaine. Si cela ne se fait pas, on ne parviendra jamais à résoudre cette question à quelque époque que ce soit.

En ce qui concerne la volonté qui circule entre les hommes, il est à la fois particulièrement frappant, en même temps que paradoxal, de voir à quel point l'être humain est complexe. Vous savez que dans ce domaine la sympathie et l'antipathie ne sont pas seules à jouer un rôle, elles en jouent un, certes, dans la mesure où nous sommes des êtres ressentants, mais il y a là également des inclinations et des répulsions qui se changent en actions,

c'est-à-dire des sympathies et antipathies en action qui s'extériorisent, se manifestent et jouent un rôle très particulier. L'homme se comporte vis-à-vis d'autrui comme le lui suggère la sympathie spéciale qu'il éprouve à son égard, selon le degré particulier d'amour qu'il lui porte. C'est là une inspiration subconsciente qui entre curieusement en jeu. Car ce qui imprègne tout rapport volontaire entre les hommes doit être considéré à la lumière de l'impulsion qui le sous-tend, c'est-à-dire à la lumière de l'amour plus ou moins important qui vit entre les hommes. C'est par lui en effet que ceux-ci font porter les impulsions volontaires qui circulent entre eux.

Or, dans le domaine de l'amour, l'homme succombe, au sens le plus fort du terme, à une grande illusion et demande donc à être encore bien plus corrigé que dans le domaine des habituelles sympathies et antipathies liées au sentiment. Car aussi étrange que cela puisse paraître à la conscience ordinaire, il est tout à fait vrai que l'amour d'un individu pour un autre, s'il n'est pas spiritualisé, et dans la vie ordinaire il ne l'est que très rarement (je ne parle pas simplement de l'amour sexuel ou de celui reposant sur une base sexuelle, mais de l'amour entre les êtres humains en général), qu'en réalité cet amour non spiritualisé n'est pas l'amour, mais l'image que l'on se fait de lui, que la plupart du temps il n'est rien d'autre qu'une effroyable illusion. Car l'amour qu'on croit porter à quelqu'un n'est le plus souvent que pur égoïsme. Ainsi sont les hommes. On croit aimer l'autre, mais en réalité on n'aime que soi-même dans cet amour. Nous avons là une source de force antisociale qui par ailleurs ne peut qu'engendrer une formidable illusion sur soi-même. On peut en effet penser aimer quelqu'un d'un amour débordant, mais dans la réalité on ne l'aime pas; on aime le fait d'être lié à cette personne dans sa propre âme. Le ravissement que l'on éprouve dans l'âme au contact de l'autre, ce que l'on ressent lorsqu'on est avec lui, lorsque par exemple on lui fait une déclaration d'amour, voilà ce qu'on aime en réalité. En somme, on s'aime soi-même tout en enflammant cet amour de soi dans le rapport avec autrui.

C'est là un important mystère de la vie, quelque chose d'immensément conséquent. Car l'illusion sur cet amour et sur ce qu'on appelle en général amour entre les hommes, dont on croit qu'il est l'amour mais qui n'est en réalité qu'amour-propre, égoïsme, égoïsme masqué, est à l'origine des impulsions antisociales les plus importantes et les plus répandues. À cause de cet égoïsme qui porte le masque de l'amour, l'être humain devient au sens le plus éminent un être antisocial. Il l'est précisément parce qu'il se confine en lui-même, et cela d'autant plus qu'il l'ignore ou ne veut rien en savoir.

Vous voyez que lorsqu'on parle d'exigences sociales, surtout à l'égard de l'humanité d'aujourd'hui, il faut absolument tenir compte de ces états d'âme. Le propos est simple : Comment les hommes peuvent-ils arriver à une quelconque configuration sociale de leur vie en commun, s'ils ne veulent pas comprendre à quel point l'égoïsme est incarné dans le prétendu amour, dans l'amour du prochain par exemple. C'est ainsi que l'amour peut être une impulsion terriblement puissante de vie antisociale. Nous pouvons donc affirmer que tel que se présente l'être humain, s'il ne travaille pas sur lui-même, s'il ne se prend pas en main par une discipline personnelle, il est dans tous les cas, en sa qualité d'être aimant, un être antisocial. Quand l'homme ne travaille pas sur lui-même, l'amour tel qu'il existe dans la nature humaine est antisocial à priori, car il est exclusif. Ce n'est pas une critique. De nombreuses nécessités de la vie sont liées au fait que l'amour doit être exclusif. Il est bien évident qu'un père aimera davantage son propre fils que tout autre enfant, mais cela est antisocial. On ne peut nier que c'est la vie elle-même qui introduit l'antisocial en son sein. Et lorsqu'on affirme, comme c'est devenu la mode aujourd'hui, que l'homme est un être social, cela est un non-sens, car il est aussi antisocial que social. La vie elle-même fait de lui un être antisocial. C'est pourquoi imaginez un instant un paradis sur la Terre, tel que cela n'est pas possible, certes, mais tel qu'on cherche à le réaliser, car naturellement les hommes préfèrent toujours l'irréel à la réalité, imaginons qu'un tel paradis soit établi, et pourquoi pas même ce superparadis qu'ont voulu Lénine, Trotski, Kurt Eisner(2) et d'autres. Eh bien, très rapidement, d'innombrables individus devraient s'insurger contre cet état, qui les empêcherait de rester des êtres humains, parce qu'il ne comblerait que les seules pulsions sociales et que les pulsions antisociales s'agiteraient aussitôt. Ce mouvement est aussi inévitable que celui du pendule qui ne saurait pencher que d'un seul côté. Dès l'instant où vous instaurez un état paradisiaque, les instincts antisociaux s'animent nécessairement. Si les desseins de Lénine, Trotski et Kurt Eisner, qu'ils se représentaient comme un état paradisiaque, se réalisaient, on verrait la chose se retourner très rapidement en son contraire à cause des pulsions antisociales. Car c'est bien le propre de la vie que d'osciller entre flux et reflux, et si on refuse de le comprendre, eh bien, on ne comprend absolument rien au monde. On entend souvent dire que l'idéal d'une vie commune dans l'État est la démocratie. Bien. Supposons donc qu'il en soit ainsi. Mais si l'on voulait instaurer cette démocratie où que ce soit dans le monde, elle mènerait nécessairement au cours de sa dernière phase à sa propre abolition. La démocratie tend nécessairement à ce que,

lorsque les démocrates sont réunis, il s'en trouve toujours un qui veut dominer l'autre, qui veut avoir raison contre l'autre. Cela est tout à fait évident. Elle cherche à atteindre sa propre dissolution. Introduisez la démocratie où vous voulez; en pensée, vous peindrez effectivement un joli tableau, mais transposée dans la réalité, la démocratie mène à son contraire, de même que le mouvement du pendule va vers le côté opposé. Il n'en va pas autrement dans la vie. Les démocraties mourront toujours au bout d'un certain temps de leur propre nature démocratique. Voilà des choses qu'il est absolument indispensable de savoir pour comprendre la vie.

À cela s'ajoute encore un fait curieux : les dispositions tout d'abord essentielles de l'homme de la cinquième époque postatlantéenne sont antisociales. Car la conscience qui s'édifie précisément sur le penser est censée se développer durant notre époque, laquelle en conséquence mettra en évidence les impulsions antisociales de la manière la plus brutale qui soit, par le canal de la nature humaine. Par ces impulsions, les hommes appelleront des situations plus ou moins malheureuses, et la réaction contre l'antisocialisme s'affirmera toujours dans les réclamations proférées en faveur du socialisme. Il faut seulement comprendre que le flux et le reflux doivent alterner. Car supposons que vous socialisiez vraiment la société, cela engendrerait de telles situations entre les hommes que nous ne ferions que dormir dans nos relations humaines. Celles-ci agiraient comme un soporifique. Il vous est difficile de vous représenter la chose aujourd'hui, parce que vous ne pouvez absolument pas imaginer de façon concrète ce que serait une telle république dite socialiste. Mais elle serait bel et bien un immense dortoir pour la faculté humaine de représentation. On peut concevoir l'existence de nostalgies à cet égard. Bon nombre d'hommes ressentent continuellement ce désir de dormir. Mais nous devons comprendre justement ce que sont les nécessités internes de la vie et ne pas nous contenter de vouloir simplement ce qui nous convient ou nous plaît; car en règle générale, c'est ce que nous n'avons pas qui nous plaît et nous ne savons pas apprécier ce que nous avons.

Ces explications vous montrent que, lorsqu'on parle de la question sociale, il faut avant toute chose pénétrer intimement la nature de l'être humain, apprendre à la connaître de sorte que l'on sache comment les pulsions sociales et antisociales s'y manifestent. Dans la vie, celles-ci s'entremêlent d'une manière souvent inextricable, comme dans une pelote de laine. C'est pourquoi il est si difficile de parler de la question sociale. En fait, on ne peut guère en débattre, à moins d'avoir le dessein d'entrer véritablement dans la nature intime de l'homme pour comprendre comment,

par exemple, la bourgeoisie en soi est porteuse d'impulsions antisociales. Le simple fait d'être bourgeois engendre des impulsions antisociales, parce que être bourgeois consiste essentiellement à se créer une sphère de vie à son gré, afin de pouvoir y vivre rassuré. Si l'on analyse cette tendance curieuse du bourgeois, on découvre que, selon les particularités propres à notre époque, celui-ci veut se créer, sur une base économique, un îlot de vie sur lequel il pourra dormir en toute circonstance, excepté pour satisfaire quelque habitude spécifique qu'il développera selon ses sympathies et antipathies subjectives. C'est ainsi que le bourgeois peut dormir énormément. Par conséquent, il ne recherche pas le même sommeil que le prolétaire, lequel est toujours tenu en éveil du fait que sa conscience n'est pas endormie sur une base économique et recherche donc le sommeil de l'ordre social. Voilà déjà un aspect psychologique très important. La possession endort, tandis que la nécessité de lutter dans sa vie éveille. L'endormissement par la propriété permet le développement d'une impulsion antisociale, puisqu'on ne désire pas le sommeil social, tandis que le fait d'être continuellement exhorté par la nécessité de gagner sa vie fait naître la nostalgie du sommeil dans les rapports sociaux.

Ces choses doivent impérativement être prises en compte, faute de quoi on ne comprend absolument pas l'époque actuelle. On peut dire que d'une certaine manière notre cinquième époque postatlantéenne tend malgré tout à une socialisation, sous la forme que j'ai récemment exposée ici. Car les choses dont j'ai parlé se produiront : soit par la raison humaine, si les hommes s'y prêtent, soit, s'ils ne le font pas, par des cataclysmes et des révolutions. L'homme de la cinquième époque postatlantéenne aspire à l'articulation ternaire de la vie sociale, et celle-ci doit venir. Notre époque cherche donc à atteindre une certaine socialisation.

Mais cette socialisation n'est pas possible – vous le déduirez des différentes considérations auxquelles nous nous sommes déjà livrés ici – sans que quelque chose d'autre l'accompagne. La socialisation ne peut concerner que la structure extérieure de la société. Mais à notre cinquième époque postatlantéenne, elle ne peut que consister à dompter la conscience pensante, à maîtriser les pulsions humaines antisociales. La structure sociale doit donc, en quelque sorte, dompter les instincts antisociaux de représentation. Et là, un contre-poids est nécessaire, il faut que quelque chose rétablisse l'équilibre. Mais pour que cet équilibre soit rétabli, tout ce qui d'asservissement des pensées, de domination des pensées d'un individu par un autre, nous vient d'époques antérieures – où cela était justifié –, tout cela doit disparaître de l'univers avec la montée de la socialisation. C'est pour-

quoi, à l'avenir, la liberté dans la vie culturelle devra trouver sa place à côté de l'organisation des rapports économiques. Seule cette liberté dans la vie de l'esprit nous donne la possibilité, lors de toute relation humaine, de voir en l'autre l'individu qui se tient devant nous et non l'être humain en général. Un programme tel que celui de Woodrow Wilson parle de l'homme en général, mais celui-ci, cet homme abstrait, n'existe pas. Seul existe l'être humain particulier, l'individu. Par contre, nous ne pouvons nous intéresser véritablement à cet individu en particulier que si nous le faisons avec notre être tout entier, et non uniquement avec notre simple faculté pensante. Nous éteignons ce que nous sommes censés attiser d'homme à homme si nous «wilsonisons», si nous traçons de l'homme un portrait abstrait. L'essentiel est que, à l'avenir, l'absolue liberté de pensée s'ajoute à la socialisation, celle-ci étant impensable sans celle-là. Par conséquent, la socialisation devra être liée à l'élimination de tout asservissement de la pensée, que celui-ci soit entretenu par certaines sociétés anglophones que j'ai suffisamment caractérisées, ou par le catholicisme romain. Car ces deux mouvements se valent, et il est extrêmement important de comprendre leur intime parenté. Il est capital qu'aucune confusion ne règne aujourd'hui dans ce domaine. Vous pouvez raconter à un jésuite ce que je vous ai exposé sur la particularité de ces sociétés occultes de la population anglophone. Il sera ravi de recevoir confirmation de ce qu'il défend. Vous devez cependant bien comprendre, si vous voulez vous situer sur le terrain de la science spirituelle, que votre rejet de ces sociétés secrètes ne peut en aucun cas se confondre avec le rejet venant de la part des jésuites. Il est curieux que, de nos jours encore, on manifeste si peu de discernement à ce propos.

J'ai récemment fait remarquer, même au cours de conférences publiques, que ce qui importe aujourd'hui, ce n'est pas seulement ce qui est dit, mais qu'il faut prêter attention à l'esprit qui pénètre ce qui est dit. J'ai ainsi cité l'exemple de phrases identiques que l'on trouve chez Woodrow Wilson et chez Herman Grimm (3). Je dis cela parce qu'il vous arrivera de plus en plus souvent de constater que, du côté jésuite par exemple, on prend en apparence, mais seulement en apparence justement, tout autant parti contre ces sociétés secrètes anglo-américaines que nous avons dû le faire ici. Rien que le fait par exemple de lire un article comme celui qui figure actuellement dans le numéro de décembre de la revue «Voix d'aujourd'hui» (4) fait un effet grotesque et grimaçant sur quiconque est attaché aux réalités concrètes. Car naturellement, ce qui doit être combattu chez ces sociétés secrètes anglo-américaines est exactement la même chose qui doit l'être dans le jésuitisme. Les deux mouvements

sont adversaires, se combattent, la puissance de l'un se dressant contre celle de l'autre; ils ne peuvent exister côte à côte. Chez l'un comme chez l'autre n'existe pas le moindre intérêt véritable, objectif, on n'y trouve qu'intérêt de parti ou celui de l'ordre en question. Il nous faut absolument perdre l'habitude de ne considérer que le contenu des choses et de ne pas voir à partir de quel point de vue une chose, quelle qu'elle soit, s'est répandue dans le monde. Elle peut en effet s'avérer bienfaisante, voire salutaire, si elle voit le jour à partir d'un point de vue valable pour une période donnée, mais introduite par une impulsion différente, elle peut être ou extrêmement ridicule ou bien même dangereuse. C'est quelque chose dont il faut tout spécialement tenir compte de nos jours. Car il apparaîtra toujours plus clairement que, lorsque deux personnes disent la même chose, eh bien, il ne s'agit justement pas de la même chose selon ce qui se cache derrière cette affirmation. Après toutes les épreuves que la vie nous a imposées au cours des trois à quatre dernières années, il est absolument indispensable que nous nous décidions enfin à vraiment tenir compte de ces choses, à les pénétrer véritablement.

Or ce n'est guère le cas. Aujourd'hui encore on continue à demander : Comment organiser ceci ou cela, comment faire pour que ce soit juste? Vous pouvez bien organiser ce que vous voulez ici ou là, si vous n'y mettez pas des hommes qui pensent dans le sens de notre époque, eh bien, que vous mettiez au point l'organisation la meilleure ou la pire, toutes deux tourneront ou au salut ou au malheur, selon les hommes que vous y aurez affectés. Il s'agit actuellement pour l'être humain de vraiment comprendre une chose : il lui faut devenir, il ne peut faire aucun cas de ce qu'il est déjà, il lui faut continuellement être en devenir. Il doit également consentir à vraiment regarder au cœur de la réalité. Mais, comme je l'ai déjà souligné à partir de différents points de vue, cette idée rencontre beaucoup d'hostilité. En toute chose, et surtout dans les circonstances actuelles, on est très enclin à ne surtout pas toucher du doigt la réalité, mais à prendre justement les choses comme il nous plaît de les prendre. Se faire une opinion conforme à la réalité n'est naturellement pas aussi facile que de porter un jugement dont la formulation est la plus immédiate possible. Les jugements conformes à la réalité ne se laissent pas formuler facilement, surtout pas lorsqu'ils touchent à la vie sociale, à la vie humaine ou politique, car dans ces domaines le contraire de ce que l'on pense est presque toujours tout aussi exact. Par contre, si l'on essaie de ne prononcer absolument aucun jugement, mais de se faire plutôt des images, c'est-à-dire si l'on commence à s'élever jusqu'à la vie imaginative, alors seulement on peut se

rapprocher de la bonne voie. À notre époque, il est capital d'essayer de se faire des images, et non de porter des jugements qui à la vérité sont abstraits et définitifs. Ce sont aussi les images qui pousseront à la socialisation. Et puis, sachons encore qu'il n'y aura pas de socialisation tant que l'homme ne cultivera pas la science de l'esprit. Deux choses lui sont donc nécessaires : d'un côté la liberté de la pensée, et de l'autre la science de l'esprit.

J'ai, bien sûr, déjà indiqué quel était le fondement de tout cela, notamment au cours de conférences publiques à Bâle [(5)] et ailleurs. J'ai dit que certains penseurs matérialistes, voulant donc tout comprendre à partir de l'évolution, de la chaîne animale, affirment la chose suivante : Eh bien, oui, nous trouvons chez l'animal les prémices des instincts sociaux, lesquels, chez l'homme, deviennent moralité. Or, précisément, ce qui est instinct social chez l'animal devient antisocial, élevé au niveau humain. Mais oui, c'est justement ce qui est social chez les animaux qui est chez l'homme antisocial au plus haut point! Les hommes ne veulent absolument pas admettre les différentes lignes qui mènent à une image réelle des choses; ils préfèrent juger rapidement. Ce n'est pas en considérant exclusivement la nature animale de l'être humain, là ou il est justement antisocial au plus haut degré, qu'on peut réussir dans le domaine des échanges humains, mais en le regardant comme un être spirituel, en regardant chaque homme comme un être spirituel. Or cela n'est possible qu'à condition de concevoir le fondement spirituel de l'univers tout entier, en prenant pour référence son fondement spirituel. Ces trois choses, socialisme, liberté de pensée, science de l'esprit sont indissociables. Ils vont ensemble. L'évolution de l'un est impossible sans celle de l'autre au cours de cette cinquième époque postatlantéenne qui est la nôtre.

Il est surtout nécessaire que les hommes daignent regarder, mais pas de manière irréfléchie, le fait que chaque être humain porte aussi en lui un être antisocial. On pourrait dire aussi, pour s'exprimer de manière plus prosaïque, qu'il est très important pour le salut de notre époque que les hommes cessent de se trouver si formidables. C'est en effet le trait caractéristique de l'homme moderne. Il s'aime vraiment beaucoup. Et là, il vous faut à nouveau différencier : il apprécie particulièrement son penser, son ressentir, son vouloir, et une fois par exemple que ses pensées lui plaisent, il n'en démord plus.

Voyez-vous, quiconque est capable de vraiment penser sait une chose qui n'est pas sans importance : sur tout ce qu'il pense juste, il sait qu'un jour, une fois au moins, il a pensé faux. En fait, on ne sait une chose de

façon juste qu'après avoir fait l'expérience de l'effet que cela produit dans l'âme d'avoir pensé faux à son propos. Mais les hommes ne s'intéressent pas volontiers à ce genre de stades de développement intérieur, et c'est pourquoi ils se comprennent si peu aujourd'hui les uns les autres. Je vais vous donner un exemple. La vision prolétarienne du monde, dont je vous ai souvent parlé, affirme que la manière dont les hommes se représentent les choses, l'ensemble de la superstructure idéologique, dépend des conditions économiques, si bien que les hommes formeraient leurs pensées politiques selon leurs conditions économiques.

Quiconque peut prendre en compte de telles idées trouvera qu'elles sont largement fondées, qu'elles sont même d'une justesse presque parfaite en ce qui concerne l'évolution depuis le XVIe siècle. Car ce que pensent les hommes depuis cette époque est dans sa quasi-totalité le résultat des conditions économiques. Ce n'est pas juste au sens absolu, mais cela l'est largement, dans un sens relatif. Cependant ce raisonnement ne veut pas entrer dans la tête d'un professeur d'économie politique. Non loin d'ici enseigne par exemple à l'université un économiste du nom de Michels[(6)] qui, lui, affirme le contraire, à savoir qu'il est possible de prouver que ce ne sont pas les conditions économiques qui façonnent les pensées politiques, mais que ce sont au contraire ces dernières qui transforment considérablement les conditions économiques. Ce monsieur Michels évoque le blocus continental de Napoléon qui entraîna en Italie et en Angleterre l'anéantissement pur et simple de certaines branches de l'industrie et par ailleurs la création de certaines autres. Donc, dit-il, nous avons là un cas des plus flagrants où les conditions économiques sont déterminées par une pensée politique, en l'occurrence le blocus continental. Il cite encore d'autres exemples similaires. Je sais que sur cent personnes qui liront le livre de Michels, toutes seront convaincues que ce qu'il dit est vrai, car cet ouvrage est construit avec une logique exceptionnelle. Tout semble y être absolument exact. Tout y est cependant ridiculement faux. Et cela pour la raison que tous les exemples qu'il donne sont construits sur le même schéma que le blocus continental. Certes, ce dernier a eu pour effet que certaines industries ont dû être transformées en Italie, mais cette transformation n'a entraîné aucune modification du rapport économique entre chefs d'entreprises et ouvriers. Et c'est justement ce qui est caractéristique. Tout cela s'écroule, disparaît, car cette théorie n'est en réalité qu'un fût sans fond. Tout ce que Michels avance s'écroule parce que la vision prolétarienne du monde n'affirme absolument pas que ce n'est pas par une idée quelconque comme celle du blocus continental

que par exemple l'industrie florentine de la soie, qui n'existait pas auparavant, s'est développée, alors qu'elle ne se développe pas en Angleterre. Elle affirme au contraire : Bien que le blocus continental ait lancé telle industrie ici et telle autre là, rien n'est changé dans les rapports économiques entre chef d'entreprise et ouvrier, alors que ce sont ces rapports qui sont déterminants. Si bien que cette théorie, avec sa superstructure idéologique, s'exclut du vaste mouvement des événements économiques et que l'exemple du blocus continental et de ses effets, au sens le plus éminent, ne démontre absolument pas ce que le professeur Michels veut prouver.

Vous vous demandez à présent pourquoi un homme comme celui-là persiste dans sa théorie face à la pensée prolétarienne. Pour la simple raison qu'il est amoureux de sa propre pensée et qu'il n'est pas en mesure d'entrer dans les vues de la pensée prolétarienne, car il s'endort aussitôt. Et c'est un assoupissement latent, car, dès l'instant où il doit réfléchir sur des pensées prolétariennes, il s'endort. Il ne peut rester éveillé qu'en développant les pensées dont il est épris.

C'est ainsi qu'il nous faut aborder le domaine de l'âme. Et notre époque est justement la période au cours de laquelle nous devons l'aborder de la manière la plus intense qui soit, sans quoi nous ne comprendrons pas ce qui est nécessaire à cette époque, sans quoi nous ne pourrons parvenir à aucune sorte de jugement salutaire au sujet des conditions actuelles qui sont difficiles, tragiques. Or, en réalité, seuls des jugements salutaires peuvent nous faire sortir, et nous feront sortir, de notre misère actuelle. Dans l'ensemble, il n'y a pas lieu d'être pessimiste. Par contre, il y a vraiment lieu d'opérer une conversion dans nos jugements, et cela concerne chacun d'entre nous.

Il faut bien dire qu'il est très curieux de voir à quel point les hommes d'aujourd'hui dorment, pour ainsi dire, lorsqu'ils émettent leurs jugements, et avec quelle rapidité ils oublient d'un instant à l'autre, même quand ces instants sont très brefs. Nous en ferons l'expérience. Oui, nous verrons comment les hommes oublieront la manière dont ils ont jugé, oublieront ce que de par le monde ils ont déversé de phraséologie à propos du droit, de la nécessité de combattre pour le droit contre l'injustice. Nous serons là pour voir que la plupart des hommes qui, il y a quelque temps, parlaient du droit sous cette forme, l'oublieront et ne verront pas comment ensuite chez le plus grand nombre de ceux qui ont parlé du droit, il ne s'agissait en fait que de l'expression d'un désir de puissance tout ordinaire. Il ne s'agit naturellement pas de leur en vouloir, mais de voir clairement que, lorsque d'un côté on a parlé de justice, on n'a pas le droit

d'ignorer que chez ceux qui criaient le plus fort, c'était en définitive de pouvoir et d'impulsions de puissance qu'il s'agissait. Comme je l'ai dit, il ne faut pas se formaliser, mais la façon dont se fera valoir ce qui a été exprimé il y a relativement peu de temps sur le droit, le droit et encore le droit, ne sera pas très belle. On ne peut guère s'en étonner. Mais ceux qui ont dit leur mot, qui ont participé, ceux-là devraient être surpris en trouvant à présent le tableau si singulièrement changé! Ils devraient pour le moins prendre conscience de cette tendance qu'éprouve l'être humain à bâtir ses jugements sur des illusions et non sur des réalités.

Cinquième conférence

Dornach, 7 décembre 1918

L'homme éprouve souvent des difficultés à s'orienter dans la marche des événements du monde, surtout lorsqu'on considère ceux-ci d'un point de vue supérieur. Il aimerait tant porter un regard non objectif sur la vérité, cette vérité qui bien souvent ne résout certains conflits de la vie que sur de longues périodes. Même s'il ne se l'avoue pas toujours, l'homme aimerait trop que les puissances de l'univers lui montrent le chemin, tant il lui est difficile de le trouver de manière objective lorsque, dans une quelconque incarnation, il se voit contraint de vivre à une époque aussi catastrophique que la nôtre, par exemple. C'est ainsi qu'il demande volontiers : Pourquoi les dieux permettent-ils des choses pareilles ? Par contre, il ne s'interroge guère sur les nécessités de la vie, il aimerait en quelque sorte voir les choses sous un aspect aussi agréable que possible. Mais à une époque comme la nôtre, il est bien contraint de voir toutes sortes de choses qui se préparent précisément à partir du chaos. Car le chaos est nécessaire pour le cours général des événements, et l'homme doit tour à tour s'engager dans des périodes qui sont chaotiques et d'autres où règne l'harmonie. Notre cinquième époque postatlantéenne en particulier impose aux hommes une intense expérience du chaos. Mais cela est lié à sa spécificité générale, à son caractère global. Car, au cours de cette époque, l'homme doit traverser des impulsions d'évolution qui le poussent à ne compter que sur lui-même et l'imprègnent de conscience individuelle. Nous vivons en effet à l'époque de l'âme de conscience.

Après tout ce que nous venons de considérer en rassemblant les éléments les plus divers pouvant nous aider à comprendre notre temps, nous devons nous demander à présent quelle est sa caractéristique la plus profonde, ainsi que celle du développement de l'âme de conscience. La réponse est que l'homme doit, mais cela de la façon la plus approfondie, la plus intense qui soit, entrer en contact avec les forces s'opposant à l'harmonisation de l'humanité dans son ensemble. C'est pourquoi il est nécessaire que se répande progressivement une connaissance consciente des

puissances ahrimaniennes et lucifériennes, qui s'opposent à l'homme. Si celui-ci ne traversait pas ces impulsions d'évolution auxquelles collaborent les forces lucifériennes et ahrimaniennes, il ne parviendrait pas au plein usage de sa conscience, c'est-à-dire à la formation de son âme de conscience. Mais il faut reconnaître dans cette incorporation de l'âme de conscience à la nature humaine une pulsion remarquablement antisociale. Si bien que la particularité de notre époque est que l'émergence des idéaux sociaux apparaît comme une réaction à ce qui cherche à se dégager de l'être le plus intime de la nature humaine, c'est-à-dire au développement de la conscience individuelle. Ce que je veux dire, c'est que si aujourd'hui tant de voix s'élèvent pour réclamer le socialisme, c'est parce que justement à notre époque la nature la plus profonde de l'homme s'y oppose radicalement. C'est pourquoi nous avons besoin d'observer tout ce qui, dans le cosmos, dans l'univers, est en rapport avec l'homme, ceci afin de prendre conscience de la relation qui existe entre les impulsions antisociales jaillissant aujourd'hui des profondeurs des âmes humaines et cette revendication d'une harmonisation sociale qui agit comme en réaction à ces impulsions. Nous devons bien comprendre que la vie de l'homme représente un état d'équilibre entre des forces antagonistes, et toute conception visant à ne présenter qu'une dualité, comme par exemple le principe du bien et du mal, ne pourra jamais éclairer le sens de la vie. Car la vie ne devient transparente que si on la considère à la lumière de la trinité : il y a le point d'équilibre et les deux autres pôles vers lesquels celui-ci oscille en permanence. D'où cette trinité que nous voulons figurer, avec le représentant de l'humanité, puis Ahriman et Lucifer, dans notre groupe sculpté (1) qui doit constituer le cœur de cet édifice.

Cette conscience d'un état d'équilibre auquel on aspire et qui est toujours en danger de pencher d'un côté ou de l'autre, doit désormais constituer l'essentiel de la conception du monde, au cours de cette cinquième époque postatlantéenne. En faisant l'expérience de l'âme de conscience, l'être humain évolue vers le soi-esprit. Cette période du développement de l'âme de conscience durera encore longtemps. Mais dans la réalité, les choses ne s'enchaînent pas parfaitement selon un ordre bien schématique, elles sont au contraire imbriquées les unes dans les autres, d'une certaine manière. Et tandis que nous développons cette âme de conscience, lui conférant encore et toujours davantage de force, le soi-esprit, qui surgira au cours de la sixième époque postatlantéenne avec tout autant de force que l'âme de conscience à notre époque, est déjà là à l'arrière-plan, comme à l'affût si j'ose dire. Et il agira dans le sens social tout aussi puissamment

que l'âme de conscience agit dans le sens antisocial, au fur et à mesure qu'elle se développe. Nous pouvons donc affirmer que l'être humain développe aujourd'hui une nature antisociale à partir des impulsions les plus profondes de son âme, mais qu'à l'arrière-plan cependant se profile un principe spirituel-social qui se manifestera essentiellement lorsque la lumière du soi-esprit se lèvera, c'est-à-dire au cours de la sixième époque postatlantéenne. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de ce qu'apparaît dans cette cinquième époque, sous toutes sortes de formes abstruses et radicales à l'extrême, ce qui ne pourra s'incorporer à l'humanité qu'au cours de la sixième époque de culture.

En traversant cette cinquième époque postatlantéenne, l'être humain sera exposé aux bruits avant-coureurs de ce qui doit venir au cours de la sixième, et tout dépendra de la compréhension que nous aurons acquise de ce qu'il nous faut traverser précisément pendant cette cinquième époque. Les pulsions antisociales joueront un rôle considérable, et elles ne pourront être étouffées et incorporées dans une véritable vie sociale, que si les hommes, comme je l'ai expliqué récemment, s'appuient sur la science sociale qui résulte des données de la science spirituelle en général.

Ainsi, à l'arrière-plan de toutes les aspirations d'aujourd'hui et de demain se trouvera une exigence sociale, qui est à l'arrière-plan parce qu'elle est prématurée. Mais il faut le répéter sans cesse, et ceci à partir des points de vue les plus différents, cet ordre social qui est revendiqué ne saurait être viable s'il n'est pas mis en relation avec deux autres choses. Cette relation se fera plus ou moins d'elle-même au cours de la sixième époque postatlantéenne. Mais dans notre cinquième époque, la vie sociale doit être réglée par le fait de cultiver la science spirituelle, et toute autre tentative ne conduira qu'au chaos et à l'hyper-radicalisme, qui fera le malheur des hommes. Concernant l'organisation sociale de la vie, cette cinquième époque dépend donc tout particulièrement de la science spirituelle. Car réfléchissons encore à ce que j'ai évoqué hier, ainsi que récemment lors d'une conférence publique à Bâle, à savoir que l'être humain a en quelque sorte triomphé de cette nature qui est répartie sur tout le règne animal. Il a vaincu la nature animale, il la porte en lui.

Les darwinistes naïfs affirment que la morale humaine n'est que le résultat d'une évolution des instincts sociaux de l'animal. Or ces instincts sont innés chez les animaux, et s'ils sont des instincts sociaux chez l'animal, ils deviennent antisociaux chez l'être humain. L'homme ne peut s'éveiller à nouveau à la vie sociale qu'en s'élevant au-delà de ce qui, à partir de sa nature animale, s'est développé en antisocial. Voilà la vérité. Si

bien que, si nous voulons nous représenter l'être humain dans ce sens, au moyen d'un schéma (il dessine [2]), nous pouvons dire qu'il triomphe de l'animalité, qu'il évolue au-delà de celle-ci. Donc, ce qui chez l'animal est social devient antisocial chez l'homme. Mais l'homme grandit en entrant dans la spiritualité, et c'est dans le spirituel qu'il peut conquérir le social, c'est-à-dire en atteignant un degré supérieur à celui qu'il possède déjà à l'ère de l'âme de conscience, où il s'est dégagé de l'animalité. L'état de transition dans lequel nous sommes placés reçoit déjà, de manière chaotique, quelque lumière de cette future disposition.

Or deux éléments complémentaires sont nécessaires. Car lorsque le socialisme, qui surgit comme une impulsion élémentaire, apparaît comme une exigence au sein de l'humanité, il ne peut, seul, que mener à la malédiction. Le socialisme ne peut engendrer la bénédiction que s'il s'unit à ces deux autres éléments qui, dans un premier temps, doivent se développer jusqu'à la fin de notre ère postatlantéenne, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la septième époque. Il doit s'unir à ce qu'on peut appeler une vie libre des pensées et une compréhension de la nature spirituelle du monde qui est cachée derrière la nature sensible. Le socialisme sans science de l'esprit et sans liberté des pensées est une absurdité. Voilà précisément une vérité objective. Mais il faut que, dans cette époque de l'âme de conscience, l'être humain s'éveille à la liberté des pensées, qu'il mûrisse. Pourquoi cela ?

Voyez-vous, dans le cours de son évolution, l'être humain est d'une certaine manière parvenu à un point décisif de cette cinquième époque postatlantéenne. Jusque-là, il apportait dans sa vie postnatale la possibilité d'un prolongement de la période prénatale. Que les choses soient bien claires. Jusqu'à notre époque, l'homme porte en lui des forces qu'il n'acquiert pas au cours de l'existence, mais qu'il possède déjà à la naissance, lorsqu'il voit le jour, comme on dit. Ces forces dont il est imprégné pendant la période embryonnaire et qui continuent d'agir tout au long de l'existence, il les posséda jusqu'à la quatrième époque postatlantéenne. Et c'est seulement aujourd'hui que nous sommes devant la grande crise de l'évolution de l'humanité qui fait que ces forces ne peuvent plus prévaloir, qu'elles ne peuvent plus être aussi naturellement agissantes qu'auparavant. En d'autres termes, durant cette cinquième époque, l'homme sera bien plus exposé aux impressions de la vie, pour cette raison que les forces qui s'y opposaient jusque-là, et qui sont acquises pendant la période embryonnaire, ces forces ne le portent plus. Ce dernier point est d'une immense signification.

Jusqu'à présent, la vie faisait que l'homme ne pouvait acquérir quelque chose entre la naissance et la mort que dans un seul domaine, quelque chose qui donc ne lui était pas donné pendant la période embryonnaire. Mais cela n'était possible que grâce à ce que je vais vous exposer. Nous avons étudié hier, concernant la vie sociale, de singuliers phénomènes liés au sommeil. Lorsque l'homme dort, son moi et son corps astral se trouvent hors de ses corps physique et éthérique; le rapport entre le moi et le corps astral d'une part, et le corps physique et le corps éthérique d'autre part est différent de ce qu'il est pendant la veille. L'homme se comporte différemment envers ses corps physique et éthérique lorsqu'il dort. Or il existe une certaine similitude entre le sommeil et la période embryonnaire, je dis bien similitude et non identité! D'une certaine manière, la vie que nous menons depuis le moment où nous nous endormons jusqu'à notre réveil est semblable, mais non identique, à celle que nous menons entre la conception, ou plus exactement trois semaines plus tard, et la naissance. Lorsque l'enfant est dans le sein de sa mère, il a une vie analogue à celle qu'il aura plus tard, lorsqu'il dormira. Ce qui fait la différence est d'une importance considérable : il s'agit de la respiration, la respiration de l'air extérieur. C'est pourquoi je pouvais dire similaire, mais pas identique. En effet, nous ne respirons pas l'air extérieur lorsque nous reposons dans le giron de notre mère, nous ne sommes appelés à respirer cet air que lors de notre naissance. C'est pourquoi cette vie pendant le sommeil se distingue de la vie embryonnaire. Donc retenez bien ceci : tandis qu'il dort, la vie de l'homme est sous bien des rapports semblable à sa vie embryonnaire. Mais quelque chose intervient ensuite qui ne peut exister qu'entre la naissance et la mort : la respiration. Le fait de respirer l'air extérieur influence notre organisme d'une certaine manière. Or tout ce qui influe sur notre organisme agit aussi sur l'ensemble de nos processus vitaux, et même sur nos processus psychiques. En respirant, nous comprenons le monde autrement que si nous ne respirions pas.

Or il y a eu dans l'évolution de l'humanité un événement culturel bien précis, et en expliquant cela, nous touchons un grand mystère de cette évolution. Je veux parler de l'Ancien Testament, dont les initiés étaient intimement pénétrés par cette réalité, par le fait que c'est par la respiration que la vie terrestre de l'homme se distingue de sa vie embryonnaire, cette dernière étant sinon semblable à sa vie durant le sommeil. Le rapport des anciens initiés juifs, des initiés hébreux de l'Ancien Testament, avec leur Dieu Iahvé était édifié sur cette connaissance intime de la nature de la respiration. Car, comme nous l'enseigne la Bible, Iahvé s'est manifesté à son

peuple. Mais ce peuple, quel était-il ? Eh bien, il avait justement un lien particulier avec cette vérité de la respiration dont je viens de parler. Et c'est pourquoi c'est à lui que fut révélé le fait que l'homme devint homme en recevant le souffle vivant.

Mais lorsqu'on prend pour base cette nature de la respiration humaine, on parvient à une forme d'intelligence très particulière. On acquiert l'intelligence de la vie abstraite des pensées, que l'Ancien Testament appelle la loi, on adhère à la pensée abstraite. Aussi singulier que cela puisse paraître aujourd'hui à la pensée matérialiste, il est pourtant vrai que la condition essentielle à la force d'abstraction humaine est le processus respiratoire. Le fait que l'homme ait la capacité d'abstraire, qu'il puisse former des pensées abstraites, dans le sens où les lois sont aussi des pensées abstraites, est lié au processus respiratoire, même sur le plan physiologique. En effet, l'instrument du penser abstrait est le cerveau. Celui-ci est pris dans un rythme continuel qui est adapté au rythme respiratoire. J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de ce rapport entre le rythme du cerveau et celui de la respiration. Je vous ai expliqué comment le cerveau baigne dans le liquide céphalo-rachidien qui, lors de l'expiration, s'écoule à travers l'épine dorsale pour descendre ensuite jusque dans la cavité abdominale, comment, lors de l'inspiration, le liquide est à nouveau refoulé de sorte qu'il se produit un va-et-vient continuel : avec l'expiration, une descente du liquide céphalo-rachidien, avec l'inspiration, une montée de celui-ci avec immersion du cerveau. La capacité d'abstraction de l'être humain est en rapport physiologique avec le rythme du processus respiratoire.

Ce peuple qui fonda tout particulièrement sa conception sur le processus respiratoire fut donc aussi le peuple du processus d'abstraction. C'est pourquoi les initiés, avec leur sensibilité accordée sur Iahvé, purent donner à leur peuple une révélation très particulière, celle-ci étant tout à fait adaptée au penser abstrait. C'est là le mystère de la révélation de l'Ancien Testament. L'homme a reçu une sagesse adaptée à sa capacité d'abstraction, à sa faculté de penser abstraitement : la sagesse de Iahvé. Dans l'état de conscience ordinaire, l'homme passe en dormant à côté de cette sagesse. Lors de leur initiation, les initiés de Iahvé recevaient tout simplement ce dont l'homme, grâce à la respiration, fait l'expérience depuis le moment où il s'endort jusqu'à son réveil. C'est pour cette raison que ceux qui affectionnent les demi-vérités ont très souvent présenté Iahvé comme la divinité régulatrice du sommeil. Certes, cela est juste. Car il a transmis à l'homme la part de sagesse dont l'homme ferait l'expérience s'il devenait aussi clairvoyant que le sont devenus les initiés afin de faire l'expérience

consciente de la vie entre l'endormissement et le réveil. Or, à l'époque de l'Ancien Testament, cela ne fut pas vécu par la conscience ordinaire, mais donné aux humains sous la forme d'une révélation, si bien que ceux-ci reçurent donc en tant que révélation de la sagesse de Iahvé ce qu'ils doivent vivre en dormant. Et cela devait rester enveloppé de sommeil, sans quoi le processus de vie n'aurait pu se poursuivre.

L'essentiel de la culture de l'Ancien Testament est que la sagesse nocturne est révélée sous la forme de la sagesse de Iahvé. Mais à l'approche du Mystère du Golgotha, cette possibilité avait disparu pour les hommes jusqu'à un certain point, je vous prie de bien vouloir noter que je dis jusqu'à un certain point. Car cette sagesse, qui est en quelque sorte la sagesse de la respiration et du sommeil, représente un septième de ce que l'homme doit développer de sagesse au cours de son évolution. Un septième! Elle est la sagesse d'un des Élohim, de Iahvé. Les six autres septièmes ne purent et ne peuvent approcher l'humanité que si l'impulsion du Christ se répand en celle-ci. De sorte qu'on peut dire : en se manifestant, Iahvé révèle, je dirais, à l'avance, la sagesse nocturne de la respiration. Les six autres Élohim qui, lorsqu'ils sont au complet, c'est-à-dire avec le septième, représentent l'impulsion du Christ, révèlent le reste, la sagesse qui parvient à l'être humain entre la naissance et la mort, autrement que par la respiration.

L'homme serait en effet devenu un être complètement antisocial au sein de la culture de l'Ancien Testament, si Iahvé n'avait pas révélé l'élément social à son peuple à travers cette loi abstraite qui régla et harmonisa la vie de ce peuple. Or, comme je l'ai indiqué, Iahvé ne put s'imposer comme seul et unique souverain qu'en repoussant les autres Élohim, en les détrônant pour ainsi dire. Mais par là, d'autres entités spirituelles inférieures accédèrent à la nature humaine et s'en emparèrent. L'homme fut ainsi abandonné à ces autres entités, si bien que nous avons deux aspects au cours de l'évolution de cette époque : tout d'abord, la sagesse harmonisatrice de Iahvé dans ce que les juifs appelaient la loi et qui déterminait aussi la vie sociale, et par ailleurs, ce qui s'opposait à cette cohérence sociale, à savoir les entités inférieures proches de la nature humaine, parce que les autres Élohim n'étaient pas encore autorisés à s'approcher des hommes, à l'époque qui précéda le mystère du Golgotha. Les entités inférieures dirigèrent leurs puissantes offensives contre l'élément de Iahvé, dans un sens antisocial.

Or, il y eut un événement particulier. Dans les années quarante du XIX[e] siècle, Iahvé ne parvint plus à être le maître, à maintenir son autorité sur les esprits adverses, si bien que ceux-ci acquirent une puissance consi-

dérable. Et ce n'est en réalité qu'au cours de ce XIXe siècle qu'apparut la nécessité de vraiment comprendre l'impulsion du Christ qui, comme je l'ai souvent évoqué, n'en était auparavant qu'au stade de préparation. Il fallait réellement la comprendre, car sans elle la civilisation humaine ne peut se poursuivre. L'élément social de la vie humaine se trouva donc devant cette crise d'importance qui impliquait qu'à l'avenir il serait absolument nécessaire de comprendre l'impulsion du Christ. Car tant qu'elle n'est pas comprise, aucune exigence sociale ne pourra être satisfaite de manière salutaire.

Tous les siècles, nous en sommes au XXe, au cours desquels le christianisme s'est propagé jusqu'à présent, ne furent que préparation à la véritable compréhension de l'impulsion christique. Car cette impulsion ne peut être saisie que dans l'esprit. Tout s'accomplit progressivement, et à notre époque problématique, où il y a crise en ce qui concerne les choses dont j'ai parlé, voilà ce qui se passe : tel un reliquat du passé, le penchant pour la seule sagesse de Iahvé subsiste encore, cette sagesse qui dépend de ce qui est acquis pendant la vie embryonnaire et que le processus respiratoire, pourtant inconscient, modifie. Celui-ci reste inconscient, et la sagesse de Iahvé doit être révélée à la conscience. Cela dura tant que l'âme de conscience n'avait pas atteint un certain degré de développement. À présent qu'elle l'a atteint, on ne peut plus se contenter de la sagesse de Iahvé qui est accordée sur la respiration. Mais l'aspiration demeure toujours de continuer dans l'ancienne voie que, selon des nécessités intérieures, il n'est plus possible de conserver. Parce qu'entre la naissance et la mort, ce qui est lié à la respiration reste inconscient, la culture juive ne fut pas une culture humaine individuelle, mais celle d'un peuple, où tout est lié à la descendance de l'ancêtre commun. La révélation juive est essentiellement une révélation adaptée à ce peuple en particulier, parce qu'elle tient justement compte de ce qui est acquis pendant la vie embryonnaire et qui est seulement modifié par un phénomène inconscient, le processus respiratoire.

Que résulte-t-il de tout cela à notre époque critique ? Il en résulte que ceux qui refusent de reconnaître la sagesse christique qui apporte à l'être humain l'autre élément, celui qu'on acquiert entre la naissance et la mort, en dehors du processus respiratoire, que ceux-là veulent en rester à la sagesse de Iahvé et axer l'humanité exclusivement sur des cultures nationales. Et l'appel actuel à une répartition des hommes en peuples particuliers est l'appel ahrimanien retardataire à fonder une civilisation où chaque peuple ne représenterait que sa propre culture, donc une civilisation à l'image de celle de l'Ancien Testament. Tous les peuples de la Terre devraient ressembler au peuple juif de l'Ancien Testament : c'est l'appel de Woodrow Wilson.

Nous touchons là un mystère d'une grande profondeur, un mystère dont la révélation prendra les formes les plus diverses. Un élément social qui est antisocial à l'égard de l'humanité tout entière, qui n'entend fonder le social que dans des peuples spécifiques, voilà les forces ahrimaniennes qui cherchent à se frayer un chemin en sauvegardant l'impulsion culturelle de l'Ancien Testament !

Vous voyez que les choses ne sont pas aussi simples que bien des gens se l'imaginent aujourd'hui, qu'il ne suffit pas d'imaginer ceci ou cela pour souffler des idéaux à l'être humain. Il faut pouvoir entrer dans les réalités, pouvoir dire ce qui règne et est à l'œuvre à l'intérieur de ces réalités. L'être humain est en effet appelé à ne plus construire sur le seul inconscient, mais sur la conscience qu'il a du monde dans sa vie entre la naissance et la mort. L'inconscient construit sur le processus respiratoire, et ainsi, bien entendu, sur tout ce qui s'y rattache, la circulation sanguine, c'est-à-dire la descendance, la consanguinité, l'hérédité. La culture qui doit naître à présent ne pourra pas fonder l'ordre social uniquement sur les liens du sang, car ceux-ci n'apportent qu'un septième de ce qui doit être fondé dans la civilisation humaine. Les six autres septièmes doivent s'y ajouter grâce à l'impulsion du Christ, l'un au cours de la cinquième époque, le second dans la sixième, le troisième dans la septième, et le reste au cours des époques suivantes. C'est pourquoi tout ce qui est lié à la véritable impulsion du Christ doit se développer progressivement dans l'humanité, que ce qui ne dépend que de la seule impulsion de Iahvé doit être dépassé.

Et ce qui sera caractéristique, c'est que, pour la dernière fois, l'impulsion de Iahvé déploiera des efforts considérables et puissants à travers ce que le prolétariat interprétera comme le socialisme international. C'est pour l'essentiel le dernier rebondissement de l'impulsion de Iahvé. Nous voilà devant ce phénomène singulier : chaque peuple deviendra un peuple de Iahvé, mais prétendra en même temps répandre sur la terre entière son culte de Iahvé, son socialisme.

Voilà à nouveau les deux forces antagonistes entre lesquelles il s'agira de trouver l'équilibre. À la nécessité objective qui s'impose dans la marche de l'évolution de l'humanité se mêlent les sentiments, les émotions des hommes qui se positionnent de telle ou telle manière à l'égard des différents groupes nationaux. Ces sentiments ont une action dérangeante pour le cours objectivement nécessaire de l'évolution. La sagesse de Iahvé a ouvert l'une des sept portes permettant d'accéder aux relations humaines. Une seconde s'ouvrira lorsqu'on reconnaîtra que ce que l'homme porte actuellement en lui dans sa nature physique et éthérique

tombe malade au cours de l'existence. Naturellement, il ne s'agit pas d'une maladie aiguë, mais «vivre» signifie aujourd'hui, dans notre cinquième époque, devenir lentement malade. C'est ce qui se passe depuis la quatrième époque, et c'est particulièrement le cas dans la cinquième. Même s'il est lent et progressif, le processus de vie est le même que celui d'une maladie grave, si ce n'est que celle-ci se développe rapidement. C'est pourquoi, de même qu'il faut guérir une maladie grave par un processus curatif spécifique, il faut que quelque chose intervienne dans la vie humaine pour la guérir.

À partir de la cinquième époque postatlantéenne, la vie naturelle des hommes est donc une sorte de processus maladif, lent et incessant. Toute éducation, ainsi que toutes les influences culturelles, doivent avoir pour effet de guérir. C'est pour ainsi dire la première et véritable activité de l'impulsion du Christ: la guérison. Être le sauveur, le guérisseur, voilà la mission particulière de cette impulsion au cours de cette cinquième époque postatlantéenne. Les autres formes de l'impulsion christique doivent rester à l'arrière-plan. Pour la sixième époque, elle agira surtout pour la clairvoyance. Car c'est le moment où le soi-esprit se développera, et l'être humain ne pourra pas y vivre sans posséder la clairvoyance. Pendant la septième époque se développera un troisième aspect, qui sera de nature prophétique, le passage à une ère tout à fait nouvelle devant se faire de manière prophétique. Les trois autres aspects de la sagesse christique, elle en comporte six, agiront tout au long des périodes suivantes. Ainsi, au cours de l'actuelle période de culture et des deux qui lui succéderont, l'impulsion du Christ, tour à tour processus de guérison, processus de clairvoyance et processus de prophétisme, devra s'inscrire dans l'humanité comme l'élément qui enflammera les hommes sur le plan social. C'est ainsi que cette impulsion s'intégrera réellement, et cela imprègne toutes les choses que nous avons déjà évoquées au sujet de l'évolution. La sagesse de Iahvé a ouvert une porte, mais elle est devenue inutilisable depuis le milieu du XIX[e] siècle. Si l'humanité ne devait se limiter qu'à cette porte, on ne pourrait éviter que, d'une certaine manière, tous les peuples ne développent, selon la forme, des cultures hébraïques. D'autres portes doivent être ouvertes, c'est-à-dire que la sagesse initiatique qui se trouve révélée lorsqu'on franchit une seconde porte, une troisième, une quatrième, doit s'ajouter à la sagesse que la porte ouverte par Iahvé permet d'acquérir. Il n'y a pas d'autre manière pour l'homme de grandir vers un autre ensemble de relations que celui gouverné par les liens du sang, c'est-à-dire ceux de la respiration. Cela sera à l'avenir d'une importance considérable.

Et c'est à nouveau ce qu'il y a de problématique à notre époque : les hommes veulent continuer à réguler l'ordre du monde selon ces liens du sang, c'est-à-dire d'une manière ahrimanienne, appartenant à une époque révolue; mais en même temps, une nécessité intérieure cherche à dépasser cette consanguinité. À l'avenir, rien de ce qui d'une manière ou d'une autre procède d'un lien parental quelconque ne pourra régler le social, seul comptera ce que l'âme elle-même, par une décision libre, jugera comme valable pour régler l'ordre social. Une nécessité intérieure guidera les hommes en quelque sorte pour que la loi du sang disparaisse. Toutes ces choses se manifesteront tout d'abord dans le tumulte. La connaissance de l'esprit et la liberté de pensée, notamment la liberté de pensée dans le domaine religieux, devront se développer à notre époque. La science de l'esprit doit se développer pour cette raison que l'être humain doit entrer en rapport avec l'être humain. Or, celui-ci étant esprit, on ne peut entrer en rapport avec lui qu'en prenant l'esprit pour point de départ. L'ancien rapport qu'entretenaient les hommes était basé sur l'esprit inconscient, vibrant dans le sang selon la sagesse de Iahvé, qui ne peut mener qu'à l'abstraction. L'élément nouveau vers lequel l'homme doit être conduit à présent devra être appréhendé par l'âme. Dans les anciennes civilisations, c'est dans l'imagination et à partir de l'atavisme que les peuples païens puisaient les mythes. Le peuple juif avait, lui, ses abstractions, pas des mythes, non, mais des abstractions : la loi. Puis cela s'est perpétué. Pour la première fois, l'être humain s'éleva jusqu'à la force de représentation, la force de pensée. Mais il lui faut revenir de sa conception actuelle, où ne vit plus que le « tu ne te feras pas d'image de ton Dieu (3) », à cette faculté qui permet à l'âme de se créer des images, mais cette fois-ci consciemment. Car, à l'avenir, la vie sociale ne pourra être édifiée de façon juste qu'avec des images, des imaginations. Avec les abstractions, en effet, elle ne pouvait être réglée que selon le principe de l'appartenance à un peuple, et l'exemple le plus parlant de ce genre sur le plan social est celui de l'Ancien Testament. Ce qui régira à l'avenir la vie sociale dépendra de la faculté d'exercer consciemment cette même force qui animait l'aptitude de l'homme à créer des mythes, mais qui à l'époque était encore atavique, inconsciente ou semi-consciente. Les hommes se pénétreraient complètement d'instincts antisociaux, s'ils persistaient à ne promulguer que des lois abstraites. Il leur faut parvenir à un mode imagé grâce à leur conception du monde. Alors, de cette création consciente de mythes naîtra aussi la possibilité de développer l'élément social dans les relations d'être humain à être humain.

Contemplez l'image de notre « groupe [4] » : le représentant de l'humanité, Lucifer, Ahriman. Vous avez devant vous ce qui agit dans l'être humain tout entier, car l'homme est le point d'équilibre entre les forces lucifériennes et ahrimaniennes. Pénétrez-vous dans la vie de cette impulsion : allez à la rencontre de tout homme en voyant en lui cette trinité, en la voyant concrètement en lui; vous commencerez alors à le comprendre. Et c'est là une force essentielle qui cherche à se développer au cours de cette cinquième époque postatlantéenne. Elle nous demande de ne plus passer les uns à côté des autres comme des fantômes, de sorte que nous ne nous faisons aucune image d'autrui et ne le définissons qu'à partir de nos concepts abstraits. En effet, actuellement, nous ne faisons pas autre chose. Nous passons les uns à côté des autres comme des fantômes, sans nous voir. L'un d'eux pense : c'est un brave homme, l'autre se dit : il est moins gentil; celui-ci est méchant, celui-là est bon, rien que des concepts abstraits de ce type. Nos relations humaines ne sont rien d'autre qu'un ramassis de concepts abstraits. Voilà pour l'essentiel de ce qui est apparu en l'être humain, en raison de la règle de l'Ancien Testament « tu ne te feras pas d'image », et qui nous conduirait à une vie antisociale au sens le plus fort du terme, si nous continuions ainsi. Car voici ce qui rayonne du plus profond de l'être humain et cherche à se réaliser : Que, lorsqu'un homme en rencontre un autre, de cet autre jaillisse en quelque sorte une image, l'image de cet état d'équilibre particulier que chacun exprime de manière individuelle. Mais pour cela, une chose est nécessaire : il y faut cet intérêt supérieur que j'ai souvent décrit comme étant la base de la vie sociale, cet intérêt intensifié que l'homme doit éprouver au contact de l'autre. De nos jours, nous n'avons pas encore un intérêt intense pour l'autre, c'est pourquoi nous le critiquons, c'est pourquoi nous le jugeons, nous nous faisons des jugements selon nos sympathies et antipathies, et non d'après l'image objective qui émane de lui quand nous le rencontrons.

Cette faculté d'être en quelque sorte stimulé mystiquement lorsque nous rencontrons quelqu'un cherche à se développer dans la réalité, et elle apparaîtra dans la vie comme une tendance sociale particulière. Nous avons donc, d'une part, l'âme de conscience qui, dans cette cinquième époque postatlantéenne, cherche à se mettre pleinement en valeur, de manière antisociale, et d'autre part, cette aspiration intérieure à créer des images des personnes avec lesquelles nous vivons ou que nous rencontrons dans la vie. Instincts sociaux, impulsions sociales, toutes ces choses sont bien plus profondes qu'on ne l'imagine habituellement lorsqu'il est question de social et d'antisocial.

Or vous pouvez vous poser la question : Comment acquérir progressivement la faculté de faire naître en nous l'image de l'autre ? Nous devons l'acquérir au cours de l'existence. Les facultés relevant de Iahvé nous sont données à la naissance, nous les développons pendant la vie embryonnaire. Dans la civilisation à venir, les choses ne seront plus aussi commodes pour l'homme. Il devra également développer tout au long de sa vie les facultés qu'il est censé posséder dans l'existence. Dans l'éducation notamment devront être introduits des principes beaucoup plus concrets, beaucoup plus nets que ceux faisant autorité dans la pédagogie actuelle de manière si confuse. Il faudra avant toute chose que s'enracine en l'homme l'impulsion de porter plus souvent le regard sur sa vie passée, mais cela de la bonne manière. Car aujourd'hui, le souvenir de nos expériences passées a la plupart du temps un caractère encore bien égoïste. Si l'on jette de façon plus désintéressée un regard rétrospectif sur ce qu'on a vécu dans l'enfance, la jeunesse et ainsi de suite, selon l'âge qu'on a atteint, alors surgissent comme d'une lointaine profondeur spirituelle différentes personnes ayant pris part à notre vie dans les circonstances les plus diverses. Retournez-vous, chers amis, sur le cours passé de votre vie, non pas en vous renfermant sur vous-mêmes et en considérant ce qui vous intéresse chez votre chère petite personne, mais bien plutôt en considérant les personnages qui vous ont approchés, vous éduquant, se liant d'amitié avec vous, vous encourageant, vous nuisant aussi peut-être, parfois d'ailleurs très utilement. En contemplant ce qui se dégagera de cette lointaine profondeur spirituelle et qui viendra ainsi à vous, vous découvrirez à quel point, au fond, l'homme a peu de sujet de s'attribuer à lui-même ce qu'il est devenu. Bien souvent quelque chose d'important que nous portons au fond de nous est lié au fait qu'à une certaine époque nous avons rencontré telle ou telle personne qui, à son insu ou peut-être aussi sciemment, a attiré notre attention sur telle ou telle chose. Généralement, le fait de pratiquer vraiment, de manière désintéressée, une rétrospective de sa vie passée, dévoile toutes sortes d'éléments qui n'incitent pas à se plonger égoïstement en soi-même, à s'abîmer dans d'égoïstes réflexions sur soi-même, mais plutôt à étendre le regard sur les personnes qui nous ont approchés. Plongeons-nous avec un réel amour dans ce qu'il nous a été donné de vivre. Nous verrons souvent que ce qui, à une époque précise, a provoqué notre antipathie, ne nous touche plus de la même façon s'il s'est écoulé suffisamment de temps, car à présent nous voyons une correspondance intérieure. Il nous a peut-être été fort utile d'avoir été désagréablement impressionnés par tel ou tel individu. Nous recueillons parfois davantage

de fruits du mal qui nous a été fait que des encouragements qui nous ont été dispensés. Il serait très utile à l'homme de prendre l'habitude d'une telle rétrospective dénuée de tout égoïsme, d'imprégner sa vie de la conviction qui s'en dégage : J'ai en réalité bien peu de raisons de m'occuper de moi-même! Comme ma vie sera infiniment plus riche si je promène mon regard sur les personnes qui y ont pris part! La pratique de ce genre de rétrospective désintéressée nous libère pour ainsi dire de nous-mêmes et nous éloigne du terrible mal de notre époque qui consiste à couver sa propre personne, et dont tant de gens sont atteints. Il est absolument nécessaire de se libérer de ce mal. Quiconque s'absorbe ne serait-ce qu'une fois dans cet examen de soi-même que je viens de décrire se trouvera bien trop inintéressant pour vouloir par trop méditer sur sa propre vie. Une lumière infinie se répand sur notre vie lorsque nous la voyons illuminée par ce qui y monte des profondeurs voilées de l'esprit.

Cet exercice est si efficace que grâce à lui nous recevons réellement les forces imaginatives correspondantes et que désormais, lors de toute rencontre, nous pouvons voir, en celui qui nous fait face aujourd'hui, ce qui sans cela ne nous apparaîtrait que des années après, dans la rétrospective concernant les personnes ayant partagé notre vie. Nous acquérons ainsi la faculté de voir réellement apparaître des images des individus que nous rencontrons.

La vie sociale qui jadis était fondée sur la loi du sang ne dépend pas aujourd'hui d'un programme socialiste quel qu'il soit, mais est liée au contraire au fait que l'être humain devienne un être spirituel-social. Mais il ne le deviendra qu'en éveillant en lui, de la manière que j'ai décrite, les forces profondes qui stimulent la représentation imagée d'autrui. Sans cela, nous resterons toujours des êtres antisociaux, uniquement capables d'approcher la personne avec laquelle nous vivons selon nos sympathies et antipathies, et non selon l'image qui peut jaillir de tout un chacun si seulement nous développons les forces créatrices d'images dans nos relations avec les autres. «Tu te feras une image de ton prochain.» Voilà le précepte qui doit faire son apparition dans la vie sociale des hommes. Quand nous nous faisons une image de notre prochain, nous enrichissons notre vie psychique; avec chaque connaissance humaine, nous remettons un trésor à la vie intime de notre âme. Alors nous ne vivons plus, le A ici, le B là, et le C par là-bas, mais A, B et C vivent en D; A, B et D en C; C, D et E en A, etc. Une chose devient alors possible : désormais, les autres peuvent vivre en nous. Mais cette faculté doit être acquise, elle n'est pas innée. Et si nous devions continuer à cultiver uniquement les qualités que nous avons

de naissance, nous n'en resterions qu'à une culture du sang, nous ne serions pas dans une culture qui, au vrai sens du terme, peut parler de fraternité humaine. Car nous ne pouvons parler de la fraternité humaine, qui, au départ, n'est qu'un terme abstrait, qu'à la condition que nous portions l'autre en nous comme nous-mêmes. Lorsque nous nous faisons cette image d'autrui, laquelle s'inscrit dans notre âme comme un trésor, nous portons en nous quelque chose de lui sur le plan psychique, tout comme, par le sang, nous portons quelque chose de notre propre frère. L'affinité élective doit devenir, et ce de manière concrète, la base de la vie sociale et remplacer la seule consanguinité. Cela doit vraiment se développer. C'est de la volonté humaine que doit dépendre la manière dont la fraternité s'éveillera parmi les hommes. Mais parce que celle-ci s'éveillera de cette manière, une compensation sera nécessaire sur un tout autre plan, et cela grâce à la liberté de pensée.

Jusqu'à présent, les hommes étaient séparés. Ils doivent se socialiser dans la fraternité. Afin que la diversité ne se perde pas, il faut justement que ce qu'il y a de plus intime, la pensée, puisse se former en chacun de manière individuelle. Avec Iahvé, c'est l'ensemble du peuple qui était concerné. Avec le Christ, c'est chaque individu pris séparément.

Sixième conférence

Dornach, 8 décembre 1918

Au cours des deux dernières conférences, j'ai attiré votre attention sur le fait que la prétendue question sociale n'est pas aussi simple qu'on se l'imagine habituellement et qu'il faut vraiment tenir compte de la complexité de la nature humaine, ainsi que du fait que, quels que soient la structure sociale en présence et les idéaux sociaux réalisés, l'homme porte en lui des impulsions tant sociales qu'antisociales qui doivent s'exprimer. Comme nous l'avons vu, les impulsions antisociales jouent un rôle très important à notre époque de l'âme de conscience. Elles ont pour ainsi dire, dans l'évolution de l'humanité, une mission éducative envers l'être humain qui doit apprendre à ne compter que sur lui-même. Certes, elles seront surmontées, car à cette époque de l'âme de conscience succédera celle qui se prépare déjà, l'époque du soi-esprit qui unira les hommes sur le plan social. Bien entendu, cela n'arrivera pas comme se l'imaginent ceux qui se nourrissent d'illusions, mais plutôt ainsi : l'homme connaîtra réellement son semblable en tant qu'être humain, et c'est en tant que tel qu'il s'intéressera à lui, si bien que chaque individu sera en mesure de considérer l'autre avec intérêt, en tant qu'être humain.

Or, d'une certaine manière, les exigences sociales actuelles sont une sorte de mouvement précurseur, annonciateur, une sorte de préparation qui, naturellement, parce qu'elle n'est que le germe de quelque chose de futur, se manifeste de manière chaotique et se consume en de nombreuses illusions et erreurs, dans lesquelles l'humanité d'aujourd'hui tombe parce que les impulsions sociales jaillissent encore pour une bonne part de l'inconscient et du subconscient, et qu'elles demeurent inexpliquées par une connaissance spirituelle du monde et de l'humanité. Cette tendance à s'illusionner s'exprime de manière très prononcée dans le développement de la prétendue révolution russe. Car ce qui est particulièrement caractéristique chez elle, c'est qu'au fond elle a été introduite dans ce pays à partir d'abstractions, et telle qu'elle apparaît aujourd'hui, elle n'est pas du tout dans un rapport juste à l'égard de ce qui se prépare en Russie, en tant que

caractère russe proprement dit pour la sixième époque postatlantéenne à venir. Justement les idéaux plus ou moins illusoires de l'actuelle révolution russe sont significatifs pour l'étude de cet élément futur qui se fait entendre dans l'ancien. Je dirais que l'esprit le plus caractéristique de cette révolution, Trotski, qui est le type même de l'homme pensant abstraitement, vivant complètement dans l'abstraction, ne semble avoir en fait aucune idée de l'existence d'une réalité dans la vie sociale des hommes. Il veut faire entrer dans la réalité quelque chose qui lui est complètement étranger.

Il ne s'agit pas de critiquer, mais simplement de caractériser. Car ce qui est propre à notre époque, c'est que la tendance à l'abstraction, au penser étranger à la réalité, veut aussi incorporer à celle-ci des principes qui sont admis sans aucune connaissance des lois qui lui sont propres, des formules qu'on tient pour absolument véridiques sans tenir compte le moins du monde de la complexité de la vie, telle que nous l'étudions à l'aide du monde spirituel qui est à la base de la réalité physique extérieure. Tout ce qui doit apparaître est cependant nécessairement engendré par cette réalité. Et dans la révolution russe, nous avons quelque chose de complètement étranger à la réalité, mais où grondent en même temps toutes sortes d'impulsions et d'instincts venant du mode de penser prolétarien. C'est pourquoi les idées des cerveaux révolutionnaires russes d'aujourd'hui qui cherchent à se concrétiser sont si significatives de ce point de vue. On peut voir en effet comment, en relativement peu de temps, des hommes aux conceptions les plus différentes ont participé en Russie à l'organisation du mouvement révolutionnaire. Dans la mesure où les choses s'envenimèrent en Russie, la véritable question sociale du présent s'actualisa sous l'influence de la catastrophe de la guerre. Et c'est à partir de l'actualité du problème de la propriété que se développa ensuite, au mois de mars 1917, ce qu'on appelle la révolution de février, dont l'objectif principal était au départ le renversement des pouvoirs étatiques régnant derrière ce principe de propriété. Mais bientôt, à cette forme purement politique, extérieurement politique de la révolution se substitua ce que j'appellerais la première étape de la pensée révolutionnaire, sous la direction d'hommes qui, selon la terminologie trotskiste, étaient considérés un peu comme des raisonneurs, c'est-à-dire des hommes qui, par toutes sortes de réflexions, de concepts, d'idées et de représentations intelligents et de sentiments adroits transformés en concepts, voulaient créer une structure sociale. Ces révolutionnaires avaient pour la plupart déjà plus ou moins participé jadis à l'organisation de la société; ils venaient des milieux intellectuels, commer-

ciaux, industriels et partaient tous plus ou moins du principe que c'est de la raison que naîtrait une quelconque organisation sociale.

Or c'est avec quelque raison, même si celle-ci est relative et subjective, que Trotski considérait ces individus voulant établir une structure sociale sur la base de toutes sortes de réflexions, de bonnes opinions et de bonne volonté, comme de purs freins à la révolution, comme des gens incapables de quoi que ce soit, complètement incompétents. Et vous savez, d'après ce que j'ai exposé ici même, que la philosophie prolétarienne refuse ce genre de réflexions, aussi intelligentes soient-elles, surtout lorsqu'elles sont le fait d'hommes que Trotski appelle des jacasseurs ou bien encore des moulins à parole [(1)], parce qu'ils savent parler intelligemment. La philosophie prolétarienne refuse ces choses rationnelles, en raison d'un certain instinct qui à la longue est toutefois devenu une théorie précise du marxisme. On ne croit tout bonnement pas à ces choses, on ne croit pas en la possibilité d'établir à l'avenir une quelconque structure sociale valable grâce à des réflexions raisonnables, même si elles partent d'un bon sentiment. Le prolétariat croit donc purement et simplement que c'est dans les têtes des prolétaires eux-mêmes, dans les cerveaux de la masse non possédante, étant donné ses conditions de vie, que naîtront désormais ces idées, et qu'elles ne pourront en aucun cas naître au sein de la bourgeoisie ou d'une autre classe, parce qu'à partir de ses propres idées, la bourgeoisie ne peut que penser différemment. Seule la classe ouvrière est à même d'émettre les idées qui finiront par engendrer l'ordre social futur.

Lorsqu'on y réfléchit, il est donc évident que pour quelqu'un comme Trotski, par exemple, la conséquence nécessaire à tout cela est qu'il n'y a rien d'autre à faire que de dépouiller la bourgeoisie, classe possédante, et d'installer au pouvoir la classe non possédante. Durant des décennies, cette idée se développa dans des esprits comme le sien qui voulurent ensuite l'introduire en Russie après que la grande crise s'y fut déclarée. Cela était censé se réaliser à travers la révolution d'octobre, une fois les autres partis écartés par la prise du pouvoir par le prolétariat. C'est de ce point de vue, qui naturellement est purement abstrait (il n'est concret que dans la mesure où tout est pensé à la faveur d'une classe déterminée d'êtres humains qui, certes, est une réalité), que les chefs de la révolution menèrent leur action dès octobre 1917.

Or un penser révolutionnaire de ce genre se heurte fatalement à certaines difficultés. Ces difficultés proviennent du système de classe qui, certes, règne dans le monde entier; elles n'apparurent en Russie avec une telle acuité qu'en raison du contexte propre à ce pays qui, comme il ressort

de la science spirituelle, a des prédispositions tout à fait particulières et très prononcées. La première grande difficulté est que dorénavant l'entière direction politique et sociale de l'humanité est censée être prise en main par une classe qui auparavant était exclue de tout et n'avait absolument aucun lien avec ce que la prétendue culture avait fondé. Ce qui caractérise avant tout le prolétaire, qui arrive effectivement au pouvoir, c'est qu'il a toujours été exclu de toutes les impulsions fondatrices des anciens facteurs de pouvoir, et qu'il n'a jamais rien risqué d'autre que sa propre force de travail, celle du travail de ses mains. Cela est vrai pour tous les pays. C'est pourquoi, partout où la révolution se met en mouvement, le prolétariat, d'abord simple groupe politique, prend le commandement, mais que d'une certaine manière tout reste comme avant, c'est-à-dire que les hommes ayant jusqu'alors dirigé l'administration ne quittent pas leur fonction, qu'ils connaissent parfaitement, car ce sont eux qui possèdent la formation technique. Le seul changement est que dans tout cet appareil traditionnel interviennent, je dirais, des profanes, une assemblée de gens complètement novices. Mais celle-ci doit être d'un type bien déterminée, elle doit être constituée uniquement de prolétaires, ce qui lui donne l'assurance de bien appliquer la maxime suivante : Ce qui à l'avenir dominera le monde ne peut naître que du cerveau d'un prolétaire; les autres sont exclus. On ne peut donc confier ce pouvoir à une assemblée nationale ou constituante par exemple, car celle-ci ne serait en quelque sorte qu'une continuation de ce qui existait auparavant. Or ce qui doit venir est censé être un changement radical. Il n'y aura même pas besoin de voter. Ceux qui doivent gouverner sont là par le simple fait qu'ils font parti du prolétariat : il ne s'agit donc pas d'une quelconque assemblée nationale ou constituante, mais bien de la dictature du prolétariat. Cela engendra une première difficulté. Le prolétariat étant, comme je le disais, complètement novice en la matière, il ne put, à partir de son inexpérience, qu'exercer un contrôle sur ceux qui dirigeaient l'administration selon l'ancien schéma, qui donc étaient attachés aux intérêts de l'ancien régime. C'est ainsi qu'en Russie les prolétaires qui arrivèrent sur le devant la scène, n'ayant jamais eu aucune sorte de lien avec tout ce qui touchait à l'organisme d'État, se trouvèrent confrontés à ce qui subsistait de cette ancienne organisation. Et ce qui se produisit la plupart du temps, c'est qu'ils furent bien obligés de voir que tous ceux qui avaient servi l'ancien ordre politique agissaient à partir des pensées émanant de celui-ci, qu'ils transposaient donc les intérêts de l'ancien État bourgeois dans celui qui ne devait être soumis qu'à la dictature du prolétariat. Ils faisaient ce que ferait un ennemi qui, au cours

d'une guerre ou d'une contre-révolution, n'agirait pas ouvertement, mais introduirait en pays adverse tout ce qui venant de chez lui pourrait avoir un pouvoir destructeur sur celui-ci. Ainsi les prolétaires parvenus au pouvoir en Russie ressentirent l'action des anciens membres de l'empire comme un sabotage. Et leur premier effort fut d'y mettre fin, d'éliminer tout ce qui visait à introduire dans le nouveau gouvernement ce qui ne pouvait que soutenir l'ancien. C'est exactement le même processus que si par exemple, sans ouvrir les hostilités, un membre de n'importe quel pays introduisait des produits toxiques dans un pays étranger, empoisonnant ainsi les champs, le sol de sorte que rien n'y pousse plus. Les prolétaires ressentirent, en effet, tout d'abord comme un sabotage ce qui provenait de l'ancien corps administratif. Les mesures les plus intensives prises par le prolétariat visèrent donc tout d'abord à mettre un terme à ce sabotage. Et là, il s'est conduit sans aucune modération; il a tout simplement tenté d'exterminer radicalement tout ce qui lui était préjudiciable. Et à vrai dire, un homme comme Trotski par exemple est convaincu que le sabotage est aujourd'hui jugulé jusqu'à un certain point. Quiconque agissait de manière non conforme à la pensée prolétarienne était pourchassé, etc.

Or ce n'est pas en combattant simplement ledit sabotage que la difficulté fut aplanie, et Trotski le comprend très bien. Il comprend qu'il faut conserver l'ensemble de l'ancien corps administratif, mais en le mettant au service de ce qui sert de base à la direction du prolétariat. Il reconnaît là la première grande difficulté, et il croit pouvoir la surmonter par ses moyens abstraits, ce qui est impossible. C'est en effet là que commence l'illusion, Trotski étant un esprit tout à fait étranger à la réalité. Cette illusion se fonde sur l'idée abstraite qu'il est possible de faire de tous ces gens, technocrates, intellectuels, commerçants, les serviteurs d'un conseil de prolétaires qui dicterait ses ordres. C'est là toute l'incroyance en une forme de vie psychospirituelle qui s'exprime. Si l'on en reste aux idées anciennes, si l'on ne considère pas comme juste ce que j'ai souvent souligné ici, à savoir que le changement social devra naître d'idées nouvelles, si l'on réemploie simplement les anciens techniciens, les anciens fonctionnaires, les anciens généraux, si l'on ne fait précisément que toujours reprendre l'ancien sans aller à la rencontre du nouveau, notamment par l'éducation, au bout d'un moment les choses redeviendront ce qu'elles ont été. C'est-à-dire qu'on ne les dépassera pas, on ne fera que les poursuivre tout simplement. On peut, pendant un temps, maîtriser le sabotage en usant de mesures violentes, mais il relèvera toujours à nouveau la tête. Car s'il est vrai que l'homme est dépendant de la situation dans laquelle il se trouve – et il l'est depuis trois

à quatre siècles, cela se vérifie pour l'histoire moderne –, alors, si on ne le libère pas des circonstances par des pensées efficaces que seule peut offrir la vie spirituelle, il est inévitable que, comme le chat qui retombe toujours sur ses pattes, il retombe systématiquement dans les anciens modes de penser et donc dans les anciennes manières d'agir.

Voilà l'un des points qui nous révèle le caractère illusoire, parfaitement étranger à la réalité de cette forme de penser. Je pourrais en citer bien d'autres, mais je veux seulement vous montrer sa configuration particulière, et pour cela, je prendrai des exemples isolés. En effet, on ne peut se contenter de penser que telle ou telle chose arrivera; il faut tenir compte des impulsions conformes aux lois de la réalité. Si l'on ne vit pas avec ces impulsions, on tombe nécessairement dans des illusions. Et l'une des plus significatives chez Trotski est par exemple celle-ci : Trotski sait qu'en raison de l'ensemble de la répression particulièrement dure supportée en Russie par les masses, y compris par celle du prolétariat paysan (on peut bien l'appeler ainsi), la situation devait s'aggraver de manière spectaculaire. Il sait parfaitement que la forme que prenait la révolution dans ces circonstances particulières ne pouvait mener à la victoire. Il est étranger à la réalité, certes, mais pas au point de ne pas discerner raisonnablement qu'étant donné la situation, il est impossible d'instaurer une nouvelle structure sociale de manière exclusive sur un territoire qui, bien que très grand, est en fin de compte tout petit au regard du reste de la planète. C'est pourquoi Trotski comptait révolutionner l'ensemble du monde civilisé par le prolétariat et ne succomba pas à l'illusion que la révolution russe pourrait triompher par elle seule. Il la savait dépendante du succès de la révolution prolétarienne internationale.

Or à ces pensées s'unit le caractère parfaitement abstrait de la conception trotskiste. Trotski croyait à la révolution prolétarienne internationale, il croyait que peu à peu la guerre prendrait un caractère tel que dans le monde entier se produirait une sorte de révolution prolétarienne, que la guerre se transformerait en révolution prolétaire.

Certes, cette guerre catastrophique se transformera encore en toutes sortes de choses. Mais, aujourd'hui déjà, la réalité a suffisamment démontré combien cette pensée trotskiste est irréaliste. Elle ne serait concrète que si cette guerre s'était terminée par un épuisement général, que si l'un des camps n'avait pas remporté cette soi-disant victoire éclatante (qui eut lieu de manière singulière), une victoire qui enlève au monde l'espoir d'un égal épuisement de tous les pays civilisés. Nous assistons au contraire à une hégémonie incontestable des puissances occidentales, parallèlement à un

état de totale dépendance des puissances du centre et de l'est. L'entière domination de l'ouest sur les puissances du centre et de l'est, voilà l'impulsion motrice qui s'est dégagée des événements, et il ne pouvait pas en être autrement. Pour celui qui, dans ce domaine, pénètre la réalité, les choses étaient claires. Et si Trotski justement avait quelques notions de la réalité, il devrait se dire aujourd'hui : Les événements m'ont contredit. Il a eu une parole pleine d'esprit et qui n'est pas dénuée de tout fondement lorsqu'on pense de manière uniquement abstraite. Il a dit : L'actuelle conception bourgeoise de la vie n'a pas d'autre choix que la guerre permanente ou la révolution. Les choses ont tourné autrement. Il y a eu cette prétendue victoire des puissances de l'ouest, mais ni guerre permanente, ni révolution. Et dans ce qui se prépare à l'ouest, il n'y a également aucun germe d'une quelconque révolution prolétarienne, mais au contraire l'organisation de tout l'Occident en une grande bourgeoisie étatiste s'opposant au prolétariat de l'Europe centrale et orientale.

C'est là, je dirais, le résultat historique des événements mondiaux. Il se modifiera certes de nouveau, mais pour l'instant c'est la réalité. Et si Trotski regardait la réalité, il devrait aujourd'hui complètement changer d'avis. Il devrait se dire : Comment atteindre, avec cette configuration, les buts que je m'étais fixés pour la révolution russe, étant donné qu'une des conditions les plus importantes, la révolution mondiale du prolétariat, ne sera pas remplie ? Si aujourd'hui encore, il compte sur cette révolution internationale, c'est bien la preuve qu'il n'a aucun sens des réalités.

Le mode de penser irréaliste d'un tel révolutionnaire nous apparaît de manière curieuse si nous considérons encore un autre aspect. Bien entendu, ces révolutionnaires ont toujours affirmé que le plus grand des maux était le militarisme germano-prussien, qu'il fallait s'en débarrasser, le faire disparaître. Or l'évolution est allée dans ce sens, le militarisme germano-prussien a disparu, et c'est le militarisme de l'Entente qui exercera prochainement un pouvoir considérable ! Mais là n'est pas la question, ce que je veux dire, c'est que Trotski avait des raisons de se demander quelle était donc l'une des missions futures les plus importantes de la révolution russe, si elle voulait perdurer. Et sa réponse est qu'il faut créer une armée ! Voilà précisément ce que Trotski considère comme la tâche à venir la plus importante !

Ces choses, il faudrait vraiment les prendre en considération, il faudrait en découvrir le sens. Car c'est le seul moyen pour en arriver à se dire : Il me faut bel et bien regarder un peu plus profondément à l'intérieur des impulsions de l'humanité, si je veux me représenter ce qui doit advenir de

ce chaos que la catastrophe de la guerre a peu à peu développé. L'humanité d'aujourd'hui refuse, bien entendu, de comprendre ces impulsions que j'ai exposées ici, en adoptant les points de vue les plus différents, comme étant les vraies impulsions, les seules impulsions sociales possibles. Elle pourrait cependant les comprendre si seulement elle se décidait à envisager de plus près les forces véritables qui sont à l'œuvre dans l'évolution de l'humanité.

Il y a un mot étonnamment caractéristique qui revient sans cesse dans les esprits révolutionnaires russes. Que veulent donc dans les grandes lignes ces prolétaires de la dictature? Ils veulent faire du monde une grande usine, où régnerait une sorte de système de comptabilité bancaire s'étendant à l'ensemble du groupe que l'on peut dominer. Les anciens techniciens, anciens fonctionnaires, même les anciens généraux, tous ces gens-là, nous voulons les arranger dans le sens de notre dictature prolétarienne! Mais nous devons avoir en main la comptabilité, l'écriture comptable de toute l'économie, c'est-à-dire le comptoir, le bureau de l'usine! Il n'y a rien d'étonnant, puisque tout le mouvement est issu de l'industrie moderne. Si l'on songeait seulement à cela, on ne s'étonnerait pas que le mode de penser du prolétariat, qui s'est formé d'après ce qu'il a vu dans les usines, soit appliqué à tout ce qui peut lui tomber sous la main. C'est naturellement la conséquence de ce que la bourgeoisie n'a pas prêté attention à la fabuleuse extension de ce prolétariat à l'époque moderne. Et même si le fait que la bourgeoisie ait pour ainsi dire fermé les yeux, qu'elle ait tranquillement laissé les choses se développer, correspondait à une nécessité, il n'est pas pour autant nécessaire de continuer d'ignorer les rapports actuels qui sont encore plus importants, les impulsions présentes dans l'univers. Car, si l'on ne tient pas compte de ces forces motrices, il sera impossible de reconnaître les tâches sociales. Pour cela, il est indispensable de savoir combien l'humanité est différenciée sur toute la Terre, comme je l'ai déjà dit hier ou avant-hier. Il faut savoir qu'à l'ouest vit une autre humanité qu'à l'est et au centre, et qu'on ne peut édifier quelque organisation sociale que ce soit avec des idées abstraites, sans tenir compte des réalités. La révolution russe échouera fatalement parce qu'elle n'a aucun sens de la réalité, parce qu'elle est le jouet d'une illusion.

Il est vrai que les hommes dont l'éducation a fait des êtres socialement libres – libres, dans la mesure où celui qui a le pouvoir peut exercer les droits que lui confère celui-ci – peuvent, pour un temps, transformer ces illusions en réalité. Mais la réalité les élimine parce qu'elle n'a que faire de cela, elle n'admet que ce qui s'inscrit dans le sens de sa propre progression. Nous ne pouvons pas oublier que le fait essentiel est que nous vivons à

l'ère du développement de l'âme de conscience et que celui-ci revêt des formes extrêmement différenciées sur la Terre entière.

Observons par exemple les différences européennes les plus importantes, disons celles du langage, les diverses impulsions qui sont à la base du monde civilisé. Je vous ai souvent expliqué que le germe véritable de la formation de l'âme de conscience se trouve dans la population anglophone. Il est important de regarder cette vérité en face, car tout ce qui dans le monde tombe sous l'influence de cette population en dépend. La nature de la population anglophone – je ne parle jamais de l'individu isolé, mais bien du caractère des peuples – est douée de toutes les impulsions qui conduisent précisément à l'avènement de l'âme de conscience. Et cette inclination apparaît chez eux de manière instinctive, c'est-à-dire d'une tout autre façon que chez le reste de l'humanité. Cet instinct, que j'appellerais instinct spiritualisé, du développement de l'âme de conscience ne vit nulle part dans le monde tel qu'il vit dans l'élément du peuple anglais. Et nulle part ailleurs il n'est instinctif, même pas dans le latinisme intégré à la population anglophone. Car le latinisme, propre aux langues romanes, descend en réalité de ce qui vivait réellement au cours de la quatrième époque postatlantéenne. Il avait jadis les instincts pour ce qui se développa spécifiquement au cours de cette période. Ceux-ci n'ont plus aujourd'hui le même caractère élémentaire, ils sont rationalisés, intellectualisés; passant par l'intellect, le psychisme, ils ne sont plus que rhétorique, forme décorative. Ils ont perdu leur caractère instinctif. Le tempérament populaire des peuples latins est complètement différent de celui du peuple anglais. Chez ce dernier, la tendance à développer l'âme de conscience, cette aspiration de l'individu à ne compter que sur lui-même, est instinct.

La mission de la cinquième époque postatlantéenne est donc enracinée dans la nature de ce peuple en tant qu'instinct, en tant qu'impulsion jaillissant instinctivement de l'âme tout entière. Et voyez-vous, c'est cela qui explique la position de cette population dans le monde. Car il s'ensuit que c'est cette impulsion qui est prédominante, déterminante au sein de la structure sociale de la population anglophone et que, cela étant, elle peut assujettir les autres tendances, à savoir selon la répartition que j'ai proposée pour la question sociale : l'impulsion économique et l'impulsion de la production spirituelle. Or, si vous étudiez, ne serait-ce qu'une fois, l'aspect psychologique de la population anglophone, vous verrez que ces deux tendances sont complètement éclipsées par ce qui vient de l'impulsion instinctive qui recherche la formation de l'âme de conscience.

Ainsi, les domaines qui doivent modeler la vie sociale de l'avenir se teignent d'une coloration très particulière au sein de la population anglophone. Ces trois secteurs devront à l'avenir s'avérer particulièrement agissants, ils devront donner le ton : tout d'abord, la politique qui veille à la sécurité; puis, l'organisation du travail, du travail purement matériel, c'est-à-dire l'ordre économique, le système économique, et enfin, en troisième lieu le système de la production spirituelle auquel, comme je vous l'ai dit, je rattache également la jurisprudence, la justice. Ces trois secteurs de la structure sociale sont bien entendu relégués à l'ombre de ce qui représente l'impulsion principale de chaque différenciation nationale. Le développement de l'âme de conscience – cette impulsion qui pousse à voler de ses propres ailes – agissant de manière instinctive chez les peuples britanniques, c'est la politique qui chez eux prend la place prépondérante, ainsi que l'histoire nous le montre à satiété. Cette politique est complètement dominée par la pulsion instinctive de mettre l'être humain debout sur ses deux jambes, de développer pleinement l'âme de conscience. Cette pulsion, justement parce qu'elle est instinctive et que les instincts prennent toujours racine dans l'égoïsme (je caractérise simplement la chose, je ne la critique pas), conduit à ce que, chez les anglophones, égoïsme et objectif politique coïncident, à ce que toute politique, très naïvement, sans attribuer une quelconque responsabilité à tel ou tel homme politique de cette population, peut être mise au service de l'égoïsme, remplissant ainsi la mission de ces peuples. Seules ces notions vous permettront de comprendre la nature véritable de cette politique anglo-saxonne qui, en réalité, donne le ton pour l'ensemble de la population du globe. Car cette politique, avec son organisation parlementaire alternant entre majorité et minorité, etc., est considérée partout comme un idéal. S'il vous arrive d'étudier les rapports existant dans les différents parlements tels qu'ils se sont développés, vous constaterez que partout le modèle britannique a donné le ton pour la vie politique. Mais, en se propageant chez les peuples aux différenciations autres, il ne pouvait plus être le même, parce qu'il est ancré, et bien ancré, dans l'amour-propre, dans égoïsme, lequel demeure inévitablement attaché à tout ce qui est instinctif.

C'est aussi la difficulté à laquelle se heurtent les gens lorsqu'ils veulent comprendre la politique anglaise ou américaine. Ils ne voient pas la nuance qu'il serait justement nécessaire d'envisager, à savoir que cette politique doit être égoïste, qu'il lui faut reposer entièrement sur des impulsions égoïstes en raison de sa spécificité propre. Elle considérera par conséquent ces impulsions égoïstes comme allant de soi, comme justes et morales. Il

n'y a rien à objecter à cela. Le fait ne doit pas être critiqué, mais simplement envisagé comme une nécessité inhérente à l'histoire du monde, voire comme une nécessité cosmique. Il ne peut pas non plus être réfuté, parce que celui qui, basé sur la nature du peuple anglais, veut réfuter quelque chose suit toujours une fausse piste. Il veut, pour des raisons morales qui n'ont rien à faire là, contester le fait que la politique liée au peuple anglais est égoïste. Mais les raisons morales n'entrent ici pas du tout en considération. Tout ce que cette politique accomplit, tout ce qu'elle engendre est justement dû à ce caractère instinctif et à cet égoïsme.

C'est pourquoi, au cours de cette cinquième époque postatlantéenne, c'est à la population anglophone que revient pour ainsi dire l'élément de la puissance. Souvenez-vous des trois éléments dont il est question dans le « Conte » de Goethe [(2)] : puissance, manifestation ou apparence, et sagesse, connaissance. De ces trois éléments, la nature des peuples anglophones a reçu la puissance. Ce qu'ils réalisent dans le monde sur le plan politique, ils peuvent le réaliser parce que l'une de leurs facultés innées est précisément d'agir par la puissance. Et cette manière d'agir sera tolérée comme quelque chose de naturel au cours de la cinquième époque postatlantéenne. La politique anglaise est en effet acceptée dans le monde entier. Bien entendu, on peut critiquer sévèrement tous les dommages qu'elle cause dans la réalité, sur le plan physique, les membres de l'Empire britannique eux-mêmes peuvent le faire, mais elle est acceptée. Et cette acceptation est liée à l'évolution actuelle, sans qu'on y réfléchisse, sans qu'on y cherche des raisons d'une façon ou d'une autre. De toute manière, aucune de ces raisons n'aura de valeur, puisqu'il est parfaitement évident que la puissance venant de ce côté du monde est acceptée.

Il n'en est pas de même chez la population latine qui est disséminée. Ce que celle-ci vit est en quelque sorte l'ombre, projetée dans cette époque, de ce qu'elle fut au cours de la quatrième époque postatlantéenne. Les instincts sont devenus dispositions intellectuelles, ils ne sont plus aussi élémentaires. C'est la raison pour laquelle la politique anglaise est admise comme allant de soi, tandis que la politique française ne l'est que de ceux auxquels elle est susceptible de plaire. La nature française est aimée dans le monde dans la mesure où elle plaît. La nature anglaise n'en est pas réduite à cela, elle est réglée sur l'évidence qu'en raison de ses instincts, c'est à elle qu'incombe la politique efficace actuelle. Mais cela rend possible que, précisément chez la population anglophone, l'économie soit limitée par l'instinct prédominant d'égoïsme et de puissance qui convient à la politique, qu'elle y soit subordonnée, et que la vie de l'esprit, dans la mesure où elle

est liée à cette cinquième époque, entre elle aussi au service de la politique, que d'une certaine façon tout soit uniformément mis au service de la politique.

C'est tout simplement pour cette raison que, pour le monde anglophone, le marxisme est faux. Car le marxisme suppose que la politique vient en complément de l'ordre économique. Or ce n'est pas le cas, tout bonnement en raison des instincts qui aspirent à l'âme de conscience et se développent dans la population anglophone. Ce n'est pas par une quelconque argumentation, par des discussions ou quelque événement se produisant dans le monde qu'on fera obstacle à l'ordre marxiste, mais parce que l'Empire britannique est édifié sur une autre réalité que le marxisme, le prolétariat marxiste. Voilà la grande divergence entre le prolétariat à la pensée marxiste et ce que l'Empire britannique répand sur le monde à partir de sa vie instinctive. Ce n'est pas l'institut bancaire ou la comptabilité que Trotski veut introduire en Russie qui réussiront, mais les grandes institutions bancaire et financière pour lesquelles la nature du peuple anglophone est organisée de par ses dispositions particulières. On comprendra ces choses en examinant comment la nature de chaque peuple en particulier, dans sa différenciation, se comporte dans son rapport envers les trois éléments que j'ai présentés comme se fondant dans la réalité.

À cela s'ajoute encore quelque chose d'extrêmement d'important. La différenciation dont je vous parlais va si loin que celui qui ne cherche pas à sortir du caractère de son peuple, mais cherche au contraire à s'y enfoncer – et c'est ce que fait la politique – fait devant le gardien du seuil de tout autres expériences que celui qui cherche à s'en libérer. Je touche ici un point qui, si vous l'approfondissez, vous donnera un point d'appui pour distinguer l'occultisme sain, qui naturellement se présente sur la Terre entière sans distinction de la nature du peuple, de l'occultisme qui, comme dans les sociétés dont je vous ai parlé, est au service politique du peuple et agit à partir de là. Vous demanderez : Comment puis-je donc faire cette distinction ? Vous pouvez y arriver en envisageant les principaux signes caractéristiques dont je parlerai aujourd'hui et qui marquent les différences.

Pour atteindre l'occultisme véritable qui est au service de l'humanité tout entière, tout homme doit s'élever au-dessus du caractère de son peuple, il doit en quelque sorte, nous pouvons employer ici l'expression hindoue, devenir un «apatride» (*heimatlos*). Il ne doit pas se considérer comme appartenant à la nature d'un peuple quel qu'il soit en ce qui concerne l'être intime de son âme, s'il veut progresser dans le véritable

occultisme; il ne lui est pas permis d'avoir de ces impulsions qui ne servent que la nature d'un peuple en particulier. Tous ceux qui baignent dans cet occultisme qui, de manière restrictive, sert la nature d'un peuple déterminé, qui recherchent un développement occulte dans ces sociétés de la population anglophone, font devant le gardien du seuil une expérience tout à fait particulière : dès l'instant où ils veulent franchir le seuil, ils découvrent les forces vivant dans les profondeurs de la nature humaine, laquelle apparaît lorsqu'on pénètre dans le monde suprasensible, et ces forces sont de même nature que les forces destructrices de l'univers. C'est la vision qu'ils ont devant le gardien du seuil. Lorsque ces hommes sont introduits dans une société occulte de ce genre et qu'ils parviennent au seuil, ils apprennent à reconnaître les puissances mauvaises de la maladie et de la mort, de tout ce qui est paralysant et destructeur. Car lorsque ces forces qui provoquent la mort dehors, dans la nature, qui donc sont destructrices (elles agissent aussi en nous), entraînent en nous la connaissance, c'est de la connaissance qui prévaut dans ces sociétés qu'il s'agit. C'est une connaissance occulte, la connaissance spécifiquement occulte de ces sociétés. Il est certain qu'on entre dans le monde suprasensible, il y a seulement la nécessité de passer devant le gardien du seuil. Mais il faut passer devant le gardien du seuil en faisant l'expérience d'apprendre à connaître la mort sous sa vraie forme, telle qu'elle vit en nous-mêmes et au-dehors, dans la nature.

Cela vient du fait que dans la nature extérieure, telle qu'elle nous environne aujourd'hui, vivent des forces ahrimaniennes. En effet, dans la mesure où vous demeurez dans cette nature extérieure, ce sont les seules forces que vous puissiez percevoir, et il peut vous arriver d'en voir la manifestation sous la forme de spectres faisant leur apparition dans la nature extérieure. De là, le goût de l'Occident pour le spiritisme, pour voir ces formes qui appartiennent en réalité au monde sensible, physique, et ne sont pas visibles dans la vie ordinaire, mais peuvent le devenir dans certaines circonstances particulières. Elles sont toutes des forces de mort, forces destructrices, forces ahrimaniennes. Il n'y a dans le très vaste domaine des réunions spirites pas d'autres esprits que les esprits ahrimaniens, même quand ces réunions sont authentiques, car ce sont les esprits que nous emportons du monde sensible lorsque nous franchissons le seuil. Ils vous accompagnent, vous y poursuivent. On franchit le seuil et on se retrouve avec pour compagnons les démons ahrimaniens qu'on n'a pas vus auparavant, mais qu'on voit là dans les serviteurs de la mort, de la maladie, de la destruction, etc. Cela vous secoue en vous menant vers une connaissance suprasensible; cela vous introduit dans le monde suprasensible.

Tous les hommes éduqués et enseignés de cette manière au sein de l'occultisme font de ces expériences significatives. Car il s'agit bien là d'une expérience importante, mais celle-ci repose sur le fait qu'on ne s'adonne pas à un occultisme universel, mais à celui d'un peuple en particulier. Cette différenciation existe. Et si l'on vous dit où que ce soit dans le monde : lorsque tu franchis le seuil, tu apprends surtout à connaître les forces mauvaises de la maladie et de la mort, vous reconnaîtrez là que cet occultiste vient de ces cercles que j'ai souvent caractérisés, simplement par l'expérience qu'il vous communique sur ce qu'il a vécu devant le gardien du seuil.

Les choses se présentent autrement chez la population germanophone. Celle-ci a également en elle, dirais-je, un élément qui s'est disséminé. De même que l'élément latin s'est éparpillé dans la zone de puissance de la population anglaise, l'élément slave s'est dispersé dans la population germanophone. Mais cet élément ne vient pas du passé, on pourrait le comparer à des éclairs de chaleur, les éclairs annonciateurs de l'avenir. Car le slavisme, qui commence en Russie, est avenir, il est le germe, et les Slaves en poste avancé sont comme les précurseurs de ce qui se prépare, de l'avenir du monde allemand d'Europe centrale, tout comme l'élément latin est l'ombre du passé du monde anglophone occidental.

Mais l'élément allemand en lui-même n'a pas de disposition instinctive pour le développement de l'âme de conscience, il possède uniquement les qualités grâce auxquelles il peut s'éduquer à cette âme de conscience. Donc, tandis que nous avons dans la nature britannique la disposition instinctive au développement de l'âme de conscience, l'Allemand d'Europe centrale, lui, est contraint de s'éduquer à cette âme de conscience, s'il veut de quelque manière la mettre en mouvement en lui. Il ne peut l'acquérir que par l'éducation. Parce que l'ère de l'âme de conscience est aussi celle de l'intellectualité, l'Allemand doit devenir un homme intellectuel, s'il veut animer en lui l'âme de conscience, de quelque manière que ce soit. C'est pourquoi l'Allemand a cherché de préférence le lien avec l'âme de conscience sur la voie de l'intellectualité, et non sur celle de la vie des instincts. C'est pourquoi seuls ont rempli la mission incombant aux Allemands ceux qui, d'une certaine manière, ont entrepris l'éducation d'eux-mêmes. Ceux qui demeurent attachés à leurs instincts ne sont pas touchés par ces premiers mouvements de l'âme de conscience, ils restent en arrière en quelque sorte.

C'est aussi la raison pour laquelle la nature du peuple britannique, à priori, est instinctivement douée pour la politique, tandis que le peuple

allemand est apolitique, il ne possède aucun don dans ce domaine. S'il veut faire de la politique, il court un grand danger. Vous le comprendrez parfaitement si vous considérez que la tâche du génie allemand est d'introduire dans le monde, sur le plan intellectuel, le second élément dont parle le conte de Goethe. L'élément britannique est la puissance, celui de l'Allemagne : ce qui apparaît, ou, si vous voulez, appelez-le apparence, l'élaboration des pensées, ce qui dans un certain sens n'a pas la solidité terrestre qui est omniprésente dans le génie britannique. Dans le génie allemand, il s'agit de quelque chose qui n'a pas cette solidité, mais qui s'élabore en employant les procédés de la dialectique. Attachez-vous à observer l'intellectualité des Allemands, vous verrez que vous pourrez la comparer à l'hellénisme, à ceci près que les Grecs ont élaboré l'apparence par rapport à la nature de l'image, tandis que les Allemands ont élaboré l'apparence en rapport avec la nature de l'intellectualisation. Il n'y a finalement rien de plus beau que ce qui a été élaboré par les esprits goethéens, Novalis [(3)], Schelling [(4)], qui en réalité sont tous des artistes dans leurs pensées. Mais cela fait des Allemands un peuple non politique. Lorsqu'ils sont censés faire de la politique, ils ne sont pas à la hauteur d'un individu dont la pensée est instinctivement douée pour cela.

Des trois éléments cités dans le «Conte» de Goethe, puissance, apparence, connaissance, l'Allemand s'est vu attribuer dans cette ère intellectuelle le travail sur l'apparence de l'intellectualité. S'il veut malgré tout intervenir en politique, il court le danger d'introduire dans la réalité ce qui est beau dans la structure des pensées. C'est le phénomène que l'on rencontre par exemple chez Treitschke [(5)]. Par rapport à la réalité, il arrive parfois que ce qui est beau en apparence (*Schein*, apparence, et *schön*, beau, ont même une origine analogue au niveau de la sonorité) devient, parce qu'on ne l'a pas dans ses propres dispositions, quelque chose qui n'est pas vraiment en rapport avec l'être humain, quelque chose qui en réalité peut rester au stade de l'assertion et fera donc inévitablement sur le monde une impression de manque de véracité. Car le grand danger qui, bien entendu, doit être surmonté, mais ne l'est pas toujours, c'est que l'Allemand mente, et cela pas uniquement lorsqu'il est poli, mais aussi lorsqu'il veut mettre ses plus grands talents au service d'un domaine pour lequel il n'est pas doué naturellement, mais pour lequel les dispositions nécessaires ne peuvent que lui être inculquées, pour lequel il lui faut travailler.

J'ai dit il y a quelques années la chose suivante : L'Anglais *est*; l'Allemand ne peut que *devenir*. C'est pourquoi les choses sont si compliquées avec la culture allemande, c'est pourquoi dans cette culture, ainsi

que dans la culture austro-germanique, ne dominent jamais que les individualités isolées ayant pris leur propre éducation en main, tandis que la grande masse ne demande qu'à être dominée, ne souhaitant aucunement s'absorber dans ces pensées qui chez la population anglophone vivent dans les instincts. C'est aussi la raison pour laquelle la population d'Europe centrale succomba aux désirs de domination des Habsbourg et des Hohenzollern. Cela tint justement à la nature apolitique de l'Allemand, qui, lorsqu'il veut remplir sa mission, se retrouve devant des nécessités tout à fait autres. Il lui faut être éduqué pour cette mission. Il lui faut en quelque sorte être touché par ce que Goethe a élaboré dans son *Faust* : le devenir de l'homme entre la naissance et la mort.

Cela se montre à nouveau devant le gardien du seuil. Si quelqu'un est demeuré dans la nature du peuple allemand, il ne remarque pas, comme les adeptes de ces sociétés britanniques dont j'ai parlé, les méchants serviteurs de la maladie et de la mort. Et c'est grâce à cela qu'en envisageant ces choses de façon juste, vous pouvez justement faire la distinction dont nous parlions tout à l'heure. L'Allemand a surtout la vision du combat que se livrent les puissances ahrimaniennes et lucifériennes, les unes se précipitant du monde physique, les autres du monde spirituel. Et il voit bien qu'il est nécessaire de regarder ce combat, qui en réalité n'a pas de fin, car il n'est jamais possible de dire qui gagnera. Devant le gardien du seuil, on apprend à connaître ce qui constitue le fondement réel, véritable du doute, ce combat incessant qui a lieu dans le monde et dont l'issue est incertaine. On apprend à connaître ce qui vous fait vraiment chanceler, mais vous apprend en même temps à considérer le monde sous les aspects les plus divers. Et la mission particulière du génie allemand consistera envers et contre tout à agir dans la culture mondiale à partir de ce point de vue. En raison du caractère particulier de ce peuple, certaines choses que j'aborderai aujourd'hui, notamment dans le domaine de la connaissance, ne pourront être développées que par la nature allemande.

Le darwinisme par exemple est issu, dans sa connotation la plus matérialiste, de la mentalité britannique. Et, vous pouvez le vérifier dans mon ouvrage *les Énigmes de la philosophie*, le principe selon lequel les entités organiques auraient progressivement évolué de l'imparfait vers le parfait jusqu'à l'être humain, ce principe est parfaitement exact. Le parfait procède de l'imparfait, l'assertion est absolument juste si l'on considère le monde physique et qu'auprès du gardien du seuil on s'approche des puissances de la mort et de la destruction. Mais on peut également dire les choses autrement, par exemple que l'imparfait vient du parfait. Lisez le

chapitre sur Preuss [6], dans le second volume de l'ouvrage cité plus haut [7]. On peut tout aussi bien prouver qu'au départ existait le parfait et qu'ensuite, avec la décadence, est apparu l'imparfait, qu'au départ c'est l'homme qui était là et que les autres règnes de la nature descendent de lui, en raison du phénomène de décadence. C'est en effet tout aussi exact! Reconnaître la situation dans laquelle se trouve l'homme dans son acte de connaissance, dès l'instant où il doit se dire : la première affirmation est juste, la seconde l'est également, la faculté de reconnaître cette situation dans tout ce qu'elle a de fécond ne fut attribuée, quant à la nature du peuple, qu'à la seule souche allemande. C'est une chose qu'on ne comprend nulle part ailleurs dans le monde. On ne comprend pas que les gens puissent se quereller longtemps, que l'un puisse affirmer comme Darwin [8] : les êtres parfaits descendent de l'imparfait, tandis que l'autre, comme Schelling, dira : les êtres imparfaits descendent du parfait. Tous deux ont raison, mais chacun part d'un point de vue différent. Si l'on envisage le processus spirituel, l'imparfait vient du parfait; si l'on considère le processus physique, c'est le contraire qui est vrai.

Le monde entier est éduqué, dressé, à arrêter des vérités exclusives. Et je dirais que les Allemands sont condamnés de manière tragique à être indifférents aux facultés qui leur sont propres, s'ils veulent s'attacher à une vérité unilatérale. Mais s'ils développent leurs dispositions naturelles et qu'ils approfondissent un peu la question, il leur sautera immédiatement aux yeux que lorsqu'on énonce une quelconque affirmation sur les rapports de l'univers, le contraire de cette affirmation est également exact. Et il n'est possible de voir la réalité qu'en considérant les deux points de vue côte à côte. Voilà ce qu'on apprend vraiment à reconnaître auprès du gardien du seuil, lorsqu'on assiste au combat se déroulant entre les esprits qui vous accompagnent depuis le monde physique et ceux qui se précipitent vers vous depuis l'autre côté, celui du monde suprasensible, mais que les membres des sociétés dont j'ai parlé ne voient pas.

Les choses sont encore différentes chez les populations de langue slave. Comme je l'ai déjà dit, les Slaves de l'ouest sont en quelque sorte disséminés dans la population germanophone d'Europe centrale. De même que le latinisme est l'ombre du passé, les Slaves occidentaux ainsi dispersés, avec lesquels la population germanophone est donc entrée en rapport par l'est, sont les éclaireurs de ce qui à l'avenir doit naître du slavisme. Ils représentent, mais d'une manière inversée, ce que la population latine représente au sein des peuples anglophones. Bien sûr, ils sont, eux aussi, armés pour l'intellectualité de cette époque de l'âme de conscience, mais ils la mystifient,

ils la transmuent en mystique. Les Allemands sont apolitiques. Les Slaves de l'ouest le sont également, mais ils ont tendance à faire descendre le monde spirituel dans le monde physique, et ils le font dès cette vie-ci. Cela leur confère une faculté qui est opposée à celle par exemple des Français ou des Italiens. Les Français et les Italiens sont dépendants, en politique, du fait de plaire aux autres. La politique anglaise, quant à elle, est acceptée comme une évidence, qu'elle plaise ou non. La politique française, l'efficacité de ce qu'elle entreprend, dépend de la manière dont les Français plaisent, et ils plurent certes beaucoup à certaines époques. Il en est autrement chez les Slaves de l'ouest. Leur politique dépend de l'effet antipathique que la nature de leur esprit produit sur la population germanophone. Ils sont dépendants de la manière dont ils déplaisent. Et vous pouvez étudier le destin des Tchèques, des Polonais, des Slovènes, des Serbes, des Slaves occidentaux : il est fonction du degré d'antipathie, du déplaisir qu'ils provoquent chez la population d'Europe centrale. Les relations avec les Français, les Italiens ou les Espagnols dépendent de la sympathie qu'ils inspirent; pour les Polonais, les Slovènes, les Tchèques, les Serbes, elles dépendent de l'antipathie. Si vous étudiez l'histoire, vous trouverez une merveilleuse confirmation de tout cela, car les uns sont liés au passé et les autres à l'avenir.

Pour les Slaves orientaux, qui portent le germe de l'avenir, les choses sont tout autres : la spiritualité naissante constitue le caractère fondamental, la nature la plus élémentaire de cette population. C'est pourquoi la nature du peuple russe par exemple – bien plus encore que la grande masse de la population allemande, qui seulement laisse toujours surgir ses individualités de son ensemble – dépend de l'individualité, qui reçoit à l'extérieur de la nature du peuple les révélations que celle-ci doit recevoir. C'est aussi pourquoi la culture du peuple russe sera encore longtemps, jusqu'à l'aube de la sixième époque postatlantéenne, une culture de révélation. Plus que tout autre, le Russe dépend du clairvoyant, mais il est aussi réceptif à ce que le clairvoyant lui apporte.

Les populations anglophones sont tout simplement amenées de par leur politique vers ce à quoi leur nature les prédispose. La population germanophone est, elle, amenée, également par sa politique, vers quelque chose qui n'est pas en elle en réalité et qui peut l'entraîner très facilement dans des eaux troubles, dans le manque de véracité, surtout si elle s'adonne aux instincts. Or cela ne lui arriverait jamais si les hommes qui représentent l'esprit allemand et aspirent à l'intellectualité pratiquaient une autodiscipline adaptée. Car les autres n'ont pas encore atteint ce qu'est l'es-

sence véritable du génie allemand, ils vivent au-dessous du niveau. C'est encore plus le cas chez les Russes, qui ne sont pas seulement apolitiques comme les Allemands, mais antipolitiques. En conséquence, la politique britannique sera égoïste, la politique allemande tombera dans un idéalisme rêveur qui n'a pas forcément beaucoup à voir avec la réalité et sera accompagné de tout un cortège de mensonges, de théories, car tout ce qui théorise manque de véracité. Quant à la politique russe, elle ne peut qu'être tout à fait contraire à la vérité, car elle est un élément étranger et n'est pas conforme au caractère russe. Si le Russe est amené à faire de la politique à partir de sa nature propre, il préférera tomber malade, car devenir « politique » signifie chez ce peuple tomber malade, accueillir en soi des forces destructrices. Le Russe n'est pas seulement apolitique, il est antipolitique. Il peut être dominé par des politiciens de la trempe de ceux qui furent à l'origine de cette guerre. Mais ceux-là n'agissent pas en Russes, ils agissent en qualité de tout autre chose. Le Russe tombe malade s'il devient politicien, car conformément à l'esprit de son peuple, il n'a rien à voir avec la politique. Ce qui le concerne, c'est autre chose : je veux parler du troisième élément du « Conte » de Goethe, la connaissance, la sagesse qui naîtra dans l'humanité au cours de la sixième période postatlantéenne.

Les trois éléments se trouvent donc ainsi répartis : puissance, apparence, connaissance – ouest, centre, est. Il faut en tenir compte. C'est parce que dans le fond la politique rend cette nature russe malade, qu'une politique comme celle du bolchevisme a pu lui être imposée sous sa forme la plus grossière, la plus radicale, car on aurait pu tout aussi bien lui inoculer quelque chose d'autre, étant donné qu'elle n'est pas seulement apolitique, mais aussi antipolitique.

Ces choses se révèlent aussi devant le gardien du seuil. Ce que le Russe perçoit en priorité, lorsqu'en tant qu'occultiste il est resté dans le cadre de l'élément russe, ce sont les esprits qui affluent de l'autre côté, du monde suprasensible. Il ne voit pas les esprits qui l'accompagnent, il ne voit pas le combat des esprits, il voit avant tout les esprits lumineux qui se précipitent vers lui depuis le monde spirituel. Il ne voit ni la mort, ni la destruction, mais il voit ce qui, par sa sublimité, submerge quasiment l'être humain et qui surtout le met en grand danger de tomber dans une humilité toujours plus grande, de se jeter à genoux devant le sublime. Arrivé devant le gardien du seuil, le danger pour le Russe qui, en tant qu'occultiste, reste dans l'élément de son peuple est d'être aveuglé par ce qui vient à lui de l'autre côté.

Oui, il faut prendre ces choses en considération si l'on veut voir la vraie réalité. C'est ainsi qu'elles se présentent dans le monde, c'est ainsi qu'elles

agissent. Avec les abstractions, on n'arrive à rien. L'humanité ne s'est jamais tirée d'affaire avec des abstractions. À des époques antérieures, elle était douée d'instincts. Mais aujourd'hui, seul un instinct, dans sa spiritualisation, existe dans la population anglophone : celui de développer l'âme de conscience. Le reste doit être acquis consciemment, c'est ce qui est caractéristique. Sans la connaissance des forces qui œuvrent dans l'humanité et dont nous avons parlé à nouveau aujourd'hui, il est impossible d'avoir ne serait-ce que l'idée de pouvoir s'exprimer sur les problèmes sociaux de façon déterminante. On parle alors comme l'aveugle parlerait de la couleur, si l'on parle de réforme sociale sans connaître l'objet auquel cette réforme doit s'appliquer.

C'est ce qui incite encore et toujours à avertir les hommes que les temps sont venus en effet où ils doivent prendre au sérieux, et non plus comme un jeu, le fait d'apprendre tout au long de leur vie. Toutes les forces dont nous héritons à la naissance et que nous développons par la suite nous conduisent tout au plus jusqu'à la vingt-septième année de notre vie, et à l'avenir elles nous porteront de moins en moins longtemps. Nous avons déjà abordé ce sujet, n'est-ce pas ? Nous avons besoin de quelque chose qui nous permette de rester tout au long de notre vie un être humain en devenir, et non un être qui « est » une bonne fois pour toutes, un être fini, achevé. En ce qui concerne la question sociale, l'humanité comprendra bien des choses à la lumière de ces données. Elle corrigera beaucoup de pensées illusoires qu'elle cultive aujourd'hui encore, et Dieu sait s'il y a beaucoup à corriger. Nous pouvons donc dire que la mission de l'humanité est difficile, mais qu'il faut la mener à bien. Pensez seulement au fait que vous êtes assis ici et connaissez à présent ces choses. Ne vous prenez pas pour autant pour des élus, mais pensez plutôt que dehors, dans le monde, il y en aura bientôt beaucoup d'autres qui pourront les comprendre aussi. Il n'est pas impossible que ces idées s'incarnent vraiment dans l'humanité. L'obstacle n'est donc qu'artificiel, mais il est vrai qu'il est redoutable. Il faut cependant le surmonter, sans quoi il n'y aura pas de salut. Que chacun, à sa place, fasse donc ce qui lui est possible pour vaincre les difficultés dans ce domaine.

Il y a beaucoup, beaucoup à faire pour l'humanité si nous nous pénétrons seulement du sérieux de la tâche : tout d'abord, acquérir la faculté de discerner la réalité, ne pas se laisser vivre dans l'apathie, la somnolence, et surtout ne pas laisser l'humanité vivre dans cet état. Quand on rencontre des gens aujourd'hui, on remarque combien ils sont peu enclins à vraiment prêter attention à ces choses. Nous en avons en effet fait l'expérience au

cours des quatre dernières années, mes chers amis! Combien de gens vraiment bien attentionnés, même très intelligents, n'a-t-on pas vu venir sans cesse avec toutes sortes de programmes d'avenir! Et combien de ces programmes existe-t-il dans le monde! Les gens imaginent toutes sortes de choses, mais celles-ci, dès l'abord, ne servent pas le bien, elles sont au contraire ou des futilités ou des calamités pour les hommes; futilités, si personne ne s'y intéresse, calamités, si elles sont prises en considération. Il n'y a qu'une chose à faire : commencer par apprendre à connaître la réalité. Ainsi, on ne s'imaginera pas par exemple pouvoir créer une association ou faire ceci ou cela, mais on considérera comme son devoir de connaître la réalité et d'accorder ses pensées avec cette réalité. On arriverait déjà à un progrès si, au moins au sein de notre mouvement, beaucoup essayaient de manière juste de pénétrer la vie de leur âme des impulsions dont il est question ici, s'ils se détournaient des idéaux abstraits, chimériques d'une félicité humaine, pour étudier ce que sont les tâches et impulsions de notre époque et y adapter leur comportement.

J'ai voulu vous montrer à nouveau aujourd'hui, à partir d'un autre point de vue, comment il faut aussi étudier la question sociale. On ne peut pas simplement se présenter et dire : Parce que je suis un homme, je comprends les mathématiques; je peux donc construire un pont. Non, chacun sait qu'il faut commencer par apprendre les mathématiques, la mécanique, la dynamique, etc. Eh bien, il faut aussi apprendre les lois de l'humanité si l'on veut, même dans les choses les plus simples, avoir un jugement social. Et les hommes ne sont pas du tout, comme Trotski se l'imagine, des êtres identiques sur toute la planète. Leurs différences s'expriment dans les groupes auxquels ils appartiennent lorsqu'ils se réclament d'une nationalité, ou bien uniquement dans leur individualité. Il nous faut d'une part apprendre à connaître ce qui caractérise les groupes, par exemple la langue, comme nous l'avons vu aujourd'hui, et d'autre part acquérir ce qui a été exposé hier, c'est-à-dire une compréhension directe d'individu à individu. De cela dépend tout ce qui en nous peut devenir jugement social, mais aussi sentiment social, et qui sans quoi n'a aucune chance de se développer.

J'ai donc voulu vous faire connaître, d'un certain côté, ce qui peut vous orienter pour le jugement social et le sentiment social. J'ai voulu attirer votre attention sur le profond sérieux de ce qu'on appelle la question sociale, ainsi que sur le fait qu'il peut y avoir une réelle bonne volonté chez les uns ou chez les autres, comme par exemple chez certains révolutionnaires russes, mais qu'ils sont étrangers à toute réalité, qu'ils ne croient pas

en l'esprit et pensent que les hommes sont tous les mêmes, parfaitement indifférenciés sur la terre.

Quel est donc en réalité cet homme qui vit dans la pensée abstraite de Trotski ? Nous avons vu que connaître les hommes constitue la base élémentaire de la mission sociale ! Or quel est l'homme que Trotski envisage ? C'est celui de l'Ancien Testament, qui aujourd'hui ne peut plus qu'errer comme l'ombre de lui-même. C'est l'animal doté de la faculté d'abstraction. C'est l'animal qui ne s'élève au-dessus de son animalité que par la force de la pensée abstraite. L'animal humain est donc le même sur toute la Terre, puisque les différenciations proviennent de l'âme. Mais celle-ci doit s'élever vers l'esprit, et c'est là qu'apparaît la différenciation. Le psychisme doit donc être étudié : c'est alors qu'apparaît cette différenciation qui agit aussi au travers de l'âme, par exemple dans le réflexe provoqué par la langue, etc. Nous parlerons de ces choses vendredi prochain.

Septième conférence

Berne [1], 12 décembre 1918

Les signes de notre temps sont suffisamment clairs pour que nous appliquions aux événements qui lui sont propres, à la vie de cette époque, les sentiments et observations que nous acquérons grâce à notre travail d'approfondissement de la science spirituelle. Car non seulement la conjoncture actuelle parle un langage clair, mais, d'une certaine manière, nos conceptions issues de la science spirituelle elle-même justifient aussi ce langage. En effet, dans la plupart de nos considérations, nous sommes partis d'un fait fondamental de l'évolution humaine, à savoir que cette évolution s'accomplit par étapes successives, dont les plus importantes, celles qui nous concernent actuellement en priorité, ont commencé, comme nous le savons, avec la grande catastrophe atlantéenne. De ces époques postatlantéennes, quatre se sont déjà écoulées, et nous vivons actuellement dans la cinquième. Cette étape de l'évolution dont le début se situe au XVe siècle de notre ère chrétienne est celle que nous pouvons appeler l'ère de l'âme de conscience. Dans les autres périodes de culture, d'autres forces spécifiques de l'âme ont été développées chez l'être humain. Au cours de la nôtre, qui, dans la première moitié du XVe siècle, a succédé à l'époque gréco-latine, l'humanité doit progressivement développer l'âme de conscience. La précédente, qui commence au VIIIe siècle avant J.-C. pour s'achever au XVe siècle de notre ère, vit surtout l'humanité développer l'âme d'entendement ou âme de sensibilité, conformément aux exigences de l'époque.

Nous ne nous engagerons pas dans la caractérisation de ces étapes, mais nous allons étudier principalement ce qu'est la spécificité de notre époque, laquelle ne compte encore que relativement peu de siècles, une époque durant en moyenne un peu plus de deux mille ans. Il reste donc encore beaucoup à réaliser dans cette ère de l'âme de conscience, au cours de laquelle la tâche de l'humanité civilisée sera de comprendre l'être humain dans sa totalité, de le réduire à ses propres moyens et d'élever jusqu'à la pleine lumière de la conscience énormément de choses que jusqu'ici il ressentait et jugeait de manière instinctive.

N'est-ce pas, bien des difficultés, bien des événements chaotiques de notre époque qui se déroulent autour de nous et avec nous s'expliquent tout à coup lorsqu'on sait que la tâche de notre époque est d'élever l'instinctif au niveau de la conscience. Car la réalité instinctive se développe d'elle-même en quelque sorte, mais ce qui doit être conscient exige de l'homme qu'il fasse un effort intérieur, qu'il commence surtout à penser véritablement à partir de son être tout entier. Or l'homme redoute cela. Participer consciemment à l'élaboration des rapports de l'univers est quelque chose qu'il ne fait pas volontiers. En outre, nous touchons ici un point sur lequel les hommes s'abusent encore beaucoup de nos jours. Ils pensent en effet vivre à l'époque du développement de la pensée et sont fiers de penser davantage aujourd'hui qu'autrefois. Mais d'emblée, cela trompe, c'est une illusion, l'une des nombreuses illusions dont se nourrit l'humanité actuelle. Ce dont les hommes sont si fiers, cette préhension des pensées est bien souvent instinctive. Et ce qui cherche à s'exprimer dans cette cinquième époque postatlantéenne de l'âme de conscience ne pourra faire progressivement surface que lorsque l'instinctif, qui est apparu au cours de l'évolution humaine et s'exprime aujourd'hui dans cette fierté au sujet de la pensée, deviendra actif, quand les facultés intellectuelles ne viendront plus uniquement du cerveau, mais de l'homme tout entier, quand elles ne seront plus qu'une partie seulement de l'ensemble de la vie spirituelle, qu'elles s'élèveront du mode rationaliste au mode imaginatif, inspiratif et intuitif. Ce que l'être humain d'aujourd'hui doit affronter, et qui peut d'ores et déjà lui montrer que même les pensées les plus quotidiennes(2) traduisent le caractère particulier des hommes de cette époque, c'est ce que l'on doit évoquer inlassablement : l'apparition de la question sociale.

Mais celui qui s'est plongé avec sérieux dans notre science spirituelle d'orientation anthroposophique sera très facilement gagné par le sentiment que ce qui constitue l'essentiel dans l'édification d'un ordre social, qu'on l'appelle étatique ou autrement, doit provenir de ce que l'être humain développe à partir de lui-même, de ce qu'il peut développer à partir de lui-même avec pour devoir celui de régler les relations d'être humain à être humain. Tout ce qu'il développe ainsi correspond naturellement à certaines impulsions qui finalement appartiennent bien à notre vie psychospirituelle. Si l'on considère la chose sous cet angle, on pourra poser la question suivante : Ne doit-on pas surtout diriger l'attention sur les impulsions sociales, sur ce qui cherche à émerger de la nature humaine en tant qu'impulsions sociales ? Appelons, si vous le voulez, ces impulsions sociales instincts sociaux, sans toutefois penser à quelque chose d'unique-

ment animal, et en n'oubliant pas que l'instinct ne doit pas être uniquement quelque chose d'inconscient et d'instinctif, mais en ayant bien à l'esprit qu'en employant cette expression, nous voulons dire que nous sommes à l'ère de conscience et que l'instinct veut précisément s'élever au niveau de la conscience.

Or, lorsqu'on en vient à penser couramment qu'il existe des instincts sociaux qui veulent se réaliser, l'homme d'aujourd'hui, qui est tellement enclin à considérer toute chose d'un point de vue exclusif, tombe, conformément à l'esprit de notre époque, dans une horrible partialité qu'il ne s'agit pas de déplorer, mais d'observer calmement, parce qu'elle doit être surmontée. C'est toujours comme si on ne prenait en compte qu'un seul mouvement du pendule, sans jamais considérer qu'il ne peut osciller du milieu vers un des côtés sans pencher ensuite également vers l'autre. Il en est de même pour les instincts sociaux qui ne peuvent s'exprimer en l'homme dans une seule direction. La nature humaine elle-même fait que dans l'homme les instincts antisociaux et sociaux s'opposent tout à fait naturellement. Et de même qu'il y a des instincts sociaux dans la nature humaine, il y a aussi des instincts antisociaux. Il faut absolument tenir compte de ces choses. Car les dirigeants et agitateurs sociaux tombent dans la grande illusion qu'il leur suffit de répandre telle ou telle conception ou de soulever telle ou telle classe humaine, dont la volonté ou la tendance est de cultiver les instincts sociaux lorsqu'il s'agit de conceptions. Ils sont véritablement dans l'illusion, car ils ne tiennent pas du tout compte de la présence des instincts antisociaux. Or il s'agit aujourd'hui de pouvoir regarder ces choses en face, sans s'illusionner, et cela n'est possible qu'en partant des observations de la science spirituelle. On aimerait dire que les hommes passent en dormant à côté de ce qui est le plus important dans leur vie s'ils refusent d'envisager celle-ci du point de vue de la science spirituelle.

Nous devons nous poser la question : Qu'en est-il au juste des relations d'être humain à être humain en ce qui concerne les instincts sociaux et antisociaux ? Voyez-vous, la réalité de la rencontre entre deux êtres humains est au fond quelque chose de très compliqué ! Il nous faut, bien entendu, envisager le cas, je dirais, de manière radicale. Bien sûr, les rencontres se différencient, elles varient selon les circonstances, mais nous devons envisager le signe caractéristique commun à toute rencontre. Nous devons nous demander : Que se passe-t-il réellement dans la réalité générale, donc pas seulement dans ce qui s'offre aux perceptions extérieures, que se passe-t-il dans cette réalité, lorsque deux hommes se font face ? Rien de moins que ceci : une certaine force agit d'un individu à

l'autre. La rencontre signifie simplement qu'une certaine force passe d'un homme à l'autre. Dans nos relations avec autrui, nous ne pouvons pas être indifférents les uns envers les autres dans la vie, même pas dans nos simples pensées et sentiments, même pas lorsque nous sommes éloignés dans l'espace. Lorsque nous avons à nous occuper d'autrui de quelque manière que ce soit, lorsque nous avons à créer une quelconque possibilité de relation, une force agit qui passe d'une personne à l'autre. C'est ce qui est à la base de la vie sociale et fonde en réalité la structure sociale des hommes lorsque ces forces, multipliées, s'entremêlent. C'est naturellement dans la relation directe d'être humain à être humain que le phénomène se manifeste dans toute sa pureté : là, il y a, par l'impression que l'un fait sur l'autre, le désir d'endormir l'être humain. C'est donc un fait général de la vie sociale : on est endormi par celui avec lequel on est en relation. Cette tendance latente, comme dirait le physicien, est constante.

Pourquoi ? Eh bien, voyez-vous, cela repose sur une disposition très importante de l'ensemble de l'entité humaine. Cela repose sur le fait qu'au fond, avec la conscience ordinaire actuelle, ce que nous nommons instincts sociaux ne se développe en réalité de manière juste à partir de l'âme de l'homme que lorsque celui-ci dort. À moins d'avoir atteint la clairvoyance, vous n'êtes en vérité imprégnés d'instinct social que lorsque vous dormez. Et seul ce qui venant du sommeil continue d'agir lorsque vous êtes éveillé, agit en tant qu'instinct social. Sachant cela, vous ne vous étonnerez pas de ce que la nature sociale cherche à vous endormir dans votre relation à l'autre. Cet instinct social doit se développer dans les rapports humains. Or, étant donné que cela n'est possible que durant le sommeil, la tendance s'installe donc dans tout commerce avec autrui d'endormir l'autre afin justement d'établir un rapport social. C'est là quelque chose de bien consternant, certes, c'est pourtant ce qui se présente au regard de quiconque observe la réalité de la vie. Nos relations humaines consistent avant tout à endormir notre faculté de représentation, en vue d'installer les instincts sociaux entre les hommes.

Donc, en réalité vous devriez toujours avoir envie de dormir. Tout ce dont je parle en ce moment se déroule naturellement dans le subconscient, mais n'en est pas moins réel pour autant et n'en pénètre pas moins constamment notre vie. Il y a donc bien à la base de la création de la structure sociale de l'humanité une inclination constante au sommeil. Mais bien entendu, vous ne pouvez pas passer votre vie à dormir.

Quelque chose d'autre vient donc s'inscrire en opposition à cela. En fait, lorsque les hommes ne dorment pas, ils se dressent, se cabrent conti-

nuellement contre cette tendance. De sorte que, lorsque vous faites face à quelqu'un, vous vous trouvez toujours dans le conflit suivant : vous avez continuellement tendance à dormir, à vivre dans le sommeil le rapport à cette personne. Or, comme il ne vous est pas permis de vous perdre, de sombrer dans le sommeil, une force contraire se met en mouvement en vous afin que vous restiez éveillé. Envie de dormir, envie de rester éveillé, les deux tendances coexistent toujours dans les rapports humains. Mais, dans ce cas, la tendance à rester éveillé est antisociale; c'est l'affirmation de l'individualité propre, de la personnalité individuelle face à la structure sociale. Le seul fait d'être homme parmi les hommes fait osciller la vie intime de notre âme entre le social et l'antisocial. Et ces deux instincts que nous portons en nous et que l'on peut observer de manière occulte lorsqu'on voit des hommes ensemble, dominent notre vie. Lorsque nous prenons des dispositions, même si pour la conscience actuelle très avisée celles-ci s'éloignent considérablement de la réalité, elles sont pourtant bien l'expression de ce rapport pendulaire entre les instincts sociaux et antisociaux. Que les économistes réfléchissent à ce qu'est le crédit, le capital, la rente, etc.; ces choses qui font la loi dans les relations sociales ne sont que l'expression du mouvement de va-et-vient entre ces deux instincts.

Voyez-vous, quiconque pense découvrir des remèdes pour notre époque devrait adhérer avec toute sa raison, en vrai scientifique, à ces choses. Comment expliquer, en effet, que l'exigence sociale se soulève à notre époque précisément ? Eh bien, nous vivons à l'époque de l'âme de conscience, où l'homme doit apprendre à se mettre debout, bien campé sur ses deux jambes. De quoi a-t-il besoin ? Il a besoin, pour accomplir sa tâche, sa mission de cette cinquième époque postatlantéenne, de s'affirmer, de ne pas se laisser endormir. Il a besoin, pour trouver sa juste place dans cette époque, de développer les instincts antisociaux. Et l'homme ne pourrait atteindre le but de sa mission si les instincts antisociaux, grâce auxquels il se hisse au sommet de sa propre personnalité, ne devenaient de plus en plus puissants. Aujourd'hui, l'humanité n'a encore aucune idée de la puissance avec laquelle ces instincts devront se développer sans relâche jusque dans le troisième millénaire. Cela est nécessaire pour que l'homme arrive convenablement au terme de son évolution.

À des époques antérieures, le développement des instincts antisociaux n'était pas le pain spirituel de l'évolution de l'humanité. C'est pourquoi on n'avait nul besoin d'un contrepoids. Mais à notre époque, où l'homme doit développer les instincts antisociaux pour lui-même, pour son soi individuel, parce qu'il est justement soumis à l'évolution contre laquelle

on ne peut rien faire, quelque chose doit apparaître que l'homme pourra opposer à ces instincts antisociaux : une structure sociale grâce à laquelle l'équilibre de cette tendance de l'évolution sera maintenu. Les instincts antisociaux doivent agir à l'intérieur afin que l'homme atteigne le sommet de son développement; la structure sociale doit, elle, opérer à l'extérieur, dans la vie de la société, afin que l'homme ne perde pas l'homme dans le contexte de la vie. D'où l'exigence sociale de notre époque. Elle n'est pour ainsi dire rien d'autre que le contrepoids nécessaire à la tendance intérieure de l'évolution humaine.

Vous voyez bien qu'une observation partiale des choses ne mène à rien. Pensez par exemple, étant donné la manière dont vivent les hommes, que certains mots prennent des valeurs particulières, une «valence» négative ou positive, je ne parle pas d'idées ou de sentiments, mais de mots, qui prennent une certaine valeur. Ainsi le mot «antisocial» prend une connotation antipathique, on y voit quelque chose de mauvais. Bien, mais le problème, c'est qu'on ne peut guère se préoccuper de savoir si on le trouve négatif ou non, puisqu'il s'agit de quelque chose de nécessaire, puisque précisément à notre époque, qu'il soit positif ou négatif, ce mot est lié aux tendances nécessaires de l'évolution de l'être humain. Et lorsque quelqu'un se présente en affirmant qu'il faut combattre les instincts antisociaux, il énonce là un non-sens parfaitement commun, car ils ne peuvent être combattus. Ils doivent, conformément à la tendance tout à fait normale de l'évolution de l'humanité, se saisir de l'être intérieur de l'homme de notre époque. Il ne s'agit pas de trouver des recettes pour combattre les instincts antisociaux, mais ce qui compte, c'est d'élaborer, d'organiser les institutions sociales, la structure, l'organisation de ce qui se trouve à l'extérieur de l'individu humain, de ce qui n'est pas partie intégrante de l'homme, de manière à créer un contrepoids à l'instinct antisocial qui agit au-dedans de l'être humain. C'est pourquoi il est si nécessaire qu'à notre époque l'être tout entier de l'homme soit exclu de l'ordre social, faute de quoi ni l'un ni l'autre ne peuvent être purs.

Voyez-vous, nous avions jadis des catégories sociales, des classes. Notre époque s'efforce de les dépasser, elle ne peut plus diviser les hommes en classes, mais elle doit laisser l'être humain s'affirmer dans sa totalité et le placer dans une structure sociale où seul ce qui est séparé de son être sera organisé socialement. C'est pourquoi j'ai dit hier, au cours de la conférence publique (3), qu'à l'époque gréco-latine, l'esclavage pouvait encore régner. L'un était le maître, l'autre l'esclave; les hommes étaient classés. Ce qui nous reste de cette époque, c'est ce qui met le prolétaire

dans un tel état d'agitation : le fait que sa force de travail soit une marchandise, que donc quelque chose qui est en lui soit encore organisé de manière extérieure. Cela doit disparaître. On ne peut organiser socialement que ce qui n'est pas lié à l'homme : sa position, le lieu où il est placé, mais pas ce qui est en lui-même.

Tout ce qu'on reconnaît de cette manière concernant l'évolution nécessaire de la vie sociale doit aujourd'hui être véritablement compris dans le sens où, de même qu'on ne peut prétendre savoir compter par exemple sans avoir appris la table de multiplication, on peut tout aussi peu avoir la prétention de participer au débat sur les réformes sociales ou autres choses analogues, sans avoir appris ce que nous sommes en train de caractériser concrètement aujourd'hui, à savoir qu'il existe un socialisme et un antisocialisme. Les personnalités qui, occupant les postes les plus importants de notre organisation étatique ou sociale, se mettent aujourd'hui à parler d'exigences sociales, sont pour celui qui sait comme quelqu'un qui voudrait commencer la construction d'un pont au-dessus d'un fleuve impétueux sans jamais avoir seulement appris le principe du parallélogramme des forces, par exemple! Ils peuvent bien construire un pont, celui-ci s'écroulera à la première occasion. C'est l'image que donnent les dirigeants sociaux ou encore ceux qui cultivent des dispositions sociales différentes : leurs projets s'avéreront impossible à la première occasion, car ces choses exigent que nous travaillions avec la réalité et non pas contre elle. C'est pourquoi il est d'une importance infinie que soit enfin pris au sérieux ce que j'appellerais le nerf vital de notre conception spirituelle d'orientation anthroposophique.

Une des impulsions qui nous anime au sein de ce mouvement est que nous cultivons tout au long de notre vie ce que la plupart des gens ne pratiquent que durant leur prime jeunesse : alors même que nos cheveux sont peut être devenus gris depuis longtemps, nous nous asseyons encore sur les bancs de l'école, l'école de la vie, bien sûr. C'est une des attitudes qui nous distingue de ceux qui croient être quittes pour le reste de leur existence, du moment que jusqu'à l'âge de 25, 26 ans, ils ont musardé et vadrouillé, non, je veux dire suivi des cours, étudié ! Ils ont bien tout au plus encore quelque bon divertissement personnel, n'est-ce pas, ou autre chose de ce genre, qui leur permet d'apprendre encore quelque chose. Mais le sentiment profond qui assaille notre âme au fur et à mesure que nous progressons vers la connaissance de ce qui constitue le cœur de notre science spirituelle, ce sentiment est que l'homme doit vraiment apprendre tout au long de sa vie s'il veut se montrer à la hauteur des tâches que celle-ci lui impose. Il est très

important que nous nous pénétrions de ce sentiment. Si l'on ne rompt pas avec cette croyance qu'il est possible de tout maîtriser grâce aux dispositions naturelles acquises jusqu'à la vingtième ou vingt-cinquième année, qu'il suffit ensuite de se rassembler au parlement ou ailleurs pour pouvoir décider de tout, tant qu'on n'abandonnera pas cette manière de voir, ce sentiment, rien de salutaire ne pourra advenir dans la structure sociale.

L'étude de la réciprocité des tendances sociales et antisociales est extraordinairement importante pour notre temps. En ce qui concerne les secondes, nous ne pouvons que les étudier, car, comme je l'ai expliqué, l'évolution de notre époque veut qu'elles soient parmi les choses les plus importantes devant s'imposer et se développer en nous-mêmes. La réalité antisociale ne peut qu'être maintenue dans un certain équilibre grâce à la tendance sociale, laquelle demande cependant à être cultivée en toute conscience. Or, dans les faits cela s'avérera de plus en plus difficile, car l'autre tendance, l'antisociale, correspond en réalité à la tendance naturelle. Mais le social est nécessaire, il faut le cultiver. Et l'on observera, dans cette cinquième époque postatlantéenne, que ceux qui s'abandonnent à eux-mêmes, qui n'interviennent pas activement et ne participent pas avec l'activité de leur âme, auront tendance à négliger le social. Ce qui est nécessaire et doit être acquis très consciemment, tandis qu'autrefois cela était instinctif dans l'être humain, c'est justement l'intérêt d'être humain à être humain. Cet intérêt est le nerf vital de toute vie sociale.

Il semble aujourd'hui encore presque paradoxal d'affirmer que les hommes n'arriveront jamais à élucider ce qu'on appelle les difficiles notions d'économie politique tant que l'intérêt de l'homme pour l'homme ne grandira pas, tant que les hommes ne commenceront pas à relier aux réalités les images trompeuses qui règnent dans la vie sociale. Qui donc pense tout simplement que, par le fait d'appartenir à l'ordre social dans lequel il vit, il se trouve en réalité toujours dans un rapport complexe d'être humain à être humain ? Supposez que vous ayez un billet de cent francs dans la poche et que vous le dépensiez au cours d'une matinée où vous vous promenez et faites des achats. Que signifie le fait que vous sortiez avec un billet de cent francs en poche ? Ce billet n'est en fait qu'une illusion, dans la réalité il n'a aucune valeur et ce serait la même chose s'il s'agissait de pièces de métal. Je n'ai pas l'intention de parler aujourd'hui des métallistes et des nominalistes sur le terrain de la théorie de l'argent, mais même lorsque vous avez des pièces de monnaie, il s'agit en réalité d'une illusion, car elles n'ont aucune valeur réelle. L'argent s'insère en effet entre deux autres éléments, et c'est uniquement parce qu'il existe un cer-

tain ordre social, aujourd'hui purement étatique, que le billet de cent francs que vous dépensez dans la matinée pour diverses choses ne représente rien d'autre que l'équivalent d'un certain nombre de jours de travail d'un certain nombre de personnes. Tel nombre d'individus doit travailler tant de jours, telle quantité de travail humain doit affluer dans l'ordre social humain, doit se cristalliser en marchandise pour qu'en somme la valeur apparente d'un billet de banque devienne une valeur réelle, mais cela uniquement sur commandement de l'ordre social. Le billet de banque vous donne seulement le pouvoir de mettre à votre service une certaine quantité de travail, de disposer de cette quantité de travail. Placez devant votre esprit l'image suivante : en raison de ma position sociale, le billet que j'ai en main me donne un pouvoir sur un certain nombre d'ouvriers; puis visualisez ceci : à chaque heure du jour, d'autres vendent le travail de ces ouvriers comme valeur équivalente, comme valeur équivalente réelle de ce que vous avez dans votre porte-monnaie sous la forme de ce billet de cent francs. Alors seulement, vous avez l'image de la réalité.

Nos relations sont devenues si compliquées que nous ne prêtons plus aucune attention à ces choses, surtout quand elles ne sont pas faciles à imaginer. L'exemple que j'ai pris est simple mais, en économie politique [(4)], dans le domaine si difficile du capital, de la rente et du crédit où les choses sont si compliquées, les professeurs d'université eux-mêmes n'y voient pas clair, je parle des économistes, dont ce serait justement la fonction d'y voir clair. Vous pouvez déjà en conclure à quel point il est nécessaire d'envisager ces choses de manière juste. Naturellement, nous ne réformerons pas aujourd'hui l'économie politique, celle-ci étant tombée dans un état de détresse à cause précisément de ce qu'on apprend de nos jours quand on est étudiant en économie politique. Mais nous pouvons au moins nous demander, en ce qui concerne la pédagogie du peuple, etc., ce qui est nécessaire afin que la vie sociale soit mise consciemment en opposition à la vie intérieure antisociale. Qu'est-ce qui là est nécessaire ? Je disais qu'il est difficile à notre époque de trouver l'intérêt véritable d'être humain à être humain. Vous n'avez pas cet intérêt véritable si vous pensez pouvoir vous acheter quelque chose pour un billet de cent francs et ne pensez pas que cela présuppose un rapport social à un certain nombre d'individus et à leurs forces de travail. Vous ne l'avez que si, dans votre représentation, vous pouvez remplacer tout acte illusoire de ce genre, comme l'échange de marchandises contre un billet de cent francs, par l'acte réel qui lui est lié.

Voyez-vous, les simples bavardages, je dirais, égoïstes, qui réchauffent le cœur en affirmant que nous aimons notre prochain et que nous manifestons

cet amour dès que nous en avons l'occasion, ces bavardages ne font pas la vie sociale. Cet amour est la plupart du temps un amour effroyablement égoïste. Bien des gens prêtent assistance à leurs semblables de manière paternaliste, grâce au «butin», pourrait-on dire, dont ils se sont d'abord emparés, pour se procurer ainsi un objet pour leur égoïsme qui leur permettra vraiment de se réchauffer intérieurement en pensant : Tu fais ceci, tu fais cela. On n'imagine pas à quel point une grande part du prétendu amour de bienfaisance est en réalité de l'égoïsme masqué.

Il ne s'agit pas d'envisager seulement ce qui nous est le plus proche et qui, en réalité, est soumis à notre amour-propre; non, ce qui compte, c'est de nous sentir le devoir de diriger notre regard sur la structure sociale aux multiples ramifications dans laquelle nous vivons. Pour cela, nous devons au moins créer les bases nécessaires, mais aujourd'hui très rares sont les personnes qui sont prêtes à le faire.

J'aimerais tout au moins commenter une certaine interrogation du point de vue de la pédagogie populaire : Comment pouvons-nous opposer consciemment les instincts sociaux à ceux, antisociaux, qui se développent naturellement ? Comment pouvons-nous les cultiver de manière à ce que l'intérêt d'être humain à être humain, qui dans cette époque de l'âme de conscience s'est terriblement atrophié, naisse véritablement en nous, qu'il se développe toujours et encore, et que nous ne connaissions pas le repos lorsque par hasard il cesse ? Des abîmes séparent déjà les hommes d'aujourd'hui ! Les gens ne soupçonnent pas à quel point ils passent les uns devant les autres sans se comprendre le moins du monde. Le désir de se mettre vraiment à la portée d'autrui, de sa spécificité personnelle, est aujourd'hui complètement insignifiant. Nous avons d'une part ce cri qui réclame la socialisation, et d'autre part l'irruption toujours plus importante du pur instinct antisocial. On voit bien à quel point les hommes passent en aveugles les uns près des autres, lorsqu'ils se rassemblent au sein de divers cercles ou sociétés. Ces réunions ne sont même pas l'occasion de mieux se connaître. Les gens peuvent se côtoyer pendant des années sans se connaître davantage qu'au premier jour de leur rencontre. Or c'est cela justement qui est important, qu'à l'avenir, je dirais, on développe le social de façon systématique pour faire face à l'antisocial. Il existe pour cela divers moyens sur le plan intérieur, le plan de l'âme. Nous pouvons par exemple essayer de jeter plus souvent un regard rétrospectif sur notre vie personnelle présente, sur notre incarnation actuelle, tenter d'avoir une vue d'ensemble de ce qui s'est passé dans notre vie, entre nous et tous ceux qui sont entrés dans cette vie. Si nous sommes sincères, nous nous dirons, du

moins la plupart d'entre nous, que le plus souvent c'est en plaçant notre propre personne au centre de cette rétrospective que nous considérons aujourd'hui l'entrée de ces nombreuses personnes dans notre vie. Qu'avons-nous reçu de cette personne-ci, ou bien encore de celle-là? Voilà ce que nous nous demandons conformément à notre ressenti, et voilà justement ce que nous devrions combattre. Nous devrions essayer de placer devant notre âme l'image des personnes que nous avons connues, professeurs, amis ou autres personnes nous ayant soutenus, ou de celles qui nous ont fait du tort et envers lesquelles nous sommes parfois plus redevables qu'envers celles qui nous ont servis. Nous devrions faire défiler ces images devant notre âme, nous représenter de façon bien vivante ce que chacun à nos côtés a fait pour nous. En procédant ainsi, nous apprendrons peu à peu à nous oublier nous-mêmes et nous découvrirons qu'en réalité presque tout ce qui nous touche ne pourrait pas exister si telle ou telle personne, nous encourageant, nous enseignant, ou de quelque autre façon, n'était pas intervenue dans notre vie. Alors seulement, surtout si nous considérons les années écoulées depuis longtemps et les personnes avec lesquelles nous ne sommes peut-être plus en relation et envers lesquelles nous arriverons donc plus facilement à une certaine objectivité, il nous apparaîtra que la substance psychique de notre vie est aspirée par les influences auxquelles nous avons été soumis. Notre regard s'étend sur une foule de gens qui au fil du temps ont défilé dans notre vie. Si nous essayons de développer un sens pour tout ce que nous devons à l'une ou l'autre de ces personnes, si nous essayons de cette façon de nous voir dans le miroir de tous ceux qui au cours du temps ont agi sur nous en partageant notre vie, alors progressivement se libérera de nous, nous pourrons en faire l'expérience, un sens spécifique. Parce que nous nous serons exercés à trouver des images des personnes auxquelles nous étions liées par le passé, un sens se dégagera de notre âme qui nous permettra de contempler dès aujourd'hui l'image de l'être humain que nous rencontrons, à qui nous faisons face dans le présent. Et il est d'une importance considérable que s'éveille en nous l'instinct de ne pas ressentir face à l'autre uniquement sympathie et antipathie, de ne pas uniquement laisser libre cours à cet instinct qui fait qu'on aime ou déteste toujours quelque chose chez l'autre; il est primordial d'éveiller en nous une image dépourvue d'amour et de haine, c'est-à-dire une image de l'autre tel qu'il est. Vous n'aurez peut-être pas le sentiment que ce que je dis là revêt une telle importance. C'est pourtant bien le cas. Car cette faculté de faire vivre en soi, sans haine ni amour, une image d'autrui, de faire renaître l'autre psychiquement en soi, est une qualité qui,

je dirais, disparaît un peu plus chaque jour de l'évolution humaine, que les hommes perdent peu à peu complètement. Ils évoluent les uns à côté des autres sans que s'éveille en eux le désir de laisser l'autre s'éveiller en eux-mêmes. Or c'est là quelque chose qu'il s'agit de cultiver en toute conscience, et qu'il faut également introduire dans la pédagogie et dans les écoles. Cette faculté de développer chez l'être humain la capacité imaginative ne peut être pleinement atteinte que si nous ne craignons pas, au lieu de rechercher les sensations dans la vie, de faire calmement cette rétrospective en nous-mêmes qui place nos relations passées devant notre âme. Nous serons alors également en mesure de nous comporter d'une manière imaginative envers ceux qui viennent à notre rencontre aujourd'hui. Nous opposerons alors l'instinct social à ce qui se développe nécessairement toujours davantage de manière inconsciente : l'instinct antisocial. Ceci est une chose.

L'autre chose importante peut être rattachée à cette rétrospective : il s'agit que nous tentions de devenir toujours plus objectifs vis-à-vis de nous-mêmes. Et pour cela, il nous faut à nouveau remonter à des époques passées de notre vie. Mais cette fois, nous pouvons, je dirais, aborder directement les faits, réfléchir par exemple, si vous avez – disons – trente, quarante ans, à la chose suivante : Bon, comment les choses se présentaient-elles lorsque j'avais dix ans ? Je veux tout d'abord m'imaginer totalement dans la situation, je veux me représenter l'enfant que j'étais comme s'il s'agissait d'un autre petit garçon ou d'une autre petite fille de dix ans; je veux oublier que c'est de moi qu'il s'agit, je veux vraiment m'efforcer de m'objectiver. Cet acte d'objectivation de soi-même, cette libération dans le présent de son propre passé, ce dépouillement du moi de ses expériences, voilà quel doit être aujourd'hui notre objectif particulier. Car le présent a tendance à rattacher étroitement le moi aux expériences vécues. De manière complètement instinctive, l'être humain d'aujourd'hui veut être ce que lui apportent ses expériences. C'est pourquoi il est si difficile de parvenir à l'activité que donne la science de l'esprit. Elle demande à l'esprit un effort toujours renouvelé, et il n'est pas question de se reposer sur ses acquis. Vous remarquerez d'ailleurs qu'avec le seul acquis si commode de la mémoire, on n'arrive à rien dans la véritable science de l'esprit. On oublie les choses, il faut toujours les cultiver de nouveau; mais c'est justement ce qui est bon et juste. En effet, celui qui a bien progressé dans le domaine de la science spirituelle essaie chaque jour de placer devant son regard les choses les plus élémentaires; les autres ont honte de le faire. Dans la science de l'esprit, rien ne doit dépendre du fait qu'on retient les

choses au moyen de la mémoire, car tout dépend de ce qu'on les saisit dans l'expérience immédiate du présent. Il nous faut donc acquérir cette faculté de nous objectiver, d'imaginer ce gamin ou cette gamine comme s'il s'agissait d'une personne inconnue, de nous efforcer toujours davantage de nous libérer de notre vécu, d'être à l'âge de trente ans de moins en moins dépendant des impulsions de l'enfant de dix ans qui continuent à mener leur vie fantomatique en nous. Se libérer de son passé ne signifie pas le renier, mais le retrouver d'une autre façon, et cela est quelque chose d'infiniment d'important. Donc, d'une part, nous cultivons consciemment l'instinct social, l'impulsion sociale, lorsque nous nous créons les imaginations relatives à l'être humain actuel en jetant un regard rétrospectif sur les êtres appartenant à notre passé, et en nous considérant nous-mêmes psychiquement comme le produit de ces gens. D'autre part, grâce à notre objectivation, nous acquérons la possibilité de développer directement l'imagination de nous-mêmes. Cette objectivation des périodes passées nous est alors utile si elle n'agit pas inconsciemment en nous. Réfléchissez à cela : si inconsciemment, le jeune garçon ou la jeune fille de dix ans continue à vivre en vous, vous êtes donc l'homme de trente ou quarante ans, flanqué de surcroît de l'enfant de dix ans, mais celui de onze ans, de douze ans, etc., vous accompagnent également. L'égoïsme atteint alors une puissance incroyable. Il diminuera toujours davantage si vous vous dégagez de votre passé, si vous l'objectivez, si de plus en plus il devient objet. Voilà ce qu'il est capital de comprendre.

Telle sera la condition nécessaire, et il faudrait en réalité expliquer inlassablement au peuple qui, de manière insensée et illusoire, dresse des exigences sociales qu'il est nécessaire de discerner comment l'homme se transforme d'abord lui-même en un être agissant socialement, à une époque où les instincts antisociaux doivent justement s'exprimer afin d'élever la nature humaine.

Vous découvrirez tout le sens de ce que je viens d'exposer en réfléchissant à ceci : en 1848 parut le premier écrit « influent » en quelque sorte qui aujourd'hui encore continue d'agir, même dans le socialisme le plus radical qu'est le bolchevisme. Il s'agit du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx [(5)], où se trouve résumé ce qui de multiples manières règne sur les esprits et les cœurs des prolétaires. Karl Marx put conquérir le monde prolétarien pour la simple raison qu'il a exprimé ce que le prolétaire comprend, ce qu'il pense du fait qu'il est prolétaire. Ce *Manifeste du parti communiste*, dont je n'ai pas besoin de vous expliquer le contenu, parut donc en 1848. Ce fut le premier document, la première graine des fruits

que nous voyons mûrir aujourd'hui, après que d'autres forces opposées ont été détruites. On y trouve une phrase, un mot d'ordre que presque toute la littérature socialiste reprend aujourd'hui : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Voilà une phrase qui a fait le tour de toutes les réunions socialistes possibles, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Qu'est-ce qu'elle exprime ? Elle exprime la chose la plus contre-nature qu'on puisse imaginer à notre époque : une impulsion de socialisation, d'union d'une certaine masse d'individus. Mais sur quoi est censée être édifiée cette union, cette socialisation ? Sur le contraire, sur la haine de ceux qui ne sont pas prolétaires. La socialisation, le rapprochement des hommes sont censés être bâtis sur la séparation ! Il vous faut bien réfléchir à cela et observer la réalité de ce principe dans l'illusion réelle, si je puis m'exprimer ainsi, qui est née tout d'abord en Russie, apparaît à présent également en Allemagne, dans les pays autrichiens et se répandra toujours davantage. Il s'agit de la chose la plus contre-nature qui puisse exister, parce qu'elle exprime d'une part la nécessité de la socialisation, et que d'autre part elle édifie justement celle-ci sur l'instinct le plus antisocial qui soit, c'est-à-dire sur la haine de classes, l'opposition entre les classes.

Mais il est nécessaire de ne considérer ces choses qu'à la lumière d'un point de vue supérieur, sans quoi on ne va pas bien loin et on ne peut, depuis la place que l'on occupe dans le monde, agir de manière salutaire dans le cours de l'évolution de l'humanité. Il n'existe aujourd'hui aucun autre moyen que la science de l'esprit pour véritablement concevoir le sens global du problème, c'est-à-dire pour comprendre notre temps. De même qu'on a peur de s'intéresser à l'esprit et à l'âme qui sont à la base de l'homme physique, on ne veut pas non plus, parce qu'on a peur et qu'on est sans courage, s'intéresser à ce qu'on ne peut saisir qu'avec l'esprit dans la vie sociale. Les gens ont peur, ils se bandent les yeux ; comme l'autruche, ils mettent la tête dans le sable pour ne pas voir ces choses qui sont pourtant très réelles, très significatives, à savoir que lorsqu'un homme fait face à un autre, l'un s'efforce toujours d'endormir l'autre qui, de son côté, lutte constamment pour se tenir éveillé. C'est pourtant, pour parler comme Goethe, le phénomène primordial de la science sociale. Or cela dépasse les connaissances que peut posséder une pensée purement matérialiste, cela touche ce qu'on ne peut saisir qu'en sachant que, dans la vie humaine, on ne dort pas seulement lorsqu'on paresse ou qu'on dort lourdement pendant des heures, mais que la tendance au sommeil agit aussi continuellement dans ce qu'on appelle la vie de veille, qu'en réalité les mêmes forces, qui nous réveillent le matin et nous endorment le soir, agissent constam-

ment dans la vie la plus quotidienne, et que ce sont elles qui par leur jeu réalisent le social et l'antisocial. Aucune réflexion sur l'ordre social humain, aucune disposition des plus particulières ne pourront aboutir à quoi que ce soit si l'on ne s'efforce pas de vraiment regarder ces choses en face.

Partant de ce point de vue, il est nécessaire de ne pas non plus se voiler la face devant les réalités qui se répandent sur la terre, mais de les observer. Que pense le socialiste d'aujourd'hui ? Il pense qu'il lui suffit d'imaginer des slogans sociaux, des maximes socialistes ou bien encore d'appeler les hommes de toutes les nations : «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », pour qu'il soit possible ensuite d'établir une sorte de paradis sur toute la terre, sur un plan international comme on dit aujourd'hui.

Or c'est là une des pires illusions qui soit, une des plus pernicieuses aussi ! Les hommes ne sont pas que des êtres abstraits, ils sont bel et bien des êtres concrets, et la base de tout, c'est que chaque être humain est une individualité. C'est ce que j'ai essayé de mettre en valeur dans ma *Philosophie de la liberté* (6), par opposition au nivellement du kantisme (7) et du socialisme. Mais les hommes appartiennent également à des groupes différents sur toute la terre, et nous allons examiner une de ces différences afin de voir qu'on ne peut pas simplement dire : Tu commences par établir un certain ordre social à l'ouest, tu continues ton œuvre en traversant l'est et ensuite en parcourant toute la Terre; lorsque tu as terminé, tu reviens. De même qu'on faisait jadis un voyage autour du monde, on veut aujourd'hui étendre le socialisme à la Terre entière et l'on considère celle-ci comme une boule dont on ferait le tour en partant de l'ouest pour arriver à l'est. Mais les hommes sont différenciés, et dans cette différenciation vit justement une impulsion, un moteur du progrès, si je peux me permettre l'expression. C'est de cette manière qu'apparaissent par exemple les différentes dispositions naturelles pour cette nécessité qu'est le développement de l'âme de conscience à notre époque. Je veux dire qu'aujourd'hui, par exemple, seuls les hommes de la population anglophone sont en réalité parés, grâce à leur sang, leurs qualités de naissance, leurs dispositions héréditaires, pour que l'âme de conscience s'imprime dans l'humanité. L'humanité est donc bien différenciée, et les hommes des peuples anglophones sont ceux qui possèdent aujourd'hui tout spécialement les dispositions nécessaires pour développer l'âme de conscience; d'une certaine manière, ils sont les représentants de cette cinquième époque postatlantéenne, ils sont formés pour cela.

C'est d'une autre façon que les hommes de l'est doivent représenter et accomplir la juste évolution de l'humanité. Sur ces territoires de l'est qui

s'étendent de la Russie jusqu'à l'arrière-pays asiatique, qui ne constituera qu'une sorte de renfort, les hommes refusent cette évidence instinctive du développement de l'âme de conscience. Ils ne veulent pas mêler au vécu la principale faculté psychique de notre époque, l'intellect; ils veulent le tenir à l'écart et le sauvegarder pour l'époque suivante, la sixième époque postatlantéenne où doit se produire une fusion, non pas avec l'être humain tel qu'il est aujourd'hui, mais avec le soi-esprit qui aura été développé. Donc, tandis qu'en raison de l'évolution la force caractéristique de notre époque est donnée par l'ouest et qu'elle peut être particulièrement cultivée par la population anglophone, les hommes de l'est, selon la nature de leur peuple (l'individu n'est pas concerné ici, puisqu'il s'élève toujours au-dessus de l'élément de son peuple) s'efforcent de ne pas laisser toucher leurs forces d'âme par ce qui est la caractéristique de cette époque, afin que puisse se développer en eux le germe de ce qui ne mûrira qu'au cours de la prochaine ère qui commencera au quatrième millénaire. Ainsi donc, la vie humaine, l'être même de l'homme sont régis par certaines lois. En ce qui concerne la nature, les hommes ne s'étonnent pas, par exemple, de ne pas pouvoir faire brûler de la glace, ils savent que tout cela est soumis à des lois. Mais pour ce qui est de la structure sociale de l'humanité, ils croient qu'on peut l'obtenir en Russie par exemple selon les mêmes principes sociaux qu'en Angleterre, en Écosse ou même en Amérique. On ne le peut pas, car le monde est organisé conformément à des lois, et on ne peut pas faire arbitrairement n'importe quoi n'importe où. C'est ce qu'il faut bien comprendre.

Les pays du centre nous donnent, eux, l'image d'un état intermédiaire, de ce qu'on pourrait appeler un équilibre instable entre les deux tendances. Si bien que vous avez sur terre une population tripartite. Impossible donc de dire : «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!», puisque les prolétaires, eux aussi, sont différenciés selon ces trois tendances. Il existe donc une tripartition dans la population. Considérons une fois encore la population de l'ouest. Tous ceux qui parlent anglais – compte tenu de la nature de leur peuple, mais l'individu peut s'en détacher – ont un don, une disposition, une mission particulières, propres à développer l'âme de conscience, c'est-à-dire à ne pas mettre à l'écart, à notre époque, les qualités spécifiques de cette âme de conscience, mais à relier aux expériences la formation de l'intelligence, la singularité propre à l'intelligence. Et naturellement, c'est sur le fait que l'anglophone se place dans le monde en tant qu'homme de l'âme de conscience, de manière instinctive, impulsive, dirais-je, que repose toute la dimension de l'extension de l'Empire britan-

nique ! Le phénomène primordial dans cette extension réside dans le fait que les dispositions naturelles des sujets de cet empire coïncident justement avec l'impulsion profonde de notre époque. Vous savez que le cycle de conférences que j'ai tenu sur les âmes des peuples européens [8], bien longtemps avant la guerre, que ce cycle développe déjà l'essentiel à ce sujet et propose à vrai dire le matériau principal pour juger objectivement de cette catastrophe que fut la guerre.

Or ces dons naturels qui sont liés au développement de l'âme de conscience présupposent une aptitude particulière à la vie politique dans la population anglophone. On peut étudier comment l'art politique d'organisation en sociétés, en structures, s'est depuis l'Angleterre répandu partout où subsistent encore des reliquats de la quatrième époque postatlantéenne (telles qu'elles existent actuellement, ces choses sont retardataires), jusque dans la division de la Hongrie en comitats, avec un haut fonctionnaire au sommet. Cette pensée politique de la cinquième époque postatlantéenne s'est donc propagée jusque dans ces peuplades touraniennes d'Europe, à partir de l'Angleterre, parce qu'elle ne peut justement provenir que du sang anglais. Ces gens sont particulièrement doués pour la politique. Rien ne sert aujourd'hui de porter un jugement sur ces choses, seules les nécessités décident en la matière. Que cela nous soit sympathique ou antipathique est affaire personnelle. Ce sont des nécessités objectives qui décident des affaires du monde et il est important de les voir clairement précisément aujourd'hui, à l'époque de l'âme de conscience.

Dans son conte « Le serpent vert [9] », Goethe a réparti les forces présentes dans l'âme humaine en trois éléments : puissance, apparence ou manifestation, connaissance et sagesse – le roi d'airain, le roi d'argent, le roi d'or. Dans ce conte, lorsqu'il est question de rapports de puissance, bien des choses qui se préparent aujourd'hui et ne cesseront de se développer par la suite sont exprimées d'une manière singulière. Il faut souligner que ce que Goethe symbolise par le roi d'airain, l'impulsion de puissance, se répand sur la terre à partir de la population anglophone. C'est une nécessité en raison de la concordance entre la culture de l'âme de conscience et les dispositions particulières de l'élément britannique et américain.

Voyez-vous, dans les pays du centre, qui sont d'ores et déjà projetés dans le chaos, règne un équilibre instable entre, d'une part, la tendance de l'intellect à progresser vers l'âme de conscience et, d'autre part, la volonté de s'en détacher ; c'est donc tantôt l'une, tantôt l'autre qui prédomine. L'impulsion est tout à fait différente. Ces pays du centre n'ont pas de dispositions pour

la politique. S'ils veulent s'y adonner, ils ont fortement tendance à s'éloigner de la réalité, que le penser politique solidement ancré dans la population anglo-américaine ne perd par contre jamais de vue. Dans les pays du centre, c'est la seconde force de l'âme qui domine : l'apparence, l'aspect extérieur, et c'est avec un éclat particulier qu'ils manifestent l'intellectualité. Comparez donc les deux formes d'intellectualité : les pensées des peuples anglophones sont fermement attachées à la réalité terrestre concrète. Mais si vous prenez les œuvres brillantes produites par l'esprit allemand, vous trouverez qu'il s'agit plutôt d'une élaboration esthétique des pensées, même si celle-ci prend une forme logique. Là, c'est la manière dont on passe d'une pensée à l'autre qui est particulièrement remarquable, parce que les dispositions naturelles propres à ce peuple se manifestent dans la dialectique, dans l'élaboration esthétique des pensées. Or, si l'on veut appliquer cela dans la réalité concrète, si l'on veut même devenir politicien avec cela, on risque de tomber facilement dans la fausseté, dans ce qu'on appelle un idéalisme rêveur qui veut fonder un empire unifié, s'exaltant pour cette cause pendant des décennies pour finalement arriver à instaurer un empire de puissance, passant ainsi d'un extrême à l'autre. Jamais nulle part, la vie politique n'a connu un choc comparable à celui produit par l'effet de contraste entre les rêves allemands d'unité de 1848 et ce qui fut instauré ensuite en 1871. Vous avez là l'oscillation, le mouvement pendulaire de ce qui aspire en réalité à une forme esthétique et risque de devenir mensonge, illusion, fantasme, dès qu'on veut se placer sur le terrain de la politique. Car là, il n'y a aucune disposition pour la politique. Si l'on touche à ce domaine, on rêve ou on ment. Ce sont des choses qu'il n'est absolument pas permis d'exprimer avec sympathie ou antipathie, ou de dire pour accuser ou absoudre qui que ce soit; non, ces choses sont dites précisément parce qu'elles correspondent d'une part à la nécessité et de l'autre à une situation tragique. Elles exigent qu'on les regarde en face.

Tournons à présent notre regard vers l'est, vers ce qui s'y prépare. Là-bas, les choses vont si loin que, pour parler de manière un peu radicale, on peut s'exprimer ainsi : L'Allemand, s'il veut faire de la politique, tombe dans le rêve, dans l'idéalisme; si tout va bien, dans le bel idéalisme, si les choses s'aggravent, dans le mensonge. Le Russe, quant à lui, tombera malade ou en mourra. Il est si peu doué pour la politique que celle-ci le rend malade, le fait mourir. Je m'exprime peut-être de manière un peu tranchante, radicale, mais le phénomène est bel et bien celui-là. Ce qui est intimement lié aux profondeurs du caractère politique de l'âme des peuples anglais ou américains n'existe pas du tout dans l'âme du peuple

russe. En revanche, l'est possède les dispositions nécessaires pour porter l'intellect, qu'il libère du lien naturel avec le vécu, jusque dans la future époque du soi-esprit.

C'est ainsi qu'il faut connaître la manière dont les dispositions humaines sont différenciées sur la Terre. Ces différences s'expriment jusque dans les expériences les plus significatives. Vous connaissez tous, de par les échanges [(10)] les plus divers ayant eu lieu, ce qu'on appelle dans l'expérience suprasensible supérieure la rencontre avec le gardien du seuil [(11)]; eh bien, cette rencontre n'est pas non plus la même pour tous, à moins naturellement que l'initiation ait été accomplie indépendamment de la nature du peuple, auquel cas elle revêt un caractère universel. Mais si l'initiation est dispensée par des hommes ou des sociétés à caractère unilatéral et si elle est liée à l'élément du peuple, l'expérience du seuil sera différenciée. C'est l'anglophone qui, s'il n'est pas initié par des esprits supérieurs qui le guident, mais par l'esprit du peuple, est le plus prédisposé à emmener avec lui devant le seuil les entités spirituelles qui nous entourent ici-bas continuellement en tant qu'esprits ahrimaniens, qui nous accompagnent lorsque, parvenus au seuil, nous nous dirigeons vers le monde suprasensible, et que nous pouvons emmener avec nous si elles ont en quelque sorte une inclination pour nous. Ces entités nous conduisent surtout à la vision des forces de la maladie et de la mort. De sorte que, dans les pays anglo-américains, vous entendrez dire de la plupart des initiés aux mystères suprasensibles, qui ont passé le seuil, que leur expérience la plus importante dans la connaissance du monde suprasensible est celle de leur rencontre avec les puissances de la maladie et de la mort. Ils apprennent à connaître cela en tant que réalité extérieure à eux-mêmes.

En ce qui concerne les pays du centre, si l'esprit du peuple agit lors de l'initiation, si l'on n'aide pas le disciple à se libérer de la nature de son peuple pour atteindre une dimension universelle, alors l'événement le plus important est pour lui la vision du combat qui se déroule entre certaines entités n'appartenant qu'au monde spirituel, évoluant donc sur l'autre rive, et d'autres entités qui, elles, vivent dans le monde physique, sur cette rive-ci, mais demeurent invisibles à la conscience ordinaire. C'est vers ce combat, qui est continu, qu'est tout d'abord dirigée l'attention des disciples des pays du centre. Car chez eux, quiconque cherche sérieusement la vérité se voit littéralement imprégné des forces du doute lorsqu'il arrive au seuil. Il fait connaissance avec tout ce que représentent les puissances du doute, les puissances des aspects multiples. Dans les territoires occidentaux, on est beaucoup plus enclin à se satisfaire d'une vérité immédiate;

dans les pays du centre, on perçoit aussitôt l'autre côté de la chose, ce qui fait que la quête de la vérité est constamment dominée par un sentiment d'instabilité : toute chose a deux aspects. S'attacher à une affirmation immédiate, unilatérale, signifie dans les pays du centre être philistin. On en souffre cependant tragiquement lorsqu'on arrive au seuil, car on assiste nécessairement à cette lutte opposant les esprits qui appartiennent exclusivement au monde spirituel et ceux qui n'évoluent que dans le monde sensible, et l'on comprend combien ce combat conditionne tout ce qui dans l'être humain provoque le doute, l'hésitation devant la vérité, et implique donc la nécessité de s'éduquer à cette vérité pour ne pas tomber dans le piège des vérités convenues.

Allez dans les pays de l'est : si c'est l'esprit du peuple qui parraine le disciple, si c'est lui qui le conduit jusqu'au seuil, le disciple aura surtout la vision des esprits qui agissent sur l'égoïsme humain. Il verra tout ce qui peut donner matière à l'égoïsme. Ce n'est pas ce que voit l'Occidental en premier lieu lorsqu'il arrive au seuil. Il voit, lui, les esprits qui envahissent le monde et l'humanité sous la forme de la maladie et de la mort au sens le plus large, c'est-à-dire en tant que forces paralysantes, destructrices, qui tirent l'homme vers le bas. Celui qui est initié à l'est voit au seuil tout d'abord ce qui s'approche de l'homme pour l'inciter à l'égoïsme.

C'est pourquoi l'idéal principal qui ressort d'une initiation à l'ouest consiste à guérir, à maintenir les hommes en bonne santé, afin d'obtenir que tous bénéficient d'une possibilité d'évolution extérieure saine. À l'est, la connaissance instinctive, la connaissance purement religieuse de la réalité de l'initiation, suffit à provoquer le désir de se sentir tout petit devant le caractère sublime du monde spirituel, car ce sont ces forces que l'homme de l'est rencontre tout d'abord dans le monde spirituel. Devant ce monde, il remarque donc surtout la nature sublime de celui-ci, il comprend qu'il doit soigner l'égoïsme, le chasser parce qu'il est exposé à ses dangers. Cela s'exprime jusque dans le caractère extérieur des peuples de l'est, et bien des choses qui chez eux sont antipathiques à l'Occidental proviennent de ce qui se montre précisément au seuil.

Ainsi se différencient les aptitudes humaines lorsqu'on considère l'évolution intérieure, l'organisation intérieure de l'élément psychospirituel chez l'homme. Il est important de ne pas détourner le regard de ces réalités. Tout au long de la seconde moitié du XIXe siècle, certains cercles occultes de la population anglophone – là où on a connaissance de ces choses, même si c'est justement sous le parrainage de l'esprit du peuple – annoncèrent de manière prophétique (12) des choses qui s'accomplissent

aujourd'hui. Songez à ce que cela aurait signifié si les hommes du reste de l'Europe n'avaient pas fait la sourde oreille, s'ils n'avaient pas fermé les yeux devant ces prédictions! Voici par exemple une phrase qui fut constamment répétée au cours de la deuxième moitié du XIX[e] siècle : Pour que le peuple russe puisse évoluer, l'État doit disparaître en Russie, car ce pays doit devenir le terrain d'expériences socialistes qu'on ne pourra jamais tenter dans les pays occidentaux. Pour qui n'est pas Anglais, ceci est sans doute peu sympathique; il s'agit pourtant là d'une grande et puissante sagesse, pertinente au plus haut point. Et quiconque porte en lui ces choses, quiconque peut y croire comme à une impulsion à la concrétisation de laquelle il participe, se tient véritablement au cœur de son époque, tandis que tout autre s'en exclut.

Il s'agit de voir clairement ces choses. Bien entendu, le sort de l'Europe du centre et de l'est les autorisait à faire la sourde oreille et à s'aveugler devant les réalités occultes, à ne pas les écouter, à pratiquer une mystique abstraite, un intellectualisme et une dialectique abstraits. Mais les temps sont venus où cette attitude doit disparaître! Ces considérations ne doivent pas nous rendre pessimistes ni désespérés. Non, force, courage, envie de connaître ce qui est nécessaire, voilà ce que nous devons en apprendre. Et dans ce sens, nous devons nous souvenir que nous avons véritablement à agir non pas contre la tâche de cette époque, mais au contraire avec elle, au sein de ce mouvement de science spirituelle d'orientation anthroposophique. Ouvrons les yeux sur les choses qu'ordinairement nous ne voyons pas parce que nous dormons. Cette science spirituelle qui révèle à la conscience ce qui lui est caché en temps normal, qui nous montre quelles forces développent l'homme pendant le sommeil, lorsqu'il est libéré de son corps, cette science nous conduit aussi, éveillés et conscients, à l'élaboration des instincts sociaux. Voyons cela clairement : nous cultivons les forces les plus nécessaires à notre époque si, bien éveillés, nous pensons à ce qui ne peut que pénétrer notre âme avec force, si nous y pensons en ne dormant pas. Car, si nous ne devions le développer qu'endormis, nous deviendrions impuissants.

Deux puissances agissent actuellement. L'une est la puissance qui, depuis le Mystère du Golgotha, traverse toute l'évolution terrestre au travers des diverses métamorphoses de l'impulsion du Christ. Nous avons souvent parlé du fait que c'est justement au cours des siècles actuels que doit en quelque sorte réapparaître le Christ, je parle ici du Christ éthérique. Cet événement n'est plus très éloigné de nous. Il ne doit pas pour autant provoquer en nous un quelconque pessimisme, ou bien encore le

désir de s'enfermer dans un monde d'idées nébuleuses, cherchant uniquement à consommer des théories théosophiques qui pour ainsi dire réchauffent l'âme égoïstement. Cette impulsion du Christ aidera aussi, sous la forme qui est la sienne aujourd'hui, à la réalisation de ce qu'elle annonce à l'humanité : la sagesse spirituelle qu'à notre époque le monde de l'esprit veut révéler. Cette sagesse cherchera à se réaliser, et l'impulsion du Christ aidera à cette réalisation qui est si importante. L'humanité se trouve cependant, en cet instant critique, devant une décision importante. D'une part, il y a l'impulsion du Christ qui nous exhorte à nous tourner, à partir d'une libre décision de l'âme, vers ce dont nous avons parlé aujourd'hui : accueillir consciemment les impulsions sociales, accueillir librement tout ce qui peut aider l'humanité et lui être bénéfique. C'est pourquoi nous ne nous unissons pas sous de tels points de vue pour nous consacrer à l'amour fondé sur la haine qui résonne dans l'appel : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » ; nous nous unissons en nous efforçant de réaliser l'impulsion du Christ et de faire ce que le Christ veut pour notre époque.

Mais face à cela, il y a l'adversaire, celui que la Bible appelle le prince inique de ce monde. Il se dissimule sous les aspects les plus divers. L'un d'eux consiste à mettre au service de la corporéité des forces qui, en notre qualité d'êtres humains, sont mises à notre disposition afin que par une libre décision nous nous tournions vers ce dont nous avons parlé aujourd'hui, ces forces qui doivent être placées dans la libre décision. L'adversaire, le prince inique de ce monde, dispose de divers moyens pour arriver à son but, comme par exemple la faim et le chaos social. La force qui devrait être mise au service de l'homme libre est alors détournée par des moyens physiques, à travers la contrainte. L'humanité nous montre aujourd'hui assez clairement qu'elle refuse de se tourner librement vers la vie sociale ainsi que vers la connaissance du véritable progrès humain. Elle préfère être contrainte. Mais cette contrainte n'a même pas encore conduit les hommes au point où ils seraient déjà capables de faire la moindre différence entre l'esprit du monde suprasensible, l'esprit du Christ, et celui de l'adversaire, du prince inique de ce monde ! Cette relation, lorsqu'on la connaît, explique qu'aujourd'hui, en bien des lieux, les hommes refusent catégoriquement d'admettre quoi que ce soit provenant d'une révélation spirituelle, des vérités [13] et de la science spirituelles : car ils sont justement possédés par le prince inique de ce monde.

En vous tournant vers la vie spirituelle à partir d'une profonde et libre décision intérieure, considérez-vous, au sens le plus modeste, mais aussi le plus grave et le plus fort du terme, comme les missionnaires de l'esprit du

Christ à notre époque, comme ceux qui ont à combattre le prince inique de ce monde, lequel fait des possédés de tous ceux qui, à partir d'autres forces que celles de la conscience, préfèrent réaliser sous la contrainte ce qui conduira l'humanité vers l'avenir. Ces pensées ne doivent pas vous rendre pessimistes, elles ne vous laissent d'ailleurs même pas le temps de porter un regard pessimiste sur le monde. Elles ne fermeront ni vos yeux ni vos oreilles, et vous verrez sous leur vrai jour les événements à la fois si forts et si terriblement tragiques qui ont eu lieu. Elles placeront surtout les choses devant votre âme de sorte que vous vous direz : Je suis, dans tous les cas, appelé à regarder le monde sans illusions; cependant, je n'ai pas à être pessimiste ou optimiste, mais je dois tout mettre en œuvre pour que, dans mon âme propre, s'éveille la force de collaborer à la libre évolution de l'être humain, à son progrès, cela depuis la place qui est la mienne. Et même si le point de vue de la science spirituelle attire sans détours l'attention sur les maux et l'indolence de l'époque, il ne faut inciter ni au pessimisme ni à l'optimisme, mais plutôt inviter l'être humain à ne dépendre que de lui, à s'éveiller en lui-même afin de travailler et cultiver les pensées justes. Car c'est surtout de discernement dont nous avons besoin. Si seulement suffisamment d'individus avaient aujourd'hui la pulsion de se dire : Dans ce domaine, nous devons avant tout avoir du discernement, le reste viendra! Car justement lorsqu'on veut avoir le discernement des choses sociales, il importe, pour la vie de veille, d'avoir surtout la volonté d'acquérir des connaissances. La motivation de la volonté viendra (on y veille), car elle se développe. Si seulement nous voulons nous former dans la vie de veille, nous faire des représentations pour la vie sociale, nous parviendrons petit à petit, et cela conformément à une loi occulte, à ce que quiconque cherche ces connaissances pour lui-même, pourra toujours emmener avec lui quelqu'un d'autre sur le chemin. Chacun, selon sa volonté, peut pourvoir pour deux. Nous pouvons faire beaucoup si nous avons seulement la volonté sérieuse de commencer par acquérir le discernement des choses. Le reste viendra bien ensuite. Qu'aujourd'hui encore bien des hommes ne puissent rien faire n'est pas si grave. Mais qu'ils ne se décident pas à au moins apprendre à connaître les lois sociales selon la science de l'esprit, à les étudier, voilà qui est extrêmement grave. Si elles sont étudiées, le reste suivra.

Voilà ce que je voulais vous communiquer aujourd'hui sur ce qu'il importe de savoir et de connaître à notre époque, sur la manière dont cette connaissance doit devenir impulsion de vie. J'espère que nous pourrons bientôt reparler de ces sujets intimes de notre science de l'esprit. Au revoir, je l'espère!

Huitième conférence

Dornach, 13 décembre 1918

Nos récentes considérations au sujet des impulsions sociales de l'époque présente et à venir nous ont montré qu'il s'en dégage comme une tendance fondamentale qui, dans un premier temps, caractérise davantage l'aspect extérieur du cours des événements. Nous pouvons dire : Certes, les phénomènes les plus divers apparaissent, les exigences les plus multiples sont avancées, des idéologies sociales et antisociales voient le jour à partir desquelles telle ou telle chose est réalisée. Mais si nous voulons résumer tout cela à partir du point de vue qui est désormais le nôtre en nous demandant quel est en réalité le fondement de ces choses, qu'est-ce qui cherche à émerger dans les destinées humaines et l'évolution de l'humanité, nous pourrons, pour caractériser les choses extérieurement, dire ceci : L'être humain veut aussi avoir un ordre social, il veut donner à la vie commune en société une structure sociale au sein de laquelle, conformément à notre époque de l'âme de conscience, il pourra prendre conscience de ce qu'il peut savoir en tant qu'être humain, dans sa dignité, sa signification, sa force humaines. Il veut, dans cet ordre social, trouver sa place d'être humain. Les impulsions qui jadis étaient instinctives et lui dictaient ce qu'il devait faire, penser et ressentir, veulent aujourd'hui devenir conscientes. Et l'homme ne pourra faire entrer ces impulsions de l'époque de l'âme de conscience, qui a commencé au XVe siècle et se prolongera jusqu'au quatrième millénaire, de façon juste dans sa vie que s'il prend toujours davantage conscience de ce qu'il est en tant qu'être humain et de ce dont il est capable en tant que tel à l'intérieur de la structure sociale où il vit.

J'ai déjà fait allusion au fait que ce qui, dans le sens de cette ère de l'âme de conscience, ne peut être pénétré de façon claire et juste que par la science spirituelle, se manifeste ici ou là de façon plus ou moins tumultueuse, aussi bien dans les opinions et les pensées des hommes que dans les événements dans lesquels ceux-ci sont plongés aujourd'hui. Les propos que Trotski a tenus au cours d'un de ses discours [1] sont par exemple si caractéristiques qu'ils nous bouleversent. Si vous prenez ce que j'ai dit sur

la volonté de placer l'homme au cœur de la conception du monde, vous percevrez ces paroles comme quelque chose de bouleversant. Il dit : «La doctrine communiste ou la doctrine socialiste a décrété que l'une de ses tâches les plus importantes était de parvenir à instaurer sur notre vieille terre impie un ordre où les hommes cesseraient de se tirer les uns sur les autres. Une des missions du socialisme ou du communisme est de créer les conditions dans lesquelles l'être humain serait pour la première fois digne de son nom. Nous avons coutume de dire que le terme "être humain" a une connotation de fierté; chez Gorki (2) par exemple, cela est dit.» Mais en réalité, si l'on considère les meurtres sanglants de ces derniers trois ans trois quart, on a envie de crier : L'être humain! Ce terme a une connotation abominable!

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons ici, placée confusément au cœur du débat et dès le début d'un discours de programme, notre question : Comment l'homme peut-il en quelque sorte prendre conscience de sa nature humaine, de sa valeur et de sa force humaines? Si vous y regardez de plus près, vous rencontrerez cette attitude chez beaucoup de personnes. Et on ne comprend le phénomène, je veux dire comment ce que la science spirituelle nous permet de mieux saisir hante confusément les esprits, qu'en prêtant attention à bien des choses que nous n'avons jusqu'ici que peut abordées et qui sont en rapport avec la pensée sociale de la cinquième époque postatlantéenne.

Car, avec l'avènement de cette cinquième époque qui, au XVe siècle de notre ère, succéda à la quatrième, laquelle comme vous le savez avait commencé au VIIIe siècle avant J.-C., un grand nombre de choses changèrent assez brusquement. Les hommes ne remarquent même pas quel changement radical intervint dans la constitution psychique de l'humanité civilisée, lors du passage, par exemple, des XIIIe et XIVe siècles aux XVe et XVIe siècles. Je vous ai déjà indiqué, dans les domaines de l'art, de la pensée et bien d'autres encore, de multiples phénomènes qui attestent ce changement. Et nous allons aujourd'hui étudier de près une chose qui est d'une importance toute particulière pour les forces à l'œuvre dans le présent et l'avenir proche. En fait, on peut dire que la vie économique publique, la vie publique de l'économie politique, telle qu'elle s'insère dans la structure sociale, ne fait l'objet d'une observation consciente que depuis le début de la cinquième époque postaltantéenne. Ce à quoi les hommes réfléchissent aujourd'hui se manifestait jadis de manière plus ou moins instinctive. Au fond, ce n'est qu'avec le XVIe siècle que l'on commence à poser consciemment des questions comme celle-ci : Qu'est-ce que l'ordre d'économie

politique? Quel est le meilleur? Quelles lois le sous-tendent? Et c'est à partir de ces considérations que se sont développées ensuite jusqu'à nos jours les impulsions de l'idéologie socialiste. Jadis, ces choses étaient ordonnées plus ou moins instinctivement, d'homme à homme, d'association à association, de corporation à corporation, ou bien encore naturellement de pays à pays. C'est seulement avec la naissance de la structure étatique moderne, ne datant elle aussi que du XVI[e] siècle environ, que les hommes réfléchissent aux questions économiques.

Mais lorsqu'on s'intéresse à ces choses, il faut surtout garder bien présent à l'esprit le fait que, tant qu'une chose agit instinctivement, elle agit avec une certaine assurance. Appelez cela comme vous voulez, «ordre divin» ou «ordre naturel», les instincts agissent avec une certaine assurance tout au long de l'évolution de l'humanité et ils ne se laissent pas ébranler par les pensées, qui n'ont aucun pouvoir sur eux. L'incertitude commence lorsque les choses au niveau desquelles agissait autrefois l'assurance des instincts sont pénétrées par la réflexion, l'intellect humains. Et ce n'est qu'après avoir commis les erreurs les plus variées que l'homme acquiert de nouveau, mais cette fois consciemment, peu à peu l'assurance qu'il avait auparavant d'instinct dans d'autres circonstances.

Naturellement, on ne peut objecter qu'il serait préférable de retourner aux instincts. Les rapports ont changé et l'instinct n'y serait plus juste. En outre, l'humanité s'inscrit dans une évolution et passe justement dans ce domaine de la vie instinctive à la vie consciente. Vouloir retourner aux anciens instincts serait à peu près aussi intelligent que de décider brusquement à cinquante ans d'en avoir à nouveau vingt. Nous voyons donc que c'est aux environs du XVI[e] siècle qu'on commence à penser l'économie politique et qu'on dirige un regard conscient sur des phénomènes qui autrefois étaient vécus de manière instinctive dans les relations unissant les hommes.

Il est intéressant de placer devant son âme au moins quelques-unes des pensées, des représentations que les hommes d'alors se faisaient sur l'ordre social. Apparurent tout d'abord ceux par exemple qu'on appelle les mercantilistes. Leurs représentations de la vie économique et sociale sont en fait complètement dépendantes de l'idée du droit que l'on avait jadis dans la vie publique, sur le plan juridique ou autre, et c'est avec ces représentations qu'ils tentent de comprendre le développement, l'évolution du commerce et de l'industrie naissante. Les représentations des mercantilistes dépendent avant tout de leur analyse du commerce et de l'industrie. Mais elles sont également influencées par d'autres choses, notamment par le fait que la

monarchie moderne, de nature plus absolutiste, avec son cortège de fonctionnaires, reçut à cette époque son caractère spécifique, parce qu'en raison de la découverte de l'Amérique, beaucoup de métal précieux fut introduit en Europe, et qu'à la place de l'ancienne économie apparut l'économie monétaire. Tout cela influença les représentations des premiers professeurs d'économie politique, les mercantilistes, qui s'appliquèrent alors à penser la vie publique et sociale sur le modèle de l'ancienne économie privée. Or, pour cette dernière, on disposait, bien sûr, des anciennes représentations du droit romain qui furent donc conservées et d'après lesquelles on chercha tout simplement à élargir les lois de l'économie privée à la vie publique.

Ces représentations ont entraîné un résultat singulier, et il n'est pas inintéressant de suivre ce sur quoi les gens dirigèrent alors l'essentiel de leurs pensées. Les mercantilistes affirmaient que le plus important dans une économie politique, dans une communauté nationale, était d'avoir à l'intérieur du territoire le plus d'équivalence possible pour la marchandise produite par l'industrie et écoulée par le commerce. En d'autres termes, il importait aux gens d'imaginer une structure sociale permettant de faire affluer dans le pays qui les intéressait le plus d'argent possible. Ils voyaient dans la présence de l'argent le bien-être de ce pays. Or, comment accroître ce bien-être dans lequel, pensaient-ils, celui de l'individu serait aussi le plus grand qui soit ? En créant si possible une structure interne grâce à laquelle beaucoup d'argent circulerait dans le pays, tandis que très peu fluerait vers l'étranger, de sorte qu'un maximum d'argent serait concentré dans le pays.

Contre cette conception s'en éleva alors une autre, celle que l'on appelle la physiocratie. Celle-ci partait de l'idée que la prospérité d'un pays ne dépend pas de la quantité d'argent que l'on y maintient, mais au contraire de la quantité de richesses obtenues grâce au travail de la terre, à l'exploitation des forces de la nature. En réalité, avec la circulation des biens dans le commerce et l'accumulation de l'argent on n'atteint qu'une aisance apparente. Le bien-être ne s'en trouve pas véritablement accru.

Nous avons là des points de vue tout à fait différents qu'illustrent ces deux conceptions successives. Je vous prie d'y prêter toute votre attention. Car on pourrait croire très facilement que, du moment qu'on a fait les études nécessaires, il est extrêmement aisé de dire ce qui conditionne la prospérité et quelle est la meilleure des économies politiques. Mais lorsqu'on s'aperçoit que les hommes qui réfléchissent à cette question, dont c'est même le métier d'y réfléchir, arrivent à des conceptions opposées au cours du temps, on se dit qu'il n'est pas si facile de se préoccuper de ces choses.

En accordant la priorité à la production de biens par le travail du sol et de la nature en général, les physiocrates arrivèrent à la conclusion qu'en réalité il faut abandonner les hommes à eux-mêmes afin que la libre concurrence les pousse à tirer un maximum de profit de la base naturelle de l'existence. Si les mercantilistes s'appliquèrent davantage à installer des bureaux de douane, à fermer les frontières pour que l'argent ne s'écoule pas trop à l'extérieur et que le bien-être du peuple soit accru par la réserve dont dispose le pays, les physiocrates parvinrent à la conception opposée selon laquelle justement, quand on exporte et importe librement d'un pays à l'autre, la force d'exploitation du sol augmente sur toute la Terre, et avec elle la prospérité de chaque pays. Vous voyez que, dès la naissance d'un penser conscient sur les questions d'économie politique, des pensées les plus diamétralement opposées apparurent.

Voyons à présent une autre conception qui exerça une énorme influence tant sur la législation que sur les pensées des économistes. Je veux parler de la conception d'Adam Smith (3), qui se posa la question suivante : Comment créer une structure sociale capable d'assurer au mieux le bien-être de l'individu en même temps que celui de la collectivité ? Disons, pour ne nous arrêter qu'à un point caractéristique de sa pensée, qu'Adam Smith parvint à l'idée que le développement entièrement individuel de l'économie était la meilleure des choses. Il partit du point de vue que les biens, les marchandises qu'il nous faut acheter et vendre et qui finalement constituent le contenu de l'économie politique, sont en réalité le résultat du travail humain. On pourrait résumer ainsi sa conception : Le fait d'acheter quelque chose n'est possible que parce qu'un travail humain a été accompli. Le bien, la marchandise sont donc en quelque sorte du travail humain cristallisé. Et, en raison justement de ce fondement de l'économie politique, il pensait que la meilleure façon d'apporter le bien-être était de ne pas empêcher les gens de produire librement par une quelconque législation. L'individu produira le meilleur pour la collectivité s'il produit le meilleur pour lui-même. Adam Smith pensait que l'on offre le meilleur à l'humanité tout entière lorsqu'on produit le meilleur pour soi-même, car c'est alors que les choses sont le plus réussies. Organiser l'économie en faisant confiance aux individus et en n'élevant pas d'obstacle particulier par les lois est ce qu'il y a de mieux tant pour l'individu que pour l'humanité tout entière.

Voyez-vous, toute la pensée de ces économistes s'oriente vers une chose : Comment organiser au mieux la structure sociale ? Mais une question vous viendra peut-être à l'esprit que vous pourriez considérer comme

la plus essentielle et que les physiocrates n'ont pas clairement envisagée dans sa spécificité. Dans les systèmes d'économie politique dont j'ai parlé jusqu'ici, on réfléchit à la meilleure façon de créer la structure économique. Mais le seul fait de suivre le déroulement de ces pensées nous remet en mémoire cette autre question : Quel est donc au bout du compte le but de tout ce système économique ? Il ne veut ni ne peut vouloir uniquement répartir ce qui existe, il faut bien aussi qu'il veille à ce qu'il y ait quelque chose, à ce que des biens matériels soient réellement produits. Ce qui importe, c'est de tirer des richesses de la terre. Quel est le rapport de l'être humain à ces richesses qu'il prend à la terre ? C'est Malthus [(4)] qui le premier émit des pensées conscientes sur le sujet, et son raisonnement prit un tour qui a de quoi préoccuper les hommes jusqu'à un certain point. Car la question essentielle qu'il s'est posée, ainsi que le jugement qu'il s'est forgé sur cette question, sont loin d'être sans fondement. Il a dit : Lorsqu'on considère d'une part l'accroissement de la population terrestre (comme beaucoup d'hommes modernes, il pensait que la population de la terre augmente constamment) et, d'autre part, l'accroissement des besoins en denrées alimentaires, en moyens de subsistance, on découvre un rapport évident. Et Malthus l'exprime de manière un peu mathématique en disant : L'accroissement des moyens d'existence connaît une progression arithmétique, l'augmentation de la population une progression géométrique. Quelques chiffres vous aideront peut-être à comprendre. Supposons que le rapport de l'augmentation des denrées alimentaires soit 1, 2, 3, 4, 5, le rapport géométrique serait le suivant : 1, 2, 4, 8, 16. Il pense, en d'autres termes, que la population augmente beaucoup plus rapidement que les denrées alimentaires. Son opinion est donc que l'humanité ne peut échapper au danger que se déclenche une lutte pour l'existence, et qu'il y ait finalement beaucoup trop d'hommes par rapport à l'accroissement des denrées alimentaires. Il envisage donc l'évolution économique de l'humanité d'un point de vue tout à fait différent, qui est celui de la relation de l'être humain aux conditions terrestres. Il trouve même, du moins ses adeptes, que c'est aller contre l'évolution que d'exercer beaucoup d'assistance publique et autres choses de ce genre, car ainsi on ne fait qu'entretenir la surpopulation, ce qui est nuisible à l'évolution de l'humanité. Il en arrive même à dire : Qu'on ne soutienne pas celui qui est faible dans la vie, car les insuffisants doivent être éliminés. Il recourt encore à d'autres moyens dont je ne parlerai pas ici et auxquels je ne peux que faire allusion. Il préconise par exemple le système de la famille à deux enfants, pour refréner la tendance naturelle à la surpopulation. Il considère les guerres comme

quelque chose devant nécessairement apparaître dans l'évolution de l'humanité, justement à cause de cette tendance naturelle selon laquelle l'accroissement de la population est de loin plus rapide que celui des moyens de subsistance.

Vous voyez là l'arrivée dans l'histoire d'une conception très pessimiste de l'évolution économique de l'humanité. On ne peut pas dire que cette question du rapport de l'être humain à la base naturelle de son économie a eu beaucoup d'écho dans le monde moderne. Les hommes de cette époque n'ont pas du tout conscience qu'il faudrait aussi chercher dans cette direction. L'attention fut toujours portée sur la structure sociale, sur l'art et la manière dont les hommes doivent répartir ce qui existe, afin de parvenir au plus grand bien-être possible, et non sur la manière de retirer un maximum de ressources.

Or, au cours de l'évolution de la pensée apparaissent plusieurs idées dont il est important de tenir compte, parce qu'elles préparent la pensée sociale et socialiste actuelle, laquelle a déjà conduit les hommes à une situation critique et les entraînera encore plus ou moins dans une sorte de chaos social auquel il faudra absolument trouver une issue qui soit juste. Comme je vous le disais, l'une de ces idées fut avancée par Adam Smith : les biens, les marchandises que l'on achète sont du travail accumulé. Et cette idée qu'on ne peut considérer les marchandises produites autrement que comme du travail accumulé semble correspondre à une nécessité naturelle. Elle règne à tel point sur les esprits qu'elle constitue l'un des pivots de la pensée prolétarienne actuelle. De par les conditions économiques que j'ai caractérisées plus haut, le prolétariat moderne a acquis une conscience aiguë du fait que, tels que se présentent aujourd'hui l'ordre économique, la structure sociale, la force de travail de l'ouvrier qui ne possède rien et ne peut apporter sur le marché que le travail de ses mains, est en réalité une marchandise. De même qu'on achète toutes sortes de choses, on achète la force de travail du prolétaire.

Face à la question : Que suis-je en réalité en tant qu'être humain ?, le prolétaire moderne se sent oppressé au plus haut point, et c'est de là que proviennent instinctivement ses revendications. Il ne veut pas qu'une quelconque partie de lui-même soit vendue. Le fait qu'on puisse acheter et vendre son travail lui donne l'impression qu'on pourrait tout aussi bien vendre ses deux mains et ses deux bras. Quelle que soit la forme d'expression de ce malaise, qu'il s'agisse d'une pensée marxiste, révolutionnariste ou autre, elle a toujours pour base ce sentiment : D'autres achètent et vendent des marchandises, mais moi, je dois vendre ma propre force de travail.

On se tromperait en objectant que les autres personnes vendent également leur travail. Car cela est faux. Dans la structure sociale telle qu'elle existe actuellement, seul l'ouvrier prolétaire vend véritablement son travail. En effet, dès l'instant où l'on est relié à un quelconque rapport de possession, on cesse de vendre sa force de travail. Le bourgeois ne vend donc pas la sienne; il achète et vend des marchandises. Il vend peut-être le produit de son travail, mais cela est autre chose que de vendre son travail. Le prolétariat a justement des concepts très précis sur ces choses, et quiconque connaît sa pensée, sait parfaitement que ce principe : le travail prolétarien signifie vendre sa force de travail, agit comme le véritable élément moteur de la pensée prolétarienne actuelle, qu'elle s'exprime sous les formes les plus modérées ou les plus radicales. Qui n'est pas capable de mesurer cela à partir des phénomènes ne comprend pas l'époque actuelle, et il est triste de constater que tant de gens ne la comprennent effectivement pas. Nous nous enfonçons toujours davantage dans le chaos, justement parce que les hommes n'essaient pas de comprendre leur époque. C'est un aspect des choses.

L'autre point est que, sous l'influence d'aspects plus tardifs, mais instinctifs en quelque sorte, s'est développée une pensée comme celle de la loi du salaire, en rapport avec ce que je viens de caractériser. Il est vrai que dans la pensée prolétarienne moderne, elle n'existe plus sous la forme radicale qu'elle avait autrefois, mais il est important de savoir comment par exemple elle se présentait encore chez Lassalle [(5)], pour mieux saisir ce qui en subsiste aujourd'hui dans le mouvement prolétarien. Cette pensée de la loi d'airain des salaires fut clairement établie par Ricardo [(6)], chercheur en économie politique. Mais Lassalle la défendait encore avec énergie au milieu du siècle dernier. Elle dit à peu près ceci : Telle que se présente la société actuelle avec la forme du capital, celui qui est contraint de travailler en tant que prolétaire ne pourra jamais être rémunéré au-delà d'un certain maximum. Le salaire doit toujours se maintenir à un certain niveau. Il ne peut ni le dépasser, ni descendre au-dessous de ce niveau. Les rapports objectifs eux-mêmes nécessitent qu'un certain taux de rémunération du travail se fasse valoir. Le niveau salarial de l'ouvrier ne peut pas sensiblement dépasser le maximum, ou bien le minimum. C'est ce que croit Ricardo, et cela pour la raison qu'il dit : Supposons que, par je ne sais quelles circonstances, par exemple une bonne conjoncture ou quoi que ce soit d'autre, intervienne à une époque quelconque une hausse importante des salaires. Qu'arriverait-il ? Les prolétaires recevraient soudain de hauts salaires, leur niveau de vie s'en trouverait plus élevé et ils arriveraient à une

certaine aisance. Chercher un travail de prolétaire attirerait alors davantage qu'avec les salaires antérieurs. L'offre serait donc plus importante et par ailleurs, en raison du niveau de vie plus élevé, le nombre d'ouvriers augmenterait, etc. On trouverait donc plus facilement des ouvriers et ceux-ci se verraient à nouveau sous-payés, le salaire retomberait au niveau précédent. L'augmentation de la rémunération provoque donc une chaîne de phénomènes qui la font diminuer. Supposons maintenant que, pour une raison quelconque, les salaires descendent, il s'ensuivrait une paupérisation, entraînant une diminution de l'offre. Les ouvriers mourraient plus tôt et tomberaient malades; ils auraient moins d'enfants. Il y aurait donc une offre moins importante de main d'œuvre, et on assisterait ainsi à une nouvelle hausse des salaires, celle-ci ne pouvant toutefois dépasser le niveau de la loi d'airain.

Naturellement, en établissant cette loi d'airain, Ricardo et encore Lassalle la situèrent dans le processus purement économique. De nos jours, et c'est vrai depuis déjà deux à trois décennies, lorsque vous parlez de cette loi, on vous répond même parmi les prolétaires : Ce n'est pas vrai, Ricardo et Lassalle se sont trompés. Mais en réalité, cette objection n'est pas juste, car ces chercheurs ne pouvaient que penser : Lorsque la structure sociale est livrée à elle-même, cette loi d'airain entre en vigueur. Et afin justement qu'elle n'entre pas en vigueur, des associations d'ouvriers furent fondées, et on eut recours à l'aide de l'État et à son influence. Il s'ensuit que le niveau fixé par la loi des salaires est élevé artificiellement. C'est-à-dire que ce qui dépasse le seuil d'airain provient de mesures législatives, de l'activité d'associations et autres choses de ce genre. C'est pourquoi l'objection n'est pas valable. Comme vous le voyez, tout dépend de la façon dont on tourne la pensée.

Je voulais vous présenter ces choses, qu'on pourrait multiplier à l'infini, pour vous montrer comment les pensées relatives à l'économie politique se sont progressivement développées à l'époque de l'âme de conscience. Les opinions furent toujours déterminantes, d'un côté comme de l'autre. Les uns pensaient que le bien-être du peuple croît au mieux lorsqu'on organise l'économie politique sur le mode individualiste, lorsqu'on laisse à l'individu la liberté la plus totale. Les autres pensaient que cela porterait préjudice aux plus faibles, et qu'il faudrait les soutenir avec l'aide de l'État ou des associations.

Il me faudrait encore caractériser bien des choses si je voulais décrire toutes les conceptions économiques ayant vu le jour au fil du temps, car il en apparut un peu partout sur la Terre, dans le monde civilisé. Au fond,

toutes ces conceptions ne recherchaient pas seulement à résoudre la question : Comment se présente la structure sociale dans le monde tel qu'il a évolué jusqu'à présent?, mais elles voulaient aussi savoir comment s'y prendre au mieux avec cette structure sociale pour que les hommes ne vivent pas dans la misère, pour qu'ils connaissent la prospérité, etc. La plupart des spécialistes en économie politique aspiraient à améliorer les conditions de vie. On peut citer à ce propos les socialistes français Saint-Simon, Auguste Comte, Louis Blanc (7), et d'autres encore qui étaient des natures utopistes. Ils pensaient à peu près la chose suivante : Jusqu'à présent, parce qu'elle était livrée à elle-même, la société a plus ou moins évolué en laissant apparaître un fossé important entre pauvres et riches, entre les gens aisés et les misérables. Cela doit changer. C'est dans ce but qu'ils ont étudié les lois de l'économie politique, et c'est pour changer les choses et apporter quelques améliorations qu'ils ont élaboré les théories les plus diverses. Naturellement, comme je le mentionnais récemment, plus d'un parmi eux partait de l'idée qu'une sorte de paradis pouvait être établi sur terre.

Mais ces idées sur la structure sociale ont justement pris chez le prolétariat moderne une forme particulière. J'ai déjà parlé ici des raisons pour lesquelles le prolétariat était prédestiné à développer de telles conceptions, mais je voudrais faire quelques remarques complémentaires sur un point de vue particulier. Certes, ce que Karl Marx a exprimé dans ses livres (8) et dans ceux qu'il a écrits en collaboration avec Friedrich Engels (9) a été largement modifié. Mais ces modifications sont bien négligeables, comparées aux impulsions fondamentales qui résident dans ces choses. Si bien que, malgré tout, on peut dire qu'en général dans tous les pays du monde civilisé, des frontières les plus reculées de l'ouest jusqu'en Russie, les prolétaires sont dominés par les impulsions marxistes, même s'il ne s'agit plus aujourd'hui des contours précis des pensées marxistes. Et dans cette pensée moderne, prolétarienne et marxiste, les pensées sur la structure sociale prennent un tour très singulier.

Les pensées que je viens de vous exposer, qui donc apparaissent aussi chez les économistes bourgeois dès le début de l'ère de l'âme de conscience, ces pensées sont adoptées par la pensée socialiste. Mais elles sont refondues par celle-ci, adaptées au point de vue du prolétaire qui pense nécessairement en fonction de sa propre caste. Une chose étrange apparaît alors : l'idée selon laquelle le prolétaire doit vendre sa force de travail dans la société moderne capitaliste, cette pensée est développée plus avant de manière théorique, et devient l'impulsion motrice du penser pro-

létarien, donnant naissance à une autre idée : Comment éviter que la main d'œuvre puisse, comme une marchandise, être mise sur le marché et vendue ? Naturellement nous retrouvons là ce qu'avaient clairement formulé Adam Smith et d'autres encore, à savoir qu'avec la marchandise achetée, on a à faire à de la force de travail accumulé. Cette idée est terriblement plausible, et elle entraîne fatalement une question : Qu'est-ce qu'on peut bien faire ? Quand j'achète une veste, le travail du tailleur ou de celui qui a participé à sa réalisation est contenu dans cette veste : c'est du travail accumulé. On ne se demande même pas s'il est possible de séparer le travail de la marchandise, puisqu'on considère, je dirais, comme un axiome, comme une évidence, le fait qu'ils sont indissociables. On recherche donc une structure sociale dans laquelle le travailleur souffrirait le moins possible de ce fait irrévocable : le travail lié au produit du travail. C'est sous une telle influence qu'est né le marxisme, en réalité. On a cru qu'en transférant les moyens de production dans la communauté, en rendant donc celle-ci propriétaire des moyens de production de l'ensemble des machines, des terres et des moyens de transport, on parviendrait en quelque sorte à une rémunération équitable, et seulement ainsi. La question n'était pas de rendre la marchandise indépendante de la rémunération, mais d'arriver à une rémunération juste tout en admettant comme un axiome, une évidence, que le travail se déverse dans la marchandise. Voilà l'interrogation dont découle tout le reste, y compris le matérialisme économique, la conception matérialiste extrême de l'histoire, qui, comme je l'ai déjà exposé, sont faits de ce que pense le prolétariat moderne, à savoir : tout ce qui agit au sein de la civilisation humaine, toute production spirituelle, toute pensée, toute politique, tout ce qui en général ne repose pas sur les processus économiques n'est qu'une superstructure, une idéologie construite sur la base de ce qui est obtenu par un travail économique. C'est l'économie qui est la réalité. La manière dont l'homme est placé au sein de la structure économique, voilà ce qui est réel dans la vie humaine, et tout ce qu'il peut penser par la suite résulte du contexte économique dans lequel il vit. Des marxistes endurcis, comme Franz Mehring (10) par exemple, écrivent sur Lessing (11), en étudiant la vie économique de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les méthodes de fabrication de l'époque, la manière dont on faisait ses achats, etc. Ils se demandent quel était le rapport de l'industrie avec le reste de l'humanité, comment par conséquent on a pensé à l'époque, comment Lessing est devenu Lessing. On explique ce dernier, cette personnalité particulière et ce qu'elle a achevé, à partir de la vie économique de la seconde moitié du XVIIIe siècle ! Kautsky (12) et d'autres tentent même d'éclairer de ce point de

vue l'apparition du christianisme. Ils analysent la situation économique du début de notre ère et constatent que règnent à cette époque tels et tels rapports de production. Selon eux, ces rapports entraînèrent d'une certaine manière le développement de ce qu'ils appellent une sorte de pensée communiste à laquelle on donna le nom de Jésus Christ. La réalité du début de notre ère est en vérité l'ordre économique. Le christianisme est une idéologie, une superstructure, comme un reflet de notre ordre économique, car seul existe l'ordre économique. Tout le reste plane au-dessus, est un mirage; cela n'a aucune réalité, c'est tout au plus, comme je l'ai déjà indiqué au cours de précédentes conférences [13], quelque chose qui agit en retour sur les conditions économiques, mais cela dans une moindre mesure par le détour de processus humains d'une autre nature.

Ces deux conceptions agissent de concert : l'indignation contre le fait que l'homme soit contraint de laisser manipuler une partie de lui-même, sa force de travail, comme une marchandise, et la représentation matérialiste complètement poussée à l'extrême, selon laquelle la vie économique est la seule véritable.

Naturellement, tous n'ont pas adopté ces conceptions, même si des millions d'individus, notamment les prolétaires, sont plus ou moins dominés par ce qu'elles véhiculent. Les autres avaient en effet d'autres habitudes à ce sujet. Chez eux n'est pas en usage ce qui l'est chez les prolétaires. Lorsque les prolétaires ont travaillé leurs huit, dix heures, parfois même plus, ils se retrouvent le soir pour discuter cette question et se la faire commenter. Il existe même des assemblées de femmes. Chacun individuellement se préoccupe de l'état de la structure sociale et réfléchit à sa manière sur le sujet; ils se font communiquer les résultats de ceux qui réfléchissent sur ces choses, etc. Ils sont informés, à leur manière sans doute, mais ils sont informés. Dans la couche sociale au-dessus qu'on appelle la bourgeoisie, vous avouerez que ce n'est pas le cas. Une fois le «travail accompli», je le dis volontairement entre guillemets, on s'occupe d'autre chose. Tout au plus s'intéressera-t-on aux prolétaires en demandant à quelque petit bourgeois apprêté en poète de présenter cela sur scène, et l'on pense ainsi avoir déjà fait beaucoup. Mais les idées sur l'ordre économique, on les laisse aux professeurs d'université. C'est leur métier, ils s'en occupent. On n'a certes pas une foi aveugle en l'autorité, mais on jure par ce que ces professeurs ont imaginé sur ces choses. Il va de soi que cela doit être juste, puisqu'ils sont payés par l'État et qu'ils sont là pour ça. Oui, mais voyez-vous, parmi ces professeurs s'est développée progressivement une curieuse théorie d'économie politique. Quand ils écrivent des livres aujourd'hui, ils appellent cela «l'école

historique». Ils parlent des mercantilistes, des physiocrates, d'Adam Smith, du socialisme, de l'anarchisme, etc., puis abordent leur propre conception; c'est «l'école historique». Ils se demandent : Comment donc trouver l'idée qui donnera la solution? À la vérité, ces gens-là sont impuissants en la matière. Ils ne se ressaisissent pas pour stimuler une activité du penser qui les pousserait à se représenter comment on doit faire pour amener une quelconque structure sociale. Ces petits bourgeois comme, par exemple, Lujo Brentano (14), Schmoller ou Roscher n'ont pas l'idée de mettre leur penser en activité, ils sont plutôt d'avis qu'il faut étudier les phénomènes comme le fait le scientifique pour la nature. Ils laissent les phénomènes se dérouler et les analysent. Ils étudient simplement l'évolution historique de l'humanité, et à la rigueur celle des représentations que se font les hommes sur l'économie. Ils décrivent ce qui est là ou font tout au plus comme Lujo Brentano : lorsqu'on ne veut pas l'observer dans sa patrie, on se rend dans un pays ayant une économie représentative, en Angleterre, on y fait des recherches et on décrit les rapports qui y existent entre employés et employeurs, etc. On apprend à reconnaître qu'il y a là des gens riches, les conditions du crédit, comment travaille le capital, qu'il y a de la misère, des gens qui ne possèdent rien, que certains n'ont rien à manger, cela en raison de telles ou telles circonstances. Tout cela pour dire que la tâche de la science n'est pas de montrer comment les choses doivent évoluer, mais comment elles évoluent. Mais que résulte-t-il finalement d'une pareille science dont le but est pourtant la vie pratique, si elle ne fait qu'observer la manière dont les choses évoluent? C'est comme si je voulais former un peintre et que je lui disais : Essaie avant tout de rencontrer tous les peintres que tu pourras, tu observeras comment ils peignent, l'un bien, l'autre mal, etc., mais surtout ne peins pas toi-même! N'est-ce pas, dans cet exemple le paradoxe saute aux yeux; les deux choses sont pourtant comparables. Et il y a vraiment de quoi sortir de ses gonds, pardonnez-moi l'expression, lorsqu'on observe vraiment ce qui est aujourd'hui, on ne peut pas dire produit, mais traité avec la plus grande bêtise, lorsqu'on veut appliquer la méthode des sciences de la nature à des choses comme l'économie politique. Il n'en ressort en effet absolument rien, parce qu'au fond, les hypothèses de départ sont les plus niaises qui soient. Tout ce qui peut arriver, n'est-ce pas, c'est que les «socialistes de la chaire», formés à cette école, concluent, au terme de leur observation de ce qui existe : Il faut faire quelque chose. Ensuite on fait des lois pour remédier à ceci ou à cela.

Mais c'est justement cet état désemparé qui nous a menés à la situation actuelle. Et ce serait aujourd'hui une lâcheté de ne pas faire remarquer que

ce que l'humanité actuelle, qui bien sûr n'adore aucune autorité, se laisse souffler dans ce domaine et dont elle se satisfait est en grande partie responsable du chaos dans lequel nous sommes plongés aujourd'hui. Ces choses sont si graves qu'il est absolument nécessaire de les appréhender sous leur forme véritable. On se demande alors quelles sont les forces qui agissent là en profondeur, pourquoi tout cela a pris une telle tournure, pourquoi des représentations si aléatoires agissent dans un domaine qui, comme je l'ai exposé, est l'un des plus importants pour l'humanité.

Considérons par exemple la représentation, illusoire certes, mais extraordinairement influente, de la conception modifiée du marxisme qui est prédominante dans les esprits universitaires actuels : la seule réalité est l'économie, la structure économique; le reste n'est qu'idéologie, superstructure, mirage qui gravitent autour. Nous avons là quelque chose de très curieux dans le fond : l'absolue incroyance en tout ce que l'être humain peut produire de spirituel à partir de toutes les représentations qui se développent depuis l'avènement de l'époque de l'âme de conscience. La règle dans notre monde est que de plus en plus les hommes sont poussés vers ce dont on a une connaissance extérieure, vers ce qui est extérieurement accessible aux sens. Ils fuient le reste, ils l'évitent, et c'est dans cette attitude de fuite que les hommes ont développé non seulement leurs pensées sociales, mais aussi leurs sentiments sociaux, et que se sont finalement produits les événements sociaux de notre époque. Cela continuera si l'appel à une compréhension véritablement spirituelle des choses n'est pas entendu.

Quel est le fondement de tout cela ? C'est que nous sommes entrés précisément dans l'ère de l'âme de conscience, que nous y sommes depuis le XVe siècle et que cette phase de l'évolution, cet élan de l'homme vers l'éveil de l'âme de conscience contraint celui-ci à se rapprocher toujours plus d'un point de son évolution où des «instincts contraires» le poussent à fuir. L'une des tâches essentielles de l'homme moderne sera de dépasser cet instinct de fuite, car il veut fuir ce dans quoi il est obligé d'entrer. J'ai dit la dernière fois que, dans les différents territoires, ceux de l'ouest, du centre et de l'est, la manière dont l'être humain s'approche du gardien du seuil lorsqu'il pénètre le monde spirituel, connaît également des différences. Se mettre en mouvement pour vivre les expériences telles qu'elles peuvent être faites consciemment auprès du gardien du seuil, mais que, peu à peu, les hommes devront plus ou moins faire instinctivement dans cette époque de l'âme de conscience, être poussé vers ces expériences d'une manière déterminée, même si celle-ci n'est qu'extérieure, voilà l'impulsion, l'ins-

tinct, la tendance qui agit dans l'homme moderne, et voilà ce qu'il fuit. Il redoute d'arriver là où en réalité il est censé arriver.

Cela est tout à fait conforme aux lois qui régissent l'évolution de l'homme moderne. Souvenez-vous de ce que j'ai exposé comme étant la caractéristique extérieure de l'aspiration de l'homme d'aujourd'hui. Il aspire à reconnaître ce qu'il est, ce qu'il vaut en tant qu'être humain, quelle force est la sienne, quelle est sa dignité d'être humain. Il aspire à se contempler lui-même pour trouver enfin une image de son propre être. Or il est impossible d'arriver à une image de l'être humain en se cantonnant dans le monde sensible, car l'homme ne se réduit pas à ce monde, il n'est pas seulement un être sensoriel. Aux époques de développement instinctif où on ne se pose pas la question de l'image de l'homme, de la dignité ou de la force humaines, on peut ignorer le fait que, pour connaître l'être humain, il faut sortir du monde sensible et regarder dans le monde spirituel, qu'il faut faire connaissance avec le monde suprasensible au moins intellectuellement, sous quelque forme que ce soit, comme c'est le cas à notre époque de conscience. Mais la réaction inconsciente chez nos contemporains et chez les hommes dont j'ai décrit les pensées sociales, est celle que le candidat à l'initiation doit surmonter consciemment : c'est la peur de l'inconnu sur lequel il faut poser le regard. Peur, manque de courage, lâcheté, voilà ce qui domine l'humanité moderne. Et si celle-ci affirme que l'économie est l'évidence qui est la cause de tout, c'est parce qu'elle a peur de ce qui est invisible, de ce qui n'est pas palpable. Et ce refus d'approcher ces choses, cette volonté de les éviter, cette peur, font qu'on les tourne (15) en idéologie, en *Fata Morgana* (mirage). C'est la peur qui engendre cette attitude. La conception sociale moderne n'est qu'angoisse, appréhension devant tout ce que j'ai caractérisé aujourd'hui devant vous. Bien des personnes qui, dans cette aspiration à une conception sociale moderne se montrent très courageuses, ont peur et reculent lâchement devant le monde spirituel qu'il leur faudra pourtant bien affronter d'une manière ou d'une autre pour apprendre à connaître l'homme. Ce qui se manifeste dans les philosophies socialistes actuelles est pur produit de la peur.

C'est à partir de ce point de vue qu'il s'agit d'envisager les choses. Car l'homme moderne doit apprendre à connaître trois sortes de choses. Comme je l'ai expliqué la dernière fois, ces choses sont différenciées selon les régions, ouest, centre et est, mais de quelque manière que ce soit, les hommes sont guidés vers elles conformément aux lois naturelles. Même si seul l'initié est capable de voir ce qui est présent dans ces trois points, tout homme moderne soucieux de comprendre la structure économique devra

progressivement parvenir à le percevoir, à le ressentir et l'admettre dans son intellect, même s'il ne le voit pas de ses yeux. En premier lieu, l'homme doit acquérir un sentiment clair ou tout du moins une représentation intellectuelle claire des forces qui dans l'univers sont celles du déclin, les forces destructrices. Parmi les forces que l'on étudie volontiers – et l'on se trompe parce qu'on ne s'y intéresse qu'en raison de la sympathie qu'elles nous inspirent –, on trouve justement celles qui édifient. On ne veut toujours que construire, construire et encore construire. Mais dans le monde, il n'y a pas qu'évolution ou construction, l'involution et la déconstruction existent aussi. Nous-mêmes, nous portons en nous des forces de déconstruction. Notre système nerveux évolué, notre système cérébral est pris dans un processus constant de déconstruction. Ces forces de déconstruction sont dans le monde, et il faut que l'homme se familiarise avec elles. Sans préjugés, en toute objectivité, il doit se dire : Sur la voie ouverte par cette époque, au cours de laquelle l'âme de conscience doit pleinement s'éveiller, ce sont les forces de déconstruction qui sont justement les plus actives. Il arrive parfois qu'elles se concentrent, qu'elles se consolident, et c'est alors que se déclenchent des événements comme ceux que nous avons vécus au cours de ces dernières années. L'humanité assiste alors à une concentration des forces qui sont cependant omniprésentes en temps normal. À notre époque, l'homme doit posséder une connaissance claire de ces choses, qui ne doivent pas rester inconscientes et instinctives. Il se détourne volontiers des forces de désagrégation, de mort, des forces paralysantes, mais en les fuyant, il s'aveugle et n'apprend pas à collaborer à l'évolution.

La deuxième chose que l'homme doit savoir et qui le fait également fuir, c'est que dans cette époque de développement intellectuel, donc à l'ère de l'âme de conscience, il lui faut absolument réussir à trouver pour son être un nouveau centre de gravité en quelque sorte. L'évolution basée sur les instincts lui avait donné un centre de gravité, jusque dans les pensées. Et il croit être bien campé sur le sol ferme des conceptions, des représentations qui lui viennent par le sang, par ses origines, etc. Or, désormais, il ne le peut plus. Il doit se dégager de ce sur quoi il s'appuyait et qui s'est élaboré instinctivement. Il doit en quelque sorte se mettre au bord du précipice, sentir le vide, le gouffre au-dessous de lui, parce que c'est en lui qui lui faut trouver le centre de son être. Cela le fait reculer, il a peur.

Et la troisième chose est la suivante : s'il veut évoluer vers l'avenir, l'homme devra apprendre à connaître, dans toute sa puissance, l'impulsion de l'amour-propre, de l'égoïsme. Notre époque est faite pour expliquer à

l'homme que lorsqu'il s'abandonne à sa nature, il est un être égoïste. Et pour triompher de l'égoïsme, il faut d'abord en étudier toutes les sources dans la nature humaine. L'amour n'est que le contraire de l'égoïsme. Il faut franchir l'abîme de ce dernier si l'on veut connaître la chaleur sociale qui est censée pénétrer la société d'aujourd'hui et de demain, surtout si l'on veut en acquérir une connaissance pratique et non seulement théorique. Approcher ce sentiment que le candidat à l'initiation voit clairement près du gardien du seuil, lorsqu'il pénètre dans le monde suprasensible, remplit également l'homme d'effroi, car il comprend qu'il n'est pas possible d'entrer dans cette époque, qui devra nécessairement engendrer une structure sociale, autrement que par l'amour, qui n'est pas amour de soi-même, mais amour de l'autre, intérêt pour l'autre. Les hommes ressentent cela comme un feu dévorant, comme quelque chose qui les consumerait, qui les ravirait à eux-mêmes, en les dépossédant de leur égoïsme, de leur droit à l'égoïsme. Et de même qu'ils fuient le monde suprasensible, dont ils ont peur parce qu'il leur est inconnu, ils fuient l'amour parce qu'ils le ressentent comme un feu dévorant. Dans le domaine social, à l'heure où il faut préparer les impulsions spirituelles, les hommes, justement pour se détourner du suprasensible, ferment les yeux et les oreilles devant la vérité de ce monde, en démontrant par exemple par le marxisme et la pensée prolétarienne corrompue d'aujourd'hui qu'on doit se baser sur la réalité palpable, ce qui est exactement contraire à la véritable tendance de l'évolution de l'humanité. Eh bien, ils font exactement la même chose dans le domaine de l'amour, ce qui s'exprime jusque dans leurs paroles tendancieuses. On construit des idéaux qui sont contraires à ce qui vit en réalité dans l'évolution de l'humanité et qu'il faudrait rechercher.

Lorsque parut en 1848 le *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx, la première, la plus importante démonstration de la conception prolétarienne moderne, on y trouvait déjà ces paroles que chacun peut lire aujourd'hui dans tout ouvrage socialiste : «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!»

Lorsqu'on a un peu le sens des réalités, on est inévitablement gagné par un sentiment singulier et paradoxal à propos de ces mots. Que signifie en effet «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!» ? Cela signifie : Agissez ensemble, les uns avec les autres, soyez frères, soyez camarades! C'est de l'amour! Que l'amour règne entre vous! La tendance se manifeste, dans le tumulte, mais comment? : Prolétaires, soyez conscients que vous êtes mis à part dans l'humanité, haïssez les autres, tous ceux qui ne sont pas prolétaires; que la haine soit l'impulsion de votre union! D'une étrange

manière, amour et haine sont couplés, on aspire à une union basée sur la haine, alors que celle-ci est le contraire de l'union! Seulement, on ne le remarque pas, parce qu'aujourd'hui on est très loin de relier ses pensées avec la réalité. Mais il s'agit bien de la peur de l'amour, cet amour qu'on affiche en même temps qu'on l'évite, parce qu'on recule d'effroi, on tremble devant lui comme devant un feu dévorant, alors même qu'on proclame ces paroles qui sont devenues le slogan du mouvement socialiste.

Ce n'est qu'en pénétrant la réalité grâce à la science spirituelle qu'on pourra obtenir des éclaircissements sur les forces à l'œuvre dans le présent, et qu'il nous faut connaître afin d'y prendre consciemment notre place. Il n'est pas si aisé d'observer les pulsations qui traversent l'humanité aujourd'hui. La science de l'esprit est nécessaire pour cela. Ce fait ne devrait pas être négligé. Seul celui qui saura prendre ces choses suffisamment au sérieux aura la juste attitude au sein de ce mouvement de science spirituelle.

Neuvième conférence

Dornach, 14 décembre 1918

Je voudrais aujourd'hui me livrer à quelques considérations de principe à propos de choses dont nous savons depuis longtemps déjà qu'elles relèvent de notre tâche. Si l'on réfléchit à la manière dont notre science spirituelle peut envisager ces questions qui concernent la vie, et y apporter des réponses, il faut avant tout prendre soin de bien se rendre compte que cette science de l'esprit, et avec elle notre époque et l'avenir en général, posent au mode de représentation, au mode de penser de l'être humain d'autres exigences que celles auxquelles nous a habitués, depuis un passé relativement récent, la pensée courante, notamment celle directement issue de la science et de sa vulgarisation. Vous savez en effet que tout ce que la science spirituelle a à dire, dans quelque domaine que ce soit, y compris et surtout dans le domaine social, est l'expression des résultats de recherches spirituelles, acquis non pas par une voie purement rationnelle, abstraite, mais tirés de la réalité spirituelle. Comme vous le savez, ils peuvent être compris dès l'instant où l'on use tout simplement de sa saine raison humaine. En revanche, on ne peut les trouver qu'en s'élevant de la conscience ordinaire, qui est celle de la pensée rationnelle, abstraite, celle de la science, etc., jusqu'à la conscience imaginative, inspirée, intuitive. Ce que l'on découvre sur le chemin de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition est exprimé par des idées, des représentations expressives et constitue la substance de la science que peut offrir la recherche d'orientation anthroposophique.

Il nous faut nous accoutumer à avoir, au sujet de cette recherche de la vérité, d'autres représentations que celles auxquelles nous sommes habitués, et c'est justement ce qui fait que nos contemporains ont tant de mal à parcourir le chemin nécessaire qui du penser ordinaire actuellement en usage conduit à la science spirituelle anthroposophique. Ils demandent en effet si volontiers : Peut-on prouver telle ou telle chose ? Certes, la question est tout à fait justifiée. Mais il faut l'envisager également du point de vue de la réalité. Si on entend par là : ce que l'investigateur spirituel avance peut-il être prouvé de quelque point de vue que ce soit, à l'aide des concepts déjà

connus, de ceux qui sont courants dans le pays et que l'éducation, la vie ont permis d'acquérir ?, alors on tombe souvent dans l'erreur, car les résultats communiqués par la science spirituelle sont tirés de la réalité.

Je vais vous montrer, par une comparaison très banale, toute simple, que le penser ordinaire, purement abstrait, peut se méprendre. D'une pensée doit en découler une autre, n'est-ce pas ? Et lorsqu'on voit que ce n'est pas le cas, on croit que la chose est fausse, alors que dans la réalité elle est exacte. Les conséquences de la réalité ne coïncident pas avec les simples conséquences des pensées; la logique de la vérité est autre chose que la simple logique des pensées. À notre époque, on croit, parce que le mode de penser juridique s'est emparé de tous les esprits de manière métaphysique (1), que tout doit être embrassé par la logique des pensées dont on a l'habitude. Mais ce n'est pas le cas. Voyez-vous, si vous avez un cube dont les côtés, disons, font trente centimètres de longueur, et que quelqu'un vous dise : Ce cube se trouve ici, dans cette salle, à une hauteur d'un mètre cinquante au-dessus du sol, vous pouvez, grâce à la seule logique de votre pensée et sans être vous-même dans la pièce, en déduire où se trouve le cube : il doit être posé sur quelque chose. Il doit y avoir une table de la hauteur correspondante, car le cube ne peut pas flotter dans l'air. Cela, vous pouvez le déduire même si vous n'êtes pas présent, même si vous n'en faites pas l'expérience, si vous ne le vivez pas vous-même.

Mais supposons qu'il y ait une balle sur ce cube. Cela, vous ne pouvez le déduire en pensée; il faut que vous le voyiez, que vous l'observiez. Et pourtant cela correspond à la réalité. Celle-ci est donc imprégnée d'entités, de choses qui naturellement ont leur logique, mais une logique qui ne coïncide pas avec celle des pensées.

Mais cela suppose qu'on accepte de ne pas uniquement appeler preuves les prétendues conclusions logiques auxquelles s'est habituée la pensée actuelle, faute de quoi on ne parviendra jamais à rien. Dans le domaine de la structure sociale de la société humaine, dont je parle ici depuis déjà des semaines, de très nombreuses exigences résultent simplement des données que j'ai évoquées devant vous au sujet de la structuration ternaire de la société qui sera nécessaire pour l'avenir. Il en ressort par exemple un système d'impôt bien défini, qu'on ne peut toutefois trouver qu'en faisant appel à la logique du concret. On n'y arrive pas avec une simple logique de pensée. C'est pourquoi il est nécessaire d'écouter ceux qui connaissent le sujet, car, une fois la chose dite, la saine raison humaine peut alors trancher après en avoir examiné tous les aspects. Mes chers amis, la saine raison humaine suffira toujours. Elle peut toujours contrôler après coup ce que

dit l'investigateur spirituel. Mais elle est autre chose que la logique des pensées qu'a notamment favorisée le mode de penser actuel imprégné par la science de la nature. Vous voyez par là que la science spirituelle elle-même ne doit pas seulement avoir pour effet de donner à l'être humain une certaine somme de représentations qu'il croira ensuite pouvoir traiter comme n'importe quelle autre information communiquée aujourd'hui par la science. Cela n'est absolument pas possible, et cela n'est même pas pensable. Si on le pense, on se trompe. La science spirituelle fait que toute la manière de penser, la manière d'appréhender le monde devient différente de ce qu'elle était auparavant; elle fait que l'homme apprend non seulement à comprendre les choses en profondeur, mais à comprendre d'une autre façon. C'est ce qu'il vous faut bien regarder en face, naturellement avec les yeux de l'âme, si vous vous pénétrez de la science spirituelle, afin d'avoir continuellement cette question en tête : Est-ce que j'apprends à regarder le monde autrement, en recevant cette science de l'esprit (non pas la clairvoyance, mais la science spirituelle) ? Est-ce que mon regard sur le monde a changé ? En effet, qui considère la science de l'esprit comme une somme d'abrégés, peut très bien posséder un grand savoir, mais s'il continue à penser comme il l'a toujours fait, il n'a pas assimilé cette science. Il n'y parviendra que lorsqu'à certains égards, la nature, la formation, la structure de son penser se seront modifiées, lorsque sous un certain rapport il sera devenu un autre homme. C'est là l'effet de la puissance, de la force des représentations que l'on reçoit de la science spirituelle.

Or, pour ce qui est du penser social, il est tout à fait indispensable que cette exigence, que seule la science spirituelle peut mettre à jour, soit perçue par les hommes, car ce sur quoi j'ai attiré l'attention hier ne peut être compris qu'à cette lumière. J'ai dit en effet que les professeurs qui enseignent actuellement les hommes sur les concepts économiques sont en réalité impuissants face à la réalité. Pourquoi cela ? Parce qu'ils veulent comprendre avec le penser d'orientation scientifique quelque chose qu'on ne peut justement pas comprendre avec ce penser. C'est seulement lorsqu'on consentira à appréhender la vie sociale d'une autre façon, qu'on pourra trouver des idées sociales fécondes qui seront réalisables, des idées qui porteront leurs fruits dans la vie.

J'ai déjà attiré votre attention sur une chose qui aura peut-être étonné certains d'entre vous, mais qu'il est nécessaire d'approfondir. Je vous ai fait remarquer que la conséquence logique que l'on est tenté de tirer de certains concepts, ou même d'une idéologie, est loin d'être toujours la même que celle qui dans la vie résulte de cette conception. Je veux dire ceci :

Quelqu'un peut avoir une somme de concepts ou même toute une philosophie. Vous pouvez, de façon purement conceptuelle, examiner cette philosophie et peut-être même en tirer d'autres conséquences, dont vous supposez avec raison qu'elles sont logiques, et dont vous pouvez croire qu'elles découlent nécessairement de la philosophie dont elles sont tirées. Mais cela n'est en aucun cas nécessaire, car la vie elle-même peut en tirer de tout autres conséquences, et dans ce domaine elle peut vous surprendre au plus haut point. Que veut dire : la vie tire d'autres conséquences ? Supposons que vous développiez une philosophie vous semblant parfaitement idéaliste, et cela, disons, à juste titre. Elle est faite d'idées et de représentations idéalistes merveilleuses. Il peut arriver, selon la nature de votre philosophie, que vous l'enseigniez à votre fils ou que vous la laissiez influencer vos élèves d'un certain âge de manière vivante. Vous-même n'admettrez probablement que des conséquences logiques de cette vision du monde. Mais si vous l'inculquez à une autre âme, si vous considérez la vie également par-delà ces abîmes qui séparent les hommes, il peut se produire la chose suivante, que seule la science de l'esprit peut expliquer comme étant nécessaire : vous développez donc une philosophie qui vous semble idéaliste, qui à juste titre vous conduit à croire que tout ce qui va dériver d'elle sera à son tour nécessairement idéaliste, beau et grand, et vous l'enseignez à un fils, une fille ou une élève. Or voilà que ces derniers deviennent des voyous, des fripouilles. Cela peut très bien arriver. Votre conception idéaliste peut très bien engendrer de la canaille.

Naturellement, je prends là un cas extrême, mais qui pourrait très bien se présenter, pour vous faire comprendre que dans la vie les conséquences sont autres que dans le seul penser. C'est pourquoi les hommes d'aujourd'hui sont si horriblement loin de la réalité; ils ne pénètrent pas ces choses, parce qu'ils n'ont pas la volonté de vraiment transposer dans la conscience ce qui jadis était instinctif. Les instincts des époques antérieures sentaient qu'ici ou là telle ou telle chose arriverait. Ils n'étaient pas enclins à toujours s'en remettre à la logique des pensées, et pourtant ils agissaient déjà avec logique. Mais aujourd'hui, nous sommes tombés dans une certaine incertitude, et celle-ci ne cessera de s'amplifier naturellement, dans cette époque du développement de l'âme de conscience, si le contrepoids n'est pas créé, qui consiste à admettre consciemment la logique de la réalité. On admet celle-ci dès l'instant où l'on voit réellement, dans son essence, dans ses processus, l'esprit qui se trouve derrière la réalité sensible.

Je vais vous citer un cas qui pourra illustrer ce que je viens d'exposer de manière plutôt théorique, et qui vous montrera également comment on peut

vraiment faire fausse route lorsqu'on observe les choses uniquement d'après leurs symptômes extérieurs. J'ai parlé ces derniers temps de la symptomatologie dans l'observation de l'histoire, car c'est vraiment quelque chose que les hommes devront assimiler s'ils veulent passer de la connaissance de l'aspect extérieur des choses, des phénomènes, à celle de la réalité.

Un écrivain et philosophe russe, Berdiaeff (2), a écrit récemment un article très intéressant sur l'évolution philosophique du peuple russe, de la seconde moitié du XIXe siècle à nos jours. Dans cet essai, deux choses sont très curieuses. L'une est que l'auteur part d'un préjugé étrange qui montre bien qu'il n'a aucune notion des vérités que nous devrions bien connaître à présent, et selon lesquelles de tout nouveaux éléments surgissent aujourd'hui dans l'est russe, qui ne sont encore qu'à l'état de germe et qui préparent la sixième époque postatlantéenne, l'époque du développement du soi-esprit. Parce qu'il ignore cela, Berdiaeff porte un jugement complètement faux sur un point. Il se dit qu'il est bien étrange qu'en Russie – et en qualité de philosophe russe, il est bien placé pour le savoir – à la différence de l'ouest de la civilisation européenne, on n'ait justement en philosophie aucun sens juste de ce qu'à l'ouest on nomme vérité. On s'est, certes, beaucoup intéressé à la philosophie occidentale, mais on ne possède aucun sens juste pour elle, dans la mesure où elle cherche la « vérité ». Par contre, on admet la vérité philosophique dans la mesure où elle sert la vie, où elle est utile pour une conception immédiate de la vie. Le socialiste, par exemple, s'y intéresse parce qu'il croit que telle ou telle philosophie justifie son socialisme. De même, l'orthodoxe s'intéressera à tel courant philosophique, non pas comme l'Occidental, parce qu'il est vérité, mais parce qu'il lui donne une base pour sa foi orthodoxe, qu'il la justifie, etc. Pour Berdiaeff, c'est là un grand défaut de l'âme du peuple russe actuel. D'après lui, en effet, les Occidentaux seraient très en avance, car ils ne croient pas que la vérité doit se régler sur la vie, mais que la vérité est vérité, qu'elle est là, et que c'est la vie qui doit se régler sur elle. Il ajoute expressément cette curieuse phrase, curieuse bien sûr non pas pour l'homme moderne, qui la trouvera naturelle, mais bien pour l'homme de la science spirituelle : le socialiste russe n'a pas le droit d'employer l'expression « science bourgeoise », « science de bourgeois », car celle-ci renferme la vérité, elle a enfin établi le concept de la vérité, et ce fait est la vérité irréfutable. C'est donc une insuffisance de la part de l'âme du peuple russe que de croire que cette vérité aussi peut être surmontée.

Berdiaeff ne partage pas seulement cette conception avec l'ensemble du monde professoral, mais également avec les partisans de ce monde, je veux

parler entre autres de toute la bourgeoisie de l'Europe de l'ouest et du centre, à plus forte raison, de la noblesse, etc. Or ce qu'il ne sait pas, c'est que c'est la raison pour laquelle ce qui est actuellement en germe dans l'âme du peuple russe s'exprime à bien des égards de manière tumultueuse et caricaturale. Dans cette manière de concevoir la vérité en fonction de la vie, qui pour notre époque est impropre, repose aussi le germe d'une conception future, car l'avenir corrigera cette erreur. En effet, lorsque aura prospéré ce qui se prépare aujourd'hui, c'est-à-dire l'orientation de l'évolution humaine vers le soi-esprit, alors ce qu'on appelle aujourd'hui vérité aura en fait une tout autre forme. J'ai déjà attiré votre attention sur certaines particularités. Cette vérité fera par exemple prendre conscience à l'être humain ce dont il est incapable actuellement, que la logique des faits, celle de la réalité, la logique du concret est différente de la seule logique des idées. Et cette représentation modifiée de la vérité aura encore d'autres propriétés. C'est une des notions qui apparaît chez Berdiaeff et qui est très singulière, car elle nous montre à quel point un écrivain comme celui-ci est éloigné du sens véritable de l'évolution de notre temps. Il pourrait pourtant très bien le percevoir chez son peuple précisément, mais son préjugé l'en empêche.

Voyons maintenant un autre point, qu'il nous faudra considérer sous un angle tout à fait différent. Manifestement, l'apparition du bolchevisme met Berdiaeff très mal à l'aise. Bon, chacun pourra, selon qu'il est bolcheviste ou non, lui donner tort ou raison; je ne veux pas m'étendre sur cette question. Mon intention n'est pas de critiquer, mais d'exposer les faits. Ce qui est important, c'est ceci. De même que dans les années 60, ainsi pense Berdiaeff toujours selon l'idée que la vérité, la philosophie dépendent de la vie, le matérialisme a pénétré en Russie, et qu'on y a cru parce qu'on l'a trouvé bon pour la vie, de même, dans les années 70, on a cru au positivisme d'Auguste Comte par exemple. Puis d'autres conceptions, comme celle de Nietzsche (3), trouvèrent des adeptes parmi les membres de l'intelligentsia. Et Berdiaeff se demande quelle sorte de philosophie a bien pu se répandre chez les bolchevistes de cette classe intellectuelle. Car une philosophie s'est bel et bien répandue. Mais quant au mariage de cette philosophie particulière avec le bolchevisme, Berdiaeff est en fait complètement désemparé. Il ne peut concevoir comment le bolchevisme a adopté comme philosophie les enseignements d'Avenarius et de Mach (4).

Si l'on avait dit à Avenarius et Mach que leur philosophie serait adoptée précisément par des gens comme les bolchevistes, ils auraient été encore beaucoup plus sévèrement surpris que Berdiaeff. Ils auraient, si je

puis employer l'expression familière, grimpé aux rideaux, s'ils avaient pu s'imaginer la chose (tous deux sont morts à l'heure qu'il est). Imaginez ce brave bourgeois d'Avenarius croyant travailler avec les concepts les plus mûris, et qui bien entendu avait présumé que seuls les gens – disons en redingote – convenables pourraient le comprendre, des gens incapables de faire du mal à quiconque à la manière bolcheviste, bref des gens tout à fait bien élevés, tels qu'on se les représentait dans les années 60, 70 et 80. C'est uniquement parmi ce genre de personnes qu'il avait imaginé trouver les adeptes de sa philosophie. Or, si l'on examine le contenu de cette dernière, on comprend encore moins le facteur qui a fait d'Avenarius le philosophe officiel des bolchevistes. Car que pense-t-il ? Il se dit : Les hommes vivent avec le préjugé que les représentations, les perceptions vivent de manière subjective à l'intérieur de leur tête, de leur âme ou ailleurs, tandis qu'au dehors, il y a les objets. Mais c'est faux. Si j'étais seul au monde, je ne parviendrais jamais à saisir la différence entre objet et sujet. Je n'y parviens que par le fait que d'autres gens sont là également. D'après Avenarius, si je suis seul à regarder une table, l'idée ne me viendrait pas que la table est là, dehors, dans une pièce, et que j'en ai une image dans mon cerveau, mais « j'aurais » la table tout simplement et ne distinguerais pas le sujet de l'objet. Si je les distingue, c'est uniquement parce que, lorsque je regarde la table avec un autre, je me dis qu'il la voit, lui aussi; donc je la perçois, et cette perception demeure dans mon esprit. Je réfléchis alors au fait que ce qu'il ressent, je le ressens aussi. C'est donc à l'intérieur de considérations théoriques de ce genre, purement abstraites, dont je vous fais grâce, car vous diriez qu'elles ne vous intéressent pas, que se meut la pensée d'Avenarius. Il écrivit en 1876 un opuscule intitulé « La philosophie, pensée sur le monde conformément au principe de la plus petite mesure de force » [(5)], où il montre d'après ses hypothèses que les concepts que nous avons en tant qu'êtres humains n'ont pas la moindre valeur réelle, mais que nous les créons uniquement dans le but de maintenir le monde par l'économie. Le concept « lion » par exemple, ou tout autre s'exprimant dans une loi naturelle, n'est en somme rien de réel, il ne renvoie même pas selon lui à quelque chose de réel, et ce n'est pas du tout économique si, dans la vie, j'ai vu cinq, six ou trente lions et qu'il me faille me les représenter tous; je rends la chose plus économique en me formant un concept unique qui rassemble les trente lions. Toute formation de concepts n'est qu'une économie intérieure subjective.

Mach est d'un avis semblable. Mach est celui dont je vous ai raconté qu'il monta un jour, très fatigué, dans un omnibus dans lequel il y avait

une glace [6]. Il monta donc et vit un homme arriver de l'autre côté. Or l'individu en question lui fut très antipathique et il se dit : Qu'est-ce que c'est que ce pédant à l'allure aussi antipathique ? Il comprit ensuite qu'il y avait là une glace et que c'était lui-même qu'il regardait. Il voulait seulement insinuer par là qu'on se connaît soi-même bien peu, ne serait-ce qu'au niveau de sa forme humaine extérieure, qu'on a très peu de connaissance de soi-même. Il raconte encore une deuxième expérience : un jour où il passait devant une vitrine miroitante, ce qui lui permit donc de se rencontrer lui-même, il fut furieux de croiser un pédant aussi laid. Mach a procédé de manière un peu plus populaire qu'Avenarius, mais il a la même conception que lui. Selon Mach, il n'y a pas de représentations subjectives ni de choses objectives; en réalité il n'existe que des contenus de sensations. Et je ne suis pour moi-même qu'un contenu de sensation. La table dehors, mon cerveau, tout n'est que contenu de sensation. Et les concepts que se forgent les hommes n'existent que par économie. C'était peut-être en 1881 ou 1882; j'étais présent à Vienne, à cette session de l'Académie des sciences où Mach fit sa conférence sur «la Nature économique de la recherche physique» [7], sur l'économie de la pensée. Je dois dire que cela fit sur le jeunot que j'étais à l'époque, j'avais tout juste vingt ans, une impression absolument effrayante, lorsque j'entendis qu'il existait des hommes d'un tel radicalisme, des gens qui n'ont absolument aucune idée du fait que c'est d'abord par la voie du penser que la révélation du monde suprasensible accède à l'âme humaine, qu'il existe des gens qui nient les concepts au point de ne voir en eux que le résultat de l'activité psychique humaine qui marche à l'économie. Mais tout cela se fond chez Mach et Avenarius à l'intérieur des limites d'un penser tout à fait bienséant, vous comprenez ce que je veux dire. Et ce n'est pas se montrer désobligeant que de dire que ces deux messieurs et tous leurs adeptes sont des êtres à la pensée bien bourgeoise, aussi étrangers que possible à toute idée tant soit peu pratique, radicale ou même révolutionnaire. Et voilà qu'ils sont devenus les philosophes officiels des bolchevistes ! C'est une chose à laquelle personne n'avait jamais pensé ! Si vous lisez l'opuscule d'Avenarius sur la plus petite mesure de force, cela vous intéresserait peut-être, car c'est écrit très agréablement. Mais si vous commenciez la lecture de sa «Critique de l'expérience pure» [8], vous l'abandonneriez certainement vite, la trouvant affreusement fastidieuse. C'est écrit sur un ton très doctoral, et il n'y a pas la moindre possibilité que vous en déduisiez quoi que ce soit de bolcheviste. Vous ne pourriez pas en déduire l'ombre d'une conception pratique du monde pouvant porter au radicalisme, fût-il le plus réservé.

Je sais bien que les hommes qui prennent les symptômes pour des réalités pourraient naturellement me faire une objection. Un positiviste convaincu me dirait : Oh ! l'explication est aussi simple que possible ! Les bolchevistes ont fait venir tous leurs gens intelligents de Zurich. C'est Avenarius qui a enseigné à Zurich, et les gens intelligents qui œuvrent aujourd'hui parmi les bolchevistes ont été ses élèves. Par ailleurs, un élève de Mach, le jeune Adler [(9)], qui assassina Stürgkh en Autriche, fut maître de conférences. De nombreux adeptes de Lénine, peut-être même Lénine lui-même, le fréquentaient; ils ont adopté ces idées et les ont propagées. Il s'agit donc d'un pur hasard. Je sais, bien entendu, que des positivistes convaincus et rustres peuvent expliquer cela ainsi. Mais je vous ai montré récemment [(10)] qu'on peut ramener toute la personnalité poétique de Robert Hamerling au fait que le brave recteur Kaltenbrunner avait négligé sa requête pour obtenir une place d'enseignant à Budapest, et que par conséquent un autre obtint le poste. Si Kaltenbrunner n'avait pas oublié cette requête, Hamerling aurait été professeur de lycée à Budapest et non à Trieste, dans les années 60. Et si vous considérez tout ce qu'il est devenu du fait qu'il a passé dix années de sa vie dans cette ville de l'Adriatique, vous verrez que toute sa vie poétique en est le résultat. Mais vu de l'extérieur, le brave directeur du lycée de Graz oublia la requête d'Hamerling et provoqua ainsi son départ pour Trieste. On ne doit pas prendre ces choses comme des réalités, mais comme des symptômes de ce qu'elles expriment intérieurement.

Et ce que Berdiaeff [(11)] comprend comme le fait que les bolchevistes ont élu au rang d'idoles les braves philosophes bourgeois Avenarius et Mach nous renvoie à ce que j'ai exposé au début de cette conférence, à savoir que la réalité de la vie, la réalité du concret est autre que la simple réalité logique. Naturellement, rien chez Avenarius et Mach ne laisse supposer qu'ils pouvaient devenir les philosophes officiels des bolchevistes. Mais tout ce que vous pouvez conclure logiquement d'une chose n'a de signification que sur le plan des symptômes extérieurs. On n'atteint la réalité que par une recherche se rapportant à la réalité elle-même. Et dans la réalité agissent les entités spirituelles.

Et maintenant, je pourrais vous raconter bien des choses qui vous montreraient, bien sûr, que les idées d'Avenarius et de Mach conduisent nécessairement dans la vie au socialisme le plus radical existant aujourd'hui. Car derrière les coulisses de l'existence, ce sont les mêmes esprits qui font pénétrer lentement ces philosophies dans les consciences humaines et y introduisent par exemple ce qui mène au bolchevisme. Seulement, on ne

peut de façon logique faire dériver l'un de l'autre. C'est la réalité qui le fait. Voilà quelque chose que je vous prie de graver au plus profond de vos cœurs, afin d'en conserver ce que je souligne continuellement. Il est aujourd'hui absolument nécessaire de trouver le moyen de sortir de ce terrain broussailleux de la seule logique, dont on pense aujourd'hui de manière illusoire que les réalités sont faites, pour accéder à la vraie réalité. Si l'on regarde les symptômes, si l'on sait les estimer, alors peut-être la chose revêtira-t-elle parfois un caractère plus sérieux. Je veux maintenant attirer votre attention sur une chose que celui qui n'a pas une recherche spirituelle ne remarque pas, car pour lui il ne s'agit que de boniments sans aucun intérêt. Voyez-vous, Mach, le positiviste, mais positiviste radical, découvre qu'en réalité tout est sensation. Ce que le jeune Adler, lui aussi, enseignait à Zurich en qualité de maître de conférences, et qui en a sûrement rallié plus d'un à sa cause, celle de Mach et d'Avenarius, énonce que tout est sensation, que nous n'avons pas le droit de distinguer le physique du psychique. La table dehors est aussi physique-psychique que mes représentations, et les concepts ne sont là que pour l'économie.

Mais ce qui était particulier chez Mach, c'est qu'instinctivement il reculait parfois devant sa propre conception du monde, devant cette vision positiviste radicale. Il reculait et disait : Oui, si je veux y voir clair d'après toutes les conquêtes des temps modernes, cela n'a aucun sens de dire qu'en dehors de ma sensation, il y a encore quelque chose, ou qu'il me faille faire la différence entre le physique et le psychique, car je serai toujours obligé, lorsque la table est devant moi, de ne pas seulement parler de la sensation, mais de croire qu'il y a là, dehors, encore quelque chose de physique. En revanche, lorsque j'ai une représentation, une sensation, un sentiment, je n'ai pas seulement la perception, ce qui se déroule là, le phénomène, mais je crois, bien que la science m'enseigne que cela n'est pas fondé, qu'au-dedans il y a l'âme et au-dehors l'objet. Je me sens amené à faire cette distinction. Qu'est-ce que cela en réalité ? Mach se dit : Comment est-ce que j'en arrive à une idée pareille qu'il me faut accepter subitement : à l'intérieur, il y a quelque chose de psychique, à l'extérieur quelque chose d'extrapsychique ? Je sais qu'il ne s'agit toutefois pas d'une différenciation. Je suis amené à penser autre chose que ce que me dit ma science. Voilà le raisonnement de Mach lorsqu'il lui arrive parfois de prendre du recul, et il l'écrit dans ses livres. Il fait aussi une remarque : Il arrive parfois que l'on se demande si un mauvais esprit ne nous oblige pas à tourner en rond. Et il répond : Je le crois.

Je sais que la plupart des gens survoleront ce passage comme s'il s'agissait de sornettes, et pourtant il est symptomatique. Parfois, un être qui

existe véritablement lorgne par-dessus les épaules de l'âme. C'est l'esprit ahrimanien qui fait tourner les hommes en rond, pour qu'ils pensent comme Avenarius et Mach. Et à certains instants, Mach remarque cet esprit ahrimanien. C'est celui-là même qui agit aussi dans le mode de penser bolcheviste. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que la logique de la réalité ait mené à ce résultat. Mais vous voyez que, lorsqu'on veut comprendre la vie, il faut regarder dans ses profondeurs. Cela n'est vraiment pas sans importance, surtout sur le plan social, aussi bien aujourd'hui que dans l'avenir proche. Car les conclusions qui doivent être tirées ne sont pas celles de Schmoller, Brentano, Wagner, Spencer, John Stuart Mill [(12)] ou d'autres; dans le domaine social, les conclusions doivent être conformes à la logique de la réalité. Et ce qui est grave, c'est que dans nos aspirations agitatrices actuelles et ce qu'elles ont entraîné, à savoir des conclusions purement logiques, vivent des illusions, et que ces illusions sont devenues réalité extérieure. Je vais vous citer deux exemples à ce propos. Vous connaissez déjà l'un des deux, mais il vous manque encore les éclaircissements que voici.

Les socialistes à tendance marxiste, en fait presque la totalité du prolétariat actuel comme je l'ai expliqué hier et bien d'autres fois déjà, affirment sous l'influence de Marx que l'économie, les contrastes économiques et les oppositions de classes provenant de ces contrastes sont la vraie réalité et que le reste n'est que superstructure idéologique. Ce que l'homme pense, ce qu'il écrit sous l'inspiration poétique, ce qu'il crée par une activité artistique, ce qu'il pense sur l'État, la vie, sur tout, tout cela n'est que résultat de la manière dont il vit économiquement. C'est pour cette raison que le prolétaire d'aujourd'hui dit : Nous n'avons pas besoin d'une assemblée nationale si nous voulons créer un ordre nouveau, car les bourgeois y seraient à nouveau présents et participeraient au débat à partir de leur conception économique de bourgeois. De cela, nous n'avons nul besoin. Ne peuvent nous être utiles que ceux dont le discours correspond à ce qui vit dans les esprits des prolétaires, car ce sont eux qui aujourd'hui doivent former le monde. Nous n'avons même pas besoin de convoquer des assemblées; les quelques prolétaires qui sont au pouvoir exercent la dictature. Étant donné qu'ils ont des conceptions prolétariennes, ils penseront nécessairement juste. Comme Lénine et Trotski en Russie, Karl Liebknecht [(13)] rejette l'assemblée nationale à Berlin. Il dit : Ce ne sera rien d'autre qu'une nouvelle édition de la vieille bande de beaux parleurs de l'empire, il veut parler de la diète d'empire.

Qu'y a-t-il à la base de tout cela ? Il y a ce qui fut la cause principale du fait que j'ai été poussé à cesser mes cours à l'école socialiste [(14)] réservée à la

formation des ouvriers, à Berlin, il y a maintenant seize ans. Je vous l'ai raconté lorsque j'ai expliqué l'histoire de ma *Philosophie de la liberté* (15). J'avais entre autres à exposer des questions touchant aux sciences de la nature. Je dirigeais des exercices oratoires, mais j'y enseignais également l'histoire. Je l'ai enseignée comme je supposais qu'on doit l'enseigner objectivement, ce qui satisfaisait amplement mes élèves. Si j'avais pu poursuivre, si cela ne s'était pas terminé de manière artificielle, je sais que cela aurait pu porter de beaux fruits. Mais les dirigeants sociaux-démocrates découvrirent que je ne parlais pas de marxisme, de sa conception de l'histoire, mais que je m'égarais – chose curieuse – par des détours hors sujet, ce qui d'ailleurs plaisait beaucoup aux ouvriers, mes élèves. Je vais à présent vous en toucher quelques mots. J'ai dit par exemple la chose suivante : Les historiens habituels ne peuvent découvrir ce qu'il y a derrière l'histoire des sept rois romains, ils la considèrent même comme un mythe, parce que la succession de ces sept rois, telle que nous la décrit Tite-Live (16), présente un mouvement ascendant suivi d'un mouvement descendant : une sorte de progression constante jusqu'à Marcius (17), le quatrième roi, puis une décroissance allant jusqu'à la décadence avec le septième roi, Tarquin le Superbe (18). Et j'expliquais alors aux gens que l'on remonte ainsi aux temps les plus anciens de l'époque romaine, aux temps précédant la république, et que le changement qui amena celle-ci consista justement dans le fait que les anciennes règles spirituelles ataviques débouchèrent sur un certain chaos populaire, alors qu'en fait, à l'époque antique, comme cela est encore manifeste chez les pharaons d'Égypte, il y avait dans les institutions une sagesse que l'on peut étudier grâce à une science spirituelle. Ce n'est pas pour rien qu'on raconte que Numa Pompilius (19) était inspiré par la nymphe Égérie pour gouverner. J'ai ensuite expliqué comment les gens recevaient en général des inspirations pour leurs décisions, comment tout était déterminé par les lois du monde spirituel, au contraire de ce qui se passera plus tard, lorsqu'un souverain succédera à un autre. C'est la raison de cette régularité dans la succession des pharaons égyptiens et même dans celle des rois romains, de Romulus (20), Numa Pompilius, et ainsi de suite jusqu'à Tarquin le Superbe. Si maintenant vous considérez à partir d'un certain point de vue les sept principes (21) tels que je les décris dans mon livre *Théosophie*, vous les retrouvez dans la succession de ces rois romains. C'est une chose qu'avec vous, je peux me permettre d'effleurer seulement, mais qui, convenablement présentée, doit être exposée comme une vérité tout à fait objective qui jette la lumière sur ce fait étrange que l'historien matérialiste ordinaire ne peut pas saisir. C'est pourquoi l'historien authen-

tique – non, scientifique! – considère aujourd'hui que les sept rois de Rome n'ont pas existé, qu'ils sont un mythe. Voyez-vous, j'en étais arrivé à ce point et j'avais même pris soin d'expliquer ces choses autrement. Lorsqu'on le fait de la manière qui convient, elles semblent naturellement correspondre à la réalité. Mais il ne s'agit pas d'une «conception matérialiste de l'histoire». Car celle-ci suppose que l'on étudie les conditions économiques, les rapports existant autrefois entre l'agriculture et l'élevage, l'agriculture et le commerce, comment les villes furent fondées, quelle économie avaient les Étrusques, comment ils firent du commerce avec Rome qui n'en était qu'à ses débuts, et comment, sous cette influence de l'aspect économique, les rapports se sont ensuite développés sous Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius (22), etc.

Mais voyez-vous, cela non plus, bien sûr, n'aurait pas percé d'emblée. Mais là, la vraie réalité me vint en aide, et cela justement parce que je parlais d'elle. Bien entendu, il n'y avait pas que des jeunes gens dans ce cercle d'auditeurs. Il y avait aussi des gens ayant déjà adopté la pensée prolétarienne jusqu'à un certain point, également certains qui étaient déjà pleins de toutes sortes de préjugés. Ce genre de personnes n'est pas facile à convaincre, même sur des sujets qui leur sont étrangers. Lorsque par exemple je parlai un jour de l'art, expliquant ce qu'il est et comment il agit, une dame du fond s'écria soudain : Ah bon, et le vérisme, ce n'est pas de l'art ? Donc, les gens n'acceptaient pas les idées uniquement par autorité. Il fallait déjà trouver le chemin jusqu'à eux, non pas par des détours adroits, mais en partant du sens de la réalité, de la véracité. Et il m'arriva d'être obligé de leur dire, non pas seulement de pouvoir, mais de devoir leur dire : Oui, mais vous êtes saturés de ces concepts qui correspondent à la conception matérialiste de l'histoire; comme elle, vous croyez que tout dépend uniquement des rapports économiques et que toute vie spirituelle ne peut que reposer sur une idéologie, ce mirage qui d'après vous plane au-dessus, sur la base des rapports économiques. Et Marx l'a expliqué de manière très pénétrante et pleine d'esprit. Mais pourquoi tout cela est-il arrivé? Pourquoi Marx a-t-il fait cette analyse et pourquoi y croit-il ? Parce qu'il n'a vu que son présent immédiat et n'est pas remonté à des époques antérieures. Il ne prend pour base l'évolution historique de l'humanité qu'à partir du XVIe siècle, date à laquelle il se trouve qu'effectivement l'humanité entra dans une époque où la vie de l'esprit, même si ce n'est pas tout à fait comme il le décrit, devint bel et bien d'une certaine manière l'expression des rapports économiques dans une grande partie du monde. Le goethéanisme ne découle pas de la vie économique; mais Goethe est également

considéré par ces gens comme étranger à celle-ci. On pourrait donc dire que l'erreur consiste à avoir généralisé ce qui ne vaut que pour une époque précise, l'époque moderne. On ne pouvait comprendre que les quatre derniers siècles si on les expliquait dans le sens de la conception matérialiste de l'histoire.

L'important est de ne pas procéder avec une logique purement conceptuelle, car avec cette logique on ne peut opposer que terriblement peu de choses au discours si rigoureux de Karl Marx. Il faut procéder avec la logique de la vie, celle de la réalité, du concret. Il apparaît alors que, dans cette évolution, qui depuis le XVIe siècle se déroula de telle manière qu'il est possible de l'interpréter par le matérialisme historique, se produit une involution importante, quelque chose qui a lieu dans l'invisible, le suprasensible, au-dessous de la réalité extérieure. C'est cela qui veut monter à la surface et cherche à sortir des âmes humaines : l'opposition au matérialisme. Et si ce dernier prend tant d'importance et agit avec tant de puissance, c'est pour que l'homme se révolte contre lui, qu'il trouve en cette ère de l'âme de conscience la possibilité de trouver le spirituel par lui-même et d'arriver à la conscience du spirituel en lui-même. Si bien que la tâche n'est pas, comme le croit Karl Marx, d'observer simplement la réalité et d'y lire que l'économie est la base de la réalité de l'idéologie. Il faut se dire au contraire que, depuis le XVIe siècle, la réalité ne nous offre pas ce qui est vraiment réel et que nous devons le chercher dans l'esprit. Il faut justement chercher un ordre social qui l'emporte sur ce qui, depuis le XVIe siècle, apparaît à l'extérieur, faisant l'objet d'une observation extérieure. L'époque elle-même nous contraint à ne pas observer uniquement les processus externes, mais à trouver quelque chose qui puisse intervenir dans ces processus en les corrigeant. Il faut remettre à l'endroit ce que le marxisme a mis à l'envers.

Il est extrêmement important de savoir que, dans ce cas, la logique de la réalité renverse vraiment la dialectique exclusivement sagace de Karl Marx. Il coulera encore beaucoup d'eau sous les ponts du Rhin avant qu'un nombre suffisant d'êtres humains n'admette cette nécessité d'en venir à la logique de la réalité, à la logique du concret. Cela est pourtant nécessaire, précisément à cause des questions sociales brûlantes. C'était le premier exemple.

Le second peut être rattaché à une chose dont je vous ai parlé hier. J'ai dit qu'il est caractéristique, depuis Ricardo, Adam Smith, etc., que l'on ait remarqué que l'ordre économique a pour conséquence dans la vie humaine sociale que la force humaine de travail est utilisée comme une

marchandise que l'on apporte sur le marché et traite selon la loi de l'offre et de la demande. Je vous ai expliqué que c'est là justement l'élément séditieux de l'idéologie prolétarienne, que c'en est le vrai moteur. Si l'on pense uniquement selon la logique conceptuelle, on se dit en observant la situation : Il nous faut donc une doctrine d'économie politique, une doctrine sociale, une conception de vie sociale qui tienne compte de cela et apporte la meilleure réponse possible à la question de savoir comment, étant donné que la force de travail est une marchandise, comment on peut protéger celle-ci de l'exploitation par l'homme. Or la question est mal posée, non seulement du point de vue théorique, mais aussi par rapport à la vie. Les questions mal posées ont de nos jours des effets destructeurs, dévastateurs, ruineux. Si un revirement ne se produit pas, elles le seront de plus en plus. Car là aussi, ce qui est à l'envers doit être remis à l'endroit. On ne peut pas poser cette question : Comment organiser la structure sociale afin que l'homme ne soit pas exploité, bien que sa force de travail, comme toute autre marchandise, soit mise sur le marché selon la loi de l'offre et de la demande ?, car cela contredit une impulsion interne de l'évolution qui résulte de la logique de la réalité, cela correspond à l'impulsion intérieure qui certes n'est pas exprimée ainsi, mais qui correspond pourtant à la réalité et que l'on peut énoncer comme suit : l'époque grecque, cette culture grecque devenue si importante pour nous, n'est pensable que parce qu'une grande partie de la population grecque était des esclaves. L'esclavage est la condition nécessaire à cette culture qui compte tant pour nous. Et il l'était à tel point qu'un philosophe comme Platon (23), à la pensée si remarquable, le considérait comme justifié et nécessaire pour la civilisation humaine.

Mais l'évolution humaine continue sa progression. L'esclavage existait dans l'Antiquité, et vous savez que l'humanité s'est insurgée contre lui, insurgée contre le fait que l'être humain puisse être vendu ou acheté. L'homme dans sa totalité ne peut être acheté ou vendu. C'est aujourd'hui un axiome, peut-on dire, et là où l'esclavage règne encore, on le considère comme une barbarie. Pour Platon, le fait qu'il y ait des esclaves n'est pas une barbarie, mais au contraire une évidence. Pour lui, comme pour tout Grec à l'esprit platonicien pensant en homme d'État. L'esclave lui-même ne pensait pas autrement : Il va de soi que les hommes peuvent être vendus et mis sur le marché selon l'offre et la demande (naturellement pas comme du bétail). Mais cette révolte contre l'esclavage n'était qu'un masque, car il y a eu ensuite un esclavage plus doux, le servage, qui dura très longtemps et contre lequel l'humanité s'est également insurgée. Il en subsiste encore quelque chose à notre époque. Certes, l'homme tout entier ne peut plus

être vendu, mais on continue d'en vendre une partie, oui, sa force de travail. Et aujourd'hui l'être humain se révolte contre la possibilité d'acheter ou de vendre cette force. Et dans sa révolte, il ne fait que continuer d'exiger l'abolition de l'esclavage. Il est donc tout à fait naturel qu'au cours de l'évolution de l'humanité, on s'élève contre le fait que la force de travail soit une marchandise dans la structure sociale. Mais il est clair qu'on ne peut pas poser la question ainsi : Comment protéger l'homme de l'exploitation ? si l'on part du principe axiomatique que la force de travail est une marchandise, comme cela est courant depuis Ricardo, Adam Smith et d'autres, et comme le pense en réalité Karl Marx, ainsi que toute la conception prolétarienne de la vie. Car on regarde ce fait comme un axiome. Bien que cette force soit une marchandise, on ne veut que la protéger de l'exploitation, c'est-à-dire protéger l'ouvrier de l'exploitation de sa force de travail. Toute la pensée se meut de sorte que, de manière plus ou moins instinctive, hormis chez Marx, cette idée est acceptée comme un axiome, notamment par l'équipe habituelle de professeurs d'économie qui travaille dans les facultés.

Oui, dans ce domaine ne règnent aujourd'hui que des préjugés, et les préjugés façonnent. Sur ce plan précis, ils sont particulièrement redoutables. Je ne sais pas combien de gens, peut-être même ici parmi vous, considèrent qu'il est abusif de demander à l'homme de s'occuper de ces choses, de les prendre en considération, mais on ne peut pas envisager la vie dans son ensemble si on n'est pas capable d'y réfléchir. On se laisse alors raconter n'importe quoi. Les quatre dernières années ont prouvé toutes ces choses de façon évidente. Que n'ont-elles pas apporté ! On a pu vivre les choses les plus curieuses. Je ne citerai qu'un exemple. Chaque fois qu'on retournait en Allemagne, et ailleurs c'était pareil, on faisait l'expérience suivante : à tous les instants, il y avait quelque chose de nouveau, une nouvelle directive patriotique. Justement, la dernière fois, un nouveau slogan patriotique était encore apparu concernant les transactions par virement : on ne devait plus payer en argent liquide, mais encourager les transactions par chèque, donc dans la mesure du possible ne pas faire circuler l'argent, mais les chèques. On disait aux gens que c'était être patriote que d'encourager les transactions par virement, car cela était nécessaire pour gagner la guerre. L'idée ne vint à personne que c'était un non-sens absolu que de parler ainsi. Et on ne fit pas que le dire, l'idée fut aussi réellement propagée et les gens s'y conformèrent, même les gens les plus inattendus, ceux dont on aurait pu supposer, parce qu'ils dirigeaient des usines, des entreprises industrielles, qu'ils comprenaient quelque chose à

l'économie politique! Ils affirmèrent : Les transactions par virement, voilà qui est patriote! En fait, cela l'aurait été à une seule condition : si l'on avait comptabilisé à chaque fois combien de temps on économisait avec ces transactions. En effet, ce que seulement certaines personnes peuvent faire, tous ne le peuvent pas. Ils auraient dû additionner ce temps et dire : Avec les transactions par virement, j'ai économisé tant de temps; s'il vous plaît, employez-moi maintenant à telle ou telle tâche, je veux faire tel ou tel travail pour cela. Alors seulement, il y aurait eu une véritable économie. Mais les gens ne l'ont pas fait, ils n'y ont même pas pensé. Et, au cours des derniers quatre ans et demi, parce que tout était en mutation, des choses pareilles ont été dites de la manière la plus épouvantable. Les dilettantismes les plus incroyables se sont réalisés. Les impossibilités sont devenues des réalités, parce que les gens, même ceux qui donnaient les ordres, ne savent pas quels rapports existent sur ce plan dans la réalité.

Ce qui importe au sujet des questions que je viens d'aborder, c'est qu'on cherche la manière d'organiser la structure sociale, la vie commune en société, pour séparer la marchandise objective, le bien, le produit, de la force de travail. Tout ce qu'on doit ambitionner pour l'économie politique dépend de ce que le produit sera mis sur le marché et circulera de manière à ce que la force de travail en soit libérée. Ce problème doit être réglé par l'économie politique. Mais si l'on prend pour axiome de départ le fait que dans la marchandise est cristallisée la force de travail, qu'on ne peut les séparer, on dissimule le problème numéro un, on met à l'envers ce qui doit être à l'endroit. On ne voit pas que la question essentielle, dont dépend le bonheur ou le malheur du monde civilisé dans ce domaine, et que le penseur ne doit jamais perdre de vue, est celle-ci : Comment libérer la marchandise objective, le bien, de la force de travail, de sorte que celle-ci ne puisse plus être une marchandise ? Cela est réalisable, si l'on prend des dispositions dans le sens de la tripartition sociale que je vous ai présentée. C'est en effet la voie à suivre pour séparer la marchandise, qui est objectivement distincte de l'être humain, de la force de travail.

Il est vrai qu'on ne trouve encore que peu de compréhension pour ces choses tirées précisément de la réalité. J'ai publié en 1905, dans la revue *Lucifer-Gnosis* [(24)], un essai intitulé « Théosophie et question sociale » [(25)]. J'y attirais l'attention sur le principe supérieur qui doit être appliqué pour séparer le produit du travail, à savoir que la seule chance de salut pour la question sociale est que les hommes pensent juste sur la production et la consommation. On ne pense aujourd'hui qu'en termes de production. Il faut renverser la pensée! La question doit être détournée de la production

et orientée vers la consommation. J'ai pu, dans les détails, donner plus d'un conseil; mais ceux-ci ne purent avoir les conséquences justes et réelles en raison de l'insuffisance des conditions et de celle de tout le reste. Cela est arrivé plus d'une fois. En fait, parce qu'ils croient à certaines conséquences logiques qu'ils prennent pour des conséquences réelles, les hommes d'aujourd'hui ne pensent pas qu'ils doivent regarder la réalité. Celle-ci cependant fournit les vraies questions, précisément dans le domaine social. Vous entendrez souvent les gens vous dire : Oui, mais ne vois-tu pas qu'il faut travailler pour que la marchandise existe? Bien sûr qu'il faut travailler pour cela. La marchandise découle logiquement du travail. Mais la réalité est autre chose que la logique.

Je l'ai expliqué à plusieurs reprises à nos amis en partant d'un autre point de vue. Je leur ai dit : Considérons les choses selon la pensée des matérialistes darwinistes. Je me revois encore en train de tenter d'expliquer la chose pour la première fois à la branche de Munich [26]. C'était il y a de nombreuses années, et je l'ai depuis répété bien des fois : Qu'on essaie seulement de se représenter un véritable disciple de Haeckel [27]. Il pense que l'être humain descend d'un animal semblable au singe. Il doit donc en tant que scientifique se former le concept de l'animal simiesque et ensuite celui de l'être humain. Si ce dernier n'existait pas encore et qu'il ne disposât que du concept de l'animal, il ne pourrait jamais, même en épluchant les choses, découvrir le concept de l'être humain. Il croit seulement que le concept de l'être humain procède de celui du singe parce que, dans la réalité, c'est bien ainsi que cela s'est passé. Dans la vie réelle, les hommes distinguent bien la pure logique conceptuelle, la logique de la représentation, de la logique du concret. Mais tout cela doit percer, faute de quoi on n'arrivera jamais à un ordre des conditions sociales et politiques tel qu'il est nécessaire pour le présent et l'avenir proche. Si on ne veut pas se tourner vers un penser conforme à la réalité, tel que je l'ai à nouveau présenté aujourd'hui, on n'arrivera jamais au goethéanisme dans le domaine public. Le fait qu'un Goetheanum s'élève ici, sur cette colline, devait symboliser[28] le souhait que le goethéanisme puisse faire son entrée dans le monde.

Je voudrais, simplement pour plaisanter, vous conseiller de lire la grande annonce parue aujourd'hui, en dernière page des «Nouvelles de Bâle» [29], où l'on invite les gens à tout mettre en œuvre pour qu'advienne le plus grand jour de l'histoire du monde, celui de la fondation du Wilsoneanum! Il ne s'agit pour l'instant que d'une annonce, n'est-ce pas, et je voulais seulement plaisanter. Mais dans les âmes des hommes, le «Wilsoneanum» est déjà très puissamment fondé.

Je vous ai expliqué récemment que le fait qu'il existe à présent, ici même, un Goetheanum, a une certaine signification, et j'ai appelé cela une « lâcheté négative ». Car c'est le contraire de la lâcheté qui devait ainsi être exprimé. Et il y aura à l'avenir des événements, même si cette annonce ne fait qu'anticiper les choses de manière amusante, qui montreront que cette protestation issue d'une certaine conception du monde était prophétiquement justifiée. Même si l'on ne prend pas au sérieux la demi-page d'annonce dans ce journal, il est toutefois bon de savoir que des Wilsoneanum seront bel et bien fondés. C'est pourquoi il fallait qu'auparavant existe une protestation : un Goetheanum !

Dixième conférence

Dornach, 15 décembre 1918

J'ai rattaché hier une partie de nos réflexions à un essai de Berdiaeff [1], qui, comme vous l'avez vu, part d'un préjugé, de la croyance absolue en la science moderne, et qui par ailleurs enregistre le fait curieux, qu'on ne peut comprendre que par l'opposition entre la logique de la raison – qui est également la logique des sciences de la nature – et la logique des faits, que le bolchevisme a fait d'Avenarius, de Mach et autres philosophes du positivisme ses philosophes officiels en quelque sorte. Il est peut-être nécessaire de souligner que l'article dont j'ai parlé fut écrit dès 1908. Il est en effet très étrange – cela, on ne le peut saisir qu'à partir des bases de la science spirituelle – de trouver chez cet écrivain russe un jugement qui correspond particulièrement à notre époque, ou plus exactement un jugement encore applicable au présent, quelle que soit la manière dont on se positionne par rapport à ces choses. Peut-être est-il également important pour vous d'entendre que Mach et Avenarius passaient déjà pour des philosophes bolchevistes à une époque où peut-être – je ne voudrais absolument froisser personne –, mais où «peut-être» un grand nombre d'entre vous ne savait pas encore ce qu'est en réalité le bolchevisme. Car une grande partie de l'humanité de l'Europe de l'ouest et du centre ne le connaît en somme que depuis fort peu de temps, alors qu'il est un phénomène ancien.

Je veux à présent rattacher encore une chose aux considérations auxquelles nous nous sommes livrés. Vous avez vu qu'il m'importait de vous montrer qu'il faut juger les impulsions sociales du présent avec le regard que nous propose la science de l'esprit. Il nous a fallu accorder une grande valeur, mais pas de manière abstraite comme on le fait habituellement, à l'idée selon laquelle on ne doit pas croire tout simplement qu'on peut penser de façon uniforme dans le monde entier, au sujet des impulsions sociales. C'est justement ce qui troublera toute pensée et tout jugement concernant la question sociale et induira en erreur, si l'on ne tient pas compte du fait que sur ce globe terrestre civilisé les communautés humaines sont différentes. Il faut donc éviter de tomber dans l'erreur qui

fait dire : En ce qui concerne la question sociale, telle ou telle chose est valable, la société humaine doit être ordonnée de telle ou telle façon. Il faut bien plutôt soulever la question suivante : Quelles sont les forces qui, au sein de l'humanité de l'est, de l'ouest et du centre, conduisent aux exigences sociales ? Et nous avons caractérisé de la manière la plus diverse, du point de vue des symptômes extérieurs, ainsi que du point de vue occulte intérieur, comment il faut penser cette différenciation entre l'humanité de l'ouest, du centre et de l'est, l'est auquel nous rattachons notamment aussi l'est européen, la Russie. Sans la connaissance de cette différenciation, une représentation féconde de la question sociale est absolument impossible.

Demandons-nous à présent : Quelle est donc – nous avons souvent effleuré le sujet, nous allons aujourd'hui mettre en évidence quelques aspects dans le détail –, quelle est donc la qualité fondamentale des âmes dans cette époque qui a commencé au XVe siècle et qui, comme je vous l'ai dit, va se poursuivre jusque dans le troisième millénaire, quelle est la qualité fondamentale que développe l'âme humaine ? Cette qualité, qui actuellement ne s'est encore que peu manifestée sous sa véritable forme, qui en est à ses débuts et ne cessera de se développer, c'est l'intelligence humaine, l'intelligence en tant que qualité de l'âme. Si bien qu'au cours de cette période, l'être humain sera de plus en plus appelé à juger de tout à partir de cette intelligence qui est la sienne, et notamment dans les domaines social, scientifique et religieux, car ils constituent, à vrai dire, tout l'environnement de la vie humaine.

Cette représentation de l'être intelligent, de l'être humain, qu'il me faut nécessairement éveiller ici, vous sera peut-être plus facile si vous comprenez que, pour la quatrième époque postatlantéenne, on ne peut pas dire, au sens où on l'entend aujourd'hui, que l'homme en tant que personnalité voulait se placer sur le seul terrain de l'intelligence. J'ai particulièrement insisté sur ce point dans mon livre *les Énigmes de la philosophie* (2), au sujet de la réflexion philosophique. Dans cette quatrième époque qui s'acheva au XVe siècle après J.-C., il n'était pas nécessaire aux humains de se servir personnellement de l'intelligence. Avec les perceptions du monde environnant et l'ensemble des rapports qui existaient entre la vie et le monde, les concepts, les idées, donc ce qui est intellectuel, se répandaient dans l'homme, de même que la couleur et les sons pénètrent dans l'homme par la perception. Pour les Grecs par exemple, ainsi que pour les Romains, le contenu des choses intellectuelles était perception.

Depuis le XVe siècle, ce qui est intellectuel ne peut plus, pour les hommes, être le résultat d'une perception. Le fait de percevoir des

concepts reste hors du champ du monde des perceptions. L'être humain ne reçoit plus les concepts, les idées en même temps que les perceptions. Et c'est une erreur de croire que ce grand changement n'a pas eu lieu, au tournant du XVe siècle. Cette erreur qui repose sur l'incapacité de différencier, bien des hommes la remarquèrent déjà dans la vie extérieure. Pour l'Européen par exemple, il apparaît aisément qu'il considère tous les Japonais comme absolument identiques, bien qu'ils soient aussi différents les uns des autres que les Européens. Il ne fait aucune différence. De même, la science actuelle ne différencie pas les diverses époques, elle les croit toutes semblables. Mais ce n'est justement pas le cas. Un formidable changement s'est produit vers le XVe siècle : les hommes ont cessé de percevoir les concepts en même temps que les perceptions, ils ont commencé à devoir les élaborer eux-mêmes par leur travail. L'homme actuel doit se forger les concepts à partir de sa personnalité. Nous n'en sommes qu'au début, mais cela se développera toujours davantage. Et précisément sur ce plan de la formation de l'intelligence, les individus de l'ouest, du centre et de l'est sont différents au plus haut point. Les exigences théoriques actuelles du prolétariat étant des exigences intelligentes, comme cela est naturel dans cette cinquième époque postatlantéenne, ère de l'âme de conscience, il est important d'envisager le rapport de la nature intelligente de l'âme humaine, tel qu'il se différencie sur la terre, même sur le plan des impulsions sociales.

Voyez-vous, on sous-estime l'importance de ces choses pour la raison qu'aujourd'hui encore elles agissent sous plus d'un rapport uniquement dans le subconscient. Avec son penser facile, l'être humain n'aime guère distinguer les choses en pleine conscience. Mais tout homme a aussi en lui un homme intérieur, dont la lumière ne rayonne dans la conscience que jusqu'à un certain degré. L'homme intérieur fait des distinctions très nettes, comme par exemple entre les hommes de l'ouest, du centre et de l'est, selon que l'individu est lui-même de l'une ou l'autre région. Ce n'est pas l'individualité qui est visée, mais ce qui dans l'homme appartient à la nature du peuple. Je vous prie de toujours bien faire la différence. Naturellement, l'individu s'élève au-dessus de l'élément du peuple. Il est certain qu'il y a des hommes chez lesquels, aujourd'hui, le caractère du peuple n'agit guère; ce sont ceux qui s'efforcent d'être des êtres humains, sans laisser le caractère de leur peuple agir en eux. Mais dans la mesure où celui-ci agit, il s'exprime de la manière que nous avons déjà caractérisée à plusieurs reprises et que nous allons envisager maintenant sous différents angles, en rapport avec la question sociale.

Lorsque surgit une chose comme la question sociale justement, comme d'ailleurs toute autre chose dépendant de la communauté, et non de l'individu, le caractère propre au peuple entre toujours en considération. Et le membre de la nation britannique, celui du peuple allemand ou l'habitant de la terre russe (je différencie intentionnellement de cette façon), ces trois êtres humains peuvent bien, en tant que tels, avoir un jugement tout à fait identique, la politique anglaise, allemande, russe ou encore l'organisation de la structure sociale ne pourront, elles, être identiques; elles seront obligatoirement différenciées, parce que, dans ces domaines, l'élément communautaire entre en jeu. Ce n'est donc pas tant le rapport individuel d'homme à homme que nous mettons ici en question, mais ce qui agit de peuple à peuple et qui, en tant qu'élément du peuple, se différencie de celui d'un autre. Il me faut toujours souligner nettement ces choses, car elles sont systématiquement mal comprises, en partie par bienveillance, en partie par malveillance.

Prenons un exemple. Je vous prie de comprendre ces choses *sine ira*, elles ne sont pas une critique, mais seulement une indication de faits. Veuillez donc les recevoir sans sympathie ni antipathie. Prenons un Européen du centre, qui observe d'une part la vie des populations anglophones, et d'autre part celle des populations de langue russe, la manière dont elles vivent avec les modes de représentations de leur peuple, donc à nouveau pas de l'individu, mais du peuple. Il aura peut-être consciemment toutes sortes d'opinions. On s'exprime, bien sûr, aujourd'hui sur tel ou tel sujet selon l'opinion publique, ce qui n'est que paresse personnelle. C'est possible, mais l'homme intérieur de cet Européen du centre, s'il juge – ce dont il n'a pas besoin de devenir conscient –, s'il regarde à l'ouest, du côté de la population anglophone, s'il envisage le peuple dans son expression politique et sociale, dira : ce sont des philistins. Et s'il porte son regard sur la Russie, il dira : C'est la bohème. Naturellement, je m'exprime de manière un peu caricaturale, mais il en est ainsi. Bien sûr, il entendra lui-même de droite et de gauche : Tu peux bien nous appeler philistins ou bohèmes, mais toi, tu es un pédant! Cela se peut, certes, c'est l'opinion émise à partir de l'autre point de vue. Mais ces choses sont plus réelles qu'on ne le pense, et ces réalités doivent être extraites des profondeurs du devenir humain.

Or il y a une chose singulière : chez la population anglophone, l'intelligence est instinctive. Elle agit instinctivement. C'est là un nouvel instinct qui a surgi dans l'évolution de l'humanité, l'instinct de penser intelligemment. Ce que l'âme de conscience est censée éduquer précisément, l'intel-

ligence, la population anglophone l'exerce instinctivement. Elle est naturellement douée pour l'exercice instinctif de l'intelligence.

La population russe, quant à elle, se distingue de la population anglophone comme le pôle nord du pôle sud, ou bien encore, pourrait-on dire, comme le pôle nord de l'équateur, pour ce qui est de cette impulsion de la nature intelligente. En Europe du centre, j'y ai déjà fait allusion, l'intelligence n'est pas instinctive, elle doit être acquise, inculquée. C'est la grande, l'énorme différence. En Angleterre, en Amérique, l'intelligence est instinctive, elle a toutes les propriétés d'un instinct. En Europe du centre, elle n'est pas innée, mais elle doit être acquise par l'éducation, elle doit être saisie au cours du devenir de l'homme. En Russie, je m'appuierai sur diverses démonstrations littéraires afin que vous ne pensiez pas que j'invente ces choses, on se querelle sur ce qu'est en réalité l'intelligence. D'après les indications de certains Russes éclairés, ce qu'on y appelle intelligence est tout à fait autre chose que ce qu'on entend par là en Europe du centre, et à plus forte raison en Angleterre. En Russie, l'homme intelligent n'est pas celui qui a appris telles ou telles choses. Qui rangeons-nous parmi les intellectuels, là-bas ? Ceux qui ont appris quelque chose, qui ont assimilé certaines connaissances, et qui ainsi ont éduqué leur penser. Comme je l'ai dit, cela est même inné, en Europe occidentale et en Amérique. Mais nous ne nous permettrions toutefois pas de ne pas ranger parmi les intellectuels un commerçant, un fonctionnaire ou un représentant de n'importe quelle profession libérale. Le Russe, lui, se le permet. Pour lui, ils ne font pas, d'emblée, partie des gens intelligents. Chez les Russes, un homme intelligent doit être quelqu'un d'éveillé, quelqu'un qui est arrivé à une certaine conscience de soi. Le fonctionnaire qui a beaucoup appris, qui a une opinion sur beaucoup de choses, n'a pas besoin d'être un homme éveillé. En revanche, l'ouvrier qui réfléchit sur sa relation à l'ordre social, qui est éveillé au niveau de sa réflexion sur son rapport à la société, est intelligent, lui. Et il est très significatif que l'on soit même obligé d'employer le mot intelligence dans un tout autre sens. Car, voyez-vous, alors qu'à l'ouest l'intelligence est instinctive, innée, qu'au centre elle est acquise par l'éducation, ou du moins développée, à l'est elle est traitée comme une chose qui n'est rien de tout cela, mais qui est réveillée depuis les profondeurs de l'âme. On s'éveille à l'intelligence. C'est ce que remarquent tout particulièrement bien des membres du parti des « Cadets » (3) qui trouvent que cette croyance en l'éveil explique pourquoi on peut observer chez la classe intellectuelle russe une certaine suffisance, une certaine surestimation de soi, malgré toutes les autres qualités d'humilité.

Cette intelligence russe occupe une place toute particulière dans l'évolution de l'humanité. Si vous ne vous laissez pas abuser, si vous ne vous illusionnez pas au sujet des symptômes extérieurs, mais que vous recherchiez ce qui est intérieur, alors, même si cette intelligence vous semble aujourd'hui insignifiante chez tel ou tel Russe, d'après vos concepts d'Européen de l'ouest ou du centre, si vous ne vous laissez pas influencer par les symptômes, mais regardez le fondement des choses, alors vous pouvez vous dire : Elle est préservée de tout élément instinctif. Elle ne doit pas, c'est ce que pense le Russe, se laisser dévorer par quelque instinct humain que ce soit, et il ne faut pas croire non plus qu'avec ce qu'on acquiert d'intelligence, on peut parvenir à quoi que ce soit de particulier. Le Russe veut, bien sûr inconsciemment, protéger l'intelligence jusqu'à ce que vienne la sixième époque postatlantéenne, la sienne, afin qu'elle ne le fasse pas descendre jusque dans les instincts, mais que lui l'élève là où le soi-esprit s'épanouira. Tandis que la population anglophone fait sombrer l'intelligence dans les instincts, le Russe veut l'en préserver. Il ne veut pas l'y laisser descendre, il veut prendre soin d'elle, même si elle est aujourd'hui encore bien faible, afin qu'elle demeure intacte pour la période à venir où le soi-esprit, le pur spirituel, pourra être pénétré par cette intelligence.

Lorsqu'on considère ainsi le fondement de tout cela, il apparaît une chose que toute personne ayant un jugement non prévenu ne peut que critiquer foncièrement, et qui cependant est imposée par une certaine nécessité de l'évolution de l'humanité. Comme je l'ai dit, les Russes eux-mêmes, les Russes éclairés qui caractérisent ces choses, découvrent très justement que l'intelligence russe a pour base deux éléments qui appartiennent à son évolution. L'intelligence russe a reçu sa configuration, son caractère actuels parce que le Russe qui développait son intelligence, qui voulait s'éveiller, a tout d'abord été opprimé par la violence policière. Il a dû se défendre jusqu'au martyre contre cette violence. Comme je l'ai dit, on peut condamner celle-ci, mais il faut se forger un jugement objectif à son propos. D'un côté, le caractère spécifique de cette intelligence russe, qui veut se conserver pour les impulsions spirituelles futures de l'humanité, est totalement conditionné par la répression policière qui la conduisit au martyre. Et de l'autre côté – les écrivains russes le mettent constamment en évidence –, parce qu'elle veut se garder pour des temps à venir, elle est bien évidemment quelque chose d'étranger au monde d'aujourd'hui, elle ne vient pas facilement à bout de la vie, elle est orientée vers tout autre chose que ce qui vit dans le monde présent. De sorte qu'on peut dire que sur ce

plan également, la vie de l'âme russe est tout le contraire de celle de la population anglophone. On peut dire qu'à l'ouest, l'intelligence est protégée par la police et qu'à l'est celle-ci l'a en horreur. On peut préférer l'un ou l'autre, mais il s'agit de constater les faits. Donc, à l'ouest, l'intelligence est protégée. Son caractère particulier doit se répandre dans la vie extérieure, doit être partout au cœur de la structure sociale. C'est à partir de leur intelligence que les hommes doivent participer à la structure sociale, etc. En Russie, qu'il s'agisse du tsar ou de Lénine, l'intelligence est réprimée par la police et le sera encore longtemps. Et c'est peut-être justement en cela que réside le nerf de sa puissance. Si l'on veut exprimer les choses de manière schématique, en même temps que juste, on peut dire que l'intelligence est pourchassée en Russie, domptée en Europe centrale, et qu'à l'ouest elle naît déjà apprivoisée.

Lorsqu'on fait cette répartition, on tombe vraiment sur ce qui est juste, même si les mots résonnent curieusement. En Angleterre et en Amérique, l'intelligence naît apprivoisée pour tout ce qui concerne l'État constitutionnel, la politique extérieure, ainsi que la structure sociale. En Europe centrale elle s'apprivoise, et à l'est, elle aimerait courir librement, mais on la pourchasse.

Voilà les choses qu'il faut vraiment envisager si l'on veut voir la réalité, si l'on ne veut pas simplement les aborder d'une manière chaotique qui ne permettra jamais d'arriver à un quelconque discernement. En résumé : d'une part, les hommes sont différenciés pour ce qui est de l'intelligence, dans la mesure où le caractère du peuple agit en eux. Ils sont différenciés, comme je l'ai indiqué à diverses reprises, et comme je le redis à nouveau aujourd'hui, à partir d'un certain point de vue. Mais d'un autre côté, il faut en même temps qu'en cette époque de l'âme de conscience, cette différenciation soit percée à jour et qu'on ait la possibilité de la dépasser.

Dans la vie, il y a deux façons de la dépasser pratiquement. Il s'agit tout d'abord de la connaître. Si l'on ne fait que déclamer, à partir de points de vue abstraits généraux, que telle ou telle proposition sociale est la bonne, sans connaître la différenciation au sein de l'humanité, cela n'a aucune valeur, on ne fait que parler en passant à côté de la réalité. Donc, ce qui importe, c'est le discernement concernant ces rapports. L'autre point est que, grâce à ce qu'il vit en tant qu'être humain, l'homme est en mesure de s'élever en quelque sorte au-dessus de tout cela, tout en tenant compte de la différenciation s'il veut rester dans le concret. On ne doit pas croire que les hommes sont tous les mêmes sur la terre et qu'il est possible de résoudre partout la question sociale de la même façon. Il faut savoir que

l'on doit résoudre celle-ci de manière différente, parce qu'elle-même demande à être résolue ainsi, c'est-à-dire à partir des impulsions des différents caractères des peuples.

Mais cela n'est possible qu'à la condition que propose ici la science de l'esprit. En effet, comment voulez-vous, si vous avez un idéal social plus ou moins chaotique ou même harmonieux, l'appliquer à tous les hommes ? Vous ne pourrez l'appliquer que de manière unilatérale. Vous pouvez avoir les idées les plus belles, dont vous pourrez même apporter la meilleure démonstration : vous ne pourrez pas ne pas croire qu'elles apporteront le bonheur à tous les hommes de la Terre. Et c'est vraiment ce qui fait le malheur de notre époque. Qui donc, lorsqu'il parle d'idées sociales ou politiques aux hommes, croit ou pense donc aujourd'hui autre chose que ceci : dans le monde entier, les rapports doivent être ordonnés de telle ou telle manière, et avec les idées que *je* propose, l'humanité entière peut être heureuse. C'est pourtant ainsi que pensent les hommes aujourd'hui. Et on ne peut guère penser autrement, étant donné nos habitudes de pensée, mes chers amis.

Mais prenez les idées sociales tirées de la science spirituelle et que j'ai exposées ici il y a quelque temps. Vous verrez qu'elles rompent avec les habitudes de pensée de notre époque, qu'elles ont un tout autre caractère. Je vous ai dit qu'il ne s'agissait pas d'avoir un quelconque idéal social uniformisé, mais d'étudier la question : Qu'est-ce qui cherche à se réaliser dans la réalité ? J'ai attiré votre attention sur une articulation ternaire de cette vie qui jusqu'à présent était englobée de manière chaotique dans l'État unitaire. Aujourd'hui, on peut voir partout *un* cabinet, *un* parlement, et pour les gens, c'est un idéal de tout rassembler de manière chaotique dans un parlement. Je vous ai dit que la réalité tend à distinguer ce qui est réuni là en une unité. La vie culturelle, comprenant aussi la vie juridique (non pas la justice administrative, mais la justice civile et pénale), constitue une partie, la vie économique, une autre. Et celle qui réglemente les deux autres est une troisième, celle où l'on administre, où le service de sécurité est assuré, etc. Ces trois domaines sont placés les uns par rapport aux autres, tout comme le sont aujourd'hui les États. Ils correspondent par l'intermédiaire de représentants, règlent leurs rapports mutuels, mais, si je peux employer l'expression, ils sont en soi souverains.

On pourra faire une analyse cinglante de mes dires, les critiquer radicalement, mais ce faisant, on critiquera non pas une certaine conception, mais ce qui cherche à se réaliser au cours des quarante à cinquante années à venir. Cette tripartition vous donne tout simplement la possibilité de tenir

compte des différences existant au sein de l'humanité. Car si vous n'avez qu'un système unitaire, il vous faut l'imposer à toute l'humanité. C'est comme si vous vouliez habiller de la même veste un homme petit, un autre de taille moyenne et un géant. C'est une image, je ne parle pas ici de la taille des pays. Mais avec cette articulation ternaire, vous avez la possibilité d'avoir quelque chose d'universel. L'ouest se développera, sur le plan de la structure sociale, de sorte que chez lui dominera ce qui est administration, constitution, la régulation de la vie publique en général, la sécurité au sens le plus large, etc. Les deux autres domaines seront subordonnés à ce secteur, ils en seront dépendants. Par contre, il en est autrement pour d'autres régions. L'un des trois domine, et les deux autres sont à leur tour plus ou moins dépendants. Donc, parce que vous avez une tripartition, il vous est possible de trouver la différenciation de la réalité. Ce qui est seulement unitaire, vous devez le répandre sur toute la terre. Mais vous pouvez dire de ce qui est tripartite en soi : à l'ouest, c'est le premier élément qui prédomine, dans les pays du centre, c'est le second, et à l'est, le troisième. De cette manière, ce que vous trouvez comme idéal de la structure sociale se différencie sur toute la planète. C'est ce qui distingue la conception représentée ici à partir de la science spirituelle des autres conceptions.

La conception issue de la science spirituelle est dès le départ applicable à la réalité, parce qu'en elle-même elle se laisse différencier et qu'elle peut ensuite être appliquée à la réalité de différentes manières. C'est la différence entre une conception abstraite et une conception concrète : une conception abstraite est une somme de concepts qui fait croire qu'on est heureux ou qu'on peut apporter le bonheur à l'humanité; avec une conception concrète, on sait que là, c'est le premier élément qui pourra se développer, puis le second ou le troisième. Le premier, le deuxième ou le troisième sont alors applicables à d'autres situations extérieures. Voilà ce qui distingue de tout dogmatisme une conception basée sur la réalité. Le dogmatisme jure par les dogmes, mais ceux-ci ne peuvent s'imposer qu'en tyrannisant la réalité. Une conception réaliste est, comme la réalité elle-même, vivante en soi. De même que l'organisme humain, ou tout autre organisme, est en soi mobile et vivant, n'offrant rien de définitivement achevé, une conception réaliste est vivante en soi, elle évolue vers l'un ou l'autre côté.

Envisager cette différence vous sera extraordinairement précieux pour changer vos habitudes de pensée, changement si nécessaire aux hommes d'aujourd'hui et dont ils sont pourtant si loin encore, bien plus qu'ils ne le pensent en réalité. Et ce que je vous dis là est très intimement lié à la science spirituelle d'orientation anthroposophique.

Voyez-vous, pour la science ordinaire, la seule à être en usage aujourd'hui, l'être humain est une unité. L'anatomiste, le physiologiste actuels observent le cerveau, les organes des sens, les nerfs, le foie, la rate, le cœur; pour eux, ce sont des organes qu'ils attribuent à un organisme unitaire. Vous savez que nous ne le faisons pas. Nous distinguons l'homme-tête, c'est-à-dire l'homme neurosensoriel, de l'homme-poitrine, c'est-à-dire l'homme de la respiration et de la circulation du sang, et enfin l'homme métabolique, ou bien homme des extrémités, homme musculaire. Comme vous le savez, nous distinguons un homme tripartite, et celui-ci vit dans le monde. Et c'est parce qu'en science spirituelle d'orientation anthroposophique nous ne sommes pas attachés abstraitement à l'homme unitaire, que le chercheur en cette science trouve l'ordre social dans lequel s'inscrit l'être humain en tant qu'être tripartite. Car cette répartition anthroposophique de l'homme est le fil conducteur. Ces trois parties ne sont en effet plus ou moins que les symboles extérieurs de ce qui se trouve en l'être humain lui-même, car l'homme prend racine dans tous les mondes. Mais lorsque nous considérons cette tripartition, elle est pour nous le fil conducteur pour envisager la différenciation entre les hommes sur toute la Terre.

Je vous prie, lorsque je m'exprime sur ces choses, de les considérer à nouveau *sine ira*, car je ne fais que caractériser; je ne critique, ni ne dis quoi que ce soit pour influencer favorablement ou défavorablement, dans un sens ou dans l'autre. Commençons par l'homme russe, par l'Européen de l'est. On ne peut pas l'étudier si l'on envisage uniquement l'anatomie, le physiologie ou la psychologie actuelles, sans voir l'homme tripartite que j'ai esquissé dans mon livre *Des énigmes de l'âme* [(4)]. Car lorsqu'on envisage ce qui est la particularité actuelle des âmes russes et du peuple russe en général – je vous prie de bien noter que je dis : actuelle! –, on peut dire la chose suivante : En Russie (que les Russes me pardonnent, mais c'est la vérité), l'homme-tête est chez lui. Je dis : Que les Russes me pardonnent, car ils ne le croient pas eux-mêmes; mais ils se trompent. Vous direz peut-être : En Russie, c'est l'homme-cœur qui est chez lui, et la tête justement est plus à l'arrière-plan. Vous ne pouvez affirmer cela que si vous n'étudiez pas convenablement la science spirituelle. En effet, la culture-tête des Russes apparaît plutôt comme une culture-cœur parce que, si je peux me permettre l'expression prosaïque, le Russe a le cœur dans la tête. Chez lui, le cœur agit si fort qu'il agit vers la tête, qu'il traverse toute l'intelligence, qu'il pénètre tout. L'action du cœur sur la tête, sur les concepts, les idées, structure toute la culture de l'est européen.

Que les Européens du centre, à leur tour, ne m'en veuillent pas, mais la caractéristique essentielle de l'ensemble de la culture d'Europe centrale est que, chez eux, la tête tombe continuellement dans la poitrine, et que le ventre ou les extrémités sont constamment attirés vers le cœur. C'est pourquoi l'Européen du centre s'en sort si terriblement mal, parce qu'en réalité il ne se situe ni à un bout ni à un autre. Je vous ai décrit cela en vous disant qu'auprès du gardien du seuil, l'Européen du centre fait notamment l'expérience de l'hésitation, du doute, de l'insécurité.

Et que les Européens de l'ouest, eux non plus, ne se formalisent pas, car – vous devinez déjà ce qui reste à présent – leur culture est surtout une culture du bas-ventre, des muscles. Et ce qui est curieux, c'est que tout ce qui provient de la culture des muscles, dans la nature du peuple naturellement, pas dans l'individu, agit aussi intensément dans la tête. De là, le caractère instinctif de l'intelligence, de là aussi le fait que c'est là-bas que naquit la culture musculaire au sens moderne de la vie, le sport, etc. Vous pouvez en trouver confirmation partout dans la vie extérieure, si seulement vous avez la volonté d'étudier réellement les choses sans préjugés. Seule la science spirituelle d'orientation anthroposophique vous donnera un fil conducteur. Chez le Russe, le cœur monte dans la tête, chez les anglophones c'est le bas-ventre qui monte à la tête; mais la tête agit en retour sur lui et le dirige. Il est très important de considérer ces choses. Point n'est besoin de toujours les exprimer de manière aussi radicale, comme nous le faisons entre nous, mais nous nous comprenons, bien entendu, car il va sans dire que nous sommes bienveillants entre nous jusqu'à un certain point et savons prendre ces choses de manière objective, sans sympathie ni antipathie.

Vous voyez qu'il faut considérer l'homme tripartite, qu'il faut vraiment savoir que l'homme est construit d'après le modèle de la trinité, si l'on veut aussi étudier les différenciations sur les plans de la physiologie et de la psychologie. Et c'est bien ce qui est essentiel, que les hommes n'aient pas seulement, comme le dit le pasteur, de l'intérêt les uns pour les autres, mais que le véritable intérêt d'être humain à être humain règne. Or celui-ci ne peut se fonder que sur le discernement. C'est une abstraction creuse que de dire : J'aime tous les hommes. Aborder l'être humain, donc également les communautés humaines, avec compréhension est nécessaire si l'on veut acquérir un jugement sur celles-ci, ainsi que sur leur structure sociale. Mais cela n'est possible qu'en partant de la nature tripartite de l'être humain. Si on ne sait pas – ne vous méprenez pas sur ce que je dis – quelle est la partie du corps qui prédomine dans une communauté humaine, on

ne peut pas connaître l'homme. Il faut de quelque manière un fil conducteur pour parvenir à un certain discernement, sans quoi on mélange tout pêle-mêle. Voilà ce qui importe. C'est pourquoi la science spirituelle d'orientation anthroposophique tient compte de la réalité. C'est pourquoi aussi elle est souvent désagréable aux hommes. Car, en raison de certains préjugés, ceux-ci ne veulent pas qu'on les perce à jour. Dans la vie privée, cela leur est même horriblement désagréable, et l'on peut presque dire que, sur dix personnes ainsi devinées, neuf deviendront des ennemis; elles le deviendront d'une manière ou d'une autre; certaines peut-être inconsciemment, mais elles le deviendront. Les hommes n'aiment pas être percés à jour, même si c'est à la lumière de ce qui est communiqué ici et doit servir l'élévation de l'amour sur la Terre. L'amour humain abstrait, j'ai souvent fait cette comparaison, est comme l'amour que le poêle doit développer par sa chaleur. Si on lui dit : tu es un poêle, il est donc de ton devoir de poêle de chauffer la pièce, et qu'on n'allume pas le feu, toute exhortation morale sera vaine. Il en est de même pour les sermons du dimanche après-midi. On peut prêcher l'amour et encore l'amour autant que l'on veut, si on ne donne pas le combustible, ce par quoi les hommes et leurs communautés seront reconnus, ces prêches n'ont aucune valeur.

Vous voyez dans quel sens nous pouvons concevoir la science spirituelle anthroposophique comme le combustible nécessaire au véritable intérêt entre les hommes, au juste développement de l'amour entre les hommes. Même les faits historiques importants qui sont à la base des impulsions sociales actuelles – je les ai développés devant vous en tant que symptomatologie il y a quelque temps – ne doivent entrer dans le discernement humain qu'à partir du point de vue d'une conception de la réalité.

Si nous considérons ce que nous avons déjà dit au sujet des différences entre les mondes occidental, central et oriental, et qui traverse à présent vos âmes de manière encore plus riche, si vous portez désormais un regard vraiment compréhensif sur ces mondes, vous vous poserez tout de même une question : D'où vient donc, hormis ce qui a déjà été dit, que par exemple l'intelligence russe veuille se garder pour des temps à venir ? Il faut une force plus importante pour préserver l'intelligence de l'assaut des instincts en quelque sorte, que pour exercer l'intelligence innée, instinctive. La force nécessaire est plus importante. À cela pourvoient, si je puis dire, certaines dispositions dans l'évolution de l'humanité occidentale. Prenez seulement le fait que la Russie fut à bien des égards tenue à l'écart des courants culturels qui se sont développés en Occident. J'ai déjà caractérisé cette stagnation de l'est dans une époque de culture antérieure,

à partir d'un autre point de vue. Prenez par exemple le schisme qui eut lieu au IXe siècle et prit fin au Xe. Souvenez-vous qu'une forme antérieure du christianisme fut repoussée vers ces régions où elle resta stationnaire, conservatrice. Une certaine forme du christianisme des premiers siècles s'est donc conservée à l'est. L'Occident, lui, a entre-temps continué à développer son christianisme. C'est une chose. D'autre part, l'est connut l'influence des Tartares venus d'Asie, une influence qui fut poussée en avant, venant donc de sa propre partie orientale. Mais ceci n'est que l'expression de ce que sur la terre russe, des forces humaines antérieures, refoulées de l'ouest, continuaient de vivre, qui prirent en elles les forces humaines venant d'Asie dans, je dirais, un état plus juvénile que l'humanité d'Europe occidentale (5).

Prenez par exemple la culture d'Europe centrale dans sa dépendance par rapport au protestantisme. Cette dépendance est plus grande qu'on ne le pense habituellement. Au fond, toute la culture du centre de l'Europe est configurée par l'impulsion du protestantisme, non pas par telle ou telle confession, mais bien par l'impulsion du protestantisme, ce dernier n'étant lui aussi qu'un symptôme pour qui observe les choses d'un point de vue supérieur. L'essentiel est l'impulsion spirituelle qui agissait dans le protestantisme. Toute la science, telle qu'elle est pratiquée dans ces régions, la forme même qu'elle revêt, est en réalité influencée par le protestantisme, sans lequel la culture du centre de l'Europe n'est pas pensable. Ce qui est particulièrement prédominant à un endroit existe ailleurs d'une autre façon, dans un autre rapport à la vie, comme je viens de le montrer à propos des missions sociales de l'anthroposophie qu'il faut même appliquer de manière différenciée. En Europe centrale, le protestantisme a plus volontiers, dirais-je, incité l'être humain à s'appuyer sur sa nature intelligente. L'intelligence de ces populations, dont nous avons vu qu'elle doit être acquise, est bien liée au protestantisme. L'action catholique qui s'est élevée contre ce dernier est elle-même protestante, si on l'observe correctement – sauf, bien sûr, lorsqu'elle vient du jésuitisme qui, lui, a arrêté consciemment l'élan amené par le protestantisme. Mais l'impulsion vivant dans le protestantisme agit, je dirais, dans toute sa pureté en Europe centrale. Comment a-t-elle agi en Europe occidentale ? Étudiez les rapports historiques en vous appuyant sur l'étude des symptômes, vous trouverez ceci : en Europe occidentale et en Amérique, le protestantisme agit de telle manière qu'il correspond, comme une évidence, à l'instinct intelligent inné qui vit même davantage dans la vie politique que dans la vie religieuse. Il agit de façon tout à fait naturelle. Il pénètre toute chose, il n'a pas besoin

d'avoir un caractère spécifique, même si des cœurs réformateurs se sont enflammés ici ou là. Il n'a pas besoin d'en appeler à une Réforme, comme celle qui bouleversa l'Europe centrale. À l'ouest, il est là tout naturellement. On pourrait dire que l'homme moderne occidental est né protestant, tandis que l'Européen du centre discute en tant que protestant, car le protestantisme suscite justement les débats sur les choses intelligentes. Là, ce n'est pas inné. Le Russe, quant à lui, refuse le protestantisme. En sa qualité de Russe, il ne veut ni ne peut y adhérer. La nature russe et le protestantisme sont incompatibles.

Ce que je vous dis là ne s'exprime pas seulement dans l'appréhension de la confession religieuse, mais aussi dans la réception de toute impulsion culturelle. Prenez par exemple le marxisme dans les pays occidentaux. Dans ces pays, il est reçu à priori comme une protestation contre les anciennes conditions de propriété, etc. Dans les pays du centre, on discute beaucoup à ce sujet, on se querelle, on doute, et, entre autres, de nombreuses paroles inutiles y sont prononcées. Cela correspond au caractère de ces populations. En Europe de l'est, le marxisme revêt des formes singulières. On s'attache tout d'abord à le modifier tout à fait, il est, à vrai dire, entièrement imprégné et coloré par l'orthodoxie russe. Il porte, non dans ses idées, mais dans la manière dont le Russe lui-même se positionne à son égard, l'empreinte de la foi orthodoxe.

Ceci, simplement pour vous rendre attentifs au fait qu'il est nécessaire d'aller au-delà des choses extérieures pour regarder l'intérieur. Vous apprendrez beaucoup si, pour les choses les plus diverses de la vie, vous prenez l'habitude de vous dire : Les mots, tels que nous les employons aujourd'hui, sont déjà pour la plupart de la monnaie usée. Ce qu'on pense aujourd'hui selon l'usage du langage ne correspond en fait jamais exactement à la réalité. Partout, il nous faut aller voir au-dedans des choses. Je dirais que le protestantisme tel qu'on le définit ordinairement d'après les habitudes de pensée actuelles, ne dit plus rien qui soit conforme à la réalité. Mais il faut l'envisager de manière à pouvoir dire également : Tel qu'il se manifeste dans le marxisme, ou si vous voulez dans la politique, ou même dans la science, là, il nous donne ce qui correspond à la réalité. Il est aujourd'hui absolument nécessaire de chercher à dépasser les formes trompeuses des mots et des concepts, pour appréhender la réalité de façon vivante. Tout dépend de cela, et surtout la juste interprétation de l'impulsion la plus importante du présent, de l'impulsion sociale. De cela dépend aussi la juste analyse des événements de notre temps. Et c'est parce que les hommes ne sont pas du tout habitués à regarder la réalité, parce qu'ils sont

complètement éloignés des représentations qui lui sont conformes, qu'ils portent de faux jugements sur les événements. Ils posent toujours la question de la responsabilité, de l'innocence à propos des dernières catastrophes liées à la guerre, bien que cette question, en tant que telle, n'ait pas le moindre sens. C'est pourquoi je vous ai exposé, il y a longtemps déjà (6), comment les choses étaient au fond contenues dans les impulsions universelles. De même que la carte (7) que j'ai dessinée devant vous est actuellement en cours de réalisation, de même les autres choses le sont aussi. Elles se réalisent, elles se réaliseront exactement de la manière que j'ai décrite ici. Il faut avoir le sens de ce qui est réel et ne pas s'arrêter à l'enveloppe des mots. Celle-ci doit souvent être employée pour caractériser les choses, mais il ne faut pas s'y attacher. Lorsqu'on voit la réalité, on doit donc comprendre le jugement que portent actuellement les pays de l'Entente et les Américains sur les pays du centre, également à partir du point de vue de cette réalité. Je l'ai déjà dit : Lorsque la guerre commença, j'ai entendu de tous côtés qu'on critiquait foncièrement ce que les pays du centre avaient fait. En revanche, l'actuelle politique de puissance qui est pourtant par trop évidente est beaucoup moins critiquée par ceux-là même qui critiquèrent sévèrement à l'époque, alors qu'ils auraient suffisamment de motifs pour cela. Je crois n'avoir jamais pris parti pour personne, mais avoir simplement caractérisé des situations. Je n'ai donc aucune obligation de défendre de quelque manière que ce soit des personnalités dont l'existence sans masque s'est révélée avec le temps. Mais, que l'adoration sans borne vouée à Wilson par exemple, et à tout ce qui gravite autour, soit moins de l'ordre de l'inclination humaine pour l'idolâtrie que le culte de Ludendorff (8), qui s'est développé dans les pays du centre et relève certes de la psychiatrie sociale, c'est tout de même une chose qui doit être soigneusement tranchée et à propos de laquelle on ne peut parler de façon superficielle.

J'ai déjà dit ici, à partir d'un autre point de vue, que lorsqu'un être humain peste contre un autre, dit du mal de lui, la faute n'en revient pas toujours, ce n'est même que très rare, à celui qui est visé. Bien sûr, il se peut aussi qu'il soit méchant, mais cela, cette méchanceté en lui, est, pour l'observateur objectif de la réalité, la raison la plus insignifiante des injures en question. Le plus souvent, la vraie raison est le besoin d'insulter. Et ce besoin se cherche un objet, il veut se soulager. Il cherche aussi à donner à ses idées une telle tournure, que celles-ci semblent naître de manière justifiée de l'âme de celui qui insulte. Il en est souvent ainsi dans les relations entre individus. Mais à grande échelle, dans le monde, il n'en va pas non

plus autrement. Il faut seulement voir que là, les raisons sont aussi plus profondes. Voyez-vous, il est tout à fait compréhensible et naturel que, dans les pays de l'Entente et en Amérique, les gens condamnent non seulement les individus au pouvoir, mais aussi la population, des pays du centre, et disent toutes sortes de choses en ce sens. On peut le comprendre, car quel effet aurait leur politique du moment, s'ils affirmaient : Ces gens des pays du centre ne sont pas si mauvais, dans le fond il leur suffirait de développer leurs bons côtés pour que tout aille bien entre nous ? Parler ainsi cadrerait peu avec la politique qu'ils pratiquent. Il faut dire dans le monde ce qui vous justifie. Mais si je dis qu'il faut savoir comment les choses naissent de la réalité, j'ai alors une conception plus profonde. Il est parfaitement évident que l'ensemble de l'opinion publique des pays de l'Entente n'exprime pas ces choses parce qu'elles sont vraies, mais pour justifier son comportement. Bien souvent, lorsqu'on invective quelqu'un, on ne le fait pas parce que la victime est comme ceci ou comme cela, mais parce qu'on éprouve le besoin d'insulter et qu'on veut le soulager. Il s'agit vraiment de considérer les choses autrement qu'à notre habitude. C'est cela qui importe. Saisir la science spirituelle au plus profond de son âme est sous bien des rapports encore tout autre chose que ce que se représentent de nombreuses personnes affirmant même appartenir au mouvement anthroposophique.

Vu de l'extérieur, de manière abstraite, et nous arrivons là à un autre chapitre, on pourrait croire que le socialisme actuel, les exigences sociales du présent proviennent d'impulsions sociales. J'ai caractérisé récemment comment l'être humain oscille entre les pulsions ou instincts sociaux et antisociaux. Qui cultive des pensées abstraites considérera comme tout à fait évident le fait que, de nos jours, le prolétaire moderne, qui a une ambition sociale, soit né du social, car il est d'usage, n'est-ce pas, de définir le sociale à partir du social. Mais cela n'est pas vrai. Quiconque observe le socialisme prolétarien actuel conformément à sa réalité sait que le socialisme, qui apparaît aujourd'hui sous la forme du marxisme, est un phénomène antisocial. Il naît des impulsions antisociales. C'est la différence entre des définitions abstraites, entre un penser abstrait et un penser conforme à la réalité. Qu'est-ce qui anime les hommes qui, aujourd'hui, veulent réaliser le socialisme dans le sens indiqué ici ? Sont-ce par hasard des instincts sociaux ? Non, ce sont des instincts antisociaux ! Je l'ai même montré hier en prenant une donnée extérieure, la forme même de la formule de base : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Cela veut dire : Ressentez la haine pour les autres classes afin de sentir le lien qui

vous unit ! Vous avez là l'une des impulsions antisociales. Et on pourrait en citer ainsi à l'infini en étudiant la psychologie sociale de l'époque présente. C'est la différence entre le nouveau mode de penser qui se développe, doit se développer, et que la science spirituelle d'orientation anthroposophique doit encourager, et ce qui correspond aujourd'hui aux habitudes de pensée courantes.

Si le point de vue anthroposophique sur la question sociale rencontre tant d'opposition, c'est aussi parce que les gens ne peuvent pas penser conformément à la réalité, parce que surtout ils ne peuvent pas penser de manière différenciée et croient même souvent, lorsque quelqu'un y parvient, qu'il se contredit lui-même.

D'importantes questions du moment ne peuvent être résolues que grâce à un penser conforme à la réalité. J'en citerai une qui se rattache à ce dont nous avons déjà parlé. J'ai dit : Ce qui hante particulièrement les esprits des prolétaires, ce qui constitue le principe meneur de leur mouvement, c'est qu'à l'ancien esclavage s'est substitué l'asservissement par le travail, dans la mesure où dans la structure sociale actuelle le travail est une marchandise. J'ai insisté hier sur le fait que la tâche du penser social consiste justement à séparer la marchandise de la force du travail. La structure sociale ternaire dont j'ai parlé renferme déjà l'impulsion qui l'en séparera. Car elle n'entraînera pas des conséquences logiques, mais les conséquences de la réalité qui correspondent aussi à la réalité intuitionniste *(Anschauungswirklichkeit).*

Une autre question brûlante s'ajoute à celle-ci. Vous savez qu'une des exigences fondamentales du matérialiste prolétarien à connotation marxiste est la socialisation des moyens de production, qui doivent donc devenir propriété collective. Ce ne serait là qu'un début, la socialisation des terres, etc., devant suivre. Vous savez aussi, d'après ce que je vous ai exposé, que la nationalisation, ou plutôt, la collectivisation des moyens de production et des terres est inscrite au programme de la république soviétique de Russie. Cela nous amène à la question sous-jacente la plus importante de notre époque dans le domaine social. On peut la formuler ainsi : Si l'on considère les pays du centre et ceux de l'est, l'intervention sociale dans la culture ou le chaos actuels doit-elle faire qu'il y ait toujours davantage d'individus propriétaires, possesseurs, ou que la communauté devienne propriétaire ? Vous comprenez ce que je veux dire. Est-ce qu'un maximum d'individus doit posséder des biens, ou bien, pour éviter les injustices, tout ce qui peut être possédé, la terre, les moyens de production, etc., doit-il devenir propriété collective ? C'est une question sous-jacente très importante. La tendance

du penser prolétarien est aujourd'hui de confier tous les biens à la collectivité. Mais, par rapport aux impulsions sociales les plus importantes, le fait qu'un individu, une association ou la communauté soit propriétaire ne fait aucune différence. La collectivité – pour qui peut étudier la réalité, cela se trouve confirmé – ne sera ni pire ni meilleur patron que l'individu. Cela réside simplement dans la nature des faits, comme une loi naturelle, mais on ne s'en rend pas compte. C'est pourquoi on est dans l'erreur. Car la question est celle-ci : Faut-il que tous les hommes deviennent propriétaires ? Cela serait possible si il n'y avait pas de propriété collective (je ne peux développer plus avant la réalisation technique, mais elle est tout à fait applicable), mais que, selon les opportunités offertes sur un territoire quelconque, chaque individu fût propriétaire de manière équitable. Tous doivent-ils devenir propriétaires, ou bien est-ce que, comme le veut la pensée prolétarienne actuelle, tous doivent devenir prolétaires ? Voilà l'alternative. La pensée prolétarienne veut faire de tous les hommes des prolétaires, dont la collectivité serait l'unique patron. Or, lorsqu'on peut saisir la réalité, c'est le contraire qui advient. Car il ne sera jamais possible de parvenir à la structure sociale ternaire en faisant de tous les hommes des prolétaires. La tendance de la structure tripartite, à laquelle il faut arriver, est la liberté de l'individu sur les plans corporel, psychique et spirituel. On ne peut y arriver si tous les hommes sont prolétaires; mais chaque homme peut y parvenir si tous ont une base de propriété.

Il faut en second lieu arriver à réguler les rapports de sorte que tous soient égaux devant la loi, devant la constitution, le gouvernement en général. Liberté sur le chemin spirituel, égalité, disons, dans l'État, si nous voulons garder cette appellation pour l'un des trois domaines, et fraternité pour ce qui est de la vie économique. Je connais des livres pleins d'esprits qui soulignent à juste titre que ces trois idées « liberté, égalité, fraternité » se contredisent. Bon, l'égalité contredit incontestablement la liberté; de brillants écrivains l'ont exprimé dès 1848, et même auparavant, et c'est tout à fait exact. Lorsqu'on jette tout pêle-mêle, les choses se contredisent. Liberté dans le domaine spirituel, juridique, celui de la religion, de l'enseignement, de la jurisprudence; égalité dans le domaine de l'administration du gouvernement, de la sécurité; fraternité dans le domaine économique. Dans ce dernier se situe la propriété, qui demande seulement à l'avenir à être gérée de manière adéquate; dans le domaine de la sécurité et de l'administration se situe le droit, et dans celui de la vie spirituelle et juridique, la liberté. Lorsque les choses sont réparties sur le modèle de la trinité, elles ne se contredisent pas. Car ce qui se contredit dans les pensées est

conforme à la réalité, justement parce que dans la réalité les choses appartiennent à des domaines différents. La pensée a du mal à avancer dans les contradictions, cependant que la réalité vit dans les contradictions. Or on ne peut pas saisir la réalité si on ne saisit pas les contradictions, si dans ses pensées on ne peut les suivre. Vous voyez que la science spirituelle d'orientation anthroposophique, telle qu'elle est entendue ici, a vraiment des choses à dire sur les questions les plus importantes de notre époque. Certains d'entre vous comprendront peut-être cela quand même et verront aussi que la manière dont on devrait penser au sujet de cette science spirituelle devrait au fond être influencée par la conscience de sa position face aux exigences les plus importantes de l'époque.

Cela est intimement lié à la manière dont je dois par exemple me représenter personnellement comment doit se positionner cette science anthroposophique, ou son représentant, dans la vie culturelle actuelle. Naturellement, nos contemporains n'arriveront pas d'un coup à voir ces choses de manière juste. N'allez pas croire, et ceux qui me connaissent ne le croiront certainement pas, que lorsque je caractérise ces choses, cela soit pure sottise ou bien encore vanité personnelle. La nécessité des faits m'oblige continuellement à caractériser, dans un sens ou dans l'autre. Il en est vraiment ainsi, et je vous ai montré en diverses occasions que je ne suis pas enclin à surestimer ce que je peux et ce que je veux. Je connais les limites et je sais bien des choses dont peut-être on ne se doute pas que je les sais. Mais justement pour ceux qui peuvent me juger un peu en ce sens, il m'est peut-être permis de dire – si je peux employer l'expression, elle ne convient pas exactement, mais il n'y en a pas d'autre – que « j'appelle une chose de tous mes vœux ». Il s'agit d'une certaine distinction entre ce qui est voulu ici et tout ce avec quoi on le confond très fréquemment. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui encore qui voient ici ou là telle ou telle société occulte, ou prétendant l'être, et n'accepteront pas la distinction que la saine raison humaine permet de faire entre ces sociétés et ce qu'on peut trouver ici ! Car, même si nous sommes loin d'atteindre la perfection, nous nous efforçons ici de vraiment tenir compte de la conscience de l'époque. Allez donc voir comment tous ces mouvements, que l'on considère comme occultes ou analogues, tiennent compte de la conscience de l'époque. Tous ces francs-maçons avec leurs grades traditionnels et leurs hauts grades, ainsi que toutes les communautés religieuses les plus diverses, vivent encore dans le passé, si bien qu'ils ne sont pas en mesure de vraiment prendre en compte la conscience moderne. Où parle-t-on donc des fondements que l'on trouve dans ces choses ? Où parle-t-on des

questions brûlantes du présent d'une manière résolument moderne, adaptée à la réalité? Certes pas dans les rituels et préceptes de l'une ou l'autre maçonnerie ou communauté confessionnelle. On aimerait qu'une faculté de discernement se répande!

Certes, la tâche n'est pas rendue facile, je l'avoue, car pour les raisons historiques que je vous ai décrites, la Société dont il s'agit ici a été confondue au début avec la Société théosophique, ou même toutes sortes d'autres sociétés. Vu de l'extérieur, ce fut peut-être une erreur; sur le plan karmique, cela était justifié. Il eût été plus intelligent de fonder cette Société anthroposophique sans aucune sorte de lien avec d'autres sociétés, afin qu'elle ne compte que sur elle-même. Certes, vu de l'extérieur, c'eût été plus judicieux, car toute la bourgeoisie philistine de la Société théosophique, toute cette antiquaille, n'y aurait pas pénétré. Bien sûr, elle n'a pas pénétré l'anthroposophie, mais le fonctionnement de la Société sous bien des rapports. Si l'anthroposophie vivait de façon juste dans notre Société, ce qu'elle ne fait justement pas, cette Société pourrait déjà, du moins dans un certain sens, être le modèle d'un tiers de la structure sociale que recherche l'anthroposophie même, le tiers culturel, comprenant aussi l'aspect juridique. Car le droit qui en réalité devrait régner entre les anthroposophes, d'individu à individu, devrait être une chose entendue. Lorsque l'un d'entre nous va se plaindre de l'autre à l'extérieur, d'une manière ou d'une autre, je ressens toujours cela comme une rupture des plus nettes avec ce qui doit se développer entre nous. La conscience du droit, tel qu'il est admis dans une des trois parties de la structure sociale, doit se développer également chez nous. Mais il faudra encore beaucoup de temps pour que cette Société anthroposophique contienne véritablement ce qu'elle pourrait contenir selon les véritables impulsions de l'anthroposophie. Encore faut-il que se développe auparavant l'oreille pour la vérité intérieure, cette oreille que si peu de gens possèdent de nos jours. C'est parce que le don de distinguer, dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui, à vrai dire, était censé venir du dehors, ne vient pas, qu'il est nécessaire d'en reparler de temps à autre à partir de tel ou tel point de vue. Je voudrais dire aujourd'hui ceci : Ce qui, par moi, vit dans ce mouvement anthroposophique, diffère du reste, pour la raison que j'ai toujours travaillé selon le principe énoncé dans la préface de ma *Théosophie* [(9)], à savoir que je ne communique rien d'autre que le fruit de mon expérience personnelle. Je ne divulgue ici que des choses dont je puis répondre personnellement. Ici, nous ne cultivons en aucun cas le recours à une autorité, comme cela se fait habituellement en d'autres lieux.

Il m'est par conséquent permis de dire que le courant spirituel qui est conduit par le mouvement anthroposophique ne dépend d'aucun autre, mais uniquement de la spiritualité qui traverse le présent, et uniquement de cela. C'est pourquoi je vous prie de prendre cela avec le plus grand sérieux, je n'ai aucune obligation envers quiconque de taire ce que j'estime nécessaire de dire à notre époque. La loi du silence n'existe pas pour celui qui n'a d'obligation envers personne pour ce qui est de son bien spirituel. Voilà déjà une base qui permet de distinguer ce mouvement des autres. Car quiconque affirme que ce qui est prononcé au sein de la science spirituelle d'orientation anthroposophique l'est autrement que dans le sens de ce qui est écrit dans ma *Théosophie*, à savoir que je m'engage personnellement pour ces choses, ne connaît sans doute pas ce qui se pratique ici, souvent il n'y a même jamais assisté, et il prononce en tout cas une contrevérité, que ce soit par malveillance ou non. En revanche, il ment si, après s'être souvent trouvé parmi nous et connaissant donc nos habitudes, il affirme avoir constaté par exemple un lien quelconque avec le passé ou encore une relation de ce mouvement spirituel avec un autre. Donc, ou il dira par ignorance quelque chose qui n'est pas la vérité, ou il mentira en connaissance de cause. C'est ainsi qu'il faut concevoir toute hostilité à l'égard de ce mouvement.

C'est pourquoi il me faut toujours insister sur une chose : je ne dois taire que les choses dont je sais qu'elles ne peuvent pas encore être communiquées à l'humanité actuelle en raison de son immaturité. Mais je n'ai rien à dissimuler sous prétexte que j'aurais fait un vœu ou autre chose d'analogue en présence de quelqu'un. Jamais rien n'a été introduit dans ce mouvement qui serait venu d'un autre bord. Ce mouvement n'a jamais été spirituellement dépendant d'un autre; les rapports n'étaient qu'extérieurs. Peut-être les temps viendront-ils où vous aussi, vous comprendrez qu'il est bon que vous vous souveniez que je prédis parfois des choses qui ne seront comprises de manière juste que plus tard. Si vous êtes de bonne volonté, il pourra peut-être vous être utile de vous rappeler le sens dans lequel est cultivé le bien spirituel qui doit se répandre à travers le mouvement anthroposophique.

Mais il existe une triple pierre de touche pour qui veut distinguer ce mouvement des autres. Le premier point, c'est que ce mouvement se montre à la hauteur des exigences scientifiques et intellectuelles du présent. Prenez les ouvrages que j'ai écrits, vous verrez, même si tout n'est pas parfait dans le détail, que je m'efforce vraiment de créer un mouvement qui ne travaille pas à partir de l'ancien, du révolu, mais qui connaît bien les

moyens scientifiques actuels et agit en accord total avec la conscience scientifique moderne. C'est une chose.

Le second point, c'est qu'un tel mouvement a des choses à dire sur les questions vitales du présent, donc par exemple sur la question sociale, et cela de manière véritablement vivante. Essayez donc de comparer le caractère vieillot et étranger à la réalité de ce que d'autres mouvements ont à dire dans ce sens avec ce que notre mouvement propose.

La troisième chose, le troisième aspect de la pierre de touche, c'est qu'un tel mouvement est à même d'aider à prendre conscience de ses propres besoins religieux, c'est-à-dire qu'il lie l'explication des besoins religieux à une connaissance profonde de la réalité. Cela peut déjà vous permettre de distinguer ce mouvement de tous ceux qui, à la vérité, ne vont pas plus loin que le sermon du dimanche après-midi, qui, vis-à-vis des concepts concrets agissant dans la structure sociale actuelle, tiennent aux gens des discours moralistes mais qui sont étrangers au monde. Aujourd'hui, une science de la réalité doit pouvoir parler du travail, du capital, du crédit, du rapport à la terre, de l'organisation de la vie sociale, de toutes ces choses dont dépend la vie actuelle, de la même façon qu'elle sait parler du rapport de l'être humain au divin, à l'amour du prochain, etc. Voilà ce que l'humanité a si longtemps négligé : trouver comment relier le haut avec le bas, jusque dans les formes et processus concrets les plus immédiats de la vie. C'est ce que la théologie et la théosophie sous leurs diverses formes, ainsi qu'une orientation occulte, ont négligé de faire à notre époque. Elles parlent pour ainsi dire du haut vers le bas, jusqu'à un niveau où ils peuvent dire aux gens : Soyez des hommes bons, et autres choses de ce genre. Mais elles ne sont pas fécondes, elles sont stériles lorsqu'il s'agit d'appréhender vraiment les questions brûlantes, concrètes du présent. La science extérieure parle des choses concernant la vie immédiate, mais elle aussi en étant étrangère à la réalité. Je vous ai montré hier à quel point les hommes sont étrangers à cette vie. Combien savent donc aujourd'hui ce qu'est par exemple le capital, ce que c'est en réalité ? Certes, ils savent que lorsqu'ils ont tant d'argent dans leur armoire, c'est un capital. Mais cela ne signifie pas savoir ce qu'est le capital. Savoir ce qu'est le capital veut dire être au courant de la manière dont fonctionnent certaines choses, certains processus dans la structure sociale. De même qu'il faut, pour l'individu, avoir une connaissance anthroposophique des rapports régnant dans la circulation du sang, qui règle le rythme de la vie humaine, il faut connaître les multiples aspects des pulsations dans la vie sociale. Mais la physiologie actuelle n'est même pas encore en mesure de résoudre

de façon matérialiste les questions les plus importantes, celles-ci ne pouvant être résolues que lorsqu'on parviendra à une compréhension anthroposophique de l'homme tripartite.

Que sait par exemple la science actuelle de cette chose capitale : Sur quoi repose la faculté de représentation, sur quoi repose la volonté dans un certain sens, d'un point de vue purement matérialiste ? J'exprime aujourd'hui tout cela, car, comme je l'ai déjà dit à propos d'autre chose, j'ai passé trente à trente-cinq ans de ma vie à faire des recherches sur ce sujet. La représentation repose sur le fait qu'au cours du processus de la circulation sanguine par exemple, l'homme a en lui du gaz carbonique qui n'est pas encore expiré. Quand celui-ci, non encore expiré, circule, c'est la réplique matérielle, la contrepartie matérielle de la pensée. Lorsque, dans l'être humain, il y a de l'oxygène qui n'a pas encore été transformé en gaz carbonique, de l'oxygène qui est en voie d'être transformé en gaz carbonique, c'est alors, dans un certain sens, le pendant matériel de la volonté. Donc, là où en l'homme l'oxygène n'est pas encore tout à fait transformé et a des fonctions, la volonté est matériellement active. Quand dans le corps humain il y a déjà du gaz carbonique qui n'est pas encore transformé au point d'être expulsé ou expiré, là vous avez la base matérielle pour une forme de pensée. Mais seule une science de la réalité peut expliquer comment fonctionnent ces deux pôles, celui des pensées que l'on peut appeler aussi le pôle du gaz carbonique, et celui de la volonté que l'on peut appeler aussi le pôle de l'oxygène. Vous ne trouverez dans aucun ouvrage cette vérité telle que je l'ai énoncée devant vous aujourd'hui. Parce qu'on n'éduque pas le penser à une telle vérité, on ne l'éduque pas non plus à ce qui est nécessaire pour l'homme d'aujourd'hui, concernant la structure sociale. Mais cela doit venir, cela est nécessaire à notre époque, et il faudra ajouter à la question sociale le positionnement psychospirituel de l'homme dans la société.

Ceci a été négligé. Pensez seulement comme ce serait différent si, dans tel ou tel établissement, l'ouvrier était aussi introduit psychospirituellement dans tout le processus dans lequel est engagée la marchandise qu'il produit, s'il comprenait quelle est sa place à l'intérieur de la structure sociale, justement parce qu'il produit cette marchandise. Mais cela ne pourra arriver que le jour où régnera véritablement un intérêt d'être humain à être humain, tel que peu à peu il n'y aura plus aucun véritable être humain adulte qui ne soit capable de maîtriser les concepts sociaux les plus importants d'une manière conforme à la réalité. Les temps doivent venir, c'est une exigence sociale, où en qualité d'être humain on saura tout

aussi bien ce qu'est le capital, le crédit, le paiement en espèces, le chèque, au niveau des effets en économie politique. Et on peut le savoir, ce n'est pas si difficile; il faut seulement que ceux qui sont chargés de l'enseigner le saisissent correctement, de même qu'on sait aujourd'hui que la soupe se mange non pas avec une fourchette, mais avec une cuillère. N'est-ce pas, celui qui mange sa soupe avec une fourchette commet une absurdité; c'est la même chose pour celui qui ne connaît pas ces choses. Cela doit devenir l'avis général de tous.

Alors l'impulsion la plus importante du présent, l'impulsion sociale, sera placée sur une base tout à fait différente

Onzième conférence

Dornach, 20 décembre 1918

Nous avons étudié, au cours des semaines passées, la grande exigence de notre temps, la fameuse question sociale, à partir de points de vue très différents, et nous avons tenté de le faire en considérant l'arrière-plan de la science spirituelle. C'est en effet la seule possibilité de s'orienter correctement pour découvrir ce que cette exigence contemporaine recèle en réalité. Et il n'y a qu'en tenant compte de ce que nous avons indiqué dans ces considérations que notre époque si durement éprouvée, ainsi que notre proche avenir, réussiront à trouver des impulsions et des points de vue bénéfiques pour le présent. Je reviendrai demain sur tout cela, mais il me faut aujourd'hui faire une parenthèse, en parlant d'une chose qui sera en quelque sorte la suite de ce que nous avons déjà abordé, mais qui montrera quelle position prendra cette science de l'esprit, telle qu'elle est représentée ici vis-à-vis, je peux bien dire, de l'état de conscience intérieur de notre présent et de l'avenir proche.

À la fin de la conférence de l'autre jour, je vous ai indiqué quelque chose de capital à ce propos. J'ai fait remarquer que quiconque a la volonté, grâce à la saine raison humaine, telle qu'elle s'est développée jusqu'à nos jours, d'éprouver et de distinguer ce qui est entendu ici au sein de cette science spirituelle, découvrira que l'anthroposophie est véritablement en mesure de tenir compte de la conscience et du mode de représentation de l'époque actuelle. Et nos considérations sociales peuvent justement le démontrer. C'est pourquoi, lorsqu'il est question de tel ou tel sujet de notre science spirituelle, il faut toujours faire remarquer que tout ce qui est avancé ici peut être vérifié par celui qui le souhaite, à partir du penser actuel, et en particulier à partir du penser scientifique moderne. On peut même dire que la plupart des attaques dirigées contre cette science de l'esprit viennent du fait qu'elle peut être contrôlée de manière aussi frappante par la conscience morale d'aujourd'hui, comme par celle de demain. Pour bien des gens, cela est désagréable et inconfortable. Si une hostilité se développe, c'est justement parce que les choses concordent avec toutes les exigences et

représentations scientifiques de notre temps, et qu'il règne en bien des esprits et surtout en bien des cœurs une certaine aversion contre une connaissance spirituelle de ce genre. Il est tout simplement désagréable de voir apparaître une chose que les exigences scientifiques de notre époque permettent justement de vérifier sans réserve. Mais ce que cette science de l'esprit considère comme une réalité spirituelle interne de l'évolution humaine, c'est que, déchirant le voile des phénomènes et des événements de l'univers, quelque chose de nouveau voit le jour à notre époque, qui deviendra toujours plus évident au fil du temps. L'humanité a longtemps vécu avec des représentations purement sensorielles. Ce qu'elle avait en dehors de celles-ci, c'étaient au fond des phénomènes archaïques, provenant encore d'un temps où l'humanité était dotée d'une clairvoyance atavique, où les différentes sagesses lui parvenaient par de tout autres voies que celles de l'avenir. De ces anciennes sagesses qui correspondaient aux temps passés, bien des choses se sont conservées. C'était en quelque sorte l'unique trésor de sagesse, et cela l'est encore aujourd'hui pour bien des hommes, même pour les scientifiques. Lorsqu'on y regarde de plus près, on le remarque bien. Mais cette révélation élémentaire, telle qu'elle existait jadis, s'est éteinte depuis bien longtemps. Elle a fait place pour l'évolution terrestre de l'humanité à une sorte d'obscurité, de torpeur, qui ne permit plus la révélation directe du monde spirituel. Une nouvelle ère commence à présent où, à travers le voile des événements, de nouvelles révélations font irruption dans l'horizon humain, spirituel et psychique. C'est pourquoi un renouveau doit venir dans de nombreux domaines. À ce propos, nous pouvons attirer l'attention sur l'événement terrestre le plus important : le Mystère du Golgotha. Le Mystère du Golgotha a en effet commencé par donner un sens à l'évolution terrestre. La planète Terre ne serait pas ce qu'elle est sur le plan psychospirituel s'il n'avait pas eu lieu. Mais ce Mystère, en tant que fait réel qui s'est accompli, est une chose, et les enseignements chrétiens qui, à travers les siècles, ont prévalu à son sujet en sont une autre. Qui ne voit pas cela aura du mal à se faire aux exigences fondamentales de notre temps.

Prenez pour comparer une situation tout à fait ordinaire : entre l'événement qui s'est déroulé sous vos yeux et ce que deux ou trois personnes y ayant assisté vont dire ou raconter à son sujet, il y a bien une différence; ce sont bien deux choses distinctes, n'est-ce pas ? Et naturellement, les hommes n'ont pu connaître, au sens spirituel supérieur du terme, le Mystère du Golgotha en tant que fait réel que par ce qui leur a été dit à travers les siècles. Mais ce qui a été dit au sujet de ce Mystère, qui est un événement spirituel, même s'il s'est accompli sur le plan physique, le fut

encore du point de vue de l'ancien trésor de sagesse. Même les Évangiles furent écrits sur cette base, comme je l'ai expliqué dans mon ouvrage «Le christianisme, fait mystique [1]». Cela signifie qu'on avait certaines représentations issues des anciens Mystères, ou même héritées de temps très reculés, et que c'est dans le langage de ces représentations appartenant à la période atavique de l'humanité que fut décrit l'événement du Golgotha. Et celui-ci, pour être compris, devait, dans un premier temps, être revêtu de ce langage. Mais nous vivons aujourd'hui une époque où cette manière de considérer le monde spirituellement, qui était juste jadis, est surannée. Car même si les hommes ne veulent pas encore les reconnaître, de nouvelles révélations d'ordre spirituel surgissent, qui deviendront progressivement équivalentes aux anciennes révélations ataviques. C'est pourquoi, si l'on veut tenir compte des exigences du temps présent, il est nécessaire de parler du Mystère du Golgotha comme d'un fait, même dans le nouveau langage, avec les nouvelles représentations. Cela signifie que les représentations chrétiennes, elles aussi, auront à tenir compte de ce qui pénètre dans l'évolution de l'humanité. Faute de quoi le christianisme resterait une somme de représentations traditionnelles, et tout ce qui vit d'exigences modernes à l'intérieur des hommes dépérirait face à ces représentations qui ne lui apporteraient aucune nourriture. La science spirituelle d'orientation anthroposophique veut justement tenir compte du fait que les nouvelles révélations spirituelles doivent être rendues compréhensibles, et que le plus grand événement terrestre, le Mystère du Golgotha, doit être revêtu des représentations de ces nouvelles révélations.

Maintenant, une question extrêmement importante peut se poser : Qui donc, dans le monde spirituel, se cache en réalité derrière ces révélations spirituelles qui font irruption de manière nouvelle dans l'histoire de l'humanité, à travers le voile des phénomènes ? Vous connaissez l'ordre des différentes Hiérarchies, tel que je l'ai présenté dans mes écrits. Vous savez donc que dans l'échelle des esprits des Hiérarchies se trouvent ceux qu'on appelle les Esprits de la personnalité; ils sont un degré en dessous des Esprits de la forme, parmi lesquels nous comptons Iahvé, par exemple.

Aux révélations transmises à l'humanité par les Esprits de la forme veulent désormais se joindre les Esprits de la personnalité, mais ces derniers veulent se préparer préalablement et non pas agir avec la puissance avec laquelle les Esprits de la forme se sont manifestés. Si nous cherchons un mot pour caractériser ce que ces derniers sont en réalité, nous pouvons garder le bon vieux terme «Créateur». Le mot biblique «Créateur» embrasse à peu près tout ce que nous aussi, nous devons rattacher aux

Esprits de la forme, si nous considérons leur influence sur l'être humain, depuis l'ancienne Lémurie jusqu'à nos jours, et jusque dans l'avenir. Certes, ils ne suspendront pas leur action, mais ils devront en quelque sorte agir sur un autre plan.

Si nous considérons tout ce que nous pouvons observer grâce à la science de l'esprit, nous pouvons appeler les Esprits de la forme esprits créateurs. C'est à eux, avant tout, que l'être humain doit son existence, ce qu'il est en tant qu'être humain terrestre. Jusqu'à notre époque, les Esprits de la personnalité n'étaient pas des esprits créateurs. Ils réglaient diverses choses depuis le monde spirituel. Vous pourrez lire à ce propos mon ouvrage *la Science de l'occulte* [2], dans lequel j'ai décrit leur activité. Mais voici que débute la période où il leur faut, dans un premier temps, intervenir dans l'élément créateur de l'évolution humaine. Ils interviendront également plus tard dans celui des autres règnes. Il y a en effet une évolution dans le monde des Hiérarchies. Les Esprits de la personnalité s'élèvent à une activité créatrice. Nous touchons là un grand mystère de l'évolution de l'humanité. Quiconque ne cherche pas, comme c'est l'usage aujourd'hui, à étudier cette évolution par une observation superficielle de la nature, mais l'observe intérieurement avec les impulsions de la science spirituelle, sait que depuis le début de cette cinquième époque postatlantéenne, dont nous avons souvent parlé, quelque chose commence à dépérir en l'être humain. Au fond, l'ensemble du progrès, y compris sur les plans de l'âme et de l'esprit, dépend de ce dépérissement, je dirais de cette paralysie de quelque chose dans notre nature.

Si je voulais m'exprimer grossièrement, je dirais que nous ne sommes plus des êtres vivants au même titre que l'étaient les hommes il y a des siècles, voire des millénaires. Ils avaient en eux une plus grande vitalité, une plus grande force, et cette force provenait uniquement de leur corporéité. En effet, l'homme ne connaît la mort que lorsqu'elle apparaît sous la forme brutale de l'arrêt de la vie terrestre. Mais vous savez, de par les considérations de la science spirituelle, que quelque chose meurt continuellement en nous. Et si cela n'était, nous n'aurions pas de conscience. La conscience dépend précisément du dépérissement de quelque chose en nous. Mais ce dernier, ce processus de mort, est plus fort à présent qu'il ne l'était par exemple au premier siècle chrétien, où même aux siècles d'avant l'ère chrétienne. Ce qui en l'homme provenait des esprits créateurs, qui étaient les Esprits de la forme, commence à périr sérieusement, si je puis dire, et un nouvel élément créateur doit être intégré à la nature humaine, un élément qui doit tout d'abord venir du monde spirituel. En fait, à dater

de notre époque, des forces créatrices émanant de l'esprit affluent vers l'homme, à condition qu'il ne s'en défende pas. La science de l'esprit cherche à comprendre ces forces. Elle cherche à saisir, par la pensée, par le regard, ce qui pénètre ainsi, venant de mondes qui jusqu'à présent ne répandaient pas leurs impulsions dans l'évolution de l'humanité, à saisir ce qui apparaît comme le nouvel élément spirituel dans l'évolution du temps. Voilà ce qu'est en réalité, au sens véritablement moderne, la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Elle ne surgit donc pas comme n'importe quel programme scientifique ou autre, mais parce que les cieux envoient aux hommes de nouvelles révélations, et que ces nouvelles révélations doivent être comprises.

Qui ne comprend pas la tâche de cette science spirituelle d'orientation anthroposophique dans ce sens ne la comprend pas du tout. Car celle-ci se tairait si elle n'avait pas quelque chose de nouveau à annoncer, quelque chose qui entre seulement maintenant de vive force dans notre monde, si elle n'avait pas à annoncer ce que les dieux veulent révéler à l'humanité, si je peux m'exprimer ainsi.

Et ce qui se révèle à travers le voile des phénomènes est l'expression d'un nouveau principe créateur dont sont chargés les Esprits de la personnalité. C'est pour cela que la caractéristique de notre époque, dont nous disions quelle débuta avec le XVe siècle de notre ère, est marquée du sceau des impulsions de la personnalité. La personnalité veut, pour ainsi dire, voler de ses propres ailes, et cette volonté s'accentuera toujours davantage jusqu'au troisième millénaire. Plus tard, lorsque la personnalité sera accomplie, d'autres impulsions apparaîtront.

Si vous réfléchissez à ce que je viens de dire, vous verrez en quelque sorte comment cette nouvelle révélation des esprits de la lumière, des Esprits de la personnalité, s'approche des hommes. Mais face à eux se dressent certains esprits des ténèbres, et cela également depuis le début de cette cinquième époque postatlantéenne. Car dès l'instant où l'on regarde derrière le voile des phénomènes, on s'aperçoit aussitôt que face à une certaine catégorie d'esprits s'en dresse une autre qui lui est ennemie. Nous voyons d'une part les Esprits de la personnalité, qui se manifestent comme je viens de l'expliquer, et d'autre part certains esprits des ténèbres, dont l'intérêt est d'empêcher la nouvelle révélation des Esprits de la personnalité par tous les moyens. Ces nouveaux esprits, lugubres, ténébreux, trouvent l'occasion de leur accomplissement à travers un phénomène que j'ai déjà mentionné ici, il y a quelques semaines, auquel malheureusement l'humanité actuelle prête bien trop peu d'attention.

Voyez-vous, lorsqu'on demande aujourd'hui combien d'hommes vivent sur terre, on répond habituellement : 1 500 millions. Cela voudrait dire que la quantité de travail produite sur la Terre ne serait égale qu'à celle produite par ces 1 500 millions. Or ce n'est pas le cas. En effet, depuis le début de la cinquième époque postatlantéenne, il est devenu possible d'ajouter, au travail de ces 1 500 millions d'individus dont on parle habituellement, celui de 500 autres millions. Cela, grâce aux machines ! Si tout le travail des machines était accompli aujourd'hui par des hommes, il faudrait 500 millions d'hommes pour l'accomplir.

Le travail humain a donc en quelque sorte trouvé un ersatz sur la terre; quelque chose existe qui œuvre comme l'être humain, mais n'est pas fait de chair et de sang. Ce fait est d'une importance extraordinaire pour l'ensemble de l'évolution de l'humanité, et il est lié à d'autres réalités de l'évolution actuelle. Ces 500 millions d'individus qui en réalité ne sont pas présents en tant qu'hommes de chair et de sang, mais en tant qu'ouvriers (les machines accomplissent le travail de la même façon que le feraient des êtres humains), cette production de travail humain permet aux esprits des ténèbres de se réaliser au sein de notre évolution, ces esprits qui sont les adversaires des Esprits de la personnalité apportant les nouvelles révélations.

Nous avons donc d'une part l'irruption des nouvelles révélations célestes, qui se présentent à une nouvelle clairvoyance, et d'autre part, provenant en quelque sorte du monde souterrain, la corporéité nécessaire aux adversaires, à certains esprits démoniaques, aux esprits des ténèbres, qui ne se manifestent pas à travers des hommes de chair et de sang, mais évoluent cependant parmi nous, parce que les forces humaines sont remplacées par des mécanismes, par des machines.

Cela est non seulement le fondement de toute la disharmonie régnant actuellement dans le domaine social, mais aussi celui de certains égarements du penser humain moderne, qui à leur tour constituent le point de départ d'aberrations sociales. Car à certains égards, le penser humain s'est adapté à l'ordre mécaniste au cours des derniers siècles. Il est pénétré, imprégné de représentations purement mécanistes. On peut dire qu'en bien des domaines de la recherche en sciences de la nature, mais aussi dans des domaines de la vie, de la pensée sociale et socialiste actuelles, on n'applique pas d'autres représentations que celles qui sont valables pour comprendre le mode d'action des mécanismes, mais ne le sont pas du tout pour comprendre tout ce qui se trouve au-delà de ceux-ci. Dans le monde des révélations cependant, toute chose a deux aspects. Vous ne pouvez donc

pas dire pour autant : Puisque les représentations mécanistes se sont glissées dans l'évolution de l'humanité, il faut s'en abstenir, les fuir. Non, ce serait totalement faux ! Même si ces représentations nées de l'ordre mécaniste sont très dangereuses, parce qu'elles ont permis à certains esprits des ténèbres de se manifester contre les Esprits de la personnalité, le penser qui s'appuie sur elles est par ailleurs très salutaire. Car la tâche de l'époque moderne est d'armer nos facultés psychiques de ces représentations vivant aussi dans le penser moderne scientifique, dans le penser moderne en général. Nous devons nous pénétrer de ces représentations pour les mettre ensuite au service de la nouvelle révélation des cieux. En d'autres termes, les représentations mécanistes ont enseigné à l'humanité à penser avec des contours clairs et nets. On ne pensait pas autrefois comme on le fait aujourd'hui à l'intérieur de la représentation mécaniste. Les représentations des anciens temps avaient toujours des contours flous. Quiconque suit l'évolution des esprits au cours de l'histoire sait cela. Même chez un esprit aussi vif que Platon, les concepts ont des contours flous. L'être humain n'a pu s'éduquer à penser à l'intérieur de contours bien définis qu'en tombant dans la partialité des représentations mécanistes du monde. Celles-ci sont extrêmement pauvres en contenu sur le monde. Elles ne renseignent au fond que sur la partie morte de celui-ci. Mais il faut aussi retenir qu'elles sont un outil d'éducation extraordinaire. En fait, seuls les hommes ayant assimilé certaines représentations du domaine des sciences de la nature peuvent penser clairement aujourd'hui. Les autres sont tentés de penser flou.

Or il incombe à cette éducation que l'humanité a acquise grâce à un penser aux contours précis de se tourner vers la nouvelle révélation de l'esprit et de comprendre les mondes spirituels avec la même clarté à laquelle on s'est habitué pour comprendre l'univers des sciences de la nature. Voilà ce qu'exige la voix de la conscience moderne intellectualiste, sans laquelle l'humanité ne pourra s'en sortir, sans laquelle elle ne pourra résoudre ses questions les plus importantes, celles d'aujourd'hui et de demain : un penser clair, éduqué aux représentations les plus modernes des sciences de la nature, mais appliqué au monde spirituel qui se révèle de manière nouvelle. C'est, somme toute, également la configuration de la science spirituelle d'orientation anthroposophique, qui emprunte cette voie parce qu'elle tient compte des exigences actuelles les plus urgentes. C'est pourquoi elle est en mesure de descendre depuis certains sommets spirituels pour appréhender ce qui est nécessaire à l'humanité dans sa vie quotidienne. Il faut toujours attirer l'attention sur le fait que, dans ce sens, la

science spirituelle veut être justement une aide nouvelle pour tout travail et accomplissement humains.

Prenez les différentes confessions religieuses qui font partie de l'héritage de traditions légué par les temps anciens. Certes, elles sont aujourd'hui suffisantes pour un certain nombre de gens, lorsque ceux-ci recherchent une certaine édification. On leur parle alors de royaumes célestes divins en puisant au sein des anciennes confessions, on leur parle de ce qui se cache derrière le voile des phénomènes sensibles. Les choses sont rabaissées au point d'en arriver à prêcher aux hommes qu'ils doivent être bons, qu'ils doivent s'aimer, etc. En d'autres termes, ces confessions peuvent descendre jusqu'à certaines exigences morales.

On essaie d'autre part aujourd'hui d'acquérir une conception des exigences quotidiennes qui appartiennent en quelque sorte à l'autre pôle de la vie. On essaie d'acquérir une connaissance de la nature. Or vous savez que dans les sermons dominicaux, les pasteurs ou les prédicateurs ne parlent que très rarement de botanique ou de zoologie à partir de révélations supérieures. Ce qu'on y proclame sur les royaumes des cieux n'atteint pas la terre. Or l'autre pôle cherche aussi une explication sur d'autres aspects des exigences immédiates, celles qui nous préoccupent à toute heure, à chaque minute, et c'est ainsi qu'il a donné naissance à un penser selon les sciences de la nature en quelque sorte, concernant la question sociale. Mais songez à la manière dont coexistent ce que les hommes véhiculent aujourd'hui de pensées sur les exigences de la vie quotidienne et ce que le pasteur annonce sur les royaumes célestes. Ce sont deux mondes qui ne se touchent pas. Les hommes veulent travailler, quand ils le veulent; ils veulent également avoir des pensées sur leur travail et, une fois celui-ci accompli, ils veulent entendre ce qu'il en est de la mort, de l'immortalité, du divin. Mais ces deux mondes sont complètement séparés. Et le grand mal de notre époque, c'est que les hommes n'éprouvent pas le besoin de relier ces deux mondes, c'est qu'il se produit en quelque sorte ce dont j'ai parlé en partant d'autres points de vue dans les considérations précédentes, à savoir que les hommes veulent penser, d'une part, sur le capital, l'argent, le crédit, la force de travail, etc., et d'autre part sur les exigences morales, éthiques, et qu'ils n'ont pas la force de pensée nécessaire pour parler aussi de la vie quotidienne à partir de ce qui leur est dit sur l'esprit, cette vie de tous les jours où le Dieu, ou les dieux, ne se manifestent pas moins que dans d'autres domaines. Voilà une chose qu'il est nécessaire de percer à jour si l'on veut comprendre pourquoi cette époque catastrophique a fondu sur l'humanité. Les hommes ont besoin d'une science qui soit en mesure, lors-

qu'elle parle de la divinité suprême, d'aborder en même temps les besoins de la vie quotidienne. Faute de quoi, ces besoins demeurent dans la situation chaotique que constatent les Lénine et les Trotski. Et les enseignements qui communiquent les secrets des cieux restent stériles pour la vie extérieure, même s'ils réchauffent le sentiment égoïste des cœurs.

Cela ne doit plus se produire à l'avenir. Il ne devra plus y avoir de prêches dominicaux que les hommes iront écouter pour s'élever au-dessus du quotidien, uniquement pour s'édifier, réchauffer leurs besoins religieux égoïstes et retourner ensuite à la vie quotidienne où, selon eux, Dieu n'existe pas, uniquement avec des pensées superficielles insuffisantes, sans la pénétrer spirituellement. Car les exigences majeures de notre temps sont bien du domaine de l'esprit, et l'ordre ne s'installera pas tant que les hommes ne reconnaîtront pas qu'il faut tenir compte de ce que je viens de caractériser.

Bien d'autres impulsions importantes de l'époque en dépendent, et nous mêmes, nous nous situons au beau milieu de ce devenir, pas à la fin. Je le dis en pleine conscience : Nous ne sommes pas à la fin, mais au beau milieu d'une époque de combat, d'une époque où se jouent des événements chaotiques au sein de l'évolution de l'humanité, des événements dont les hommes devraient tirer des leçons, comme je l'ai souvent dit. Tant de gens, malheureusement, n'ont toujours retiré aucun enseignement de ce qui s'est passé au cours des quatre dernières années; ils pensent aujourd'hui comme ils ont pensé auparavant. Il y a aujourd'hui des événements que l'humanité extérieure, ou plutôt la vie de l'humanité extérieure, manifeste par des luttes et des conflits. Certes, luttes et conflits ont existé aussi à d'autres époques, mais ceux d'aujourd'hui ont un caractère très particulier. Nous le remarquons lorsque nous ne nous arrêtons pas uniquement à l'aspect superficiel des choses, et que nous nous apercevons que beaucoup de choses qui se déroulent à l'extérieur devraient en réalité se dérouler à l'intérieur de l'être humain. Vous imaginerez facilement qu'à l'accueil de la nouvelle révélation céleste est nécessairement liée une plus grande intériorisation de la nature humaine. Mais celle-ci provoquera dans les âmes certains combats intérieurs. La perspective de ces combats ne doit pas nous rendre pessimistes, car c'est grâce à eux que l'être humain deviendra fort à l'avenir. Qui s'y refuse encore demande aux représentants de sa religion, à ses pasteurs, de lui voiler en quelque sorte ce qui vit déjà dans l'âme au niveau du subconscient. Ceux-ci sont censés réchauffer son âme, ils doivent le consoler, lui dire de bien belles paroles sur les intentions de Dieu à l'égard des hommes, sans que ceux-ci, bien sûr, interviennent le

moins du monde. Mais, dans un avenir proche, les dieux n'allieront leurs intentions qu'aux desseins de ceux qui se donneront du mal pour les atteindre. L'être humain doit traverser des combats psychiques qui le fortifient. Nous n'avons pas à espérer un avenir plus confortable que le passé ou le présent. Ces idéaux illusoires ne sont que des anesthésiques modernes à la Wilson, ils ne sont pas la vérité. Affirmer qu'un programme en deux fois sept points [3] (je ne sais si l'on donne à cela une signification mystique, mais ce serait alors dans le mauvais sens du terme) peut faire naître une autre ère est une forme très particulière de superstition moderne.

Ce qui importe pour l'avenir, ce n'est pas que nous ayons une vie extérieure plus commode. L'humanité devra au contraire, au cours du reste de l'évolution terrestre, affronter des difficultés encore bien plus grandes qu'elle ne l'imagine aujourd'hui. Mais elle les assumera, parce que les luttes intérieures que chaque individu connaîtra en sa propre personnalité la fortifieront. Si nous regardons derrière le voile des phénomènes, ce que nous voyons n'est pas un monde où les dieux, dans un calme merveilleux, dorment tranquillement chacun sur sa couche, menant une vie paisible comme se l'imaginent les hommes, ce qui ne serait pas autre chose qu'une autre forme de paresse. Non, il n'en est pas ainsi! Lorsque notre regard perce le voile des phénomènes, ce que nous voyons n'est pas une vie de sommeil spirituel divin, mais une vie de labeur spirituel divin, de travail des hiérarchies. Et ce qui frappe tout d'abord, c'est le grand combat que se livrent la sagesse et l'amour derrière la scène du monde physique, sensible. Et l'homme est placé au cœur de ce combat. Pendant longtemps, il n'en avait pas conscience, à l'avenir il devra en être toujours plus conscient. Car l'homme doit être ce qui naît quand sagesse et amour, à l'image du pendule, oscillent constamment tantôt du côté de la sagesse, tantôt du côté de l'amour. Car c'est par des oscillations rythmiques, et non par le repos de la somnolence, qu'existe ce qui est l'Être dans le monde.

Depuis les époques reculées, où régnait l'atavisme, jusqu'à nos jours, ce combat entre la sagesse et l'amour se déroulait encore dans les profondeurs subconscientes de l'âme humaine. Dans ces profondeurs, là ou vivent les instincts inconscients, l'esprit de la sagesse s'oppose à l'esprit de l'amour, et l'esprit de l'amour s'oppose à celui de la sagesse. Mais, à partir de notre époque qui est celle du développement de l'âme de conscience, cela monte au niveau de la conscience. C'est en lui-même que l'être humain doit livrer ce combat. La force qui doit se développer sur la base de ce combat intérieur de l'âme dans les natures humaines sera de plus en

plus puissante. Seulement aujourd'hui, les hommes refusent encore cette évolution intérieure. Ils la pressentent en effet et en ont peur; ils n'ont pas le courage de livrer ce combat intérieur. Ce qui est écrit dans le livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?* (4) doit aider l'être humain à sortir vainqueur de ce combat intérieur. Mais cela n'est guere confortable pour les hommes. Ils reculent d'effroi et n'ont pas le courage de soutenir la lutte. Ce refus du combat intérieur, le fait que les hommes le fuient, qu'ils ne veulent pas encore s'y engager est un phénomène de notre époque. Et parce qu'ils n'en veulent pas à l'intérieur, il se projette aujourd'hui à l'extérieur. J'y ai fait allusion dans l'un de mes Drames-Mystères (5) où vous pouvez lire comment les combats extérieurs que se livrent les humains sont l'expression d'une lutte intérieure. Vous savez que ce passage fut écrit bien longtemps avant le déclenchement de la guerre mondiale, mais cette catastrophe prouve justement la vérité de ce que j'avais écrit. J'ai montré que tous les combats extérieurs qui se déroulent aujourd'hui sont des combats qui ont été projetés hors de l'être humain. À d'autres époques, ils avaient un autre caractère, car tout change et subit des métamorphoses; mais aujourd'hui, voilà ce qui doit advenir : les hommes doivent prendre en eux-mêmes ce qu'ils croient devoir combattre au dehors. L'intérieur des âmes humaines doit devenir le théâtre des opérations. Voilà le remède contre ce qui cause aujourd'hui la ruine de l'humanité. Tant que ce théâtre de la guerre ne fera pas son entrée dans les âmes humaines, les événements extérieurs qui ont touché l'humanité de manière si terrible ne s'apaiseront pas. Car ces événements extérieurs ne sont pas autre chose que ce que les hommes projettent au-dehors d'eux-mêmes, parce qu'ils ne l'admettent pas en leur intérieur. Voilà la réalité, tout le reste n'est qu'apparence.

Voilà encore un facteur dont tient compte la science spirituelle d'orientation anthroposophique, dans la mesure où elle ne se contente pas de reprendre quelques vieilles doctrines désuètes, mais veut concrètement porter parmi les hommes ce que sont en quelque sorte les nouvelles révélations des cieux qui valent pour l'époque actuelle et future. Il faut savoir faire cette distinction, sans quoi on confondra toujours la science de l'esprit, telle que nous l'entendons ici, avec d'autres choses avec lesquelles elle n'a rien à voir. Cette science de l'esprit ne peut pas s'annoncer de la même manière que beaucoup d'autres courants cherchent à le faire aujourd'hui, et qui correspond en fait à une démarche du passé. Elle doit parler à la pleine et claire conscience de l'humanité. Mais déjà par ces mots, on blesse la vanité de bien des hommes. Car les hommes d'aujourd'hui croient tous

en effet posséder une pensée extrêmement claire et lumineuse. Mais il leur suffirait de regarder un peu autour d'eux, d'observer comment ils s'y prennent justement dans les affaires spirituelles, pour remarquer que cette pensée pleine et claire ne vaut encore pas si cher. Le problème social et, si l'on veut, le problème de la guerre actuelle ne peuvent être résolus autrement que par des pensées claires, éduquées au penser moderne, orientées vers le monde spirituel qui se révèle de manière nouvelle, ce monde qui nous vient des bons Esprits de la personnalité. C'est parce que cette science de l'esprit est inédite sous ce rapport qu'elle a pour adversaires tous ceux qui ne veulent pas fournir l'activité nécessaire pour pénétrer réellement cet élément nouveau. Car pour mobiliser une activité intérieure de son âme, il faut vraiment de la bonne volonté.

Voyez-vous, le nerf de cette science spirituelle est différent de celui dont sont issues les anciennes révélations. J'ai souvent fait remarquer qu'il est très fréquent que les gens cherchant à s'instruire sur les mystères de l'existence se tournent vers de vieux livres, renfermant les enseignements de l'ancienne clairvoyance atavique. Ils sont ravis de trouver des ouvrages qui, sans être pénétrés de la conscience scientifique moderne, sont censés leur donner des éclaircissements sur ce qu'on ne peut pas savoir aujourd'hui, mais que les Anciens, eux, savaient, des livres qui parlent de sel, mercure, soufre, et d'autres choses semblables. Naturellement, ces ouvrages renferment des choses vénérables et nobles. Mais le monde évolue, et ce qui était bon pour des époques antérieures ne l'est pas pour la nôtre. Les époques précédentes ont pu à leur façon acquérir la connaissance de ce que cachent les mots sel, mercure, soufre. Le présent doit trouver quelque chose de nouveau. Or ce quelque chose de nouveau, certains esprits nous l'apportent pour le salut de l'humanité. C'est pourquoi il ne faut pas le négliger. La nouvelle sagesse est nécessairement d'une autre nature que l'ancienne, car il y a une différence de principe entre le nouveau et l'ancien. L'ancienne sagesse a développé une formidable compréhension du monde, une compréhension de ce qui est à l'extérieur de l'homme. Cette sagesse, à laquelle accédèrent encore des esprits comme Paracelse (6) ou Jakob Böhme (7), correspondait bien à une profonde compréhension du monde. Elle fut ensuite également appliquée pour comprendre l'être humain; on a compris l'homme lui-même à partir du monde. C'est là le caractère fondamental de l'ancienne sagesse. D'une certaine manière, la clairvoyance atavique permettait de discerner le spirituel dans la nature extérieure, de comprendre comment les entités spirituelles se manifestaient à travers les éléments, selon leur place dans l'ordre des Hiérarchies.

Cela n'est plus possible aux hommes d'aujourd'hui. On reconnaissait jadis, dans la nature en général, tout d'abord la vie des planètes, des étoiles, puis la vie élémentaire à travers les éléments, à travers le sel, le mercure, le soufre. Puis, on se demandait comment ces choses agissaient en l'homme. On partait du monde pour arriver à l'homme.

Ce chemin ne peut plus permettre aux hommes d'aujourd'hui, ni à ceux de demain, de poursuivre leur évolution. Jakob Böhme pouvait encore dire : sel, mercure, sulfure – vif-argent, soufre. Nous devons dire autrement, car il nous faut faire le chemin inverse qui est celui de l'avenir. Nous partons d'abord de l'être humain et de la compréhension de celui-ci, pour passer ensuite à celle de l'univers. C'est le chemin que j'ai suivi dans ma *Science de l'occulte*, c'est celui qu'il faudra suivre en général à l'avenir. Nous ne parlons pas de sel, nous parlons de l'élément régressif de l'évolution qui vit dans le système neurosensoriel de l'organisme humain, et nous comprenons que ce système neurosensoriel connaît un mode d'évolution régressif. Les Anciens observaient l'action du sel dans la nature extérieure. Ils voyaient au-dehors ce que nous voyons lorsque nous observons la vie neurosensorielle du point de vue de la science spirituelle. Pour comprendre l'univers du mercure, ils plongeaient leur regard dans le monde extérieur. Nous plongeons le nôtre dans l'organisme humain et trouvons le rythme. Toute vie rythmique, nous l'avons souvent évoqué, est en l'homme ce que le mercure est dans le monde. Nous nous intéressons tout d'abord à l'être humain, et c'est à partir de la compréhension de ce dernier que nous cherchons ensuite à comprendre le monde.

Voilà la grande révélation selon laquelle il nous faut vivre dans le domaine de notre conception du spirituel. Toutes les anciennes religions et traditions, qui se sont conservées dans les conceptions surannées, naquirent de l'ancienne révélation qui partait de la compréhension de l'univers pour arriver à celle de l'homme. Elles ne présenteront plus d'autre intérêt pour l'humanité que leur étude historique et le sentiment de vénération qu'elles éveilleront pour l'ancienne sagesse. Les confessions religieuses en sont également issues finalement, mais nous sommes aujourd'hui au début du règne de l'autre compréhension, celle de l'être humain qui devra s'élargir à la compréhension du monde.

Voilà, chers amis, quelle doit être la nouvelle voie, et bien des choses y sont liées dont, entre autres, la construction de cet édifice [(8)]. J'ai insisté sévèrement à diverses reprises sur le fait qu'affirmer qu'il représente «symboliquement» telle ou telle chose est une calomnie objective, car même si cette calomnie n'est pas subjective de la part de beaucoup, ceux

qui ne comprennent rien à notre Goetheanum feraient mieux de se taire à son sujet. Que l'on y cherche donc un seul symbole, on n'en trouvera aucun car il n'y en a nulle part! Nous avons tenté de trouver, directement à partir du monde spirituel, non pas des symboles, mais la réalité spirituelle dans les limites de ce qui peut être révélé à notre époque. Jadis, on parlait à l'humanité à travers des symboles. Le signe du progrès dans l'évolution est que la conception nourrie par ces symboles qui agissaient sur les instincts doit être élevée jusqu'à la pleine conscience, là ou la réalité, la réalité spirituelle, peut être contemplée.

Cette contemplation de la réalité spirituelle réclame une certaine activité de notre esprit. Celle des symboles faisait dormir les gens en quelque sorte, et je vous ai dit récemment qu'il y a aujourd'hui par exemple des francs-maçons qui se disent très heureux que les symboles ne leur soient pas expliqués, car ainsi chacun peut imaginer ce qu'il veut. La plupart ajoutent d'ailleurs qu'ils n'imaginent rien du tout, mais laissent cette symbolique agir inconsciemment sur eux. Voilà ce qui subsiste des anciens temps et doit se métamorphoser, trouver une forme nouvelle. La symbolique, comme vous le savez, ne joue pas un rôle décisif, essentiel dans ce que nous appelons ici la science spirituelle d'orientation anthroposophique. C'est pourquoi, d'une certaine manière, nous devons trouver ici une nouvelle façon de nous exprimer. Et si de temps à autre j'ai parlé de symboles, c'est qu'ils me servirent de point d'appui pour illustrer telle ou telle chose, ou bien pour démontrer la concordance entre ce qui a été découvert de nouveau, et peut servir à la nouvelle humanité, et les choses désuètes qui existent depuis toujours.

Or la nature humaine est ainsi faite, et ce que je dis là nous ramènera demain à considérer la vie sociale, qu'on commence toujours par s'élever contre ce qui apparaît de véritablement nouveau. Et ceux qui s'élèvent le plus sont ceux qui se considèrent en quelque sorte comme les gardiens, les protecteurs de l'ordre ancien. Ils sont donc les adversaires prédestinés de cette nouvelle science spirituelle, ce qui n'empêchera pas cette dernière de poursuivre malgré tout son chemin, puisqu'il est le chemin nécessaire et naturel de l'humanité moderne.

Certains d'entre vous savent que, même dans nos cercles, on ne s'est pas privé d'expliquer l'univers des symboles et rituels qui subsistent encore des temps anciens, mais cela toujours dans un autre esprit qu'on ne le fait ordinairement, car on attache en général la plus grande valeur aux symboles et aux rituels eux-mêmes, ce qui est une attitude dépassée. Certes, pour assurer la continuité de l'évolution de l'humanité, il est encore nécessaire

aujourd'hui de faire le lien avec ces choses, mais, dans nos cercles, elles ne furent jamais caractérisées autrement que comme des choses devant conduire à la réalité spirituelle, à l'intégration de cette réalité dans les valeurs du présent. C'est d'ailleurs pour cette unique raison que nous expliquons toute cette symbolique du passé. Car on peut montrer par là comment l'humanité recevait jadis, par des voies différentes, une sagesse aujourd'hui désuète qui la mettait en quelque sorte dans un état de dépendance, et comment de nos jours d'autres chemins de la sagesse doivent être empruntés. Ces nouveaux chemins ne sont pas commodes pour beaucoup d'êtres humains, surtout pour ceux qui ne veulent conserver que l'ancien, qui veulent endormir l'humanité en lui chantant les refrains de l'ancienne sagesse. Il ne sert à rien de dire à un homme de quarante ans : Tu peux devenir raisonnable, tu peux aussi être capable d'apprendre, mais pour cela il te faut avoir vingt ans. Certes, s'il avait vingt ans, il pourrait apprendre. Mais cela ne va pas, on ne peut pas faire retourner l'humanité dans le passé. On ne peut pas lui conseiller de faire ce qui était valable à des époques terrestres révolues. C'est pourtant ce que font bien des adeptes de diverses confessions ou autres communautés, qui s'attachent à propager toutes ces choses surannées. Cette confrontation entre l'ancienne sagesse et les nouvelles impulsions qui cherchent à pénétrer l'humanité, et qui seules pourront servir le salut de l'humanité, comporte bien des aspects qui entraînent notre époque vers des catastrophes.

Il est d'une extrême importance que nous regardions ces choses en face. Pouvoir, au sens le plus intime, le plus profond, être un homme qui se relie aux desseins des nouvelles révélations célestes concernant l'évolution terrestre, voilà ce qui importe aujourd'hui. Et sans pour autant que les questions extérieures, exotériques de l'humanité fassent nécessairement naufrage, il nous faut aujourd'hui tout simplement une science spirituelle qui possède des concepts suffisamment forts, tranchants, pour que ce qui anime les âmes humaines sur toute la terre, de manière différenciée bien sûr, comme je l'ai expliqué, les anime aussi dans le quotidien. À l'avenir, on ne pourra plus vivre sa vie quotidienne d'une part, en la considérant comme misérablement profane, pour se retirer ensuite dans l'église ou le temple franc-maçon. On ne pourra plus avoir cette attitude qui sépare complètement ces deux mondes, de sorte que l'église ou le temple n'a aucune idée de la manière dont doit être réglée la vie sociale extérieure, et que de son côté la vie sociale suit sa propre route, étrangère à ce qui est voulu intérieurement et parle au subconscient des hommes à travers symboles et rituels [9]. À l'avenir, il faudra parler à la conscience des hommes.

Voilà qui est bien plus important que toutes les sympathies et antipathies envers l'ancien ou le nouveau. Car c'est par le discernement que devra advenir ce qui doit advenir, et surtout pas à partir de nos sympathies et antipathies.

Vous voyez que l'essentiel de l'appréhension du monde spirituel consiste à intérioriser toutes les choses remontant des temps anciens, à faire que l'extérieur devienne intérieur, afin qu'élevé jusqu'à la conscience humaine, il redevienne aussi sacré qu'autrefois. Cette tendance doit prendre place au cœur de l'évolution moderne de l'humanité. Elle seule représente le christianisme du XXe siècle. Tout ce qui veut préserver l'ancien se retourne contre cette tendance, contre les intentions dont j'ai parlé ici. Or une grande partie de l'humanité est attachée à l'ancien par certaines habitudes de pensée et de sentiments. Cet ancien élément est en effet confortable aux hommes pour la raison qu'il ne pose pas les exigences de la compréhension. Et c'est, bien sûr, ce qui rend la science spirituelle si difficile pour les hommes : il leur faut la comprendre. Et on peut la comprendre en se servant uniquement de la saine raison humaine, au sens le plus large du terme. On peut la comprendre, mais on aimerait bien ne pas comprendre ! Sur bien des points, on aspire non pas à comprendre, mais à ne pas comprendre. C'est pourquoi la science spirituelle, telle que nous l'entendons ici, aura encore longtemps adversaires sur adversaires. Beaucoup d'entre eux sont d'une absolue bonne volonté, mais ce genre d'adversaires peut aussi tomber dans le contraire de la bonne volonté. Comme je l'ai souvent fait remarquer, cette science de l'esprit, qui veut parler aux hommes librement et sans préjugé des choses spirituelles les plus élevées, selon les modes de représentation modernes, aura toujours pour principal adversaire les adeptes des courants allant dans le sens des anciennes confessions de l'Église, des anciennes communautés, quelle que soit leur nature, maçonnique ou autre. Ce sont en quelque sorte les ennemis naturels, et on peut pleinement les comprendre ! Car dans ce domaine également, il est bien entendu que c'est la compréhension qui est conforme à la science de l'esprit, et non l'incompréhension confuse et accablante. Il n'est pas du tout nécessaire que cette science spirituelle moderne d'orientation anthroposophique apparaisse sous la forme d'une société au sens où on l'entendait autrefois ; il n'y a là rien d'étonnant, car elle n'a pas à suivre les chemins qui étaient empruntés dans les anciennes sociétés secrètes, et le sont encore aujourd'hui. L'humanité moderne cherche justement à les quitter. Il est question aujourd'hui sur le plan extérieur, exotérique, de la disparition de la diplomatie secrète ; je crois que c'est à juste titre, oui, vrai-

ment à juste titre! Car quiconque a étudié l'histoire dans ce domaine sait que cette diplomatie secrète n'est rien d'autre que la dernière ramification de l'ancienne conception des sociétés secrètes.

Bien des choses demandent encore à être dépassées dans ce que beaucoup de gens considèrent comme une exigence fondamentale. On peut curieusement rencontrer beaucoup d'incompréhension dans ce domaine. Vous savez tous que j'ai écrit une *Science de l'occulte (Geheimwissenschaft)*. Quelqu'un dont j'ai souvent cité le nom [(10)] m'envoya un manuscrit sur cet ouvrage, qui commençait à peu près ainsi : En réalité, une science occulte ne peut pas exister, car toute science doit être publique. Ce serait donc déjà abuser du terme que de parler de science occulte. Or cela est naturellement un parfait non-sens, car je n'ai pas intitulé mon ouvrage « Science occulte » (« Geheime Wissenschaft »), ce qui correspondrait à l'expression « science naturelle ». De même qu'il n'y a naturellement pas de « science naturelle », mais seulement une science élaborée, comme par exemple « les sciences de la nature », il existe bien sûr également une « science de l'occulte » publique, c'est-à-dire une science des choses qu'on peut appeler intimes, secrètes. Il est donc insensé de considérer l'expression de cette manière. Par ailleurs, il ne faudrait pas croire qu'avec le « caractère public » d'une chose, tout est donné. Bien des choses qui sont aussi exprimées de manière exotérique resteront encore longtemps esotériques. Bien des livres exotériques que l'on peut acheter partout sont pour beaucoup de gens, par politesse je ne dirai pas : pour la plupart des gens, des livres complètement ésotériques. Certains petits livres de chez Reclam (série *Reclams Universal Bibliothek*), que l'on peut se procurer pour quelques sous, renferment pour beaucoup de gens un contenu extraordinairement ésotérique. Ce n'est donc pas ce qui importe, mais bien plutôt la nature du lien que l'âme humaine veut contracter avec les choses. Ceci n'était qu'une parenthèse, car ce qui m'importe, c'est précisément de montrer que l'ancienne notion démodée d'« occulte » doit être remplacée par autre chose.

Mais la vie de la science spirituelle au sein de l'humanité sera, elle aussi, différente de celle qui fut cultivée sous plus d'un rapport par toutes sortes de regroupements secrets. Ces associations secrètes, que l'on peut bien entendu percer à jour aujourd'hui, qui ne sont pas du tout secrètes pour celui qui s'en occupe, préservent d'une manière illégitime le principe du mystère, le préservent aussi en quelque sorte dans leurs habitudes et dans leur comportement. Cela est beaucoup plus important encore que bien d'autres choses. Vous savez tous, en effet, qu'il existe des sociétés secrètes de tel ou tel genre, issues de certaines confessions ou non, qui enseignent

aux hommes d'une manière très particulière à organiser les relations d'être humain à être humain, à introduire telle ou telle chose de façon mystérieuse dans la vie humaine. Il est tout à fait naturel que se soient développées avec le temps les nuances les plus différentes dans ce genre de sociétés qui souvent s'affrontent à outrance et cultivent aussi parfois des choses que l'on peut combattre à juste titre. Mais ce qui vit à l'intérieur d'une communauté humaine se reconnaissant de la science spirituelle d'orientation anthroposophique n'a nul besoin d'être défendu de la même manière que doit l'être parfois ce qui relève des sociétés secrètes avec leurs traditions secrètes. Il n'y a absolument aucune nécessité de défendre par certains artifices ou des moyens spéciaux ce qui apparaît au sein du mouvement spirituel d'orientation anthroposophique. Je peux vous indiquer le moyen le plus simple de défendre le mouvement, ou tout ce qui, à un moment quelconque, a été réalisé sur le terrain de la science spirituelle d'orientation l'anthroposophique : il suffit de dire la vérité et de ne pas mentir! Quiconque dit la vérité sur cette science spirituelle d'orientation anthroposophique – et tout être humain a le devoir de dire la vérité – la défend. Je le sais et je peux l'affirmer. Et aucun autre mode de défense n'est nécessaire pour cette science spirituelle d'orientation anthroposophique, parce que c'est le devoir de tout homme de repousser ce qui est contraire à la vérité.

Cela me conduit à attirer votre attention sur un point très important dont dépend le principe de la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Celle-ci ne prend pas des voies détournées, elle parle aux hommes comme la science actuelle leur parle. La différence, c'est qu'avec cette manière de faire scientifique, elle dit ce qu'à partir de maintenant les cieux – permettez-moi le terme – révèlent à l'humanité. C'est là une chose qu'il s'agit de reconnaître, car elle place la science de l'esprit en tant que telle, et non la vie de la société, au premier plan. Elle donne la première place à la réalité objective, faisant du principe de société uniquement le porteur.

J'ai dit ici, il y a environ huit jours, qu'il est nécessaire de faire une distinction entre la science spirituelle d'orientation anthroposophique et ce qu'il y a d'autre. Il faut être conscient de cette différence, sans quoi on pèche contre une des choses les plus capitales pour l'évolution actuelle de l'humanité, et contre laquelle il n'est justement pas permis de pécher lorsqu'on veut se tourner sincèrement vers les impulsions les plus nécessaires pouvant guérir aussi bien notre présent catastrophique que notre avenir.

On aimerait s'abandonner à l'espoir que les hommes découvrent vraiment une nouvelle forme de jugement, une nouvelle faculté de distinguer

les choses, pour l'élément nouveau qui doit nécessairement pénétrer l'évolution de l'humanité, afin que ce qui est désuet ne soit pas mêlé à ce qui s'efforce, à partir des exigences fondamentales de l'évolution terrestre, d'apporter à l'humanité présente et à venir ce qui doit lui être apporté, afin que ce qui est né sous les influences anciennes puisse être remplacé par du nouveau, sous l'influence d'impulsions neuves.

Prenons un exemple : l'ancien christianisme a eu presque 2 000 ans pour se développer. Dans les premiers siècles, il était différent de ce qu'il est aujourd'hui; quiconque l'étudie sait cela. Eh bien, le christianisme d'aujourd'hui doit aussi devenir différent. Mais en étudiant les derniers quatre ans et demi, on s'aperçoit que la branche archaïque, non du christianisme mais d'une certaine conception chrétienne, a plus ou moins résisté à l'épreuve de la guerre. Certes, si l'on reste dans les abstractions et les généralités, on peut tout dire. Car c'est le caractère essentiel des idéologies abstraites que de pouvoir tout, absolument tout habiller de leurs formules abstraites. Mais lorsqu'on en vient à des concepts et des idées comme ceux que j'ai exposés récemment, par exemple l'idée sociale de base de l'avenir qui est la tripartition, eh bien, on a là une idée qui est conforme à la réalité elle-même et se répand, dans sa configurabilité, sur cette réalité. Cette idée est adaptée à la réalité, et avec elle on ne peut justement embrasser que la réalité. Avec une idée abstraite, on peut tout embrasser. Face à une idée réelle, on peut parler comme je l'ai fait avec diverses personnes auxquelles je me suis adressé. J'ai parlé de cette idée tripartite, je l'ai expliquée, mais pas comme quelqu'un qui est convaincu d'un dogmatisme et dit : Il te faut accepter cela, ou bien tout ira mal ! Ce n'est pas le propos avec les idées de la réalité. C'est pour cela que j'ai parlé aux gens autrement. J'ai dit : On n'a pas besoin de croire à ces idées, comme on croit à des dogmes; mais que l'on commence à les appliquer dans la réalité, et l'on verra qu'on peut travailler avec elles dans cette réalité. Peut-être que lorsqu'on aura terminé ou qu'on aura seulement traité une très petite partie de la réalité, il arrivera tout autre chose. Je ne serais pas étonné si la réalité, dès l'instant où l'idée est exécutée, ne laissait pas pierre sur pierre, dans la réalisation, de ce qui avait été conçu à l'origine. Quand on ne procède pas de manière dogmatique, on ne tient pas aussi fortement à ses programmes que ceux qui élaborent des plans et des statuts pour les sociétés, mais on propose justement ce qui cherche à se développer dans la réalité elle-même. Alors on peut l'appliquer dans la réalité. Il faut commencer ! Peut-être des idées surgiront-elles alors qui seront entièrement différentes de celles qui viennent d'être exposées. Ce qui est conforme à la réalité se

modifie avec la vie, et la vie change constamment. Il ne s'agit pas d'avoir de belles idées, mais des idées conformes à la réalité. On ne les exprime pas de manière abstraite, mais on essaie de les exprimer de manière qu'elles soient vivantes, qu'elles s'insèrent dans la réalité. C'est pourquoi ces idées sont naturellement si faciles à attaquer par les spécialistes de l'abstraction. Car ce qui est nouveau dans la science spirituelle d'orientation anthroposophique, c'est qu'on ne fait pas qu'y penser des choses nouvelles, mais qu'on y pense aussi de manière nouvelle. C'est pourquoi tant d'êtres humains ne peuvent accéder à ce penser d'un nouveau genre. Mais c'est bien ce penser-là qui importe, ce penser dont on peut dire qu'il plonge dans la réalité et qu'il nous fait vivre avec elle. Vous pouvez tout démontrer avec des abstractions. Avec une abstraction, fût-elle celle d'un dieu, vous pouvez dire en brave sujet d'un quelconque monarque : Le roi est investi de la grâce de Dieu. L'époque actuelle peut nous apprendre que le roi est à présent déposé, et cela également par la grâce de Dieu! Les abstractions peuvent prouver le noir comme le blanc. Avec elles, on peut dire que Dieu conduit les armées des deux adversaires. Ce qui importe dans la quête de la vraie réalité, qui est à la base de la science spirituelle d'orientation anthroposophique, c'est que cette vie abstraite, et avec elle ces discours abstraits qui sont désastreux pour la réalité, soit remplacée par un penser conforme à la réalité, par un discours qui plonge avec amour dans la réalité et parle à partir de la réalité elle-même. Le penser qui ne fait pas que penser autre chose, mais pense les choses autrement qu'on ne le faisait jusqu'à présent, ce penser-là cherche à atteindre l'idéal suivant : «Non pas moi, mais le Christ en moi [11]», selon la parole de saint Paul. Car ce Christ cherchait l'accord entre l'humain extérieur et l'humain intérieur.

Cela doit devenir l'idéal de toute aspiration humaine.

Douzième conférence

Dornach, 21 décembre 1918

Si la parole de la Bible qui nous parle des secrets divins se révélant dans les hauteurs et de la paix sur terre pour les hommes de bonne volonté [1], si cette parole qui retentit à travers les siècles redevient vivante dans nos cœurs, alors une question s'imposera en nous, tout particulièrement à notre époque : Qu'est-ce qui, dans le sens de l'évolution terrestre, est nécessaire aux hommes de toute la planète, pour cette paix dont il est question dans l'Évangile ? En fait, c'est ce dont nous parlons depuis déjà des semaines, en envisageant surtout la question pour notre époque qui soulève tant de problèmes et tant d'interrogations. Pour résumer en une seule phrase bien des choses qui ont traversé nos âmes ces derniers temps, nous dirons ceci : Il est nécessaire aux hommes d'aspirer toujours davantage à une pleine compréhension réciproque.

Or la quête d'une véritable compréhension entre les hommes coïncide avec ce que nous avons expliqué hier comme étant l'impulsion fondamentale de ce que nous appelons ici la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Celle-ci aspire à comprendre ce qui ne peut pas être contemplé dans le monde et son évolution. Mais si nous portons notre regard sur ce que cette compréhension du monde doit engendrer dans les âmes humaines, nous voyons qu'il ne s'agit pas du contenu apparent, illusoire, mais bien du véritable contenu de l'exigence sociale actuelle, lequel consiste à éveiller chez les hommes une véritable compréhension. C'est vraiment avec honnêteté d'une part, et énergie d'autre part, qu'il faut tendre vers cette compréhension sur toute la Terre. On ne peut y arriver aujourd'hui que grâce à une vie de l'esprit active, une vie spirituelle qui ne s'abandonne pas passivement à l'univers, mais qui cherche à se manifester intimement pour atteindre la véritable compréhension du monde et des hommes en participant aux impulsions de l'existence. J'ai dit hier que nous vivons à une époque où de nouvelles révélations spirituelles percent le voile des phénomènes extérieurs. On ne prendra jamais cette vérité suffisamment au sérieux. Seul celui qui l'examine avec tout le sérieux requis

pourra se montrer à la hauteur des exigences que notre époque adresse au fond à tout individu désireux d'être éveillé dans la vie.

Or, si vous repensez à certaines de nos récentes considérations, vous découvrirez que cette compréhension des hommes n'est pas si facile à atteindre qu'on le pense en général. Nous nous sommes efforcés de répandre la lumière sur les spécificités des groupements de peuples des territoires de l'ouest, de l'est et du centre de la terre. Nous avons, en quelque sorte, sans laisser libre cours à la moindre sympathie ou antipathie, essayé de comprendre ce qu'est la particularité la plus profonde de ces différents groupes de population. Pourquoi l'avons-nous fait ? Nous avons indiqué que notre époque est celle du développement particulier de l'intellectualité qui, chez les peuples de l'ouest, et surtout chez les populations anglophones, agit comme un instinct, ce qui n'est pas le cas chez les peuples du centre. Chez eux l'intellect n'est absolument pas inné, mais il doit être acquis par l'éducation, ce qui établit une différence significative entre eux et les peuples de l'ouest. Nous avons ensuite parlé des populations de l'est, chez lesquelles le développement de l'intellect s'exprime de telle manière qu'elles se refusent tout d'abord à éveiller en elles cette intellectualité, parce qu'elles veulent la conserver pour la connaissance du soi-esprit de l'avenir.

Nous avons encore indiqué d'autres différenciations sur la planète, et nous nous demandons aujourd'hui pourquoi nous les évoquons. Pourquoi tentons-nous de caractériser, à partir des points de vue qui prévalent ici, les différents groupes de peuples de la Terre ? Nous le faisons parce qu'à l'avenir il ne suffira plus de dire : « aimez-vous les uns les autres », mais que les hommes ne s'entendront, en ce qui concerne leurs devoirs, que s'ils savent ce qui est à l'œuvre dans tel ou tel endroit de la Terre, que si en quelque sorte ils peuvent envisager consciemment les particularités des différents groupes de population. La compréhension dont je parle naîtra s'ils sont gagnés par le sentiment nécessaire que lorsqu'on commence à caractériser ainsi les hommes, on doit cesser de juger comme on le fait pour l'individu isolé, en fonction de ses qualités morales. On ne peut pas juger les peuples comme on juge les individus. Le point essentiel de notre évolution individuelle sur terre est justement que l'homme, en tant qu'individu, tel qu'il existe, développe l'élément moral. Seul l'individu peut développer la moralité, les groupes humains ne le peuvent pas. Ce serait la pire des illusions de continuer à croire que les groupes humains ou les peuples, comme on dit volontiers aujourd'hui, peuvent avoir les mêmes relations que les individus entre eux. Qui peut comprendre concrètement

ce que sont les groupes humains sait que ceux-ci sont conduits par les entités de l'ordre des Hiérarchies que nous désignons sous le nom d'Archanges, comme nous le savons grâce au cycle de conférences sur les âmes des peuples (2). Mais il ne pourra jamais attribuer aux rapports entre les peuples ce qu'il constate dans une relation d'individu à individu. Ce que sont les peuples, ils le sont devant les entités divines. Une approche différente est donc nécessaire. L'homme s'individualise au cours de son évolution, il se bat pour se libérer de la seule appartenance à un peuple afin de pouvoir entrer dans ce qu'on appelle l'ordre moral de l'univers. Et cet ordre moral de l'univers est une affaire humaine individuelle.

Ces choses doivent être comprises au moyen d'une vraie connaissance. Le juste progrès du christianisme lui-même consiste aujourd'hui en cette compréhension. J'ai dit que nous vivons une époque où les Esprits de la personnalité s'élèvent jusqu'à une activité créatrice, où ils deviennent créateurs. Ceci est d'une importance extraordinaire, car tandis qu'ils deviennent créateurs, la nouvelle révélation que nous avons caractérisée perce le voile des phénomènes. Les Esprits de la personnalité prennent donc un caractère créateur, deviennent en quelque sorte autre chose que ce qu'ils étaient jusqu'alors. Ils deviennent semblables, dans leur entité, au caractère qu'ont eu pour l'évolution terrestre, depuis l'époque lémurienne, des esprits tels que les Esprits de la forme. L'homme découvre ainsi une image de l'univers complètement modifiée. Il faut en être conscient, car c'est ce qui importe à notre époque. Voyez-vous, cette image de l'univers sort pour ainsi dire des «sombres profondeurs de l'esprit», pour employer l'expression goethéenne. Lorsqu'avec la science spirituelle nous jetons un regard rétrospectif sur l'évolution historique de l'humanité, nous pouvons remonter jusqu'aux temps préchrétiens, peut-être même jusqu'à des époques très reculées de l'ère préchrétienne, et nous trouvons que, plus on recule dans le temps, plus les hommes avaient, sous une ancienne forme instinctive, une connaissance étendue de l'univers. Mieux on apprend à la connaître, plus cette connaissance inspire le respect. Et celui qui sait reconnaître les choses finit par constater le fait qu'au début de l'évolution terrestre, une somme considérable de sagesse fut déversée en quelque sorte sur la vie terrestre de l'homme et que celle-ci a disparu peu à peu. Et aussi étrange que cela puisse paraître, un certain déclin de ce savoir était intervenu à l'époque où le Mystère du Golgotha comblait par ailleurs l'humanité. Tout ce que les hommes avaient su dans le passé entra à cette époque dans une sorte de chaos de la conscience humaine. Et tous ceux qui comprennent un peu ces choses tiennent le même langage : À cette époque,

l'évolution de l'humanité avait de nouveau atteint le point de l'ignorance. Et c'est au beau milieu de cette sombre ignorance qui se répandit sur l'humanité, qui vivait tout au plus dans les traditions héritées des temps anciens, qu'intervint la plus grande révélation terrestre, le Mystère du Golgotha, point de départ d'une nouvelle connaissance, de nouvelles révélations pour l'humanité. Mais, dans la mesure où ce qui comptait était l'homme lui-même, cette ignorance persista dans un certain sens au cours des siècles.

Et on comprend effectivement, au sens le plus profond du terme, lorsqu'on considère les deux derniers millénaires et qu'on peut se demander raisonnablement : Finalement, qu'ont produit les hommes à partir d'eux-mêmes au cours de ces deux millénaires ? Toute la sagesse qu'ils possédaient, hormis celle issue du Mystère du Golgotha, était faite d'anciennes traditions héritées. Comprenons-nous bien : je n'affirme évidemment pas que l'humanité n'a eu aucune sagesse pendant ces deux millénaires, et je ne veux non plus dévaloriser celle qu'elle possédait. Mais il faut bien comprendre que l'ancienne sagesse de l'ère préchrétienne, dont on remarque les vestiges dans les derniers siècles précédant le Mystère du Golgotha, était jadis contemplée par les hommes, même si c'était de manière instinctive. Or la faculté de se contempler soi-même par rapport au contenu de la sagesse des mondes s'était perdue. En quelque sorte, ce qui existait dans ces anciens temps était resté préservé comme dans une mémoire historique, dans un souvenir historique. Et même le Mystère du Golgotha fut, comme je le disais hier, enveloppé de l'ancienne sagesse, exprimé au moyen des représentations de cette sagesse, la sagesse du souvenir. Cela dura pendant des siècles. Ce n'est qu'avec le mode de penser moderne des sciences de la nature, même si celui-ci était détourné de Dieu, qu'apparurent les signes précurseurs d'une nouvelle entrée de l'homme dans la sagesse de l'univers. Il y a là à nouveau quelque chose que l'homme cherche à élaborer par l'activité personnelle de son âme. Il s'agit en effet, comme je l'ai souligné si souvent, d'observer désormais le monde spirituel selon l'anthroposophie de la même manière qu'on a observé l'ordre naturel extérieur purement mécanique depuis Copernic [3]. Apprendre à regarder le divin, comme on a appris à regarder le monde matériel mécanique depuis Copernic, Galilée [4] et Giordano Bruno [5], voilà à nouveau un point de vue qui doit nous pénétrer si l'on veut arriver à une juste compréhension de notre époque.

Naturellement, énormément de choses s'y opposent. Cette compréhension réclame, comme vous le savez, qu'aujourd'hui certaines choses

soient dites, comme par exemple ce qui est exprimé dans mon livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?* (6) : il faut montrer à l'homme quels chemins doit prendre l'âme pour pénétrer dans le monde spirituel tout comme ces grands chercheurs ont essayé de pénétrer dans l'ordre naturel extérieur-mécanique. Bien des gens n'ayant pas de compréhension profonde pour les aspirations de certaines personnes pourraient finalement s'étonner que, contre cet effort de montrer les chemins que doit emprunter l'âme humaine, s'élève avec raideur un ancien esprit confessionnel, pour le nommer ainsi, en particulier sous la forme du jésuitisme.

Parmi les nombreuses accusations obtuses parues cette année dans trois articles de la revue «les Voix du temps» (7) se trouve celle de l'Église, qui interdit pareil travail de l'âme humaine dans le but de trouver les chemins du monde spirituel. Pour de nombreux croyants attachés à l'autorité, cela semble singulier. Mais c'est parce qu'on ne réfléchit pas à une chose : cette même Église n'a-t-elle pas interdit les recherches de Copernic et de Galilée ? Elle a fait exactement la même chose avec la recherche extérieure, si bien qu'il ne faut pas nous étonner qu'elle agisse ainsi avec la recherche intérieure sur le plan de l'esprit. Elle ne fait en effet que persister dans ses vieilles habitudes. De même que l'Église catholique s'est dressée jusqu'en 1827 contre la doctrine copernicienne, elle s'élève aujourd'hui contre l'entrée des hommes dans le monde spirituel. Cette entrée dans les mondes spirituels n'est cependant pas un bavardage abstrait, mais quelque chose de très, très concret. Elle signifie que l'humanité s'élève à nouveau au-dessus de la sombre ignorance pour pénétrer par le savoir le contenu de l'esprit qui est à la base de l'univers. Cette ignorance avait fait qu'en regardant la Terre, les peuples, les groupes humains, on en parlait comme d'un ensemble confus. On parlait des peuples de l'ouest, de ceux du centre et de l'est, mais on ne faisait pas de distinction, on ne les caractérisait pas. On savait tout au plus que les guides des différents peuples étaient des Archanges, mais on n'aspirait pas à vraiment connaître le caractère propre des différents peuples, des Archanges. Les nouvelles révélations exigent que nous observions vraiment comment les différents Archanges œuvrent sur la Terre, car c'est un enrichissement réel, véritable de la conscience humaine sur Terre. En se montrant incapable de s'élever au-dessus de la sombre ignorance jusqu'à cette différenciation véritable, on a justement créé le gouffre qui existe entre ce que j'ai caractérisé hier comme étant l'objet des sermons dominicaux, et ce que l'être humain considère comme les affaires de la vie extérieure de l'univers. J'ai parlé de la manière dont les

confessions religieuses parlent du monde divin et de son rapport aux hommes, j'ai dit à quel point ces discours s'avèrent bien faibles pour comprendre réellement l'activité des hommes sur terre et leur proposer autre chose que ce « aimez-vous les uns les autres ! », ce qui a autant de sens que de dire à un poêle : chauffe la pièce, c'est ton devoir de poêle ! Un tel enseignement n'a pas la force de vraiment saisir le cœur des hommes, alors que ceux-ci doivent par ailleurs vaquer sur terre à leurs affaires quotidiennes et ne peuvent relier les connaissances de ce quotidien aux phrases abstraites, dogmes et habitudes, qui leur sont rapportés sur le monde spirituel. Cet abîme est roi, et les confessions veulent qu'il demeure.

Voyez-vous, cela a de bien étranges conséquences. C'est ainsi que le camp jésuite accuse, par exemple, la science spirituelle d'orientation anthroposophique de s'appliquer à rechercher en l'homme ce qui peut être développé en vue de le guider vers le divin. Ceci serait hérétique, car l'Église enseigne, et elle interdit d'affirmer autre chose, que Dieu dans son essence n'a rien à voir avec le monde, ni, dans son identité substantielle, avec l'âme de l'homme. Quiconque affirme que l'âme humaine porte en elle, sous quelque rapport que ce soit, quelque chose de «l'essence divine» est un hérétique devant l'Église catholique selon la conception jésuite.

Dans ces affirmations se glisse furtivement la volonté la plus intime de cette Église de ne pas laisser les hommes parvenir au divin, de les couper du divin. La forme même du dogme les en empêche. Et parce qu'il en fut ainsi au cours de la cinquième époque postatlantéenne, qui devait amener l'âme de conscience, nous ne pouvons nous étonner de ce que la connaissance des choses universelles n'est pas devenue divine, mais purement ahrimanienne. Car ce que nous reconnaissons aujourd'hui comme science de la nature est un produit purement ahrimanien, nous l'avons souvent caractérisé. Il est seulement étrange que la science ahrimanienne de la nature plaise davantage à l'Église catholique que la science naturelle d'orientation anthroposophique; car la science ahrimanienne ne passe plus aujourd'hui pour hérétique, elle est reconnue, tandis que la science anthroposophique de la nature est décriée et proclamée hérétique.

Devant ces choses, la clarté doit régner dans l'esprit de l'homme vraiment éclairé. Il doit discerner qu'il faut entreprendre sur le chemin de l'esprit ce qui l'a été sur celui de la nature. Car c'est le seul moyen d'empêcher les sciences de la nature de s'égarer dans le monde purement ahrimanien. Elles se sont égarées parce que le chemin de l'esprit ne peut s'y adjoindre que plus tard. Mais il doit se joindre à l'avenir de l'humanité à dater de maintenant, afin que ces sciences soient de nouveau élevées vers les hau-

teurs spirituelles divines, et que la vie dans laquelle nous évoluons entre la naissance et la mort puisse être de nouveau unie à celle que la science du spirituel doit faire connaître, et qui est la nôtre entre la mort et une nouvelle naissance. Mais cela n'est possible à notre époque que si nous avons la volonté de véritablement comprendre cette vie sur terre, de comprendre comment elle agit en l'être humain. Nous ne comprendrons également l'individu isolé que si nous comprenons le caractère des groupements humains; c'est pour nous la seule manière de pouvoir regarder au dedans de la vraie réalité.

Il n'y a pas si longtemps (8), j'ai attiré votre attention sur un phénomène étrange qui peut en surprendre plus d'un. J'y reviens brièvement. Vous savez qu'un brave philosophe du nom d'Avenarius exerça en Suisse, qui se considérait sans doute lui-même comme un bon et brave citoyen bourgeois et ne se prenait certes pas le moins du monde pour un révolutionnaire d'aucune sorte. Il fonda des théories écrites dans un langage si compliqué que seulement peu de gens les lisent. Un autre philosophe, Ernst Mach, qui se considérait tout autant comme un brave citoyen, exerça, lui, à Vienne et à Prague, écrivant dans un langage un peu plus populaire, mais à peu près semblable. Ces deux personnes n'avaient vraiment pas la fibre révolutionnaire. Et voilà pourtant qu'il se produisit ce phénomène étrange : ils sont devenus les philosophes officiels du bolchevisme, les bolchevistes les ont considérés comme leurs philosophes d'État, peut-on dire, à condition que le terme soit bien compris. Selon une expression que le monde emploie volontiers, on pourrait dire qu'Avenarius et Mach se retourneraient dans leur tombe s'ils apprenaient qu'ils sont désormais reconnus philosophes d'État par les bolchevistes. Ce phénomène n'est pas compris, je l'ai déjà dit, et cela pour l'unique raison qu'on ne s'en tient qu'à la logique abstraite, et non à la logique de la réalité, des faits, à la logique de ce qu'on voit. Et, bien que vous puissiez croire que cela n'a aucun rapport, je veux revenir une fois encore sur ce phénomène en partant d'un autre point de vue, et en mettant l'accent sur un des points de la philosophie d'Avenarius qui pourra nous conduire vers la réponse à cette importante question : Comment Avenarius et Mach ont-ils pu devenir philosophes d'État du bolchevisme? Car le fait est bel et bien caractéristique de la confusion qui règne à notre époque.

Voyez-vous, Avenarius soulève différentes questions et, lorsqu'on parle, comme il le fait, d'introjections, etc., de ces concepts purement épistémologiques qu'il a développés, eh bien, on parle un langage plutôt incompréhensible pour la plupart des gens. Mais dans ce langage, il soulève

pourtant une question qui est très intéressante du point de vue de la science spirituelle. Avenarius demande en effet : Un homme qui serait seul au monde parlerait-il aussi des différences qui existent entre ce qu'il y a dans son âme et ce qui est à l'extérieur, dans le monde, des différences entre le subjectif et l'objectif ? Richard Avenarius est suffisamment perspicace pour affirmer : Nous ne sommes tentés de parler des différences entre le subjectif et l'objectif que parce que, lorsque nous nous trouvons face à quelqu'un d'autre, donc que nous ne sommes pas seuls dans l'univers, nous supposons que ce que nous portons dans nos cerveaux, par exemple d'une table ou d'autre chose, est aussi en lui. C'est parce que nous faisons ce détour, en projetant dans son cerveau la même image que nous portons en nous, et parce que toute l'affaire prend un caractère imagé, que nous distinguons les choses qui sont dans notre âme de celles qui sont au dehors, devant nous, c'est-à-dire des objets. Avenarius pense que s'il n'y avait personne d'autre que nous dans le monde, nous ne ferions pas cette distinction, mais que nous nous verrions comme une unité, comme fusionnant avec les choses; nous ne ferions pas de différence entre le monde et nous.

D'un certain point de vue Avenarius a raison, mais de l'autre il se trompe complètement. Il a raison dans la mesure où le fait d'entrer en contact avec d'autres êtres humains au cours de la petite enfance a bel et bien une certaine signification, même si nous n'en gardons aucun souvenir. Tout notre mode de représentation s'en trouve influencé. Il serait différent si nous n'avions aucun contact humain, mais il ne serait pas comme l'imagine Avenarius. Celui qui, par la vision spirituelle, parvient à voir la réalité qui est à la base, atteint la vérité sur ce point. Nous aurions en effet une autre image du monde si, sur notre chemin de vie, au moment où nous ne pouvons pas encore penser consciemment, nous ne rencontrions pas d'autres humains. Mais la chose curieuse, c'est que dans cette autre image du monde, il y aurait les esprits qui sont à la base de l'univers. Si nous étions seuls au monde et qu'il n'y eût aucun autre être humain, ce n'est pas au sens où Avenarius l'entend que nous ne nous distinguerions pas du monde. Si nous étions seuls dans l'univers, réfléchissez à cette effroyable abstraction, nous ne nous distinguerions évidemment pas des minéraux, ni des plantes, mais nous percevrions derrière eux le monde divin spirituel. Les animaux ne pourraient pas exister non plus, car ils nuiraient à l'image du monde. Par conséquent, c'est le fait de vivre avec d'autres hommes qui nous empêche de percevoir naïvement le monde spirituel derrière les plantes et les minéraux. Les hommes nous cachent ce monde. Pensez que

nous payons le prix de ne pas percevoir le monde hiérarchique des dieux pour gagner la possibilité de conquérir ce que nous procure notre vie avec d'autres hommes sur la terre physique! Ceux-ci dissimulent en quelque sorte le monde des dieux. Avenarius, naturellement, ne le savait pas, c'est pourquoi il a mené la question sur une voie tout à fait fausse. Il a cru que s'il n'y avait pas d'hommes, nous nous verrions indifférenciés par rapport au monde. Mais la vérité est celle-ci : certes, nous ne nous différencierions pas des autres hommes, ni des plantes, ni des minéraux, mais nous saurions nous distinguer des dieux que nous aurions alors autour de nous; voilà la vérité!

Si vous réfléchissez à cela, vous pouvez vous dire quelque chose qu'il est très important de se dire de nos jours : Il est curieux que le destin de notre époque consiste sous bien des rapports à aborder, grâce à ses esprits les plus pénétrants, les questions les plus importantes, et de mener par ailleurs les choses sur les voies les plus fausses, qui détournent de la conception du spirituel. Et on ne peut le faire de manière plus radicale qu'Avenarius. Car sa philosophie est subtile, elle est écrite avec tout le raffinement du langage universitaire, et c'est pourquoi elle a le don d'éloigner les hommes de l'esprit, si possible dans un état d'endormissement. Car lorsque les hommes sont éloignés de l'esprit dans un état de sommeil, ils prennent cet éloignement pour une nécessité, pour quelque chose comme la nécessité mathématique; lorsqu'ils ne remarquent seulement pas qu'on les détourne de l'esprit, ils prennent cela pour quelque chose de prouvé scientifiquement. C'est un aspect des choses.

Vous voyez là un philosophe – et on pourrait dire la même chose de Mach –, dont la pensée directrice la plus profonde est de fonder une science qui éloigne radicalement l'être humain de l'esprit. Dans le bolchevisme doit être fondé un ordre social excluant tout élément spirituel, l'humanité doit y être regroupée socialement de sorte que l'esprit n'y joue aucun rôle. Voyez-vous, voilà le véritable rapport intérieur que confirme la logique des faits. Ce n'est pas pour une raison purement extérieure, mais par une affinité intérieure essentielle qu'Avenarius et Mach devinrent les philosophes officiels des bolchevistes.

Ceci vous montre qu'avec la façon de juger en usage aujourd'hui, on est en réalité plutôt paralysé devant ces choses. On ne peut que s'étonner : Comment les bolchevistes arrivent-ils à faire d'Avenarius et de Mach leurs philosophes d'État? Mais il est possible aujourd'hui de comprendre les rapports, à condition de rechercher les fondements spirituels. C'est ce que nous venons de faire. On doit alors pouvoir montrer ce qui se passerait

dans la réalité si l'homme vivait seul sur notre Terre physique, sans autres humains. Il y a simplement aujourd'hui des phénomènes, en particulier dans les relations humaines (je viens d'évoquer une situation spirituelle, mais j'aurais pu citer des situations quotidiennes), qui s'installent dans la vie de l'homme en le paralysant, parce qu'ils ne lui permettent pas d'arriver à une compréhension s'il ne les étudie pas au moyen de la science spirituelle.

Ne croyez pas qu'il en fût toujours ainsi. Dans les temps anciens, pareils phénomènes existaient aussi, mais les hommes les comprenaient instinctivement à partir de l'ancienne clairvoyance instinctive. Pendant toute la période de la sombre ignorance, ces phénomènes cessèrent d'exister dans les relations entre hommes. Ils réapparaissent aujourd'hui de nouveau. Non que les âmes des hommes soient seules à évoluer, le monde évolue, lui aussi, le monde change et manifeste tout d'abord son changement dans les relations entre les êtres humains. Dans la prochaine époque, il le montrera aussi dans le rapport de l'homme aux autres règnes de la nature. La vie demeurera toujours incompréhensible aux hommes s'ils ne veulent pas la considérer selon la science de l'esprit. Illusions sur illusions s'empareront de l'âme humaine si l'on ne veut pas recourir aux concepts de cette science. Lorsque cette effroyable guerre éclata, j'ai dit et redit à certains d'entre vous qu'on peut écrire sur les événements de l'histoire du monde en dénichant les documents d'archives et en pratiquant une historiographie à la Ranke (9) par exemple, mais on ne peut pas écrire de cette manière sur le déclenchement de cette guerre catastrophique. Car même si les hommes sortent tout ce qui est possible du fond des archives, s'ils ne prêtent pas attention à la disposition d'âme de ceux qui participèrent au point de départ de la guerre, et à la manière dont cette disposition psychique permit aux forces ahrimaniennes de pénétrer dans l'activité terrestre et de provoquer alors cette catastrophe, bref, si on ne veut pas étudier le point de départ de cette guerre du point de vue de la science spirituelle, alors celui-ci restera toujours obscur. Il y a, dans cette catastrophe, je dirais comme un appel adressé aux hommes pour qu'ils en tirent des enseignements. Il y a beaucoup à apprendre de ce qui s'est passé au cours des quatre à cinq dernières années et qui était la conséquence de ce qui existait auparavant. On pourra surtout apprendre à ne plus poser certaines questions de manière aussi partiale, mais conformément aux exigences de notre temps.

J'ai souvent dit qu'il n'y a aucune raison de chercher à se consoler facilement du malheur de notre époque ou encore de se voiler la face à ce pro-

pos. Mais il n'y a aucune raison non plus d'être pessimiste. Il faut juste réfléchir à ceci : des horreurs monstrueuses se sont produites au cours des derniers quatre ans et demi sur la terre. Mais qu'est-ce qui est l'essentiel dans ces horreurs? Ce que les âmes humaines ont vécu durant cette période, voilà ce qui est essentiel, ce qu'elles ont vécu, bien sûr, au niveau de leur progression au sein de l'évolution terrestre générale. Mais là surgit une question très significative, lourde de sens. Cette question est paradoxale, mais cela uniquement parce qu'elle est justement lourde de sens et inhabituelle pour le penser ordinaire. La voici : Peut-on vraiment souhaiter que l'humanité ait simplement continué de vivre comme elle s'était habituée à le faire jusqu'en 1914, sans connaître une telle catastrophe? Peut-on tout simplement souhaiter une chose pareille? Quand je soulève une telle question, je dois toujours attirer l'attention sur ce que j'ai dit dans le cycle de conférences que j'ai tenu à Vienne [(10)], avant le déclenchement de cette guerre, à savoir que lorsqu'on observe ce qui vit dans le monde des hommes, on constate que leurs rapports, la vie sociale, font l'effet d'un cancer social, d'une tumeur cancéreuse qui s'infiltre dans l'humanité. Il est vrai que les hommes ont fermé les yeux devant ce cancer de la communauté sociale. Ils n'ont pas voulu regarder les rapports concrets. Et personne ne peut dire, s'il regarde les choses dans leur profondeur, qu'il aurait été bon pour l'humanité de continuer à vivre ainsi, car elle se serait enfoncée toujours davantage sur le chemin auquel j'ai fait allusion et qui l'éloigne de l'esprit. Et ceux vers lesquels nos âmes se tournent avec tant de douleur, les millions d'êtres qui ont été balayés du plan physique par cette effroyable catastrophe et vivent maintenant en tant qu'âmes, sont ceux qui songent le plus souvent à leur changement d'état, maintenant qu'ils passent le reste de leur vie dans le monde spirituel, et ils se demandent ce qu'aurait été leur existence si leur karma leur avait permis de continuer de vivre sur la terre physique.

Sub specie aeterni, sous l'angle de l'éternité, les choses ont bel et bien un autre visage. Il faut exprimer des choses comme celles-ci, mais elles ne doivent surtout pas être prises avec frivolité ou insouciance. S'il est vrai que le fait de cette guerre est infiniment triste, il est vrai aussi que, par cette catastrophe, l'humanité a été préservée d'un horrible engloutissement dans le matérialisme et l'utilitarisme. Même si cela ne se manifeste pas encore aujourd'hui, cela se manifestera, surtout dans les pays du centre et de l'est où, au lieu d'un ordre qui aurait admis le matérialisme en son sein, se développe le chaos. Certes, on ne peut parler de ce chaos sans une pointe de souffrance. Sur le plan extérieur, il offre peu de perspectives

de se transformer bientôt en une quelconque harmonie. Mais il y a autre chose. Là où règne ce chaos, le plan physique extérieur offrira le moins possible aux hommes dans le proche avenir. Les bienfaits du plan physique seront insignifiants au centre et à l'est. Tout ce que l'homme reçoit dans son existence par les forces extérieures sera insignifiant. Il lui faudra se saisir dans l'intérieur de son âme pour tenir debout, et c'est par là qu'il pourra créer l'élan nécessaire pour trouver le chemin menant au monde spirituel. Il pourra prendre la décision de se diriger vers l'esprit, qui seul peut apporter le salut de l'avenir. Car l'essentiel pour l'avenir, c'est que notre corporéité extérieure nous échappe en quelque sorte, qu'elle n'est plus aussi saine que dans les époques passées, qu'elle porte davantage la mort en elle. Les hommes ne recevront l'impulsion de discerner que tout ce qui est lié au corps ne peut résoudre l'énigme de l'univers et qu'il leur faut donc s'élever dans les mondes spirituels, ils ne trouveront l'impulsion d'aller chercher aussi l'ordre social dans les mondes spirituels que lorsque le monde physique leur offrira le moins possible. Ce monde physique ne pourra prendre une forme harmonieuse que s'il la cherche dans le monde spirituel. La Bible ne dit pas dans ses premières pages qu'Ahriman ou Lucifer ont chassé les hommes du paradis, mais que ce fut le Dieu Iahvé lui-même. Mais nous savons aussi que ce bannissement signifie que l'être humain devient libre, qu'il peut faire l'expérience de la liberté, dans la mesure où le germe de la liberté fut ainsi déposé. Serait-ce parler contre cette sagesse biblique que de dire : Ce fut aussi la sagesse divine qui chassa les hommes d'un présent qui les menait au matérialisme et à l'utilitarisme, pour les conduire ainsi vers des germes dont la compréhension spirituelle doit servir le monde ? Des douloureuses profondeurs des quatre dernières années et demie retentit comme un appel : Le monde spirituel veut se manifester à travers le voile des phénomènes extérieurs; par le malheur, les hommes doivent apprendre à regarder ces révélations spirituelles, et ce sera pour leur salut.

Voilà aussi un langage qui semble paradoxal à bien des hommes de notre temps. Mais c'est le langage que le Christ nous invite à parler aujourd'hui. Car le progrès du christianisme demande que les vérités chrétiennes soient appréhendées d'une nouvelle manière. Cela ne se peut que si elles sont appréhendées spirituellement. Le Mystère du Golgotha est un événement spirituel intervenu dans l'évolution terrestre. Il ne peut être pleinement compris qu'avec un mode de connaissance spirituel. De même qu'au fond l'humanité a trouvé le Christ sur le chemin du malheur, c'est aussi à travers le malheur que nous aurons à Le chercher dans une nouvelle conception et sous une nouvelle forme.

Il est certain que ce que je dis là n'est pas une consolation ordinaire. Mais si l'on veut se garder de tout prosaïsme, c'est peut-être tout de même une consolation au sens profond du terme, c'est peut-être la seule conforme à la dignité humaine à notre époque. C'est, bien sûr, une consolation qui ne dit pas aux hommes : Attendez, et sans votre entremise, toutes les choses divines vous seront données en partage. Non, cette consolation leur dit : Employez vos forces et vous trouverez que, dans vos âmes, Dieu parle et agit, que grâce à lui vous trouverez également Dieu dans l'univers, et qu'uni à lui, ce qui est l'essentiel, vous pourrez agir dans le monde! Il faut quitter toute attitude passive devant la compréhension du suprasensible. L'être humain doit se ressaisir pour se trouver intérieurement et se reconnaître ensuite membre de l'ordre de l'univers. Alors ces confessions qui rendent les choses si faciles à l'homme en endormant d'abord son esprit dans la fumée de l'encens (c'est une image), pour qu'il trouve passivement, sans le moindre effort, le chemin du divin, ces confessions pourront bien se révolter. Elles qui s'adressent à la paresse des hommes se dresseront toujours contre l'exigence actuelle des mondes spirituels qui veulent que l'homme cherche sa valeur dans l'activité intérieure, dans le développement intérieur actif de la vie spirituelle!

Il faut que cela soit, surtout si nous devons tenir compte de ce qui apparaît sous toutes sortes de masques : l'exigence sociale de notre temps. J'ai déjà indiqué au cours de ces dernières semaines que nous vivons, du moins la plupart des gens cultivés, des acquisitions de la civilisation grecque. Seulement, nous ne pensons pas toujours que ce dans quoi nous vivons a été créé parce que cette civilisation s'est développée sur la base de l'esclavage, qu'un grand nombre d'hommes a dû vivre en esclave pour qu'existe ce que nous ressentons comme le bienfait de cette culture. Mais lorsqu'on comprend vraiment que tout ce que représentent l'art grec, le beau souvenir de la vie grecque, la science grecque et d'autres choses encore, s'est développé sur la base de l'esclavage, alors on se demande avec intensité : Qu'est-ce qui a fait que nous ne pensons plus, comme les grands philosophes Platon (11) et Aristote (12), que l'esclavage est quelque chose de tout à fait naturel? Jadis, le fait que neuf dixièmes de l'humanité devaient vivre en esclaves était pour les hommes les plus sages une chose qui allait de soi. Pour nous aujourd'hui, ce n'est plus le cas; lorsque quelqu'un pense ainsi, nous considérons cela comme une atteinte à la dignité humaine. Qu'est-ce qui a fait que dans l'humanité occidentale, le pouvoir de représentation des hommes se soit modifié de la sorte? Le christianisme! Le christianisme a libéré les hommes de l'esclavage, il les a conduits à reconnaître au moins

dans le principe qu'au niveau de l'âme, les hommes sont égaux devant Dieu. Voilà ce qui a éliminé l'esclavage de l'ordre social. Mais nous savons qu'il a laissé une chose sur laquelle il est nécessaire de toujours attirer à nouveau l'attention, selon les points de vue les plus divers. Il a laissé jusqu'à nos jours la conception dont je vous ai dit qu'elle est le *punctum saliens*, le point décisif, dans la conscience du prolétaire, à savoir que dans notre société, une partie de l'être humain et, qui plus est, quelque chose qui se déroule dans son corps, peut être achetée et vendue par lui-même comme une marchandise. Voilà ce qui mine, ce qui agace. Que la force de travail puisse être payée, voilà en réalité le *punctum saliens*, le nœud de la question sociale. C'est aussi ce qui fait le caractère égoïste de notre communauté sociale. Car l'égoïsme règne nécessairement dans l'ordre social lorsque l'homme doit se faire payer son travail pour satisfaire ses besoins personnels. Il lui faut acquérir pour lui-même. Après la victoire sur l'esclavage, la prochaine étape consistera à faire en sorte que le travail humain ne puisse plus être une marchandise. C'est là le véritable point essentiel de la question sociale que résoudra le nouveau christianisme. J'ai déjà exposé quelques aspects des solutions qu'apporte l'articulation ternaire de l'ordre social dont j'ai parlé, car celle-ci libérera la marchandise de la force de travail, de sorte qu'à l'avenir les hommes n'achèteront et ne vendront plus que des marchandises, des produits extérieurs, dégagés de l'être humain. Comme je l'ai déjà exposé dans l'article paru en 1905 «Théosophie et question sociale (13)», l'homme travaillera par amour fraternel pour autrui.

Il faudra sans doute faire bien du chemin pour y arriver, mais c'est la seule et unique manière de résoudre la question sociale. Et quiconque aujourd'hui ne croit pas que c'est ce qui doit intervenir dans l'ordre de l'univers ressemble à celui qui, au temps du christianisme naissant, aurait dit : Il y aura toujours des esclaves. Celui-ci aurait eu tort; de même, on se trompe aujourd'hui lorsqu'on affirme que le travail devra toujours être payé. On ne pouvait pas s'imaginer un monde sans esclaves autrefois; ni Platon ni Aristote ne pouvaient l'imaginer. Aujourd'hui les hommes les plus avisés ne peuvent s'imaginer une structure sociale dans laquelle le travail aurait une tout autre valeur que lorsqu'il est «rémunéré». Naturellement, là aussi, un produit naîtra du travail, mais le produit sera la seule et unique chose qui pourra être achetée et vendue. Cela libérera les hommes socialement.

Pour comprendre ces choses, la connaissance de ce que l'on voit, la logique de ce que l'on voit sont nécessaires. Sans elles, l'humanité ne progressera pas, car elles sont le combustible pour ce qui devra régner entre les hommes à l'avenir : l'amour, né de la compréhension d'être humain à être

humain. Et aussi étrange que cela puisse paraître, de nos jours où toutes sortes de restes ataviques subsistent çà et là en l'être humain, tout est encore considéré avec sympathie ou antipathie. Lorsque, par exemple, on distingue les choses comme je l'ai fait ici il y a quelque temps, en disant que, des trois parties de la nature humaine, les peuples occidentaux sont appelés à développer la nature-ventre, les peuples du centre celle du cœur et les peuples de l'est, celle de la tête, ces choses sont aujourd'hui encore «évaluées» de bien des façons. L'être humain a toujours au moins quelque part, dans son intériorité, une petite case où il porte un jugement sur les choses. Cela doit cesser. Car c'est justement le fait de voir la différenciation des hommes sur le globe terrestre qui fondera l'amour compréhensif. C'est de la compréhension, non de son contraire, que proviendra, à l'ère de l'âme de conscience, le vrai amour des hommes sur toute la Terre. On saura alors se trouver dans le Christ sur toute la Terre. Le Christ n'est pas l'affaire de l'un ou l'autre peuple; le Christ est l'affaire de l'humanité entière. Mais pour le reconnaître comme tel, certaines illusions doivent disparaître, les hommes doivent réellement s'élever jusqu'à pénétrer sans illusions l'essence véritable des choses. Or ils ne le veulent pas dans les domaines les plus divers. Je sais que je ne fais que m'inscrire dans l'atmosphère de la paix de Noël en posant devant vous le paradoxe suivant : vous savez que lorsque je parle de ces différenciations, je ne parle pas des individus, de l'individualité humaine particulière qui s'élève au-dessus du caractère national, mais je parle de ce qui est propre aux peuples. On peut facilement se méprendre sur ces choses si l'on n'est pas de bonne volonté. Je vous prie donc de bien en tenir compte en écoutant ce que je vais dire à présent.

Considérons l'un ou l'autre des jugements prononcés au cours des quatre dernières années sur les empires ou les États du centre européen. Loin de moi la pensée de dire quoi que ce soit contre les personnes enthousiasmées par l'Entente, je peux en effet comprendre complètement leur sentiment. Chacun a son opinion et celle-ci est justifiée à partir d'un certain point de vue. Mais on peut à présent détourner le regard de cette opinion et envisager comment elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. On trouvera peut-être alors bien des choses complètement incompréhensibles et on pourra se poser par exemple la question suivante : Est-il donc nécessaire que les jugements émis alors que les chefs des États du centre étaient encore au pouvoir continuent de prévaloir aujourd'hui, qu'ils soient même subtilement encouragés ? Est-ce nécessaire, et peut-on l'expliquer ? Certes non, si l'on considère les choses superficiellement, comme on a pu

le faire jadis. Mais si on les étudie en profondeur, il y a une explication. On ne peut pas expliquer les choses en partant de l'individu, car ce sont les individus qui amèneront la guérison de ces rapports dans les pays occidentaux. Mais les hommes qui ne jugent que d'après les natures des peuples et les préjugés qu'ils ont envers ces derniers, ont quelque chose dans leur subconscient que l'on peut caractériser comme suit.

Il y a quelques semaines (14), j'ai expliqué ici que, dans notre conception de l'univers, notamment dans notre mode de représentation actuel, vivent encore beaucoup d'éléments de l'Ancien Testament, et que le nerf véritable du christianisme n'a encore que peu pénétré le monde. La caractéristique du culte de Iahvé est en effet qu'il concerne tout ce que nous n'acquérons pas entre la naissance et la mort, mais que nous recevons en héritage, ce qu'il y a dans notre sang et qui n'a d'influence autrement que pendant notre sommeil, lorsque nous sommes hors de notre corps. À notre époque, la conception selon Iahvé vit encore sous bien des aspects. Elle ne peut s'élever jusqu'à la conception christique que si l'on s'attache avec force à la compréhension du monde spirituel en cette époque intellectualiste, cela non par ce qui nous est donné à la naissance, mais par ce qui nous est inculqué par l'éducation. De par sa nature même, l'ouest n'est pas prédestiné à passer du culte de Iahvé à celui du Christ, ce sont les peuples du centre et de l'est de l'Europe qui le sont. Cela vaut, bien entendu, pour ce qui est propre au peuple, non pour l'individu. De là la nature singulière du penser wilsonien, reposant encore complètement sur les représentations de l'Ancien Testament, qui, même s'il le conteste, veut détruire ce qui cherche à se frayer spirituellement un chemin dans les pays du centre et de l'est. C'est pourquoi il est tout à fait inexplicable que de nos jours, à l'heure où ce qu'on voulait éliminer l'a bel et bien été, où les peuples auxquels, comme on l'a affirmé, on ne voulait aucun mal, continuent de vivre, on cultive encore le même raisonnement sous toutes sortes de prétextes. On continue à le cultiver, car on se défend en réalité contre ce qui, dans les pays du centre et de l'est, est apparu au cours des derniers siècles et qui est nécessaire au développement spirituel de l'humanité. On n'a pas envie de s'engager dans ces choses.

Or nous vivons au cœur d'une crise mondiale très significative. J'ai souvent entendu demander : Comment se fait-il que les hommes de l'ouest, plus précisément les Anglais et les Français, haïssent les Allemands à ce point ? Il existe une réponse toute simple, mais véritablement exhaustive : L'être humain se regarde toujours lui-même autrement qu'il ne le fait pour les autres, surtout en qualité de citoyen d'un pays. Je peux vous assu-

rer que des pensées comme celles qu'eut Mach [15] lorsqu'il monta dans l'omnibus ou bien lorsqu'il marchait dans la rue habitent très souvent le subconscient de l'être humain. Vous savez que Mach raconte lui-même qu'il monta un jour, très fatigué, dans un omnibus, sans remarquer le miroir qui était suspendu face à la porte d'entrée. Quelqu'un monta et s'assit alors de l'autre côté. Il songea : Qu'est-ce donc que cet horrible pédant ? Il était en effet étranger à lui-même et se connaissait si peu en tant que personne, que lorsqu'il se vit, il ne se fut pas sympathique du tout.

Maintenant, considérez l'histoire spirituelle de l'Europe centrale, non dans ses aspects subtils, mais disons dans les grandes lignes. À partir du XIIe siècle environ, jusqu'à Lessing, donc jusque dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, les Allemands se sont efforcés de ressembler aux Français, de faire comme les Français. On le remarque en tout. Or ce que les Français ne voyaient pas chez eux, ou qu'ils estimaient plutôt quand ils le voyaient, devint l'objet d'une haine terrible lorsqu'ils le virent imité par les Allemands. L'être humain exerce en effet inconsciemment une curieuse connaissance de lui-même. Dans le fond, les Français n'ont jamais haï les Allemands dans leur être profond. C'est eux-mêmes qu'ils haïrent en voyant leur propre image, leur propre reflet dans l'âme allemande. Depuis lors, une étonnante influence anglaise a commencé, qui aujourd'hui encore n'est pas suffisamment reconnue à sa juste valeur. Naturellement, les Anglais se voient aussi peu que Mach s'est vu lui-même, mais ils se reconnaissent lorsqu'ils se voient aujourd'hui dans l'image qui s'est curieusement introduite dans l'âme allemande depuis le XVIIIe siècle. Ils jugent l'Anglais dans l'Allemand. C'est la solution psychologique simple. Si cette crise mondiale ne s'était pas déclarée, cet état aurait duré longtemps encore, il y aurait là à vrai dire une sorte de grand embrouillamini dont sortiraient les individualités isolées qui auraient les traits intimes de la nature allemande. Mais le malheur, le chaos fera justement naître de cette crise ce qui doit nécessairement naître, ce qui fut toujours là, mais ne pouvait se développer sous la domination de l'Occident. Tels sont les faits véritables. Il n'y a aucune raison d'être pessimiste, même en Europe centrale. Mais il faut descendre chercher les raisons profondes qui sous-tendent le devenir.

Ce que les puissances de l'Entente accomplissent peut avoir telle ou telle apparence. Ceci n'a vraiment aucune importance, car dans le fond de leur cœur elles veulent quelque chose d'impossible Elles veulent empêcher l'émergence de ce qui doit se développer au centre et à l'est de l'Europe. Mais de cela dépend le progrès spirituel des hommes, et ce progrès ne peut

être empêché. Si l'être humain prend l'avenir de la Terre au sérieux, il lui faut croire en l'esprit. Ce qui doit venir et qui résoudra aussi l'exigence sociale si pressante ne viendra que de l'esprit, de la force de l'esprit. Il était nécessaire qu'apparaissent à l'ère des machines cinq fois cent millions d'êtres humains invisibles, c'est-à-dire des humains apparaissant sous forme de machines, afin que peu à peu les hommes apprennent à sentir qu'ils ne doivent pas être payés comme le sont les machines. Et il était nécessaire que surgisse cette terrible catastrophe, dans laquelle l'ère des machines a fêté son plus grand triomphe. Mais de cette catastrophe jaillira un déploiement de forces humaines, et dans ce déploiement de forces, l'homme puisera aussi une certaine possibilité de se relier à nouveau véritablement au divin, au spirituel. Pour comparer à présent le point de départ de l'évolution terrestre avec ce que beaucoup appellent à juste titre l'événement le plus effroyable de l'histoire de l'humanité, je dirais que de même que le fait d'avoir été chassés du paradis ne fut pas qu'un malheur pour les hommes, une telle catastrophe n'a pas apporté que des calamités. Les vérités les plus précieuses sont en fin de compte paradoxales. On peut dire aujourd'hui une chose que j'ai souvent fait remarquer : Les hommes furent assez infâmes pour mettre en croix l'être le plus précieux apparu sur la Terre, le Christ Jésus. Ils l'ont tué. On peut dire que ce fut « abominable » de la part des hommes. Mais cette mort est le contenu même du christianisme. À travers cette mort s'est produit ce que nous appelons le Mystère du Golgotha, et sans elle, il n'y aurait pas de christianisme. Cette mort est la chance des hommes, elle est la force de l'homme terrestre. Les choses sont aussi paradoxales que cela dans la réalité. On peut dire d'un côté : Honte aux hommes d'avoir crucifié le Christ, et pourtant avec cette mort, avec cette crucifixion, intervint l'événement terrestre le plus considérable. Un malheur n'est pas toujours que malheur. Un malheur est souvent le point de départ de la conquête de la grandeur et de la force humaines.

NOTES

Ces conférences viennent à la suite de celles du cycle *Entwicklungsgeschichtliche Unterlagen zur Bildung eines sozialen Urteils* – Éléments de l'évolution historique pour se former un jugement social, GA 185a, et furent présentées au cours d'une période très agitée : la première guerre mondiale était terminée, l'empire allemand s'était effondré et l'empereur avait fui en Hollande. Le 9 novembre avait éclaté à Berlin la révolution qui marquait le début de la république de Weimar. Un armistice était entré en vigueur, qui déboucha par la suite sur le traité de Versailles, germe de la seconde guerre mondiale. En Allemagne, le maintien de l'ordre public était menacé. Les événements se succédaient sans interruption et vivaient intensément dans la conscience du conférencier et des auditeurs en Suisse, pays épargné par la guerre. Chacun était soulagé que la tuerie ait pris fin, mais les esprits étaient profondément inquiets pour l'avenir, car non seulement l'Allemagne, mais tous les pays belligérants étaient épuisés, et si les changements politiques promettaient une aube nouvelle, ils provoquaient aussi une atmosphère de fin du monde.

Les Bases du texte allemand : les conférences furent sténographiées par Helene Finckh (1883 – 1960), sténographe professionnelle. Le texte fut entièrement revu pour l'édition de 1990.

Le titre allemand : Il remonte à la première édition, hors commerce, de 1921 et, si la formulation n'en a peut-être pas été donnée par Rudolf Steiner, elle a en tout cas été approuvée par lui.

Éditions allemandes : avant le regroupement de 1963 en un seul volume :

Dornach, du 29/11 au 8/12/1918 : *In geänderter Zeitlage* (cycle 51), Berlin 1921.

Dornach, 6/12 et Berne, 12/12/1918 in : *Soziale und antisoziale Triebe im Menschen*, Dornach 1988.

Berne, 12/12/1918 : *Soziale und antisoziale Triebe im Menschen*, Dornach 1942, 1981.

Dornach, du 13 au 21/12/1918 : *Die soziale Grundforderung unserer Zeit* (cycle 52), Berlin 1921.

La numérotation des œuvres de Rudolf Steiner est celle de l'édition en langue allemande, GA étant l'abréviation de «Gesamtausgabe» (œuvres complètes).

ÉAR : Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève. N = Éditions Novalis, Montesson; T = Éditions Triades, Paris; TA = Éditions Les Trois Arches, Chatou; *EdT* = Revue l'Esprit du Temps, Montesson; *RT* = Revue Triades, Paris.

Première conférence

(1) Voir la conférence du 24 novembre 1918, dans *Entwicklungsgeschichtliche Unterlagen zur Bildung eines sozialen Urteils* – Éléments de l'évolution historique pour se former un jugement social (8 conférences, Dornach, 1918), GA 185a.

(2) Voir note 1.

(3) Voir la conférence du 24 novembre 1918 (note 1).

(4) En plus de la conférence indiquée ci-dessus, voir l'ouvrage *le Seuil du monde spirituel* (1913), GA 17, ÉAR.

(5) Le plan Wilson : Woodrow Wilson, 1856-1924, fut président des États-Unis de 1912 à 1920. Il s'agit des fameux «14 points» de 1918, grâce auxquels Wilson voulait créer un ordre mondial juste (publication en anglais et en allemand : *Die Reden Woodrow Wilsons*, Berne, 1919, pp. 114 sqq. : «Programme pour la paix mondiale. Allocution du Président Wilson au Congrès, le 8 janvier 1918»).

(6) Voir les conférences des 16 et 17 novembre 1918 (note 1 ci-dessus).

(7) Erich Ludendorff, 1865-1937, chef de l'armée allemande de 1916 à 1918, même s'il ne fut jamais nommé formellement.

(8) En novembre 1918 éclata à Kiel la mutinerie des équipages de la Marine impériale qui marqua le début de la révolution de novembre. S'ensuivirent la révolution en Bavière avec la proclamation de la république, l'armistice de Compiègne, l'abdication et la fuite de l'empereur allemand et la proclamation de la République à Berlin.

(9) L'Anglais Labouchère publia dès 1890 dans son hebdomadaire satirique *Truth* une carte de l'Europe qui devint réalité après 1918, où l'Autriche était présentée comme une république reconnue par la Société des Nations, la Tchécoslovaquie comme un État indépendant, et l'Allemagne comme un ensemble de petites républiques. Sur le territoire russe on peut lire *Russian desert*, États pour expériences socialistes. (D'après Arthur Polzer-Hoditz, *Kaiser Karl*, Zurich, 1929, pp. 19 sq., note. Cf. Thomas Meyer, *Ludwig Polzer-Hoditz, ein Europäer*, Bâle, 1994, pp. 84 sqq.) Voir aussi la conférence de Rudolf Steiner du 4 décembre 1916 *Zeitgeschichtliche Betrachtungen. Das Karma der Unwahrhaftigkeit* – Considérations historiques contemporaines. Le karma de la non-véracité – première partie (13 conférences, Dornach et Bâle 1916), GA 173.

(10) Voir à ce propos les conférences des 9, 10 et 16 novembre 1918 (note 1 ci-dessus). Voir aussi les essais sur la tripartition de l'organisme social «Aufsätze über die Dreigliederung des sozialen Organismus und zur Zeitlage 1915-1921», GA 24, qui mentionnent les travaux scientifiques de J. Ruchti qui furent couronnés, *Zur Geschichte des Kriegsausbruchs* – À propos de l'histoire de l'entrée en guerre – 1917,

les «mémorandums» de Rudolf Steiner de juillet 1917, les articles sur l'interview du *Matin*, à propos des événements précédant la guerre mondiale, et les remarques préliminaires (1919) aux mémoires de H. von Moltke «La responsabilité de la guerre...».

(11) Les puissances d'Europe centrale : l'Allemagne, l'Autriche. L'Entente : la France, l'Angleterre, la Russie.

(12) Voir les conférences des 9, 10 et 16 novembre 1918 (note 1 ci-dessus).

(13) Voir note 1.

(14) Voir ci-dessous note 17.

(15) Le comte Hugo von Lerchenfeld-Köfering, 1843-1925, diplomate. De 1880 à 1918, ambassadeur de Bavière à Berlin et plénipotentiaire au Conseil fédéral.

(16) Kurt Eisner, 1867-1919, socialiste, écrivain. Premier ministre de Bavière à partir du 8 novembre 1918. Assassiné le 21 février 1919.

(17) Voir *Das Deutsche Reich von 1918 bis heute* – L'empire allemand de 1918 à nos jours, édité par Cuno Horkenbach, Berlin 1930 : (Les révélations d'Eisner au sujet de la responsabilité de la guerre. Le premier ministre bavarois publie, à travers la correspondance officieuse de Munich, les rapports de l'ambassade bavaroise à Berlin, pour prouver la responsabilité du gouvernement impérial dans la guerre mondiale, selon l'idée que «la compréhension entre les peuples qui est la condition préalable à une paix de réconciliation ne peut venir que si l'on établit l'entière vérité»).

(18) Voir le cycle *Symptômes dans l'histoire* (9 conférences, Dornach 1918), GA 185, T.

(19) On n'a pas pu trouver ce passage.

(20) Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, 1870-1924. Leader des bolchevistes qui proclama la république soviétique de Russie en novembre 1917.

(21) *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs?* (1904), GA 10, ÉAR, N, T.

(22) Voir la conférence du 5 octobre 1918 dans le cycle *Die Polarität von Dauer und Entwickelung im Menschenleben. Die kosmische Vorgeschichte der Menschheit* – La polarité entre continuité et évolution dans la vie humaine (15 conférences, Dornach 1918), GA 184.

(23) Voir à ce propos la conférence du 17 octobre 1915 dans le cycle *Die okkulte Bewegung im neunzehnten Jahrhundert und ihre Beziehung zur Weltkultur. Bedeutsames aus dem äusseren Geistesleben um die Mitte des neunzehnten Jahrhunderts* – Le mouvement occulte au XIXe siècle (13 conférences, Dornach 1915), GA 254.

(24) Correction d'après une comparaison des sténogrammes. Dans les précédentes éditions se trouvait le mot *vorzeitlich* au lieu de *vorzeitig*.

(25) Le sténogramme et l'édition de 1963 emploient le mot *Vorembryonalzeit*, la période pré-embryonnaire. Correction d'après le sens du texte.

(26) Leopold von Ranke, 1795-1886, historien.

(27) Henry Thomas Buckle, 1821-1862, historien des civilisations.

(28) Dans la conférence du 24 novembre 1918 (voir note 1), Rudolf Steiner parle

de l'état-major allemand qui, pendant la guerre, fit transporter Lénine dans un wagon plombé, de Suisse en Russie, pour qu'il y déclenche la révolution.

(29) Il s'agit des «mémorandums» de 1917 (voir note 10).

(30) Voir la conférence du 24 novembre 1918 (note 1 ci-dessus).

(31) Guillaume II (de Hohenzollern), 1859-1941, empereur allemand et roi de Prusse de 1888 à 1918.

(32) Sans doute Richard von Kühlmann, secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

(33) Albert Ballin, 1857-1918, directeur de la «Hamburg-Amerika-Linie».

(34) Georg von Hertling, 1843-1919, professeur de philosophie, premier ministre bavarois en 1912. Premier Ministre de Prusse et Chancelier d'empire en octobre 1917.

(35) Paul von Hintze, 1864-1941, diplomate, temporairement secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

(36) Friedrich Wilhelm Bernhard von Berg fut chef du cabinet civil impérial du 16 janvier au 11 octobre 1918.

(37) Le prince Max de Bade, 1876-1929. Steiner eut un entretien avec le prince, qui fut très peu de temps chancelier du Reich en octobre 1918, à propos de la nécessité de la tripartition sociale qu'il présenta à l'époque à différents hommes politiques comme la seule possibilité de sortir du chaos. Voir à ce sujet Hella Wiesberger : «Das Jahr 1917. Im Gedenken an ein geistes- und weltgeschichtliches Ereignis» et «Rudolf Steiners öffentliches Wirken für die Dreigliederung des sozialen Organismus. Eine Chronik», dans les *Nachrichten der Rudolf Steiner - Nachlassverwaltung*, n° 15 (été 1966), n° 24/25 (Pâques 1969). Voir également les conférences qui y sont indiquées et qui traitent ce sujet.

(38) Le maréchal Paul von Hindenburg und von Beneckendorff, 1847-1934. Feld-maréchal de 1916 à 1919, président du Reich de 1925 à 1934.

Deuxième conférence

(1) Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon Trotski, 1879-1940, bolcheviste, fut avec Lénine chef de la révolution en 1917. Créateur de l'armée rouge, adversaire de Staline. Exilé en 1928. Assassiné en 1940 au Mexique.

(2) Voir note 20 de la 1re conférence.

(3) La Madone de saint Sixte, tableau du peintre italien Raffaello Sanzio ou Santi, dit Raphaël (1483-1520).

(4) Voir note 1 de la 1re conférence.

(5) Pythagore, environ 582-497 avant J.-C., philosophe et mathématicien grec.

Troisième conférence

(1) Zarathoustra : Fondateur d'une religion dans l'ancienne Perse. Vécut vers 5 000 ou 6 000 ans avant la guerre de Troie. Il ne s'agit pas de la personnalité historique qui vécut au VIe siècle avant J.-C. et est censée avoir enseigné Pythagore. Voir la conférence de Rudolf Steiner du 19 janvier 1911, dans le cycle *Antworten der Geisteswissenschaft*

auf die grossen Fragen des Daseins – Réponses de la science spirituelle aux grandes questions de l'existence (15 conférences, Berlin, 1910-1911), GA 60.

(2) Voir note 1 de la 1[re] conférence.

(3) Lettres d'une *femme...* : Kristina von Pfeiffer-Raimund, auteur d'une brochure anonyme parue à Francfort, en 1918. Citation p. 3, remarques préliminaires de l'éditeur.

Walther Rathenau, 1867-1922, industriel et économiste. Auteur de nombreux écrits philosophiques. Assassiné par les prédécesseurs du national-socialisme. *Von kommenden Dingen* – Des choses à venir, Berlin, 1917.

(4) Paru dans *Das Reich*, revue trimestrielle éditée par le baron Alexander Freiherr von Bernus, octobre 1918. *In* GA 35. *EdT* n° 6, été 1993, pp. 3 à 15.

(5) *La science de l'occulte* (1910), GA 13, ÉAR, T. Voir aussi ci-dessous, 11[e] conférence, p. 255.

(6) Voir note 9 de la 1[re] conférence.

(7) Northcliffe, 1865-1922, journaliste et magnat de la presse sous le nom de William Harmsworth. Développa la presse moderne grand public. Anobli vicomte Northcliffe.

(8) David Lloyd George, 1863-1945, ministre du Commerce à partir de 1905, Premier ministre de 1916 à 1922.

(9) Richard von Kühlmann, 1873-1948, secrétaire d'État aux Affaires étrangères de 1917 à 1918.

(10) Rudolf Steiner en parle plus en détail dans la conférence du 12 octobre 1918 (voir note 22 de la 1[re] conférence).

(11) Voir «Quatre Drames-Mystères» (1910-1913), GA 14, en particulier le quatrième tableau du troisième drame «Le gardien du seuil» (1912). T.

(12) Voir la conférence du 19 août 1918 dans *Die Wissenschaft vom Werden des Menschen* – La science du devenir de l'homme (9 conférences, Dornach, 1918), GA 183.

(13) Voir note 5 de la 3[e] conférence.

(14) Goethéanisme : Rudolf Steiner l'opposait à la science matérialiste des temps modernes. Voir par exemple «Statt Homunkulismus und Mephistophelismus : Goetheanismus», conférence du 19 janvier 1919 dans *Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes Faust, II* – Explications de science spirituelle à propos du *Faust* de Goethe, II (13 conférences, Dornach et Prague 1916-1919), GA 273.

(15) Guillaume II (voir note 31 de la 1[re] conférence), qui abdiqua le 9 novembre 1918.

(16) Theobald von Bethmann Hollweg, 1856-1921, chancelier de l'empire allemand de 1909 à 1917.

(17) Gottlieb von Jagow, 1863-1935, secrétaire d'État aux Affaires étrangères de 1913 à 1916. Ministre d'État prussien à partir de 1914.

(18) Directeur du lycée de Graz. Robert Hamerling (1830-1889) raconte cette histoire dans son ouvrage *Stationen meiner Lebenspilgerschaft* – Stations du pèlerinage de ma vie, Hambourg, 1898.

(19) Conférence du 1er novembre 1918 (voir note 18 de la 1re conférence).

(20) Sir Edward Grey, 1862-1933, ministre anglais des Affaires étrangères de 1905 à 1916.

(21) Voir note 29 de la 1re conférence.

(22) L'empereur allemand, Guillaume II, qui prit la fuite pour la Hollande le 10 novembre, un jour après son abdication.

(23) voir note 1 de la 1re conférence.

Quatrième conférence

(1) Voir la troisième conférence, du 1er décembre 1918.

(2) Voir note 16 de la 1re conférence.

(3) Rudolf Steiner s'exprima sur ce sujet à plusieurs reprises en 1918 dans *Das Ewige in der Menschenseele. Unsterblichkeit und Freiheit* – Ce qui est éternel dans l'âme humaine. Immortalité et liberté (10 conférences, Berlin 1918), GA 67; le 30 mars «Les âmes des peuples et le Mystère de Golgotha», *RT* XXVII, Hiver 1979, *in* GA 181; le 16 octobre dans *la Mort, métamorphose de la vie* (1917/1918), GA 182, T; le 17 août, voir note 12 de la 3e conférence; le 26 octobre, voir note 18 de la 1re conférence.

Herman Grimm, 1828-1901, historien de l'art et homme de lettres.

(4) *Stimmen der Zeit*, mensuel catholique pour la vie spirituelle contemporaine, Fribourg-en-Brisgau, décembre 1918. Il s'agit de l'article d'Hermann Gruber, S. J. : «Le Président Wilson et la franc-maçonnerie des États-Unis, à propos des buts de guerre des frères .·. du 33e degré de Washington».

(5) Conférence du 8 novembre 1918 «Vie éthique, sociale et religieuse à la lumière d'une connaissance suprasensible du monde» (non imprimée). Le 11 décembre 1918 Rudolf Steiner fera une conférence publique à Berne intitulée «Vie éthique, sociale et religieuse à la lumière de l'anthroposophie» (*in* GA 72).

(6) Robert Michels, 1876-1936, économiste, sociologue; enseigna aussi à Bâle. Voir *Probleme der Sozialphilosophie*, Leipzig et Berlin, 1914, chapitre 10 «Du problème : économie et politique».

Cinquième conférence

(1) Il s'agit de la sculpture en bois réalisée par Rudolf Steiner et qui figure le représentant de l'humanité entre Lucifer et Ahriman. Cette œuvre se trouve au Goetheanum, l'édifice de l'Université libre de science de l'esprit à Dornach.

(2) Le dessin n'a pas été conservé.

(3) Voir Exode, 20,4.

(4) Voir note 1 de cette conférence.

Sixième conférence

(1) *Maulbaumler, Zungenbaumler.* On n'a pas pu trouver ce passage.

(2) Voir le «Conte du serpent vert et de Lis-la-belle» de Goethe, dans *Entretiens d'émigrés allemands,* ÉAR, N. Voir Rudolf Steiner «La révélation occulte de Goethe. Aspect ésotérique» (22 et 24 octobre 1908) dans Goethe, *Le serpent vert*, ÉAR; également *L'esprit de Goethe, sa manifestation dans* Faust *et dans* le Conte du serpent vert, 1918, GA 22, ÉAR, N (dans *Entretiens d'émigrés...*), ainsi que d'autres passages de l'œuvre de Steiner.

(3) Novalis (Friedrich von Hardenberg) 1772-1801, poète allemand.

(4) Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, 1775-1854, philosophe, représentant de l'idéalisme allemand, avec Fichte et Hegel.

(5) Heinrich von Treitschke, 1834-1896, historien.

(6) Wilhelm Heinrich Preuss, 1843-1909, philosophe. *Geist und Stoff. Erläuterungen de‹ Verhältnisses zwischen Welt und Mensch nach dem Zeugnis der Organismen* – L'esprit et la matière. Explications sur le rapport entre l'univers et l'homme d'après le témoignage des organismes, Oldenbourg, 1882.

(7) *Les énigmes de la philosophie II*, (1914), GA 18, ÉAR.

(8) Charles Darwin, 1809-1882, chercheur anglais, médecin, naturaliste, géologue et botaniste.

Septième conférence

(1) Cette conférence est déjà parue plusieurs fois en édition allemande séparée.

(2) Le sténogramme est incomplet et illisible à cet endroit. L'expression «les pensées les plus quotidiennes» a été rajoutée par l'éditeur du texte allemand.

(3) Conférence du 11 décembre 1918, voir note 5 de la 4e conférence.

(4) Du 24 juillet au 6 août 1922, Rudolf Steiner assura à Dornach un cours et un séminaire sur les tâches d'une nouvelle science de l'économie, à l'attention des étudiants en économie politique. Voir *Cours d'économie politique*, GA 340, et *Entretiens du Séminaire*, GA 341, ÉAR.

(5) Karl Marx, 1818-1883, fondateur du socialisme scientifique et du matérialisme historique.

La manifeste du parti communiste, écrit par Marx et Engels (1847/48) à la demande de la Ligue des communistes, parution anonyme en 1848.

(6) *La philosophie de la liberté* (1894), GA 4, ÉAR, N, Société Anthroposophique – Branche Paul de Tarse, Illfurth (épuisé).

(7) Emmanuel Kant, 1724-1804, philosophe, mathématicien, naturaliste.

(8) Voir le cycle *Âmes des peuples* (Kristiania/Oslo, 1910), GA 121, T.

(9) Voir note 1 de la 6e conférence.

(10) Il s'agit sans doute de conférences.

(11) Voir entre autres *la Théosophie* (1904), GA 9, ÉAR, N, T; GA 10, voir note 21 de la 1re conférence; GA 14, voir note 11 de la 3e conférence.

(12) Voir par exemple C.G. Harrison, *The Transcendental Universe*, Londres, 1893.

(13) Vérités spirituelles (*geistigen Wahrheiten*) est une correction d'après le sténogramme. Éditions précédentes : *geistigen Wohltaten* (bienfaits spirituels).

Huitième conférence

(1) «Le pouvoir soviétique et l'impérialisme international», cours donné le 21 avril 1918 à Moscou.

(2) Maxime Gorki, 1868-1936, écrivain russe. Parole prononcée par Satine dans *les Bas-Fonds*, 4e acte.

(3) Adam Smith, 1723-1790, économiste et philosophe anglais. Œuvre principale *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* – Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, 1776.

(4) Thomas Robert Malthus, 1766-1834, économiste anglais, sociologue et théologien, *Essay on the Principles of Population* – Essai sur le principe de population (paru anonymement), 1798.

(5) Ferdinand Lassalle, 1825-1864, chef des socialistes allemands. «Offenes Antwortschreiben an das Zentralkomitee zur Berufung eines Allgemeinen Deutschen Arbeiterkongresses zu Leipzig, 1. März 1863» – Réponse ouverte au Comité central en vue de la convocation à un Congrés général des travailleurs allemands, dans *Reden und Schriften, Tagebuch, Seelenbeichte*, Vienne, 1911.

(6) David Ricardo, 1772-1823, économiste anglais, élève d'Adam Smith, professeur de Karl Marx. 1° *On the influence of a low price of corn on the profits of stock, Londres*, 1815. 2° *On the funding system*, 1820. 3° *Principles of political economy and taxation*, 1817, 3e édition 1821.

(7) Claude Henri de Saint-Simon, 1760-1825, fondateur de la première école socialiste.

Auguste Conte, 1798-1857, fondateur de la philosophie positiviste.

Louis Blanc, 1811-1882, historien et politicien.

(8) Surtout *le Capital*, 1er tome en 1867; tomes 2 et 3 édités par Engels en 1885 et en 1894, après la mort de Marx. Voir aussi note 5 de la 7e conférence.

(9) Friedrich Engels, 1820-1895, socialiste allemand, fondateur de la théorie du communisme. Ami de Karl Marx avec lequel il rédigea entre autres le «Manifeste du parti communiste». Voir note 5 de la 7e conférence.

(10) Franz Mehring, 1846-1919, écrivain socialiste. Ouvrage sur Lessing *Die Lessing-Legende. Eine Rettung*, avec annexe «Über den historischen Materialismus», Stuttgart, 1893.

(11) Gotthold Ephraïm Lessing, 1729-1781, poète et critique.

(12) Karl Kautsky, 1854-1938, socialiste, marxiste.

(13) En particulier la conférence du 19 octobre 1918. Voir note 18 de la 1re conférence.

(14) Lujo Brentano, 1844-1917, Gustav von Schmoller, 1838-1917, Wilhelm Roscher, 1817-1894, économistes.

(15) Correction *das biegt man* d'après le sténogramme; éditions précédentes *das lügt man*.

Neuvième conférence

(1) Correction d'après le sténogramme. Éditions précédentes *die metaphysische, juristische Denkweise* (le mode de penser métaphysique, juridique).

(2) Nicolas Alexandrovitch Berdiaeff, 1874-1948, écrivain russe. Voir son article «La vérité politique et philosophique» dans *Russlands politische Seele*, éd. par Elias Hurwicz, Berlin, 1918. En Russie, l'article avait déjà paru en 1909 dans l'ouvrage collectif *Viéchi* – Poteaux-frontière.

(3) Friedrich Nietzsche, 1844-1900, philosophe et philologue.

(4) Richard Avenarius, 1843-1896, philosophe.

Ernst Mach, 1838-1916, physicien autrichien et philosophe matérialiste.

(5) *Philosophie als Denken der Welt gemäss dem Prinzip des kleinsten Kraftmasses. Prolegomena zu einer Kritik der reinen Erfahrung* – La philosophie; penser le monde selon le principe de la plus petite mesure de force. Prolégomènes à une critique de l'expérience pure, Leipzig, 1876.

(6) Mach raconte ces deux expériences dans *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen* – L'analyse des sensations et le rapport entre le physique et le psychique, Iéna, 1900, p. 3 note. «Jeune homme, je vis un jour dans la rue le profil d'un visage extrêmement désagréable, répugnant. Je ne fus pas peu effrayé lorsque je reconnus que c'était mon propre visage que, passant devant un entrepôt de miroir, j'avais aperçu dans des miroirs inclinés l'un vers l'autre.» «Il n'y a pas longtemps, après un voyage de nuit très fatigant en chemin de fer, je montai, très fatigué, dans un autobus au moment même où un homme monta de l'autre côté. "Quel misérable prof' qui monte là!", pensais-je. C'était moi-même, car une grande glace était accrochée en face de moi... Ma façon d'être selon ma classe sociale m'était donc bien plus familière que ma façon d'être spécifique.» Rudolf Steiner en parla dans ses conférences du 30 janvier et du 5 février 1915 dans *Wege der geistigen Erkenntnis und der Erneuerung künstlerischer Weltanschauung* – Chemins de la connaissance spirituelle et du renouveau de la conception artistique du monde (13 conférences, Dornach 1915), GA 161.

(7) «Die ökonomische Natur der physikalischen Forschung», conférence du 25 mai 1882, dans *Populärwissenschaftliche Vorlesungen*, Leipzig, 1896.

(8) *Kritik der reinen Erfahrung*, 2 volumes, Leipzig, 1888-1890.

(9) Friedrich Adler, 1879-1960, physicien et politicien qui assassina le 21 octobre 1916 le Premier ministre autrichien, le comte Karl von Stürgkh (1859-1916).

(10) Voir note 18 de la 3[e] conférence.

(11) voir ci-dessus note 2.

(12) Adolf Wagner, 1835-1917, économiste.

Herbert Spencer, 1820-1903, philosophe anglais.

John Stuart Mill, 1806-1873, philosophe et économiste anglais.

(13) Karl Liebknecht, 1871-1919, dirigeant socialiste qui fut abattu en janvier 1919 à Berlin par les troupes gouvernementales pendant le soulèvement des spartakistes.

(14) De 1899 à 1904, Rudolf Steiner fut professeur dans cette école fondée par le social-démocrate Wilhelm Liebknecht (1826-1900), à Berlin. Voir Rudolf Steiner, *Autobiographie* (1923-1925), GA 28, ÉAR, chapitre XXVIII; ainsi que Johanna

Mücke / Alwin Rudolph, *Rudolf Steiner et l'Université populaire de Berlin* (1899-1904), ÉAR.

(15) Voir note 6 de la 7e conférence; ainsi que la conférence du 27 octobre 1918, voir note 18 de la 1re conférence et Otto Palmer, *Rudolf Steiner s'exprime sur sa* Philosophie de la liberté, N, pp. 171 à 201.

(16) Tite-Live : Titus Livius, 59 avant J.-C. 17 après J.-C., historiographe romain.

(17) Marcius, quatrième roi légendaire de Rome.

(18) Tarquinius Superbus, septième et dernier roi légendaire de Rome, fils de Tarquinius Priscus; il régna de 534 à 510 avant J.-C.

(19) Numa Pompilius, 715-672 avant J.-C., deuxième roi légendaire de Rome.

(20) Romulus, fondateur légendaire de la ville de Rome, premier roi romain, qui régna de 753 à 716 avant J.-C.

(21) Les sept principes. Voir *la Théosophie*, GA 9, ÉAR, N, T, chapitre « La nature de l'homme ».

(22) Tullus Hostilius, troisième roi légendaire de Rome.

(23) Platon, 427-347 avant J.-C., philosophe grec, élève de Socrate.

(24) *Lucifer-Gnosis*, 1905. Après la fondation de la Section allemande de la Société théosophique avec Rudolf Steiner pour Secrétaire général, celui-ci mit en place, avec l'aide de Marie von Sivers qui devait devenir Marie Steiner, un support pour publier les bases de la théosophie (respectivement anthroposophie) dans la revue mensuelle *Luzifer*. À partir de 1904, et jusqu'en mai 1908, elle parut avec la revue *Gnosis* sous le nom de *Lucifer-Gnosis*. Un excès de travail empêcha Rudolf Steiner de poursuivre cette activité. Voir *Autobiographie* (1923-1925), GA 28, ÉAR, chapitre XXXII.

(25) « Science de l'esprit et question sociale », *in* GA 34, *EdT* n° 19, automne 1996, pp. 4 à 26.

(26) Conférence du 28 août 1911 dans *Merveilles du monde, épreuves pour l'âme, manifestations de l'esprit*, GA 129, T (épuisé).

(27) Ernst Haeckel, 1834-1919, zoologue. Steiner a souvent parlé de sa conception moniste du monde dans ses conférences et dans ses œuvres écrites. Voir aussi son *Autobiographie*, GA 28, ÉAR.

(28) Correction : *symbolisiert*, éditions précédentes *stigmatisiert*. Le sténogramme n'est pas clair.

(29) *Basler Nachrichten*, 14 décembre 1918 : « Bienvenue en Europe au sauveur de toute l'humanité, à l'artisan de la paix mondiale la plus juste, au réformateur du monde le plus génial et le plus compétent, au libérateur le plus triomphant et le plus puissant de toutes les générations, à l'homme le plus grand de la terre, au Président des États-Unis d'Amérique, Mr Wilson. Mr Wilson a brisé les chaînes du militarisme sans frontières qui menaçaient le monde et donné un visage nouveau, juste, à cette terre ensanglantée, blessée à mort, endommagée sur les plans éthique et moral. Que tous les peuples de la Terre et de l'humanité tout entière accueillent cette nouvelle étonnante et heureuse : dans quelques jours paraîtra l'introduction à l'œuvre la plus considérable de tous les temps, intitulée, en l'honneur du Président Wilson, *Adam's Wilsoneanum*, dans les langues les plus courantes.... ».

Dixième conférence

(1) Voir note 2 de la 9e conférence.

(2) Voir note 7 de la 6e conférence.

(3) Les cadets : «Kadetten» : K + D, c'est-à-dire *Konstitutionell* + *Demokratisch* (constitutionnel et démocratique). Mouvement réformateur modéré fondé en 1904.

(4) *Des énigmes de l'âme* (1917), GA 21, ÉAR.

(5) Le texte allemand des deux dernières phrases a été corrigé selon une comparaison de sténogrammes.

(6) Voir fin note 9 de la 1re conférence : GA 173 + deuxième partie (12 conférences, Dornach 1917), GA 174.

(7) Voir note 9 de la 1re conférence.

(8) Voir la 1re conférence.

(9) Voir note 21 de la 9e conférence.

Onzième conférence

(1) *Le christianisme et les Mystères antiques* (1902), GA 8, ÉAR.

(2) Voir note 5 de la 3e conférence.

(3) Voir note 5 de la 1re conférence.

(4) Voir note 21 de la 1re conférence.

(5) «Quatre Drames-Mystères», (1910-1913), GA 14. Voir note 11 de la 3e conférence. Deuxième Drame-Mystère, *L'épreuve de l'âme*, TA, 8e tableau (p. 69) :

Et le combat qu'ici nos ennemis préparent
N'est qu'une image de ce grand combat,
Que dans le cœur une puissance
Sans cesse doit livrer à l'autre.

(6) Paracelse : Theophrastus Bombastus Paracelsus von Hohenheim, 1493-1541, médecin, naturaliste et philosophe. Voir entre autres *Volumen Paramirum und Opus Paramirum, De causis et origine morborum ex tribus primis substantiis; Liber secundus : Caput quartum, quintum et sextum,* également Rudolf Steiner *Mystique et anthroposophie* (1901), GA 7, ÉAR.

(7) Jakob Böhme, 1575-1624, mystique et philosophe. Voir de Rudolf Steiner le livre cité ci-dessus à la note 6.

(8) Il s'agit de la double coupole en bois du premier Goetheanum, qui prit feu dans l'incendie criminel de la nuit de la Saint-Sylvestre 1922. Voir *le Goetheanum, un langage des formes* (conférence faite à Berne, le 29 juin 1921), GA 289, ÉAR.

(9) «et parle au subconscient des hommes» : le sténogramme est incomplet, *spricht* (parle) a été rajouté par l'éditeur du texte allemand.

(10) La personne n'a pu être identifiée.

(11) Épître aux Galates, 2,20.

Douzième conférence

(1) Évangile de saint Luc, 2,14.

(2) Voir note 8 de la 7e conférence.

(3) Nicolas Copernic, 1473-1543, astronome polonais, mathématicien, médecin, juriste, humaniste et chanoine.

(4) Galilée : Galileo Galilei, 1564-1642, naturaliste et physicien italien.

(5) Giordano Bruno, 1548-1600, philosophe italien.

(6) Voir note 21 de la 1re conférence.

(7) Les trois articles de O. Zimmermann S.J. «Anthroposophische Irrlehren», «Mensch und Christ nach anthroposophischer Vorstellung» et «Der anthroposophische Mystizismus», 1918, *Stimmen der Zeit* (voir note 4 de la 4e conférence), cahiers 10, 11, 12.

(8) Voir conférences 9 et 10.

(9) Voir note 26 de la 1re conférence.

(10) Voir la conférence du 14 avril 1914 dans le cycle *Vie intérieure, mort et immortalité* (Vienne 1914), *in* GA 153, T.

(11) Voir note 23 de la 9e conférence.

(12) Aristote, 384-322 avant J.-C., philosophe grec, élève de Platon et précepteur d'Alexandre le Grand.

(13) Voir note 25 de la 9e conférence.

(14) Voir la première conférence.

(15) Voir note 6 de la 9e conférence.

INDEX

K

L

M

N

P

R

S

T

W

Z

* Le titre ne figure pas dans le texte de la conférence.

À propos des sténogrammes
Extrait de : Rudolf Steiner, *Autobiographie* (1925, chapitre XXXV), ÉAR, Genève, 1979, II, pp. 211 à 213

Mon activité anthroposophique eut deux résultats : d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite : anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive « réservé aux membres ». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci : édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche : apporter aux membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Évangiles et la Bible; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés avec les fondements

de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages des destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais *dû* modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes propres luttes et recherches; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur; de cette communion active résulte la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne *au minimum* : la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant «l'histoire de l'anthroposophie», puisés dans le monde de l'esprit.

Cet ouvrage a été imprimé
sur presse Cameron
par ***Bussière Camedan Imprimeries***
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en août 1997

RUDOLF STEINER

Les exigences sociales fondamentales de notre temps

Cet ouvrage constitue un livre clef pour comprendre la situation sociopolitique et spirituelle du monde en cette fin de XXe siècle et même pour présenter son évolution.

C'est un ensemble de conférences faites par Rudolf Steiner dans la mêlée - au-dessus de la mêlée - de décembre 1918. Leur actualité, vu la situation de l'Europe de l'Est, de l'Ouest et du Centre, le problème des nations et la vie sociale en général, n'a guère diminué.

L'Est et l'Ouest à la lumière de l'esprit/Abstraction et réalité dans le social / L'intérêt nécessaire pour autrui / Le développement de certaines facultés occultes à l'avenir / Conditions fondamentales de la vie sociale. Instincts sociaux et antisociaux en l'homme / La transformation d'impulsions instinctives en impulsions conscientes / Les métamorphoses de l'intelligence / Le christianisme et les exigences sociales de notre époque...

Rudolf Steiner, né en 1861 à Kraljevec (Croatie), mort en 1925 à Dornach près de Bâle (Suisse). Philosophe, fondateur de la Société Anthroposophique Universelle, inspirateur des multiples émanations de ce mouvement, ayant son centre à l'Université libre de Sciences de l'esprit au Goetheanum (Dornach).